



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

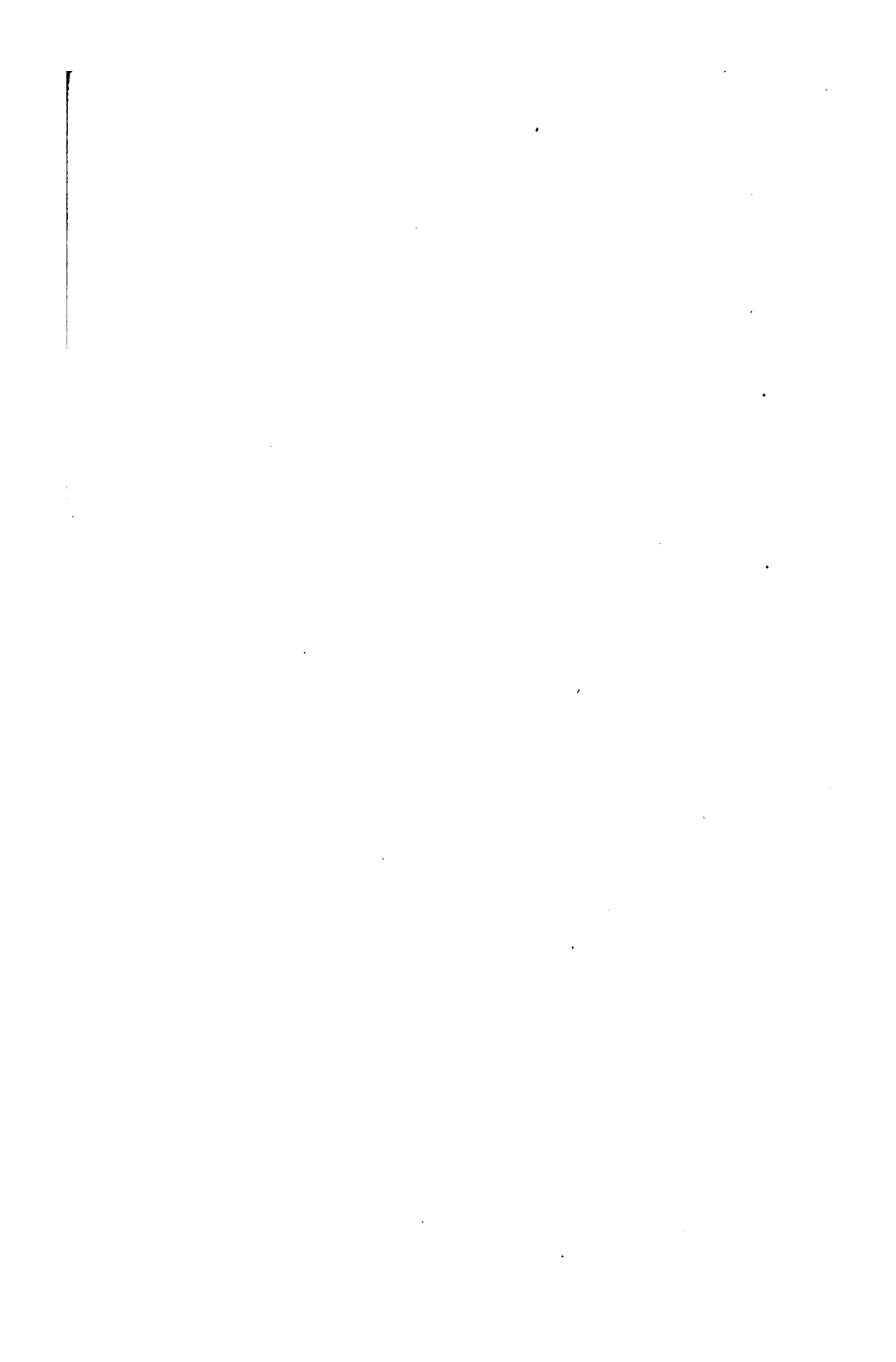


~~A.S. 2 d. 16.~~



Vet. Fr. III B. 943





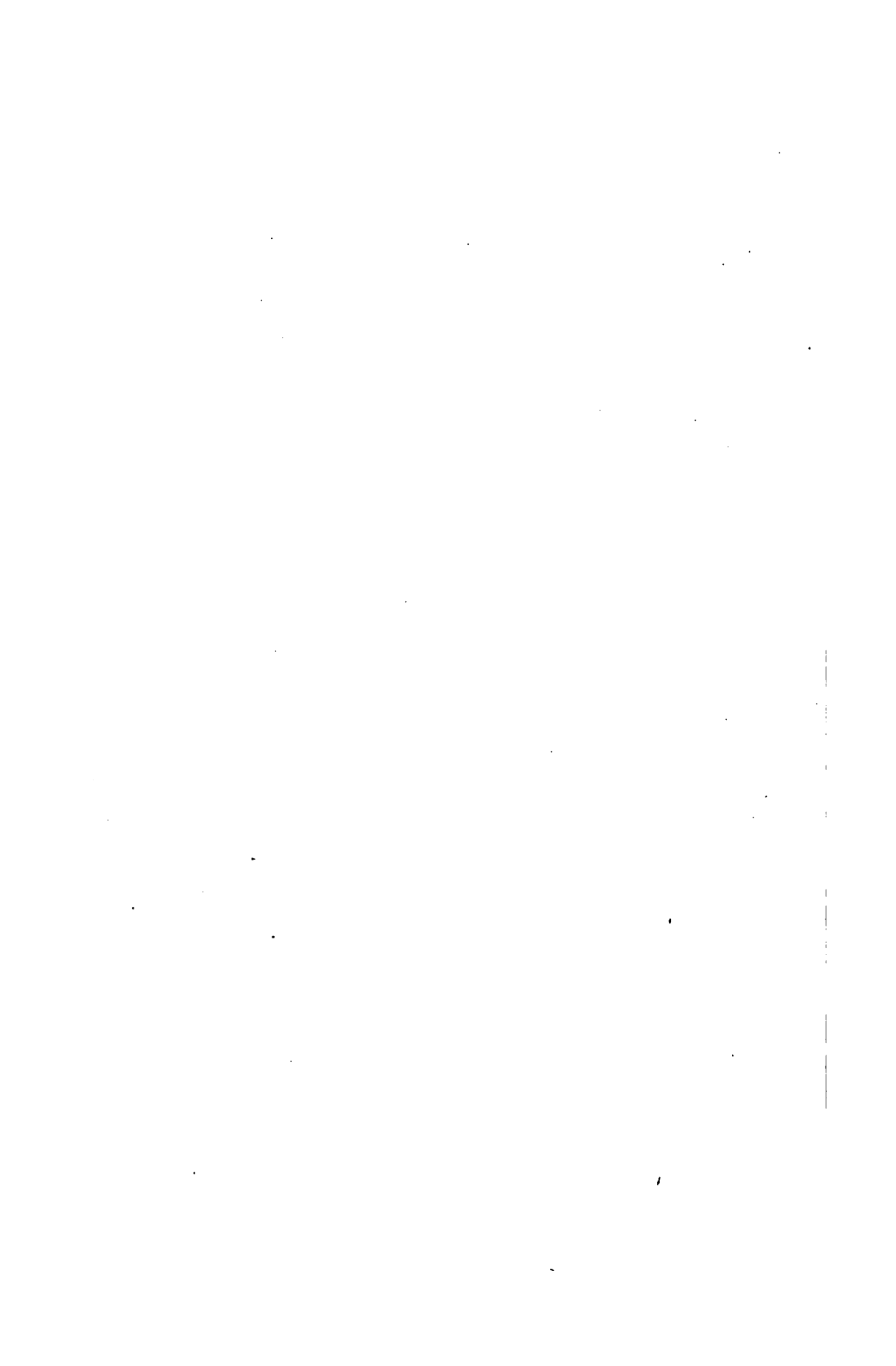
NS. d. 16



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.





ŒUVRES COMPLÈTES
DE
REMY BELLEL

NOUVELLE ÉDITION
DRESSÉE D'APRÈS LES TEXTES PROMIÈRES
AVEC VARIÉTÉS ET NOTES

PAR A. GOUVERNOUR

TOME II



PAGES

LIBRAIRIE A. BRASCK, 107, RUE DE

NOUVEAU-MONDE

A. GOUVERNOUR, IMPRIMEUR DE LA RUE

M D C C L X V I



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
REMY BELLEAU

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS
AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

—
TOME II.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.
NOGENT-LE-ROTROU
A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

—
M D CCC LXVII.



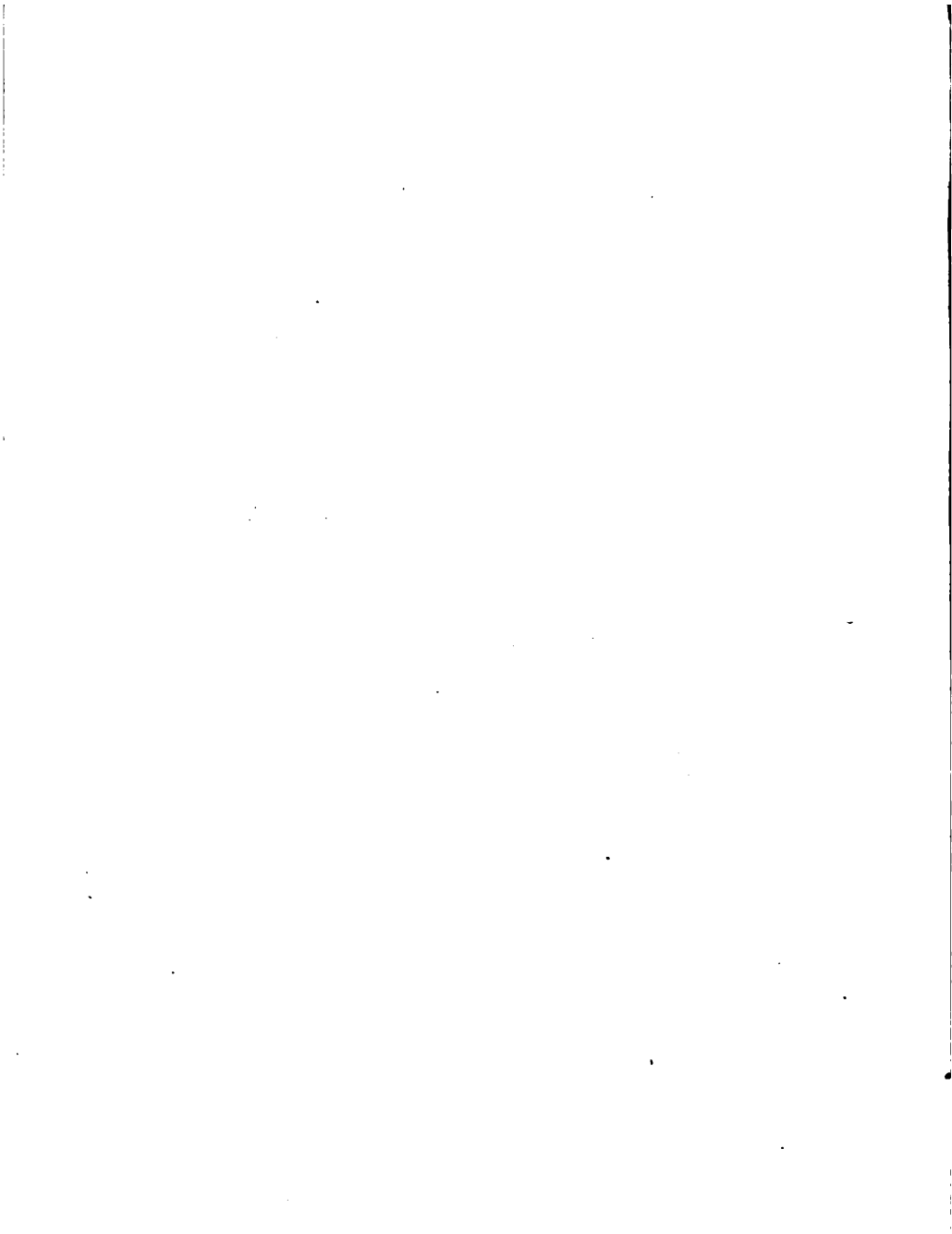
LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV,

DIVISEE

EN VNE PREMIERE ET SECONDE IOVRNEE.



AVERTISSEMENT

POUR LA BERGERIE.

Le lecteur voudra bien ne pas oublier que « LA BERGERIE » est un recueil de divers Poèmes que Belleau avoit faicts la plus part en sa grande ieunesse, et d'autres en son aage plus meur. » (V. Avert. t. 1, p. xlvj.)

Plusieurs de ces pièces furent imprimées d'abord séparément, puis réunies en 1565 sous le titre de LA BERGERIE, et enfin coordonnées, complétées et définitivement mises au jour dans une première édition datée de 1572. Mais en les réunissant, le Poète voulut leur donner l'attrait de l'actualité, changeant parfois jusqu'aux noms des personnages de la scène primitive. C'est ainsi que le même poème s'appliquera, suivant la date de l'édition, à des événements souvent distants de plusieurs années. Le CHANT DE LA PAIX, par exemple, composé en 1557, ne fut publié qu'en 1559, à propos de la paix de Cateau-Cambresis; nous y voyons Henri II, Philippe II et leur entourage; modifiées de nouveau en 1572, les allusions sont à l'adresse des Guise et des Condé, et le CHANT DE LA PAIX célèbre l'une des nombreuses trêves qui caractérisent la lutte fratricide des catholiques et des protestants: nous sommes alors avec Charles IX, François de Guise, etc. Parfois le titre et la couleur des compositions primitives disparaissent entièrement: la VÉRITÉ FUGITIVE se retrouve sous le titre de CHASTETÉ; l'INNOCENCE PRISONNIÈRE, l'INNOCENCE TRIOMPHANTE, hommage du Poète nogentais au seigneur de sa ville natale, reparaisent sous forme de COMPLAINTÉ et de CHANT DE TRIOMPHE, dépouillées de leur couleur originale et d'un éloge devenu peut-être périlleux.

Nous nous sommes efforcé de reconstituer chacun de ces poèmes d'après les versions primitives; cependant pour ne pas rendre la lecture des textes fatigante et confuse, nous avons dû reculer devant l'indication des nombreuses transpositions que présente l'édition de 1565 avec celles qui ont suivi, nous étant assuré toutefois, par une minutieuse collation, que nous ne négligions aucune variante importante. La rareté de cette édition (qui a échappé aux savantes recherches de

M. Brunet) nous engage à en donner sommairement une analyse : Elle porte pour titre : LA BERGERIE de Remy Belleau, à Paris, pour Gilles Gilles, petit in-8° de 127 ff., avec titre encadré dans un frontispice au bas duquel se trouve le chiffre de l'imprimeur MP. (Maurice de La Porte). La dédicace est adressée à monseigneur le marquis d'Elbeuf, comme dans les éditions suivantes. La 1^{re} églogue, dont les interlocuteurs s'appellent Francin et Charlot, se termine après le 6^e vers de la page 24 de notre édition. La description reprend à « Ces Bergers », page 33, puis continue par l'ODE A LA ROYNE, intitulée ODE A LA PAIX « Laisse le ciel, belle Astree », sans variante. L'ODE AU DUC DE GUISE ne commence qu'à la 7^e strophe de notre texte (p. 39) pour finir après la 17^e. Les vers qui suivent se retrouvent dans l'ETÉ, les VENDANGES, etc.; le TOMBEAU DU DUC DE GUISE n'offre non plus aucune variante. LA CHASTETÉ ne consiste qu'en quelques vers, sans titre et commençant au 14^e vers de notre page 72 pour finir au 15^e de la page 74, avec même quelques suppressions. Le joli poème des Vendanges ne comprend que les 40 premiers vers de notre version. La chanson, *Faites-vous la sourde Macée*, est sans autre différence que celle du nom de Francine, substitué à celui de Macée. L'épithalame est sans variante, puis viennent plusieurs sonnets, le portrait de sa maîtresse, disséminés dans la 1^{re} et la 2^e journée de l'édition de 1572. Le CHANT sur la naissance de monseigneur le marquis du Pont n'offre aucun changement. Puis vient le CHANT DES TROIS PARQUES, à la suite duquel est imprimée une mascarade composée par Ronsard à Bar-le-Duc (circonstance qui en motiva sans doute l'insertion) et que le lecteur trouvera au tome IV, page 134, des Œuvres de Ronsard, édition de M. P. Blanchemain. Quelques sonnets que nous avons pris le soin de collationner, puis la chanson de LA VIGNE (telle que nous l'insérons page 170), terminée la Bergerie de 1565, qui, on le voit, présente une foule de regrettables suppressions, notamment celles des gracieuses chansons d'AVRIL, du PRINTEMPS, de l'ODE A LA ROYNE, etc., n'offrant en résumé qu'une confusion qui eût surchargé notre texte d'une foule de renvois, sans bénéfice pour le lecteur.



A MONSEIGNEVR
 CHARLES DE LORRAINE,
 MARQUIS D'ELBEVF.

MONSEIGNEVR, si la meilleure part de la France porte aujourdhuy plus de faueur à la calomnie qu'au bien dire, au menfonge qu'à la verité, au vice qu'à la vertu, & qu'on ne remarque par escrit, par memoire, ny par exemple des anciens, siecle ny prouince, où le faux se soit plus librement deguisé en apparence de vray, qu'en la saison & qu'au païs où nous sommes, qui est celuy qui ne s'efforçast à faire voile en ceste mer, & qui ne s'employast en si beau subiect? Chose toutesfois qui ne fert que pour trauailler les grands, rabaiffer & fouller l'autorité des moindres, diuifer la commune obeissance des

petits, degouter la posterité, bref qui ne fert qu'à nous faire sauourer plus aigrement le mal, que doucement le bien. Aussi n'ayant deliberé de puiser la gloire de ce ruisseau, ny espier tant soit peu de reputation par ce moyen, encores que ie sçache que rien ne plaist à l'vn qu'il ne desplaie à l'autre, i'ay bien osé prendre la hardiesse sous vostre benigne faueur, de donner iour à ce petit ourage, fait & recoufu de telles pieces & basty de telle estoffe, qu'il ne peut offenser que celuy qui forge en son cerueau nouvelle occasion de s'alterer foy-mesme.

Doncques, Monfeigneur, ie vous suppliray tres-humblement receuoir de bonne main ce petit discours, comme auant-coureur de quelque meilleure fuitte, m'asseurant qu'il vous plaira, tant pour la faueur que vous me portez, que pour la diuerfité & meflange des nouvelles inuentions, & nouvelle façon d'escrire qui n'a encores esté pratiquee ny recogneue en nostre France.

A Paris, ce dix-neufiesme Iuin, M. D. LXXII.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur

REMY BELLEAY.



IN OVILE R. BELLÆI.

CONTINUIT *bijuges, Bellæi carmina Phœbus*
Et pastorales hausit vt aure modos,
Et memor Amphrysi, assiduas pertæsus habenas
Admeti optavit pascere rursus oues,
Carole, pastoris, si te hæc afflarit auena,
Nomen, & in titulos ambitiosus eris,
Pastor vt Atrides, magno gratatus Homero,
Et fieri & dici tu quoque iure voles.
Invidia infœlix Stygis irremeabilis vndam,
Cocytii, nigras & Phlegethontis aquas
Vicit, Trinacrium ad vatemque enavit, & ipsum
Mantua pascendos cui dedit alma boues,
Laude vtrumque vrens Bellæi, heu pectora sancta,
Tam dira carpi quæ potuere Dea.

P P. (1)

IN REMIGII BELLAQVEI POEMATA.

IO. AVRATVS, POETA REGIVS.

CARMINA *qui posset grandi resonare cothurno*
Ronsardum Gallis Regia musa dedit.
Carmina qui tenui saltantes mollia focco,
De bellis facerent cantica bella iocis,

1. Initiales de M. de Pimpont.

*Bella puellarum mille oscula, bella canentes
 Iurgia pastorum, furta, & amicitias,
 Bella cicadarum & præconia papilionum,
 Et quæ præterea ludicra mille iuuant.
 Bellos bella ambos qui carmina ludere possent,
 Nominibus bellis bella Camæna dedit.
 Bellaium primum, te Bellaquæe antè secundum,
 Nunc etiam primum, dum prior ille iacet.
 Musa duos dederat bellos, Parca abstulit vnum :
 Unus enim visus posse, quod antè duo.
 At vos non bellæ iam bella vorare tenebræ
 Parcite, sit vobis vna rapina satis.
 Occiderit bellus Bellaius : at iste superfit
 Bellaqueus, bellæ qui fluat vber aquæ.*

SVR LA BERGERIE

DE R. BELLEAV.

Voicy ce bon Luteur non iamais abatu,
 Qui pour raur le prix compaignon de la peine,
 Des Muses champion se planta sur l'arene,
 Et pour elles cent fois en France a combatu.

Voicy celuy qui fut des premiers reuestu
 Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine
 Et de bras recourbez terraffa sur la plaine
 L'Ignorence, & sacra son nom à la Vertu.

Ma France escoute-moy, voicy l'vn de ces peres,
 Qui cerchant par trauail des Muses les repaires,
 Beut Permesse & s'emplit de fureur tout le fein,
 En chef noir & grifon desireux de les fuiure.

Donc, Lecteur, si tu peux entre les Muses viure,
 Achete-moy Belleau : mais si Phebus en vain
 En naissant t'aduifa, n'achete point ce liure,
 Autrement tu n'aurois qu'un fardeau dans la main.

P. DE RONSARD.

QUAND ie lis, tout rai, ce discours qui souspire
 Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur
 (Pardonne-moy, Belleau) de t'en dire l'auteur :
 Car vn homme mortel ne scauroit si bien dire.

Amour qui tient les Dieux au ioug de son empire,
 A contraint de rechef Phebus d'estre pasteur,
 Qui pour charmer sa peine, & l'œil son enchanteur,
 Doit auoir fait ces vers tesmoins de son martyre.

O Phebus, ô grand Dieu des Poetes inuoqué,
 Parmy nos champs François si tu as remarqué
 Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut
 contraindre,

Change cil d'Hippolyte, & le rends enflammé,
 Ou bien s'il faut que l'aime & ne fois point aimé,
 Fay qu'en si beaux regrets mon mal ie puisse plaindre.

PH. DES PORTES. (1)

1. Né à Chartres en 1545. Abbé de Thiron au Perche, puis de Josaphat, de Bon-Port, au diocèse d'Evreux, pourvu d'un canonicat de la Sainte-Chapelle, Desportes fut encore honoré du titre de lecteur de la chambre de Henri III. Toutefois, les faveurs dont il était comblé ne semblent avoir altéré ni son excellent cœur ni les qualités de son esprit :

Il estoit franc, ouuert, bon, liberal et doux.

Des Muses le sejour, sa table ouuerte à tous

Chaque iour se bordoit d'une scauante troupe.....

(J. de Montreuil. *Tombeau de Ph. Desportes.*)

Ses poésies ont été réunies et imprimées pour la première

QUEL démon t'enseigna de tout la cognoissance,
 Belleau, diuin esprit, l'vn de ces vieux guerriers
 Qui poufferent l'honneur du François les premiers,
 L'esgalant à la Grecque & Latine eloquence?

Qui peut mieux imiter d'Homere l'excellence
 Pour bien chanter Amour, armes & cheualiers,
 Pasteurs, pécheurs, nochers, & tous autres mestiers,
 Dorant tes doctes vers de toute experience?

Courage bon Entelle au labeur indonté,
 Tu ne feras iamais des Darés surmonté,
 Bien qu'ils foyent chauds d'vn sang que la ieunesse
 donne,

Ains vainqueur gaigneras la palme & le toreau,
 Et viuras deormais tel comme vn grand ormeau,
 Lequel de maint trophée honore son autonne.

A. LAMYN.

LE Peintre est le mieux né, qui plus naïfvement
 Sçait imiter l'obiet des formes naturelles,
 Et les faisant reuiure en ses couleurs nouuelles,
 En tire les beaux traits plus qu'autre nettement.

Le Poete est plus diuin, qui plus diuinement
 Represente à l'esprit toutes choses mortelles;

fois à Paris (in-4°, 1573), par Robert Estienne; et cette édition a été suivie de plusieurs autres, datées de Paris, Rouen, Anvers, etc.

Philippe Desportes mourut le 5 octobre 1606, dans son abbaye de Bon-Port.

Les myſteres du ciel & les ſciences belles,
Comme on voit en ces vers baſtis ſi doctement.

Venus fut ſi bien peinte en vn tableau d'Apelle,
Qu'il ſembloit qu'il euſt veu le corps de l'immortelle :
Et le diuin Belleau en fa docte peinture

Depeint ſi bien Neptun, Venus, Diane, Mars,
Qu'il ſemble auoir cogneu enſemble tous les arts,
Tous les meſtiers du monde & ſecrets de nature.

A. LAMYN.

Soit que ta voix hardie aille ſonnant l'afſaut
Et le ſanglant eſbat de l'horrible Bellonne :
Soit que te complaignant de la Parque felonne,
Tu pleures les grands Ducs que la cruelle afſaut :

Soit que laiſſant la terre & te guindant plus haut
Aux campagnes du ciel qui ce monde enuironne,
Tu nous contes, diuin, comme Iupiter tonne,
Comme il fait la froidure & comme il fait le chaud :

Soit que d'vn plus doux vers ores Bacchus tu chantes,
Ores le traifre Amour & ſes fleches poignantes,
Et ores des Bergers le champeſtre deuis :

Tu es tout merueilleable, & ta diuerſe Muſe
En te liſant, Belleau, tient mes ſens ſi rauis,
Qu'il n'eſt poſſible apres qu'aux autres ie m'amuſe.

R. GARNIER.

IL n'estoit ia befoin que tu prinfes la peine
 D'amasser en vn corps tant & tant de beaux vers,
 Pour nous donner plaisir du changement diuers
 Dont agreablement ta Bergerie est pleine.

La France auoit assez de quoy louer la veine
 De tes braues escrits dignes de lauriers verts,
 Au moindre des discours qui nous font descouuerts
 En ce liure excellent puisé dans Hippocrene.

Il suffisoit de voir pour ceste heure l'audace
 Ou de ton Ixion ou de ton Promethee
 Que tu nous as, heureux, si doctement chantee.

Car s'il faut mesurer & bien peser la grace
 Qui peut malgré le temps faire les escrits viure,
 Vn feul de tes feuillets vaut autant qu'vn gros liure.

EST. TABOVRT, DIJONNOIS. (1)

1. Né à Dijon en 1549 et procureur du roi au baillage de cette ville. Bayle assure que Tabourot *donne trop dans les bagatelles*, et ses œuvres justifient assez cette opinion. Ses *Bigarrures* ont un caractère original et se ressentent, comme le reste de son bagage littéraire, d'une joyeuseté satirique.





LA PREMIERE IOVRNEE
DE LA BERGERIE

DE
REMY BELLEAV.

LE Soleil ayant chassé la brune espaif-
seur de la nuit, accompagné de la
troupe doree des Heures, desia com-
mençoit à poindre, estendant ses
tresses blondes sur la cyme des mon-
tagnes, faisant la ronde par les plaines blanchif-
fantes de l'air, visitant les terres dures, & re-
chauffant les flots escumeux de la mer: lors que
la fortune & le destin, qui de long temps auoyent
coniuré mon malheur, m'ayans fait sentir com-
bien leur contrainte forcee a de pouuoir sur les
hommes, lassez & recreus de me tourmenter,
me presterent tant de faueur, qu'ils me condui-
rent en vn lieu, où ie croy que l'Honneur, la
Vertu, les Amours, & les Graces auoyent résolu
de suborner mes sens, enyurer ma raison, & peu

à peu me dérober l'ame, me faisant perdre le sentiment, fust de l'œil, de l'ouye, du sentir, du gouster, & du toucher. Et quant à l'œil :

C'estoit vne croupe de montagne, moyennement haute, toutesfois d'assez difficile accez : du costé où le Soleil rapporte le beau iour, se descouuroit vne longue terrasse pratiquée sur les flancs d'un rocher, portant largeur de deux toises & demie, enrichie d'appuis & d'amortissemens de pierre taillée à iour, à petites tourelles, tournées & massonnées à cul de lampe, & auancées hors la courtine de la terrasse, pauee d'un paué de porphyre bastard, moucheté de taches blanches, rouges, verdes, grises, & de cent couleurs différentes, nettoyée par des esgouts faits à gargouilles & muffles de Lyon. L'un des bouts de ceste terrasse estoit vne gallerie vitree, lambriffée sur un plancher de carreaux émaillez de couleur : le frontispice, à grandes colonnes canelées & rudentées, garnies de leurs bases, chapiteaux, architraue, frise, cornice, & mouleures de bonne grace & de iuste proportion. La veüe belle & limitée de douze coupeaux de montagnettes, ruisselets, riuieres, fontaines, prez, combes, chasteaux, villages & bois : bref, de tout cela que l'œil scauroit souhaiter pour son contentement⁽¹⁾. Or dedans ceste gallerie couuerte se monstroit vne infinité de tableaux, faits de la main de quelque gentil ouurier : entre autres i'en remarquay trois, le premier estoit un paisage si bien & si naïuement rapporté au naturel, que la nature mesme se tromperoit s'elle osoit entreprendre de faire mieux : au milieu se decouuroyent deux Bergers, assis & appuyez du dos contre le tronc

1. Description du domaine et château de Joinville, berceau de la maison de Guise.

de deux ormes : ils estoient si pensifs & de si triste contenance, qu'on jugeoit aisément qu'ils se lamentoyent sur les miseres de nostre temps. Et à la vérité ils portoyent l'œil baissé, le visage palle & chagrin, toutesfois inespérément découvrent vn Berger, qui leur annonce nouvelle de la paix : & si l'ay bonne memoire, ie vous diray leurs complaints que ie vey si mignonement tracees, & contrefaites au pinceau, sur le tronc de ces arbres, qu'il sembloit qu'elles fussent de relief, cruës & engrossies avec leur ecorce. Le premier qui estoit vers le Soleil leuant, soufpiroit en ceste façon.

TENOT, BELLOT, PEROT. (1)

BELLOT.



'EST de long temps, Tenot, Tenot, que la
fortune
Est comme par destin entre nous deux
commune,
Vn miserable soin tousiours sur nostre chef,
Importun, amoncelle vn monde de mechef.

1. *Tenot*, c'est Antoine de Baif; *Bellot*, c'est Remy Belleau lui-même; *Perot* désigne Pierre de Ronsard. Tous trois amis, élèves de Daurat :

..... *Chez lui premierement
Notre ferme amitié print son commencement,
Laquelle dans mon âme à tout jamais et celle
De nostre ami Baif sera perpétuelle.*

(RONSARD, élégie à Remy Belleau.)

L'édition du *Chant de la Paix* (André Wechel, 1559) porte : Bellin, Thoinet, et Perot. C'est à cette édition que nous empruntons les variantes citées.

TENOT. (1)

Hé qui seroit heureux quand en nostre prouince
 Cité contre cité, & prince contre prince,
 Le noble, le marchand, le foldat, l'artisan,
 Le Iuge, l'Aduocat, le serf, le courtifan,
 Le maistre, l'escolier, l'orateur, le poëte,
 Le prestre, le reclus, la simple femmelette,
 S'arment contre leur fang, & pris d'ambition,
 Dedans leur estomac font la fedition?

BELLOT.

Aussi ne vois-tu pas, que depuis que la France
 Couue dedans son sein le meurtre & la vengeance :
 La France enforcelee & surprise d'erreur (*),
 De guerre, de famine, & de peste & de peur,
 France le petit œil & la perle du monde,
 Est maintenant sterile, au lieu d'estre feconde?
 Et comme maugré foy, dépite elle produit,
 Par colere & dedain, son herbage & son fruit? (a)

a. Var. (1559):

*Hé qui seroit heureux? quand dessus la campagne,
 Nous voions les soudars & de France & d'Espagne
 Tous armez s'esbranler, & pour quelque bon-heur
 Cherement acheter vn miserable honneur.*

*Ne voy tu des le tems que nostre pauvre terre
 Supporte sur le dos les meurtres de la guerre,
 Qu'a peine & maugré foy depite elle produit
 Comme par vn desdain, son herbage & son fruit.*

1. Dans l'édition de 1569, le dialogue n'est coupé qu'après les 84 premiers vers, où Thoinet reprend : *Il est vray.....*

2. Allusion à la propagande protestante.

TENOT.

Ne vois-tu des forests le plus épais feuillage,
 Qui ne porte sinon à regret son ombrage?
 Les Faunes, les Siluains, de tous costez espars,
 Se mufant, ont quitté leurs forests aux foudars.

BELLOT.

Il n'y a dans ces bois lieu tant foit solitaire,
 Qui ne fente de Mars la fureur ordinaire :
 Vous le sçavez taillis, & vous coustaux bossus,
 Prez, monts, iardins, & bois, & vous antres mouffus,
 Qui mille fois le iour respondez à mes plaintes,
 Plaintes qu'on list au flâc de ces ormes empraintes :^(a)
 Nymphes vous le sçavez, & vous qui habitez,
 Satyres, dans les creux de ces obscuritez,
 Mefme le beau crystal de ces viues fontaines,
 Le murmure en coulant par ces herbeufes plaines.

TENOT.

N'as-tu pas veu, Bellot, machotter les brebis
 L'herbe demi-brulee, au milieu des herbis?
 Brifer nos chalumeaux? & de mille ruïnes
 Saccager les roufeaux de nos pauvres cassines?
 Au lieu d'espiz creftez naistre fur les fillons
 Des chardons heriffez en poinctes d'aiguillons?
 Les porcs dans les ruisseaux, & troubler dans la préé
 L'eau que tous les Bergers tenoyent comme sacree?
 De carmes (1) enchantez la Lune enforceler?

a. Var. :

*Vous mons, rochers & bois, & vous antres mouffus
 Qui mille fois le iour respondez à mes plaintes,
 Plaintes qu'on list au front de ces arbres empraintes.*

1. Vers, carmen.

Faire tarir le laiçt, & les pis defenfler
 De la vache laitiere, & de mauuaife œillade
 Rendre tout le troupeau & galeux, & malade?
 Bref, i'estime celuy trois & trois fois heureux
 Qui mourant n'a point veu vn ciel si malheureux.

BELLOT.

On ne fait plus aux champs l'annuel sacrifice
 A Palés ny à Pan, tout gaillard exercice
 A perdu son honneur, dessus l'herbe luter,
 Outre les clairs ruisseaux d'vne courfe sauter,
 Et comme dans ces champs, on ne void dans la ville
 Qu'vn piteux defarroy, Galate & Amarylle
 De leur propre feiour à tous coups s'eftranger,
 A fin de n'estre proye au foldat eftranger :
 La pucelle est forcee, & la courbe vieilliffe
 Fuit d'vn pié chancelant de peur et de foiblesse.
 Que pleuft à Dieu, Tenot, que de simples rouseaux
 Le ne me fuffe au col pendu des chalumeaux,
 Mais qu'en me façonnant, comme foldat pratique,
 l'euffe appris à crefter le long bois d'vne pique,
 A piquer vn cheual, le manier en rond,
 A dextre & à fenestre, à courbette & à bond,
 A le mettre au galop, à luy donner carriere,
 A rompre de droit fil vne lance guerriere,
 A monter courageux fur le flanc d'vn rampart,
 Rapportant le harnois fauffé de part en part,
 Et d'vne noble playe acheter vne gloire
 Pluftoft que par mes chants vne fourde memoire.

TENOT.

Qu'y ferons-nous, Tenot (1)? ie ne puis viure ainfi.

1. C'est Bellot qui doit être mis; l'erreur se trouve dans toutes les éditions posthumes.

Le Dieu Pan ny de toy, ny de moy n'a fouci,
 La misere nous fuit de si pres qu'à grand' peine
 Pouuons-nous librement dérober nostre haleine
 Pour enfler la mufette, & mouiller seulement
 L'anche de nos pipeaux, qui se moisifit au vent.

BELLOT.

Mes doigts font engourdis, ie pers la cognoiffance
 D'estouper du flageol l'inegale ordonnance :
 Mais ta loure est entiere & le ventre en est bon,
 L'anche, le chalumeau, le souffoir, le bourdon,
 Ne perdent point le vent, fa petite languette
 Comme il te plaift, Tenot, fait parler ta mufette
 Aux taillis cheuelus, aux rochers & aux bois,
 Mais entre les rochers se dérobe ma vois.

TENOT.

Il est vray, mon Bellot : mais que seruēt nos plaintes ?
 Toufiours avec les vents elles s'en vont estaintes ?
 Nous les chantons aux rocs, mais hélas ils font fours,
 Au murmure des eaux, mais begues font leurs cours :
 Nous les grauons assez és rides de l'escorce
 Des faules verdoyans, mais ils n'ont pas la force
 De les pouuoir conter, & me desplaift vrayment
 D'auoir iamais tenté d'enfler premierement
 La mufette Françoisé & reueillé la Mufe
 Qui muette dormoit és bois de Syracufe.
 [Il m'en desplaift, Bellot, & si i'eusse pensé,
 Par vn autre labeur ie me fusse auancé.] (1)
 Car lors que ie l'enflay, ie deuois estre sage
 Par les signes certains d'vn malheureux presage,
 (Ie tremble en y pensant) car ie vey de mes yeux,
 Sous vn air embrouillé le haut d'vn chefne vieux

1. Ces deux vers n'existent pas dans l'édition primitive.

Soudain frapé du Ciel, & si vey la plus belle
 Des cheures de Colin, auorter deffous elle
 De deux petits cheureaux : i'en porte encore au flanc
 Vn ceinturon couuert de la peau du plus blanc,
 Qu'alors il me donna pour noter l'auanture
 Et remarquer le iour d'vn si mauuais augure,
 Qu'à force l'entailay dessus ces arbrisseaux,
 Et fur le verd tapy de ces prochains ruisseaux.

BELLOT.

C'est trop se lamenter, cesson de nous complaindre,
 Aussi bien nos soupirs ne peuuent pas atteindre
 Aux oreilles des Dieux, laiffon là ces regrets,
 Et chanton ie te pry sous ces ombrages frez :
 L'amoureuse saifon à chanter nous conuie,
 Puis de chanter à toy i'ay de long temps enuie.
 Voy ces prez non foulez d'autres piés que des Dieux
 Faunes & Cheure-piez, hostes de ces beaux lieux :
 Voy le tendre bourgeon qui s'enfle & qui découure,
 S'esbourrant peu à peu, vne gemme qui s'ouure
 D'vn œil à demi-clos : voy les arbres pousser,
 Voy les boutons éclos en poignant s'auancer :
 Au bord de ce ruisseau voy ces deux colombelles
 Qui font bec contre bec, & tremouffant les ailes
 Se baifent tour à tour, & vont faifant l'amour.
 C'est presage certain de voir quelque beau iour.
 Voy l'email bigarré de ces fleurs nouuelletes,
 Encore non touché des pillardes auettes :
 Escoute parmi l'air les petits oisillons,
 Voy le fable menu qui fautelle à bouillons
 Et tremblotte au dedans de ceste pierre viuue :
 Voy ces bords couronnez d'vne mouffe naiue
 Qui feutre tout le creux, & à le voir rouler
 On diroit que son eau s'efforce de parler.
 Mais oy comme elle iafe : Ha c'est vne eau prophete,

Perot la fait parler au vent de sa mufete,
 Perot ce grand Berger, il m'en souvient fort bien :
 Car enfant l'autre iour vn chalumeau tout sien,
 Fait de canne de ionc, au bord de la fontaine
 Qui préd son nom d'Hercule (1), & les bois & la plaine,
 Les herbes & les fleurs, les antres & les mons,
 Enchantez respondoient à ses douces chançons.

TENOT.

Or puis qu'il faut chanter, allon sous le feuillage
 De ce large fouteau qui rend si doux ombrage,
 Zephyre animera les fleutes de nous deux.
 Mais ie voy, ce me semble, vne troupe de bœufs
 Au fond de ce vallon : ceste vache abaissée
 Qui a l'échiné blanche & la corne emouffée,
 C'est la vache à Perot, c'est elle ie la voy.
 Encor par ce taillis vn Berger l'apperçoy
 Qui accourt droit à nous : à voir sa panetière,
 Ses gueftres, son flageol, son chien, & sa louviere,
 C'est Perot, c'est luy-même, il auance le pas,
 Il nous a recogneuz, il estend ia les bras
 Pour nous saisir au col. Pan ce iourd'hui nous montre
 Qu'il nous veut quelque bien par si douce rencontre.

PEROT.

Pan le Dieu des forests, & des Bergers aussi,
 Vous maintienne en sa garde, & de vous ait souci.
 Que dites vous, Bergers? à voir vostre visage,
 Vous estes tous penfifs, & semble qu'vn orage,
 Ou quelque autre malheur foit tombé dessus vous.
 Sus mettez sous le pié le foin & le courrous,

1. Arcueil, qui s'appelait alors Herveuil. C'est une allusion au voyage d'Herveuil. (V. Œuvres inédites de Ronsard, publiées par M. P. Blanchemain.)

Il se faut esgayer, enfans, il faut s'ébatre,
 Il faut prendre la fleute, & de cire molastre
 Rafuster promptement les trous de vos pipeaux,
 Le loup n'a plus la dent sur nos petits troupeaux :
 Il faut en cent façons marquer ceste journée
 Sus l'escorce des bois, la Paix est retournée,
 La Paix fille de Dieu, abandonnant les cieux,
 Pour estre à tout iamais garde de ces bas lieux.
 On en fait ia les feux, i'en ay veu la fumee
 Estant sur ce coustau, & la terre femie
 D'vn grand nôbre de gens qui vont ioignant les mains
 Pour louer ce grand Dieu qui prend soin des humains,
 Et qui assoupissant des pasteurs la querelle
 A tourné leur discord en amour mutuelle.

Sus donques, mon Tenot, embouche ton flageol,
 Qui d'vn cordon de laine est pendu à ton col,
 Bellin (1) t'escouterà : quant à moy ie retourne
 Du saint horreur de l'ancre, où mon pipeau seiourne
 Pendu sur le portail, puis dedans moy ie sens
 Cent destez encor, qui m'ont rauï les sens :
 Je m'en vay reposer sur ces fleurs nouuellettes
 Pour entendre de pres le son de vos musettes.
 Commence donc, Tenot, il n'y faut plus penser,
 La Paix est descendue, il te faut commencer.

Le Berger plus deuôt mit le genoil en terre,
 Dresse les yeux au Ciel, & ses cheueux enferme
 D'vn tortis de veruaine, & deuers l'Oriant
 Estendant les deux bras, alloit ainsi priant.

1. Bellin pour Bellot.

CHANT DE LA PAIX. (1)

TENOT.

Le te salue, ô Paix fille de Dieu,
 Fille de Dieu, tu fois la bien venué,
 La belle Astree & Themis la chenué
 Sont maintenant de retour en ce lieu :
 Ne cherche plus dans le Ciel ta retraite,
 Icy les vents qui souffirent en l'air
 Te font honneur, la terre t'est fuiette,
 Et ce qui court d'escaillé dans la mer.

Ie te salue, ô Repos eternal,
 De l'vniuers l'alliance premiere,
 Qui debrouillant la confuse matiere,
 Sus deux piuots fis rouler ce grand Ciel :
 Et surpendis de main industrieuse
 La pesanteur des plus lourds Elemens,
 Et en bornant la marine écumeuse
 Tu l'asseuras sur le milieu des vents.

Ie te salue, ô Paix, fouuerain bien
 Du peuple bas, seur appuy des prouinces :
 Ie te salue, ô Garde de nos Princes,
 Et des citez le fidelle entretien :
 Le clair Soleil qui de sa pointe entame
 Le iour poignant, & qui le ferme au soir,
 Nous montre assez par les rais de sa flamme
 Le grand plaisir qu'il reçoit de te voir.

Donc que l'on voye à ton heureux retour,

1. Publié à l'occasion de la paix de Cateau-Cambrésis, qui mit fin à la guerre entre la France et l'Espagne.

Rire les champs, verdoyer les campagnes,
 Le ciel fans nue, & le haut des montagnes
 Toufours doré des rayons d'un beau iour :
 Que les replis de la Seine ondoyante
 Portent ton nom iufqu'aux flots écumeux
 De la grand' mer, & puis la mer bruyante
 Le pouffe aux vents, & les vents iufqu'aux cieux.

Et qu'en marchant à l'ombre de tes pas
 Le fein fecond de la terre floriffe,
 Sur les buiffons la rofe espanouiffe,
 Et le doux miel pleue toufours çà bas,
 Tant que l'on voye vne faifon pouffee
 De tout bonheur redorer noftre temps :
 Si que le ciel, & la terre engroffee ^(a)
 Soit à iamais d'un eternal printemps.

C'est toy, c'est toy qui fais parler les ports
 Diuers langage, & qui permets encore
 Que l'Efpagnol, le Barbare & le More
 Puiſſent furgir feurement à nos bords.
 C'est toy qui fais que les champs fe heriffent
 D'espiz creſtez, & qu'au bras des ormeaux
 Les beaux rafins ſurpendus fe noirciffent,
 Et dans les prez fe heurtent les toreaux.

C'est toy qui tiens en cent chaines d'airain
 L'Inimitié, le Discord & la Guerre,
 Guerre qui fait que le fruit de la terre
 S'efuanouift fi toſt de noſtre main.
 C'est toy qui fais que les bourgs & les villes

a. Var. :

Et que le ciel & la terre honoree...

Courbent le chef fous le ioug de la loy :
 C'est toy qui fais que les citez tranquilles
 Vont honorant CHARLES⁽¹⁾ nostre grand Roy (a).

Par toy chacun vit & libre & gaillard,
 Par toy l'on fait tournois & mariages (3),
 Par toy Venus allume nos courages
 D'un feu secret qui doucement nous ard :
 Quand par les yeux d'une face diuine (b)
 Ce petit Dieu se glisse dedans nous
 De veine en veine, & dans nostre poitrine
 Verse, mechant, son venin aigre-dous.

Et bref, c'est toy qui de plaisirs diuers
 Nous fais iouir, nous relachant la bride :
 C'est toy qui fers de secours & de guide
 A ce qui roule en ce grand Vniuers :
 Et bref, tu es la nourrice feconde,
 Le feur rampart des plus foibles citez,
 Ton cher tetin alaitte ce bas monde,
 Le bien-heurant de cent felicitez.

a. Var. (1559) :

Vont honorant la magesté d'un Roy (1).

b. Var. :

Quand des beaux yeux d'une beauté diuine... (4)

1. Charles IX.

2. Henri II.

3. Ces allusions, conservées dans les éditions posthumes, s'appliquent fort bien à Henri II : on sait son goût pour les tournois, dont il fut victime ; quant aux mariages, la paix de Cateau-Cambrésis fut cimentée par l'union de Philippe II avec Elisabeth, fille de Henri II, et celle du duc de Savoie avec Marguerite, sœur du roi.

4. Diane de Poitiers.

Le moissonneur par toy librement dort
 Dans sa moisson, la main sur la faucille :
 Par toy l'humeur du vin nouveau distille
 Dedans la tonne, écumant iusqu'au bord.
 Reste sans plus, France, que l'on enferre
 De lauriers verts ce grand Roy des François,
 Roy le plus grand (a) de ceste basse terre,
 Soit en vertu, en armes ou en loix.

Doncques à fin que iamais n'esperions
 Guerre ici bas, que l'estendart fleurisse
 En verts rameaux, & que l'araigne ourdisse
 Sa fine trame és vuides morions :
 Que des brassarts & des corps de cuirasse
 Le fer s'allonge en la pointe d'vn foc :
 Le coutelas, la pistolle & la masse
 Dans le fourreau se moisissent au croc.

Et s'il restoit encor dessus les murs
 De nos citez, de rancœur quelque trace,
 A coups de pié pouffe-le dans la Thrace,
 Ou sur le chef des Scythes, & des Turcs :
 Tant qu'à iamais on ne fente l'orage
 Ny la rigueur de ce Mars furieux,
 Aumoins la France, & ceux qui font hommage
 A ce grand Dieu qui nous promet les cieux.

a. Var.:

*De lauriers vertz le front de ces deux Roys, (1)
 Roys les plus grands.....*

1. La modification se continue : *grand Roy*, dans l'édition posthume, s'applique à Charles IX ; *ces deux Roys*, du texte primitif, désignent Henri II et Philippe II, unis par une récente alliance.

Sus donc, Bergers, qu'il n'y ait arbrisseau,
 Dessus le tronc qui ne porte engrauee
 De ceste Paix la saison retrouvée
 Et de ce iour le bienheureux flambeau :
 Que tous les ans, ô Pan, on te nourrisse
 Pour ce iour même vn petit aiglelet
 A la peau blanche, & que chacun emplisse
 Pour te donner, vn grand vaisseau de lait.

Et quant à moy, sous les ombres mollets
 De ces coudriers, pres cette eau qui iargonne
 Dessus le fable, il faut que ie façonne
 De gazons verts deux petits autelets :
 L'vn à ce Roy (1) dont les vertus entieres,
 Et la vaillance (2) ont rendu pour iamais
 De tout bon-heur nos terres heritieres,
 Tirant du ciel la bien-heureuse paix.

Pour sa grandeur, croissez herbes & fleurs,
 Et en croissant faites croistre la gloire
 De ce grand Roy, à fin que sa memoire
 Y soit viuante en cent mille couleurs.
 L'autre, à celuy dont la sage ieunesse (1),
 Le meur conseil, la vaillance & le bras,
 A du haut ciel tiré ceste deesse

a. Var.:

*L'vn à celuy (2) dont les vertus entieres
 Et la faconde.....*

1. Charles IX.

2. Le cardinal de Lorraine, l'un des principaux instigateurs de la paix.

1. François de Guise.

Pour la loger entre les peuples bas (a).

L'autel premier d'un verdoyant lierre
 Tout à l'entour aura les fronts couuerts,
 L'autre fera entaillé d'une pierre,
 Où tous les ans ie chanteray ces vers :
 Deffous leurs pieds & la manne, & le miel
 Naissent tousiours, & la fresche rosee,
 Tant que leurs prez & leur terre arrosée
 Soyent à iamais d'un printemps eternal.

D'un mois d'Auril la pluye se répanche
 Deffus leur chef, puissent dans leurs pourpris
 Tousiours fleurir le thym & la paruanche,
 Puisse fuer leurs cheffes l'ambre gris,
 Que de nectar & de vins estrangers
 Soyét iusqu'aux bords leurs cuues tousiours pleines,
 De lait cailé blanchissent leurs fontaines,
 En sucre & miel se fondent leurs rochers.

Que de Cerés la tresse blondissante
 Puisse crepser leurs fillons abondans,
 De leurs buiffons l'espine herifante

a. Var.:

*En son honneur croissez herbes & fleurs,
 Et en croissant, faites croistre la gloire
 De son merite, à fin que sa memoire
 Y soit viuante en cent mille couleurs.
 L'autre à celuy dont la sage vieillesse, (1)
 Le meur conseil esproué de noz Roys,
 A du haut ciel tiré ceste Deesse
 Pour la loger au milieu des François.*

1. Le connétable de Montmorency.

Puisse rougir de beaux raifins pendans :
 Puis que pour nous ils ont tant trauaillé,
 De mille biens fortunant nostre terre,
 Que pour auoir en armes bataillé (a)
 Par vne Paix ont surmonté la guerre.

PEROT.

Le sommeil n'est si doux sur l'herbe rofoyante
 Aux bergers trauaillez, ny la fource ondoyante
 D'un argentin ruisseau, pour leur soif allerter,
 Que m'est doux & plaissant ton amoureux chanter :
 Pan m'en soit à tefmoin, les monts & les vallees,
 Les forefts & les rocs, & les voix redoublées
 De Menalque & Daphnis, i'en iure par ces eaux,
 Et par les cornichons de mes ieunes bouueaux.

Mais ia l'ombre plus grâd du sommet des môtagnes
 Deualle redoublé sur les brunes campagnes,
 Garçons il s'en va tard, allon trouuer mes bœufs
 Au fond de ce vallon : ie vous loge tous deux,
 Point ne nous defaudra la chaffaigne mollette,
 Ny le fourmage gras, & puis ma Caffandrette (1)
 Dressera promptement nostre petit repas :
 Le iour s'en va brunir, enfans, haïton le pas.

Ces Bergers se complaignoyent en ceste forte
 sur les misères de nostre temps : ie sçay qu'il y
 auoit encore quelques vers, mais ie ne vous
 puis reciter ce qui restoit, parce que ie ne sçay
 par quel malheur on auoit autresfois laiffé vne

a. Var.: *Que sans auoir en armes bataillé.....*

1. Nom de la maîtresse que Ronsard a célébrée dans le Premier Livre de ses Amours.

fenestre entr'ouuerte, qui frappoit droit sur ce tableau, & le vent auoit donné à l'endroit où estoient ces vers, de façon qu'il ne me fut possible d'en retirer d'auantage. L'autre tableau estoit vn paisage, où se monstroit vne troupe de pauures Bergers, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, où paroissoit à demy corps par le trauers d'vne espefle nuee, vne Deesse tenant vn epy flamboyant en sa main : pour vous la faire cognoistre, ie vous diray les prieres de ces pauures Bergers. Elles commencent ainsi.

ODE A LA ROYNE (1)

POVR LA PAIX.

LAISSE le ciel, belle Astree
 En France tant desirée
 Vien faire ici ton sejour,
 A ton tour :

Affez les flammes ciuiles
 Ont couru dedans nos villes
 Sous le fer et la fureur :
 Affez la palle famine,
 Et la peste & la ruine
 Ont esbranlé ton bon-heur.

Le rocher ne la tempeste
 Toufiours ne pend sur la teste
 Du pilote pallissant,
 Fremissant :

La nuë, espefle en fumeë,
 Toufiours ne se fond armee

1. La reine mère, Catherine de Médicis, régente à l'avènement de Charles IX, âgé de dix ans.

De feu, de fouphtre et d'efclair,
Quelquesfois apres l'orage
Elle fourbift le nuage,
Et le rend luifant & clair.

Monftre-nous ta face belle
En cefte faifon nouvelle,
En pitié regarde nous
D'vn œil doux :
Fay vn cœur de tous nos Princes,
Et raffeure nos prouinces,
Nous décourant ton beau fein,
Et ton bel œil que i'honore,
Et l'efpy qui fe redore
Toutes les nuits en ta main.

Que ton feu, gente Deeffe,
Nous apporte d'allegrefle!
Mon Dieu que d'heur pour iamais,
Douce Paix,
Porte ta face honorable,
Ta face plus venerable
Et plus gracieufe encor
Que n'eft l'eftoile qui guide
Le Soleil, quand par le vuide
Il eftend fon crefpe d'or!

le voy defia nôftre France,
Qui fouphtre l'efperance
De fe reuoir en faueur
Du bon-heur :
le la voy deffus les traces
Et des Vertus & des Graces,
Si tu veux guider fes pas,
Loing banniffant la querelle

Qui s'estoit mise contre elle
De flanc, de teste, & de bras.

Que le ciel à ta venué,
Espanche vne douce nue
De parfums & de senteurs,
Et d'odeurs,
De miel, de manne sucree,
Tant que la France enyuree
Soit grosse d'un beau printemps,
D'un printemps qui tousiours dure,
Et qui surmonte l'iniure
Et les eschanges du temps.

Hà, que ie t'estime heureuse
Fille du Ciel gracieuse !
Hà que i'estime icy bas
Tes saincts pas,
Ayant choisi pour hostesse,
Vne tant sage Princeesse,
Qui te fait tant de faueur,
Qu'à iamais elle t'asseur
De t'ouuir pour ta demeure
France, son œil, & son cœur.

Sois donc, Seigneur, la défense
Et le rempart de la France,
Nourrissant nostre grand Roy,
En ta loy :
Et que sous ta main maistresse
Croisse sa tendre ieunesse,
Luy seruant de guide encor
Pour le dresser en la voye,
Comme Apollon deuant Troye
S'auançoit deuant Hector.

Le troisieme tableau estoit tout guerrier : d'un costé c'estoyent sieges & prises de villes, comme de Mets, de Calais, & de Theouille, c'estoyent camps assemblez, camps partis, escarmouches, faillies, embusches, entreprises, approches, batteries, camifades, sapes, mines, sentinelles, & escalades. De l'autre costé se voyoit le voyage d'une ieunesse Françoise en Italie, sous la conduite de ce vaillant Cheualier, qui s'y porta heureusement (1).

A MONSEIGNEVR

LE DVC DE GUYSE. (2)

ODE.

COMME l'oiseau, qui modere
 Le foudre bruyant par l'air
 Dessous sa griffe, heritiere
 Du tonnerre, & de l'esclair,
 Se monstra braue & fidele,
 Quand sur le bat de son æle
 Il enleua iusqu'aux cieux
 Le choisi mignon des Dieux.

Ainsi les forces guerrieres
 De ce Prince, dont le nom
 Par les bouches estrangeres
 Fait bruire assez le renom,

1. Allusion aux principaux faits d'armes dont François de Guise fut le héros et à son expédition d'Italie, dont Remy Belleau faisait partie.

2. François de Lorraine, duc de Guise. Cette ode lui fut adressée après la prise de Calais, en 1568. Elle fut imprimée cette même année (Paris, André Wechel, in-4°).

Mises foudain en campagne
 Ont fait sentir à l'Espagne
 Que c'est d'offenser l'honneur
 D'une Royale grandeur.

D'une secouffe legere
 Ce grand Hercule élançé
 S'opposant à la colere
 De l'Océan courroucé,
 Empieté, rauist, atterre
 Le vieil laurier d'Angleterre,
 Et braue l'a replanté
 Au sein de la Maiefté.

Bourraffant de telle audace
 L'orgueil du superbe Anglois,
 Qu'il l'a fait en peu d'espace
 Proye du soldat François,
 Qui ia s'efforce de rendre
 Les honneurs deuz à la cendre
 De nos peres foupirans
 Le long filence des ans.

Le plongeant en frayeur telle
 Qu'en tormente le Nocher :
 Ou le Cheureau qui broutelle
 Dessus les flancs d'un rocher,
 Decourant la dent meurdriere
 Ou d'une Loue terriere,
 Ou d'un Lyon foudroyant,
 Qui va sa mort aboyant.

Si bien que l'œil de la France
 Morne & bas sous le danger
 De quelque fraisle esperance,

Qui chatouilloit l'esfranger,
 A tost reueillé la gloire
 De l'immortelle victoire,
 Ceignant ses temples guerriers
 Du chaste honneur des lauriers.

Par ce Prince, dont la dextre
 A fouillé dedans le sein
 De l'Itale, & fait parestre
 Au braue Napolitain,
 Comme estoient braues les forces
 Du François, sans les entorces
 De ces peuples destournez
 Et des autres mutinez.

Encor que l'eau doux-coulante
 Dedans les bornes du Tront,
 Porte à iamais rougissante
 La vergongne sur le front,
 D'auoir sur sa riue molle
 Receu la graue parole
 D'un César, se declarant
 Sur l'ennemy conquerant.

D'un César, dont le courage
 En cent guerrieres façons
 A fait sentir son orage
 Et aux rochers & aux monts.
 Tu le sçais bien Tourterelle,
 Iule-noue, & toy Nucelle,
 Campoly, Terme (1), & cent forts
 Mis au ioug par ses efforts.

1. Noms des places fortes tombées au pouvoir du duc de Guise.

Guidant ses vaillantes troupes
 Par les sommets orangeux,
 Et par les gelantes croupes
 Des monts entez dans les cieux (1),
 Par torrents espouventables,
 Et par destroits non passables :
 Sans plus au Prince Lorrain,
 Pour faire vn braue dessein.

Que les rigueurs eternelles
 Du froidureux Aquilon,
 Que les tempestes cruelles
 Contre un François bataillon
 N'euentent iamais leur force,
 Plusstoff luy seruant d'amorce
 Pour l'animer au danger
 Que des armes l'estranger.

N'est-ce acte vaillant & braue
 Digne d'vn Prince François
 Rendre vne conqueste esclae
 Et aux armes & aux loix ?
 L'outrepasser de puissance,
 La repasser d'assurance,
 Affronter son ennemy,
 Et mettre en paix son amy ?

M'en soit tefmoin Pallienne,
 Le Romain & l'Ascolan,
 Et la demeure ancienne
 Des délices d'Adrian :
 Tous voisins d'vne famine,
 D'vn sac ou d'vne ruine,

1. L'armée française passa les Alpes au cœur de l'hiver.

Sans le fidelle recours
 Qu'ils auoyent en ton fecours.

Hà combien d'Ombres errantes
 Se plaindroyent dessus tes bords,
 Combien de playes coulantes,
 Hà, Tybre, combien de morts,
 Combien de braffarts, de creffes,
 D'armets comblez de leurs testes
 S'entrehurteroyent roulans
 Es flots Hetruèques bouillans?

Or ie remets en la dextre
 Des fauoris d'Apollon
 Ces traits, pour au ciel les mettre,
 Encor que sur le fablon
 Des replis Adriatiques,
 l'aye veu croifer les piques
 Et froncer les estendars,
 Comme l'vn de tes fouldars.

Mais, las! ma Mufe est trop basse
 Pour dresser le vol si haut,
 Pour animer la cuiraffe
 D'vn Prince allant à l'affaut,
 Pour bien chanter les brauades,
 Les desseins, les embuscades,
 Forts tenus, fleuves fondez,
 Murs battus, & murs gardez.

O le grand heur de nobleffe
 Naistre d'vn pere vaillant,
 Heritier de sa proteffe
 Et de son bras assaillant!
 Le cœur, la bouche & la grace

Du cheual, vient de la race :
Iamais l'Aigle genereux
Ne couue vn pigeon peureux.

Puis la montaigne fatale,
La montaigne au blanc coupeau
Qui de sa hauteur egale
Les flancs de vostre chasteau,
En armes ne fauorise
Que vostre race DE GUYSE,
Race qui tira apres soy
Les honneurs de Godefroy (1).

Or fus donq', que lon cordonne
Cent Lauriers courbez en rond,
Sus France que lon couronne
Ce tant sage & vaillant front,
Ce front tané de poudriere
Halletant sus la frontiere
Pour toy, France, & pour ton los
Et pour l'heur de ton repos.

Or le pendant de ceste terrasse n'estoit point tant sur le roc, qu'il fust demeuré sterile : car si iamais le bon pere Bacchus respandit largement de sa feconde & liberale cuisse ses douces liqueurs, ça esté en ce vallon, que ie vey si à propos, & en si belle faison, que la vigne commençoit à ébourrer le coton delicat de son bourgeon, allongeant entre ses feuilles tendrettes deux petites manottes, tortillees & recourbees comme deux petites cornes de Limaçon. En quelques lieux se voyoit le pampre

1. Les Guise descendaient de Godefroy de Bouillon.

verdissant qui commençoit à defueloper les feuilles largettes decoupees, vn peu iaunifantes sur les bords, & emperlees de rosee, comme de petit duuet, qui les rendoit argentees quand le Soleil rayonnoit sur ce coustau. Je vous diray quelques petits vers sur la description du mois d'Auril, que ie trouay tout fraichement grauez avec la pointe d'vn poinçon, sur les appuis de ceste terrasse, riche de cent chiffres, deuises & entrelas, estant le receueur ordinaire de telles reflexions & coleres passionnees de l'Amour. Ils commençoient ainsi.

A V R I L.



VRIL l'honneur & des bois

Et des mois :

Auril la douce esperance

Des fruits qui sous le coton

Du bouton

Nourrissent leur ieune enfance.

Auril, l'honneur des prez verts,

Iaunés, pers,

Qui d'vne humeur bigarree

Emallant de mille fleurs

De couleurs,

Leur parure diapree.

Auril, l'honneur des soupirs

Des Zephyrs,

Qui sous le vent de leur aëlle

Dressent encor és forests

Des doux rets,

Pour rauir Flore la belle.

Auril, c'est ta douce main,
Qui du fein
De la nature defferre
Vne moisson de senteurs,
Et de fleurs,
Embasnant l'Air, & la Terre.

Auril, l'honneur verdissant,
Florissant
Sur les tresses blondelettes
De ma Dame, & de son fein,
Toujours plein
De mille & mille fleurettes.

Auril, la grace, & le ris
De Cypris,
Le flair & la douce haleine :
Auril, le parfum des Dieux,
Qui des Cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toy courtois & gentil,
Qui d'exil
Retires ces passageres,
Ces arondelles qui vont,
Et qui font
Du printemps les messageres.

L'aubespine & l'aiglantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, & les roses
En ceste belle faison,
A faison,
Monstrent leurs robes écloses.

Le gentil roffignolet
Doucelet,
Decoupe deffous l'ombrage,
Mille fredons babillars,
Fretillars,
Au doux chant de fon ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines,
Vn feu croupi & couuert,
Que l'hyuer
Receloit dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'effain beau
De ces pillardes auettes
Volleter de fleur en fleur,
Pour l'odeur
Qu'ils miffent en leurs cuiffettes.

May vantera fes fraifcheurs,
Ses fruitts meurs,
Et fa féconde rofee,
La manne & le fucre doux,
Le miel roux,
Dont fa grace eft arrofee.

Mais moy ie donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le furnom de celle
Qui de l'escumeufe mer
Veit germer
Sa naiffance maternelle.

Ceste description du mois d'Auril, inuita vn Berger de la compagnie à chanter les louanges du mois de May, aduertissant vn sien amy d'auoir souuenance de ses amours, en si gaye & si belle faison, difant.

MAY. (1)

PENDANT que ce mois renouuelle
 D'vne course perpétuelle
 La vieillesse & le tour des ans :
 Pendant que la tendre ieunesse
 Du ciel remet en allegresse
 Les hommes, la terre, & le temps.

Pendant que l'humeur printaniere
 Enfle la mammelle fruitiere
 De la terre, en ces plus beaux iours,
 Et que fa face fursmee
 De fleurs, & d'odeurs embafmee
 Se pare de nouveaux attours.

1. Ces vers s'adressent à Jeen de la Jessée, poète gascon, né à Mauvaisin en 1550.

Jean de la Jessée vint à Paris dès sa vingtième année, à la suite de Jeanne d'Albret, et se fit promptement remarquer par son goût pour la poésie. À la mort de la reine de Navarre, il entra dans la maison de François de France, duc d'Anjou, dont il devint le secrétaire.

Lié d'amitié avec Remy Belleau, il pleura sur la mort de Claude de Lorraine, duc d'Aumale, tué devant La Rochelle; puis, le cœur brisé des rigueurs de sa *Marguerite* (Marguerite de Navarre), il quitta la cour et même la France. Ses pérégrinations sont racontées dans une pièce intitulée *l'Amoureux errant*. Ses œuvres ont été réunies en quatre tomes, Anvers, Christophe Plantin, 1582. Le poète s'y fait représenter avec une couronne de laurier et y prend le titre de *poète laureat*.

Pendant que les Arondelettes
De leurs gorges mignardelettes
Rappellent le plus beau de l'an,
Et que pour leurs petits façonnent
Vne cuuette, qu'ils maffonnent
De leur petit bec artizan.

En ce mois Venus la fucree,
Amour, & la troupe sacree
Des Graces, des Ris, & des leux,
Vont r'allumant dedans nos veines
L'ardeur des amoureuſes peines,
Qui gliffent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,
D'vne entrepriſe plus ſecrete
Forme le raiſin verdiffant,
Et de ſes petits bras embraffe
L'orme voiſin, qu'elle entrelaffe
De pampré mollement gliffant :

Et que les brebis camufettes
Tondent les herbes nouuelettes,
Et le cheureau à petits bons
Eſchauffe ſa corne & fautelle
Deuant ſa mere, qui broutelle
Sur le roch les tendres iettons.

Pendant que la vois argentine
Du Roſſignol, deſſus l'eſpine
Degoïſe cent fredons mignars :
Et que l'Auette meſnagere
D'vne aile tremblante & legere
Volle en ſes pauillons bruyars.

Pendant que la terre arrosée
 D'une fraîche & douce rosée
 Commence à brouter & germer :
 Pendant que les vents des Zephyres
 Flattent le voile des nauires
 Frisant la plaine de la mer.

Ce pendant que les tourterelles,
 Les pigeons & les colombelles
 Font l'amour en ce mois si beau,
 Et que leurs bouchettes beffonnes
 A tours & reprises mignonnes
 Frayent pres le coulant d'une eau.

Et que la treffe blondissante
 De Cérés, sous le vent glissante,
 Se frize en menus crepillons,
 Comme la vague redoublée
 Pli sur pli s'auance escoulée
 Au galop dessus les sablons.

Bref, pendant que la terre, & l'onde,
 Et le flambeau de ce bas monde,
 Se resiouissent à leur tour,
 Pendant que les oifeaux se iouent
 Dedans l'air, & les poissons nouent
 Sous l'eau pour les feux de l'Amour :

Qu'il te souuienne, ma chere ame,
 De ta moitié, ta sainte flame,
 Et de son parler gracieux,
 Des chastes feux & graces belles,
 Et de ses vertus immortelles
 Qui se logent dedans ses yeux.

Qu'il te fouienne que les roses
Du matin iusqu'au soir écloses,
Perdent la couleur & l'odeur,
Et que le temps pille & despouille
Du printemps la douce despouille,
Les feuilles, le fruit, & la fleur.

Souviens-toy que la vieillesse
D'une courbe & lente foiblesse
Nous fera chanceler le pas,
Que le poil grison & la ride,
Les yeux cauez & la peau vuide
Nous traineront tous au trespas.

Va donc, & que ces charmeresses,
Ces Muses, ces sœurs pipereuses
N'enchantent ton gentil esprit.
Bouche tes oreilles de cire
Et fauf de peril te retire
A cet œil qui premier te prit.

Or que la Seine vienne estendre
Ses bras courbez pour te surprendre
Et te nourrir en son Paris
Malgré les faueurs de Garonne,
A ton retour qui te couronne
Comme l'un de ses fauoris.

Or que tu laisses vne plainte,
Un regret, à la troupe sainte,
Qui t'honore & te vante bien,
Et qui iusqu'aux riués barbares
Publira les louanges rares
De tes vertus, & le nom tien.

Va donc, & pren la iouissance
 Des foupirs, qu'une longue absence
 A fait renaître dedans toy :
 Va que Paris ne te retienne,
 Ma chere ame, & qu'il te fouienne
 Des Muses, d'Amour, & de moy.

De ceste terrasse l'entre en vne grande falle
 tapiffée d'une tapifferie defia ancienne, mais
 des mieux tissues qui se trouuēt à mon opinion.
 C'estoyent des moissonneurs en chemise, qui
 scioyent du blé aux plus grandes chaleurs du
 iour, & des faucheurs dedans des prez; vn ber-
 ger & vne bergere qui se faifoient l'amour. Et
 pour mieux vous peindre l'effet de leur trauail,
 ie vous diray quelques vers qui estoyent tissus
 sur les bords de ceste tapifferie. Ils commen-
 çoyent ainsi :

L'ESTÉ. (1)

Toyt estoit en chaleur, & la flamme etherée
 Fendoit le sein beant de la terre alterée,
 Les fruits dessus la branche à l'enui iaunif-
 foyent,
 Et les espiz barbus aux champs se heriffoyent
 En bataillons crestez, qui de face gentille
 Monstroyēt leurs flancs dorez aux dets de la faucille.
 L'un coupe, l'autre engerbe, & l'épiant glenneur

1. L'auteur, qui continue à se cacher sous le pseudonyme de Bellot, s'adresse à sa maîtresse Catin, qu'il appelle plus loin Caton et Catelon, sans que « dans tous ses vers amoureux, qui sont fort polis et en fort grand nombre, Belleau ne nous ait jamais décou-vert le nom de sa maîtresse. » (COLLETET.)

Va tallonnant les pas du courbe moissonneur,
 Pour amasser l'espy qui de ses mains fuanes
 Se defrobe en trompant les faucilles mordantes.
 Les vns vont aux ruisseaux de chaud presque taris,
 Pour rafraichir leur gorge, & remplir leur baris.
 L'vn aguise sa faux, & les cornes poinctues
 De sa fourche nouailleuse, & aux breches mouffues
 Des rateaux edentez il replante des dents :
 L'autre de franc ozier tortille des liens
 Pour fagotter le poil, qu'il coupe & qu'il ratelle
 Es prez tonduz de frais, vn autre l'amoncelle
 En poinctes le dressant de superbes meulons,
 Le ioüet quelque fois des venteux tourbillons.
 La cigale chantoit, les coulantes riuieres
 Inuitoyent les bergers comme d'humbles prieres
 Et de murmure doux, à se baigner dans l'eau :
 Les pommes en tombant laissoient leur verd rameau,
 Sans plus les vents mollets à petites secouffes
 Bransloyent leurs ailerons, & d'haleines plus douces
 Tiedement soupiroyent des antres mouffelus
 Par le feuillage espais des hauts pins cheuelus.
 L'air estoit si serain, & la flamme doree
 Du Soleil radieux tellement temperee,
 Qu'elle sembloit se plaire à voir es clairs ruisseaux
 La pastourelle nue, & nuds les pastoureaux :
 Bref chacun pour le chaud se mettoit en chemise,
 Lors que Bellot sentant vne chaleur esprise
 Jusques dedans ses os, tant pour l'ardeur du iour,
 Que pour l'autre chaleur qui prouient de l'Amour,
 Decouure son beau corps, & dedans l'eau clairette
 Se met pour appaiser ceste flamme segrette :
 Il boit, pour essayer s'en buant, cette ardeur
 Se pourroit allenter qui luy seche le cueur.
 Mais las! ce rafraichir, ce baigner, & ce boire
 Ne scauroit de Catin effacer la memoire.

Il se laue la teste, il se laue les yeux,
 Il se plonge dans l'eau, il inuoque les Dieux,
 Pauuret, qui ne sçait pas que sous l'onde marine
 Ce feu mesme aux Tritons allume la poitrine,
 Et que le mal d'Amour est tellement diuers,
 Qu'il ne se peut charmer par herbes, ny par vers.
 Pour oublier son mal, il pourchasse vne fuitte
 De poisson plus petit, qui se faue à la fuitte
 Auec le fil de l'eau, en ondoyans scadrons,
 Puis le va pourfuiuant à petits pas larrons :
 Et l'ayant referré se met en eschauguette
 En recourbant le dos, puis finement l'aguette,
 Et leuant les caillous par dedans le grauois
 Il auance la main, & se pert de ses dois.

Or ce pendant Catin, qui de flamme amoureuse
 Brusle comme Bellot, n'estoit moins soucieuse
 De le voir que luy mesme, & pour l'accompagner
 Au coulant argentin se veut aller baigner.
 Doncques ayant tiré de ses mains tendrelettes
 Le pis deux fois enflé des brebis camufettes,
 Chaffé les moucherons, & fait prendre le lait
 En caillottons petits sur le ionc verdelet :
 Laue son teint brunet dans la belle & claire onde,
 Deslie ses cheveux, & sur sa tresse blonde
 Met vn chapeau tiffu du plus tendre rameau
 D'vn grand Pin verdoyant, seiour de son troupeau :
 Despouille son furcot, sa chemise, & desceuvre
 Ce que nature employe à faire vn beau chef-d'œuvre :
 Prend vne peau de Cerf, la met dessus ses reins,
 L'attache d'vn cordon fait de ses propres mains.
 Que de lis, que d'œillets, que de roses nouvelles,
 Quel beau marbre voûté en deux pommes iumelles,
 Que de beautez ensemble, hà Dieu ie connois or
 Que nature en bas lieu cache bien son thresor !
 Comme vn large fentier entre deux montagnettes,

Roulant par le vallon des forefts plus segrettes
 De neige reueftu, que le traquant berger
 N'a point foulee encor de fon pié paſſager :
 Tout ainſi deualloit vne fente yuoirine,
 Sa trace finiſſant ſous l'enſture marbrine
 D'un beau ventre arrondi, marqué ſur le milieu
 D'un petit œil mignard, miroir de quelque Dieu :
 Je tairay le ſurplus, car ſeulement l'enuie
 Qui me tient de le voir, me fait perdre la vie.

De lait avec ſa creſme elle emplit vn vaiſſeau,
 Pour rafraîchir Bellot qui bruſſoit dedans l'eau,
 Elle court pour le voir, Bellot qui trop mieux l'aime,
 Ouy qui l'aime trop mieux mille fois que ſoy-même,
 Que ſes yeux, que ſon cueur, & qui s'en eſt fait ſerf,
 Voyant tant de beautez ſous vne peau de cerf,
 Ce tortis verdoyant qui ſon chef enuironne,
 Ce vaiſſeau plein de lait, & cette grace bonne
 Dont elle preſentoit, ſoudain ſe ſent ſurpris,
 Se fond & ſe diſtille, & de fureur épris
 Luy prend ſon chapellet, le met deſſus ſa teſte
 L'ayant baiſé trois fois, puis hors de l'eau l'arrete,
 Reprend ſa ſouquenie, & luy monſtre comment
 On embouche la fleute, & de combien de vent :
 Mais las ce n'eſtoit tant pour luy vouloir apprendre,
 Que pour baiſer ſes yeux, & ſa bouchette tendre.
 Car lors qu'ell' commençoit honteuſe à l'emboucher,
 Soudain lui rauifſoit, à fin qu'il peuſt toucher
 Et de langue, & de doigts, & de léure ſéchée
 La part que de la ſienne elle auoit embouchée.

Des herbes & des fruits tantotſt s'entreiettoyent,
 Tantotſt s'entrepeignant, en gréue partiſſoyent
 Leurs cheueux creſpelus, puis d'une œillade douce
 Le viſage abaiffé, de honte qui les pouſſe,
 Tous deux reſtent tranſis, n'oſans preſque mouuoir
 Hardiment le viſage, & les yeux pour ſe voir :

Mais en fin ce cruel leur entr'ouure les leurs,
 Leur redonne la voix, Bellot pres de ses cheures
 Va doublant ses foupirs, & en telle façon
 Chante de ses amours vne gaye chançon.

« O Pan Dieu des bergers, Pan s'il te fouuient ores
 De la belle Pitys, & de Syringue encores (1),
 De qui l'Amour foupire en ces tendres roufeaux,
 Dont ensemble ciras tes premiers chalumeaux,
 Si iamais tu sentis sous cette peau bouquine
 Vne chaleur bruslante en ta sainte poitrine,
 Ou s'il te reste encor quelque trait d'amitié
 A l'endroit des bergers, de Bellot pren pitié,
 Et te montrant benin à ses humbles prieres
 Estein ce feu bruslant, que les eaux des riuieres,
 Que le frais argentin des murmurans ruisseaux,
 Que les antres mouffus, que l'ombre des ormeaux,
 Ne sçauroyent allenter, tant son ame est esprise
 De ne sçay quelle ardeur, qui si tost l'a surprise.
 Je sçay que les taureaux poinctz de cet aiguillon,
 Courrét fumant, muglant, comme espoinctz du fresson:
 L'ay veu meisme les boucs à deux cornes poinctues
 L'vn à l'autre luter pour leurs cheures barbues :
 Pour les pouftres i'ay veu l'estalon forcèner,
 Et pour vne brebis les beliers s'écorner :
 Mais ils ont quelque trefue, & la fureur les laisse,
 Et en moy cet ardeur iamais iamais ne cesse
 De saccager mon cœur, qui se brusle tousiours,
 Puis en riant on dit que c'est le mal d'Amours.
 » Catin, si tu sçauois au vray la peine dure,
 Et le mal que pour toy cruellement l'endure,
 Ton cœur est si tresplein d'amoureuse douceur,
 Que toy-mesme voudrois adoucir ta rigueur.
 Vie doncques vers moy, Catin, de quelque grace

1. Nymphes aimées de Pan et changées en roseaux.

Et de quelque faueur, auant que ie trespasse.
 Car te voyant ie meurs, & mourir ie ne puis
 Librement affranchy de l'erreur où ie suis.
 Et toy Pan, des troupeaux seure garde fidelle,
 Sois cause que m'amour ne me soit si cruelle :
 Et pour domter vn peu la fureur de mon mal,
 Fay que ie baïse au moins ses leures de coral.
 Ie te garde vn trochet de cent noiffilles franches,
 Et de raisins muscats attachez à leurs branches
 Vne moiffine belle, & vn petit oïson,
 Et de mon grand Robin la plus fine toïson :
 Puis ie sçay dans le creux d'vne fouche ébranchée
 De petits estourneaux vne belle nichee,
 Ie prendray au gluau & pere mere aussi,
 C'est pour toy, grand Cheurier, si me prens à merci :
 Mais si de ton Bellot tu ne fais quelque conte,
 A Dieu troupeau petit, à Dieu Huraut (1) qui domte
 Les loups plus affamez, à Dieu mes chalumeaux,
 A Dieu la panetiere, à Dieu les Pastoureaux. »
 Catin hauffant les yeux vne rougeur se monte
 Sur son visage brun, surfemé d'vne honte,
 Puis va difant ces mots : « Berger à qui ie suis,
 Et qui pour estre aimée autre ie ne pourfuis,
 Et pourfuiure ne peux, oncques iour de ma vie
 Ie n'eu tant de plaisir : car ie suis si rauie
 Par les diuins accords de ton chant doucereux,
 Et par les doux soupirs de tes vers langoureux,
 Que toute hors de moi mon ame s'est perdue,
 Et à toy mon Bellot esclau s'est rendue.
 I'ay ouy chanter Daphnis, i'ay ouy les chalumeaux
 De Perot, de Thenot, & d'autres pastoureaux : (*)

1. Le chancelier Philippe Huraut, comte de Cheverny, l'un des protecteurs de Remy Belleau.

2. L'auteur désigne ici les poètes les plus en renom de l'époque : Amadis Jamin, Ronsard, Baif.

l'ay ouy le rossignol d'une voix argentine
 Degoiser doucement dessus la blanche espine,
 En May tomber la pluye, & le ruisseau glissant :
 l'ay ouy les aiglelets qui béllent en naissant,
 l'ay ouy couler le lait, quand du pis il s'escoule
 Par les doigts du cheurier doucement dedans l'oule :
 l'ay ouy chanter Margot (1), l'ay ouy la douce voix
 D'Annette (2) & de Thoinon retentir dans ces bois :
 l'ay fenti par les champs la fleur de l'aubespine,
 La framboise, la fraize, & la rose aiglantine,
 Le thym, le pouliot, l'ay fauouré le miel
 Et toutes les douceurs qui distillent du ciel :
 l'ay ouy sur les ormeaux fredonner la Cigale,
 Mais à ton chant, Bellot, tout cela ne s'efgale.
 Cette eau m'en soit tefmoin : mais ie sçay bien aussi
 Que Pan de ton troupeau & de toy a fouci,
 Et qu'il t'a enseigné luy mesme la pratique
 D'animer le troupeau au son de la musique :
 Et pourtant, mon Bellot, autant que le deuoir
 Que tu dois à Catin, a sur toi de pouuoir,
 Fay danfer, ie te pry', tes cheures amoureuses
 Au son de ton flageol sur ces riués herbeuses,
 Ie te garde vn baifer. » Bellot se fent faifir
 Soudain à ceste voix d'un extreme plaisir,
 Estimant ce present trop digne recompense
 D'un si plaifant labeur : il se leue, il s'agence,
 Croifant iambe sur iambe à dos contre vn ormeau,
 Et de sa panetiere il tire son pipeau.
 Or luy donnant le vent, aussi tost les arreste,
 Leur fait bondir le faut, leur fait dresser la teste :
 Or d'un chant doux & mol les sçait si bien domter

1. Marguerite de Navarre, sœur de Charles IX.

2. Anne de Marquetz, l'auteur de l'*Épître à Marguerite*. Ronnard et tous les poètes de l'époque en ont fait l'éloge.

Qu'ils ont le nez en terre aussi tost pour brouter :
 Or renforçant le vent tout le troupeau se ferre
 Corne à corne lutant, puis se couche par terre,
 Et changeant de fredon, au mouvoir de ses dois,
 Comme ayant veu le loup, s'enfuit dedans le bois :
 Puis sonnant le rapeau, ceste troupe fuitive
 Se vient rēdre à ses piés, humble, douce & craintive.
 Il en fait ce qu'il veut, car il entend les tons
 Et les accords diuers de ses douces chansons.

A tant cessa Bellot, car la trop longue attente
 De ce baïser promis, fascheuse le tourmente.
 Ils se baïsent cent fois : puis l'ombre de la nuit
 Jaloux de leur plaisir, de si pres les pourfuit
 Qu'il les chaffe tous deux de ces douces allarmes,
 Ne se difant adieu, sans soupirs & sans larmes.

Voyla les vers qui font en ceste tapifferie. Je vous promets que ces ousterons font si bien faits, & tout ce qui est contenu en ces vers si bien rapporté, que rien ne peut estre mieux. Je n'euz pas si tost leué l'œil que i'apperçoy vne troupe de Bergeres de bonne grace, qui venoyēt donner le bon iour à leur maïstresse, pour luy faire compagnie à visiter vne chapelle, & là faire leurs prieres. Or ceste saincte & venerable Princeſſe ⁽¹⁾ tire defia fur l'aage, & me desplaïst que la courbe & tremblante vieilleſſe ait prise fur vne si noble & si vertueuſe creature, iſſue de la grande race de Pan ⁽²⁾ : d'elle font iſſus,

1. Antoinette de Bourbon, mariée en 1513 à Claude de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale, morte en 1583, à 89 ans.

2. C'est-à-dire issue de sang royal. Du mariage de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon sont nés : François de Lorraine, duc de Guise; les cardinaux Charles et Louis; Claude, duc d'Aumale; François, grand prieur de France; René, marquis d'El-

comme d'une source seconde, & d'une franche pepiniere, de grands & vertueux Bergers, de sages & vertueufes Bergeres, comme ie vous conteray quelquefois. Doncques ces filles ayans fait le deuoir & le feruice à leur maistresse, fortent de la chambre, trauerfent ceste grande falle, vont fur le portail, & entrent dedans vne petite gallerie faite & bastie exprés pour aller en ceste chapelle. Ie les fuy par le chemin ordinaire, là ie vey la noble & memorable sepulture d'un grand Cheualier (1). Ceste sepulture est faite & cizelee de marbre blanc & noir, de iafpe, d'albafre & de porphyre : au bas le Prince est en fon mort, a deflus viuant & priant avec ceste venerable Dame, fa bonne & fidelle compagne : mais Dieu par fa saincte grace nous l'a gardee iufques à present, & gardera, s'il luy plaift, comme le bonheur, & la faueur du pays, l'exemple & le patron de charité & de douceur, le facraire de bonté, la grâdeur & conseruation des fiens, & l'vnique fecours des pauvres. Ceste sepulture est en figure carree, au lieu de colonnes ce font les Vertus approchantes à la moyenne proportion du colosse : elles soustiennent le vase & taillouer du chasteau dessus leurs testes, enrichies de fueilles d'Acanthe & Branche-vrfine, pour soustenir le plinthe de ce bastiment, si bien conduit, & si bien acheué, qu'il ne fcauroit rougir pour les antiques. Dedans vne table de marbre y a vne Nymphé eleuee à demy bosse, le vilage palle & maigre, qui porte les cheveux espais & heriffes, flottans fur ses espales, les yeux cauez & meurdris de pleurs, les bras croi-

beuf ; et quatre filles, dont l'aînée, Marie de Lorraine, épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse.

1. Le tombeau de Claude de Lorraine, au château de Joinville.

fez, la face vers le Ciel, esploree & dolente,
soupirant la triste mort de ce bon & vertueux
Prince, difant.

EPITAPHE (1).

Ici mon beau Soleil en sa clarté plus belle
De ses iours trop hastez laissa l'ombre en
partant :
Ici ma chere flame à ce grand ciel montant
Ses cendres me laissa par la mort trop cruelle.

Ici morte l'attens allegeance immortelle
Aux plus aigres malheurs que le temps va portant :
Ici de mes trauaux vn doux repos m'attend
Ayant reioint au ciel ceste charge mortelle.

Ici ie tomberay pour m'esleuer aux cieux
Où mon Seigneur m'attend : ici lairray les yeux
Pour voir là fus encor son illustre apparence.

Ici iuste vouloir à demeurer m'induit,
Car craindre ne fault point que la mort nous offense,
Puis qu'en meilleure vie en mourant nous conduit.

Pres de ceste magnifique sepulture gisoit vn
autre cercueil, non autrement enrichy que de
gazons verts, de hauts cyprés, de cent & cent
epitaphes, plaintes, larmes, soupirs : & sans
m'enquerir que c'estoit, ie cogneu assez aperte-
ment que c'estoit le fils aîné de ce vaillât Che-
ualier, duquel i'auois visité le tombeau. Et pour

1. De Claude de Lorraine, né en 1496, mort en 1560.

vous le faire mieux cognoistre, ie vous diray vn epitaphe qu'vn Berger en passant graua avec vn poinçon sur vne petite tablette d'airain. Il commence ainfi.

TOMBEAV

DE

MONSEIGNEVR FRANÇOIS DE LORRAINE,

DVC DE GVISE, ET PAIR DE FRANCE. (1)

Dessus l'ombre muet de ce tombeau d'airain
 Gist ce gråd Cheualier, ce gråd Prince Lorrain,
 François ce gråd guerrier, grand & grand Duc
 de Guise,

L'appuy de nostre Roy, le secours de l'Eglise,
 La peur de l'estranger, de France le bonheur,
 Des armes le triomphe, & l'heur & le malheur :
 Bien-heureux en sa mort, bien-heureux en sa vie,
 Bien-heureux en ses faiçts, ayant (maugré l'enuie)
 Le fort, & le destin, & les cieus tant amis,
 Qu'il s'est veu triompher dessus ses ennemis,
 Ne luy restant sinon viure vn peu d'auantage,
 Pour mourir le plus grand que Prince de nostre âge.

Mais las ! pauvres chetifs, nous sommes non par fort,
 Mais quand il plaift à Dieu, prifonniers de la mort :
 C'est luy seul qui retient, qui conduit, & qui guide
 Ce que dessus la terre, & dedans l'air liquide,
 Et ce qu'au fond des eaux vit, soupire, & se meut,
 Puis le tranche & l'allonge, & le rompt quand il veut :

1. Né en 1519, assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré, le 18 février 1563.

Et ne fert d'auoir peur des pestes de l'Autonne,
 Des fieures de l'Esté, puis que sa faux moissonne
 En tout temps nostre vie, & qu'on ne peut charmer
 Les tourbillons rouans de l'escumeuse mer,
 Le foudre ny l'esclair, les vents ny les orages.
 Rien ne fert de sçauoir augures, ou presages,
 Voir trembler le poumon des boucs, ou des aigneaux,
 Ny le vol gauche ou droit des prophanes oiseaux,
 Puis que nos iours, nos ans, nostre mort, nostre vie
 Est de la main de Dieu ou conduite, ou rauie,
 Puis que les feux du Ciel, le fort, & le destin,
 Menteurs ne peuuent estre auteurs de nostre fin.

Quelquesfois la cherchant elle se met en fuitte,
 Quelquesfois la fuyant se melle en nostre fuitte
 Compagne de nos iours, & en toute saison
 Pend dessus nostre chef mesme en nostre maison.

Qui iamais eust pensé que ce tant heureux Prince,
 Rampart de nostre Roy & de nostre prouince,
 Fust mort comme il est mort? lui qui tous les dangers
 Que le fer & le feu nourrissent familiers,
 Auoit passé soldat, fust à porter les armes
 A cheual ou à pied, fust à donner allarmes
 En faisant vne approche, ou courant au defaut
 D'un bataillon forcé, ou donnant vn assaut?
 Cent coups m'en soyét tefmoins, entr'autres ceste lance
 Et ceste Angloise main, qui faulsa de puissance
 D'oultre en oultre le test de ce vaillant guerrier (1),
 Ce grand test façonné pour porter vn Laurier.

Or ce grand Prince est mort, ce François de Lorraine,
 Mais non pas mort ainfi qu'une semblance humaine,

1. Au siège de Boulogne, en 1545, François de Guise, qui n'était encore que duc d'Aumale, reçut dans la tête un coup de lance si violent que le fer demeura enfoncé dans la plaie avec un tronçon de bois. Il fut guéri par Ambroise Paré, qui à cette occasion prononça ce mot resté célèbre: « Je le pensai et Dieu le guérit. »

Qui vit, & meurt sans nom : car la vie & la mort,
 La gloire, la vertu, du plus vaillant & fort
 Que l'estoile de Mars fit naître de nôtre âge,
 Siecle en siecle fuyuant porteront tesmoignage
 Qu'il a domté, franchi, fait fendre & fait armer,
 Les fleuves mis au ioug, & les monts & la mer :
 Qu'il a passé, soldat, en Esté les campagnes,
 Aux rigueurs de l'hyuer les bois & les montagnes,
 La Meuse, la Moselle, & le Tronte, & le Rhin,
 Loire, Seine, l'Ardenne, & l'Alpe, & l'Apennin
 Ont tremblé sous ses pas, lors qu'en troupe guerriere
 Morne & transi de froid, & tanné de poudriere,
 Mit bornes à la France, & rangea sous sa main
 Le Meffin, l'Espagnol, l'Anglois, & le Germain :
 Lors qu'il sceut dextrement, comme soldat pratique,
 Brandir & recresper le long-bois d'une pique,
 Braquer bien un canon sur le flanc d'un rempart,
 Conduire une tranchée, & iuger quelle part
 Se devoit assaillir de boulet ou de balle,
 S'elle estoit hors de mine, ou de fappe, ou d'escalte :
 Mesurer bien le cœur du soldat enfermé,
 Ce qu'il peut en campagne armé ou defarmé :
 Piquer bien un cheual en foule ou en carriere,
 Rompre bien de droit fil une lance guerriere,
 Faire marcher un camp, l'avancer, le tarder,
 Battre un fort, un rempart, l'assaillir, le garder,
 Affronter l'ennemy, rompre le fer, & l'ire
 Mesme d'un Empereur plus grand que son Empire : (1)
 Retirer le soldat qui deffiant la mort
 Prodiges de sa vie escarmouchoit un fort,
 Animer la jeunesse aux plus chaudes allarmes,
 Courageuse à bastir un tombeau dans ses armes,
 Et du moindre soldat combatant prendre soing.

1. Allusion aux victoires remportées sur Charles-Quint.

Le l'ay veu de mes yeux le coutelas au poing,
 Corps de cuirasse en dos, le morion en teste,
 Couuert de sa grand' targue, ainsi qu'une tempeste,
 Rouant, pirouettant, épiant un beau sac,
 Qui court de proë en poupe, & de mas en tillac,
 De cordage en cordage, & de flamme ensouffree
 Renuerfe & met à fond la nauire engouffree.
 Et comme vn Apollon deffous sa targue d'or
 Ourage de Vulcan, marchoit deuant Hector,
 Portant ainsi qu'un Dieu sa belle espaule armee
 De la brune espaisseur d'une nûe enfumee :
 Ainsi marchoit armé ce vaillant belliqueur,
 Courant de son pauois & de son bras vainqueur,
 De courage, de cueur, de teste, & de poitrine,
 De Charles nostre Roy la ieunesse orfeline :
 Bref, leuant ou couchant le clair-voyant Soleil
 Ne pouuoit œillader au monde son pareil.

Et comme vn feu lancé par l'esclat d'un tonnerre
 Dans la blonde moisson, saccage & met par terre
 L'escadron herissé des espiz iaunissans :
 Ou tout ainsi qu'on voit sur les flots pallissans
 De l'escumeuse mer, entre la troupe ailee
 Galloper Aquilon d'une marche doublee :
 Ou comme le débord d'un grand fleuve écumeux
 A cent montagnes d'eau, s'elance furieux
 Dans la plaine voisine, & de fond en racine
 Arrache, froissé & rompt, & renuerfe & ruine
 Vignes, iardins & bois, estables & bestail,
 Des hommes & des bœufs le plus riche traual,
 Et compagnons des flots, escarte, pousse & traine
 Arbres, herbes & fleurs çà & là par la plaine.
 Ainsi ce Cheualier en qui iamais la peur
 Ne fit glacer le sang, mais poussé de l'honneur
 Rompoit les rancs murez, & de force forcee
 Courant & foudroyant sur la troupe enfoncée

La contraignoit, vainqueur, pelle-melle dedans
La face contre bas mordre la terre aux dents.

Auffi les cieus amis & la sage Nature
Ensemble auoyent basty la noble architecture
De ce corps genereux, corps indomtable et tel,
Qu'en armes il estoit aux hommes immortel.
Mais Mars en fut ialoux, & surpris de colere
De se voir seconder en son art militaire,
Luy ramollit le flanc, à fin que par traifon
Quelque lasche meurdrier ou versait la poison
En sa noble poitrine, ou de main desloyale
Enfonçast de trois plombs ceste espaule fatale (1),
Si fatale vrayment qu'un barbare estranger
N'eust iamais entrepris de vouloir outrager :
Et me desplaist honteux que l'accusé la France
Moy qui fuis né François, d'auoir veu la naissance,
Et d'auoir alaitté sous vn air si clement
Vne si mauuaife ame. Ha! mourir meschamment
Puisse cil qui premier osa traistre entreprendre
Forger, fondre, tailler, broyer, & faire esprendre,
A fin de pratiquer en vn si noble lieu,
Le fer, le plomb, la pierre, & la poudre & le feu.
Il est mort toutefois comblé de toute gloire,
Ne pouuant mieux au ciel engrauer sa memoire
Pour faire que son nom puisse à iamais fleurir,
En terre ne pouuant plus noblement mourir.
Mais puis que le malheur, le destin & l'enuie,
Ialoux ont triomphé des honneurs de sa vie,
Et que tout son trophee est remis au tombeau,
Sus, France, qu'on luy dresse vn triomphe nouveau
Maintenant qu'il est mort, & riche qu'on luy donne
De bronze ou de porphyre vne grande colonne :

1. Le pistolet de Poltrot était chargé de trois balles empoisonnées.

Où pendront attachez, enfoncez & forcez,
 Cent & cent corcelets l'un sur l'autre entassez,
 Cent & cent morions tous comblez de leurs testes,
 A moustache tremblant, portant plumes & crestes
 Rouffoyantes de sang, cent braffars dont la main
 Mi-morte cherche prise, & se manie en vain,
 Cent villes, cent chasteaux, cent & cent fortes places,
 Cent fleuves, cent deftroits, & cent corps de-cuirasses,
 Cornettes & guidons, enseignes, estendars,
 Cent lances, cent épieux, cent targes, cent foudars
 Captifs & desarmez, cent villes renuersees,
 Cent bataillons rompus, cent murailles forcees,
 Itale mise aux piés, & le superbe Anglois
 Repouffé dans sa mer, le Messin, l'Ardenois,
 L'Alemand déconfit, cent batailles liurees,
 Cent bœufs, dont l'un soit blanc ayant cornes dorees,
 Cent couronnes de cheffe, & puis cent de laurier,
 Pour orner le tombeau de ce vaillant guerrier :
 A fin que d'âge en âge on remarque la gloire,
 La bonté, la vertu, l'honneur & la victoire
 De ce grand Cheualier, qui surmonta l'effort
 Des Armés, du Tombeau, des Ans, & de la Mort.

Je vous ay recité à mon opinion l'Epitaphe
 entier de ce grand Cheualier, & croy que vous
 n'ignorez plus son nom : ie l'ay retiré, d'autant
 qu'il me sembloit assez bien fait, pour le com-
 muniquer à mes amis. Les prieres finies en la
 chapelle, ceste venerable Dame apres auoir versé
 de ses belles & blanches mains du vin, du lait,
 des lys & des roses, dessus ces deux tombeaux,
 remeine iustement à neuf heures sa troupe en sa
 chambre, laue ses mains, se met à table : ces
 Bergeres rentrent en la salle où elles ont de
 coustume faire leur ordinaire, & y paroissent

fans plus au dîner & au souper : L'un & l'autre repas se trouuant dressé à neuf heures du matin, & cinq du soir, sans iamais y faire faute, de toutes sortes de viandes, de toutes sortes de fruits, selon la saison : & ce, de la liberalité de ceste bonne maistresse. Pendant le dîner ces filles n'eurent autres propos que d'un tableau qui pendoit dessus la cheminée : c'estoit vne Nymphe vestue à l'antique courant escheuelee, rouge en visage de colere, vn Chasseur apres qui la pourfuiuoit : en fin elle se fauuoit en vn lieu beau & frais, où ce chasteau estoit fort bien rapporté en perspective. Or pour interpreter ce que c'estoit, il y auoit en la compagnie de ces Bergeres vn bon vieillard, qui leur seruoit de maistre d'hostel, & disoit à ces filles que c'estoit la Chasteté, & que ce chasseur qui la pourfuiuoit estoit le Desir : mais que pour se mettre en sauuegarde & en lieu de feureté, elle s'estoit rendue en ce chasteau de Ioinuille (1) : & de fait il monstroit avec vne petite baguette les terraces, les galleries, les salles, les chambres, antichambres, les courts, les offices, le ieu de paulme, l'Eglise, les vignes, les bois, les routes, les montagnes, les valons, les riuieres, les prez, la ville basse : bref il disoit que la Chasteté auoit fait sa retraite en ceste noble maison. Et à la vérité si iamais elle fut honoree & reuerée en lieu de nostre France, ie croy que ç'a esté en ce chasteau, où ceste venerable Dame l'a traittee vniquement, donnant exemple de fait & de parole à toutes les Dames vertueufes qui furent & qui seront iamais, se façonner à son mirouer, viure chastement & heureusement, & avec telle constance qu'elle, en ses plusque cruelles &

1. Où demourait alors la duchesse de Guise.

plusque miserables fortunes, sur la mort de ces grands Cheualiers ses enfans. Ce bon vieillard importuné de ces filles de poursuiure le discours de ce tableau, tire de sa gibbessiere (apres l'auoir retournee deux ou trois fois) vn vieux roulet, qu'il difoit auoir gardé long temps : Et à la vérité il estoit tout crasseux & rongé par les plis, & l'escriture iaunaistre & enfumee de vieillesse. Il le donne à l'vne de ces filles, disant : Lisez ce papier, & vous verrez ce que dit ce Chasseur en la poursuite de ses amours : ie le garde long temps a, & fut vn ieune Berger qui le fit estant ceans, lors que le peintre trauailloit sur ce tableau : l'on m'a dit qu'il estoit assez bien fait. Incontinent ceste Bergere ietta l'œil dessus, & avec vne douceur & modestie honneste commence à lire les poursuittes de ce discours, qui commençoit ainfi.

LA CHASTETÉ. (1)



L estoit iour, & la chaleur ardante
 Brusloit le fein de la terre beante,
 Et les Bergers à l'ombre des ormeaux
 Auoyent ensemble amassé leurs troupeaux :
 Quand l'aduisay par l'espaisse fueillee
 Vne Deesse errante & defolee,
 Qui sanglotoit à sounpirs redoublez,
 Dont de frayeur mes sens furent troublez.

1. Ce poème fut imprimé pour la première fois en 1661, sous le titre de *la Vérité fugitive*, à la suite de *l'Innocence prisonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Ces trois pièces, dédiées à Louis de Bourbon, prince de Condé, seigneur de Nogent, lui étaient adressées à l'occasion de sa captivité.

La Vérité fugitive, devenue *la Chasteté* dans les éditions posthumes, est un hommage rendu à la veuve de François de Guise,

D'un long habit elle estoit reueftué,
 Blanc comme neige encore non batué
 Ny du Soleil, ny du pié passager :
 Dedans ses yeux vn astre messager
 D'une douceur & bonté de nature
 Apparoissoit, vne large ceinture
 Serroit ses flancs : bref, sans voile & sans fard
 Vne beauté sous vn chaste regard.

Tout aussi tost que seule fust entree
 Au plus profond de la forest sacree,
 Elle s'égare & ne sçait quel quartier
 Elle doit prendre, & se perd du sentier,
 Plus n'apperçoit ny roches ny montagnes :
 En vain se deult, & huche ses compaignes,
 Puis çà puis là courante par les bois
 Va redoublant sa languiffante voix,
 Voix, qui de l'air & d'Echo retenué
 Se perd au vent tout ainfi que la nué.
 Puis en courant, & voulant auancer
 Son pié leger, trouue sans y penser
 Le verd tapis d'une plaifante pree,
 D'un bel esmail en cent lieux diapree,
 Riche à la voir d'une moisson de fleurs,
 A la sentir d'une moisson d'odeurs.
 Là les Zephyrs de leurs souefues haleines
 Vont embasfant la fraischeur de ces plaines,
 Branlant par l'air leurs petits ailerons,
 Par les ruisseaux & par les enuirons.
 A costé droit d'une pierre naïue
 Sourd le crystal d'une fontaine viue,

Anne d'Este, fille d'Hercule II et de Renée de France, et l'une des femmes les plus remarquables de son époque.

Ces vers ont été traduits en latin par Florent Chrestien : *Sylva cui titulus Veritas fugiens*, etc. Lutetiae, in-4, in officina Rob. Stephani, 1561.

Qui d'un murmure & d'un ply serpent
 Va desgorgeant vn coulant argentin
 Sur le grauois, qui balotte & sautelle
 A petits bonds de la source immortelle :
 Puis s'escartant, baigne de sa claire eau
 L'herbe tendrette, honneur du temps nouveau,
 Que ny bergers, ny cheures cheuelués
 N'auoyent touché de leurs leures barbués,
 N'autre bestail : car l'honneur de ce lieu
 Estoit vrayment la demeure d'un Dieu.

Là s'entendoit le celeste ramage
 Des oisillons, volans par le feuillage
 Des lauriers verts, en arcades plantez,
 Et des peupliers aux cheveux argentez.

Là le passant s'arreste pour y prendre
 Ou le sommeil dessus l'herbette tendre,
 Sous le pendant d'un petit mont bossu,
 Ou pour puiser de ce ruisseau mouffu
 A dos courbé, d'une leure seichee,
 Vne liqueur fraichement epanchee.

Là dessus l'herbe, encor' aux plus chauds iours,
 D'un ombre frais y tremblotte tousiours
 Le crespé noir, & n'est iamais subiette
 Ceste retraite à l'ardante fagette
 Ny aux rayons du Dieu au crin doré,
 Tant est ce lieu souefuement temperé.

Or ceste Nymphé errante & fugitiue,
 Pleine de peur, & de frayeur craintiue,
 Par les attraits de si plaisans appas,
 De son erreur va destournant les pas
 La larme à l'œil, toute triste & lassée,
 Et de trauail se sentant oppressee
 Pour le chemin, & pour l'ardant Soleil,
 Ses yeux ternis donne en proye au sommeil.

Lors tout soudain vn damoiseau champestre

Vient en ce lieu, portant en la main dextre
 Vn fort espieu, habillé de la peau
 D'vn fan de biche ou d'vn ieune toreau,
 Deffus le flanc la belle panetiere
 A tout le poil, la trompe forestiere
 Au ventre creux, le brodequin haulsé
 A demi-gréue, & d'vn cordon lassé.
 Il estoit beau, ieune, difpos, honnefte,
 Et si ie croy qu'il venoit de la quefte
 Tout à propos pour sa foif appaifer,
 Mais plustoft, las! pour son cœur attifer :
 Car voulant boire en ceste onde sacree,
 Vne autre foif a son ame alteree,
 Et en beuuant il beut vne poison,
 Qui doucement enyura sa raison.
 Il confidere & le front & la grace
 De ses yeux clos, & de sa belle face,
 Le teint meillé de rofes & de lis,
 Sa blanche main, & ses membres polis,
 Le beau corail de ses léures iumelles,
 Les doux foupirs escoulant par-entre-elles,
 Et de son sein vn tremblement si doux
 Qu'il fait trembler son cœur & ses genoux.
 De ses cheueux vne tressure blonde
 A floccons d'or ça & là vagabonde,
 Et recrespee en cent petits anneaux,
 Où pendilloient mille & mille amoureux
 Portant le trait affuté sur la coche,
 Pour trapercer vn cœur fust-il de roche.
 Il sent de foi la raison estranger,
 Et tout soudain il donne à saccager
 Au feu d'Amour son ame prisonniere
 Dedans les yeux de sa douce guerriere.
 D'vn pas ou deux il se veut auancer
 Pour l'approcher & pour la caresser,

Pour dérober vn baifer de fa bouche :
 Mais d'un costé vne crainte farouche
 Pleine d'erreur, & d'autre part l'amour
 Guerre luy font l'un & l'autre à leur tour.
 Amour le pouffé, & la peur le retire,
 L'un le conforte & l'autre le martyre :
 Amour le brusle, & la tremblante peur
 Gelle son sang, le rampart de son cœur.
 Il tremble tout, il fremit, il chancelle,
 Sur ses genoux vne glace nouvelle
 Se vient affoir, puis son sang peu à peu
 Reprend sa force, & rallume son feu :
 Il peint son front de couleur rouge & blesme,
 Puis soupirant va disant en soy-même :
 « Ne fuis-ie pas chetif & malheureux,
 Hors de mon sens, pensif & langoureux ?
 Le temps s'en va & iamais ne retourne,
 Son vol léger tant soit peu ne sejourne
 En vn endroit, les heures aux piés mous,
 Sans y penser se dérobent de nous.
 Approche donc, chetif, & pren courage,
 Hasté le pas, & baife ce visage,
 Mesle ta bouche à ce beau teint vermeil,
 Mais ie crain, las ! de rompre son sommeil. »
 Bref il s'auance avec la hardiesse
 Qu'Amour luy donne, & vient à la Desse
 Pour la baifer, & de tremblante main
 Serre des fleurs & les iette en son sein :
 Se vient affoir, & soupirant pres d'elle,
 Tout esperdu de sa bouche tant belle,
 Pour son martyre & sa flamme appaifer
 Veut dérober vn amoureux baifer.
 Mais en surfaut la Nymphé se refueille :
 La Chasteté, qui iamais ne sommeille,
 En desillant la paupiere & les yeux

Se met en fuitte (a), & d'un pié furieux
 Se leue ainfi que le Serpent qui erre
 En ondoyant, & fillonnant fur terre
 A longs replis, de colere fublant
 Drefse le col, fa langue redoublant,
 Et heriffant fes efcailles luisantes,
 Quand par les fleurs aux chaleurs plus ardantes,
 Étant tapy, le talon paffager
 Marche deffus, & le vient outrager.

De plus en plus la fureur l'efpoïnçonne :
 Et comme vn taon de fa poinçte esguillonne,
 Et par les champs fait moufcher les toreaux,
 Il court ainfi par les sentiers nouveaux :

« Pourquoy (dit-il) me fuyez-vous maiftresse (b)?
 Venez à moi pendant que la ieunesse,
 Le temps, le lieu, & la belle faifon
 Verfe dans moy l'amoureuse poison,
 Qui de mon cœur ne peut efre rauie
 Que par vos yeux, qui me donnent la vie.
 Montrez-moy donc vofre vilage ami,
 Regardez-moy, ce n'est vofre ennemi
 Qui vous pourfuit : ainfi les Colombelles
 Fuyent l'Autour de leurs tremblantes ailes,
 Comme ennemi, mais ie ne le fuis pas.
 Ie ne fuy point la trace de vos pas
 Pour vous forcer, la caufe de vous fuiure
 Las! c'est Amour qui me veut faire viure

a. Var. (1561):

*Et Chafeté, qui iamais ne sommeille,
 Vient deffiller fa paupiere & fes yeux,
 La met en fuyte.....*

b. Var.: *Deeffe.*

Dedans vos yeux. Mais las! vous tomberez,
 Ne courez plus, vous vous offenserez,
 Et piquerez vos tendrelettes plantes
 Dedans le fort de ces ronces poignantes :
 Ce lieu est aspre, & ce tertre pierreux
 Pour vous, ma Nymphé, & le chemin scabreux.
 Je ne suis pas de la race felonne
 D'une Tygresse, ou de quelque Lyonne,
 Dans l'estomach je ne porte vn rocher
 Au lieu de cœur, vueillez donc m'approcher :
 Sçachez aumoins, & prenez cognoissance
 De ma maison, du lieu de ma naissance.
 Je ne suis point vn barbare estranger,
 Ny de ces champs quelque pauvre Berger
 Gardeur d'aigineaux par ces campagnes vertes,
 Ny citoyen des montagnes desertes :
 Je ne suis point vn Faune de ces bois
 Au pié bouquin, mal-propre, mal-courtois,
 J'ay dans ceste eau regardé ma figure :
 Mille troupeaux paissent dans ma pasture,
 J'ay le doux miel, & en toute saison,
 Pour vous traiter, du laitage à foison.
 » Le iour s'abaisse, & si la nuit brunette
 Dedans ces bois vous rencontre seulette,
 J'ay crainte las! que le Loup bocager
 Sentant vos pas, ne vous vienne outrager.
 Retournez donc ceste lumiere belle
 De vos beaux yeux, d'une viue estincelle,
 Qui vont changeant mon ame en cent façons,
 Tantost en feu, & tantost en glaçons,
 Et si ne puis allenter ceste flame,
 Ny reschauffer la glace de mon ame.
 » Si te fuiuray-ie, & deuffé-ie perir
 Dedans ces bois, j'aime trop mieux mourir
 Entre les dents d'une louue affamee.

Suiuant les pas de toy, ma bien-amee,
 Donnant ma vie aux dangers perilleux,
 Que de me voir absent de tes beaux yeux.
 Je te fuiuray iusqu'à la mer gelee,
 Par les deserts de l'arene bruslee
 Pres du Soleil, aussi bien i'ay vouloir
 Long temps y a de voir le peuple noir :
 Je te fuiuray, où la neige eternelle
 Loge sans fin, par la trace cruelle
 Des vieux Sangliers, des Tygres & des Ours,
 Ou pour te voir, ou pour finir mes iours.
 Bref, quelque part que le pié me conduise,
 La volonté de ton amour esprise
 Suiura tes pas, & s'Amour est vn Dieu,
 De mesme trait mourons en mesme lieu. »
 Mais en vain, las! par les haleines molles
 Des vents fourdauts il feme ses parolles. (1)

*Pauvre Berger, il faut attendre encor
 Les iours heureux d'un autre siecle d'or :
 La Verité ne veult estre forcee,
 Iacob en eut vne cuisse froissée
 Quand pour tirer du Ciel la Verité
 Il vint en lutte avec la Maiefté
 De ce grand Dieu, depuis la nuit brunette
 Iusques à tant que l'Aube vermeillette
 Du iour poignant le saluaft vainqueur,
 Et le beneift des graces du Seigneur.
 Simon qui prend le furnom de Magie,
 Pensant raur ceste grace eslargie*

1. Les vers qui suivent, et que nous imprimons en caractères italiques, n'existent pas dans les éditions posthumes : ils ne se trouvent que dans l'impression de 1561. Leur sens et leur suppression même prouvent que *la Verité fugitive* était un plaidoyer de l'auteur en faveur des protestants.

*Sur Israël, pour la mieux efforcer,
 Au pois de l'or la vouloit balancer :
 Mais vn tel bien ne se met point en vente :
 Il faut combattre, & que nostre ame exempte
 De passions, inuoque le Seigneur,
 Quant qu'elle entre & campe dans vn cuer.*

*J'ay donc Seigneur, say Seigneur qu'elle sorte
 De ces desers, par la puissance forte
 De ton saint nom, de long temps irrité,
 Pour nous monstret ta fille Verité :
 Ta fille, las! au plus creux recelee
 De ces forests, & de nous reculee
 Et de nos yeux, fillez d'vn noir bandeau,
 Que l'Ignorance a filé au fuseau,
 Et de ses dois ourdi l'espece trame,
 Pour faire vn voile aux desirs de nostre ame,
 De si long temps prisonniere en la nuit
 De faulse Erreur, qui l'aveugle & seduit :
 Mais qui vaincra, car d'autant qu'on s'efforce
 A l'oppresser, elle double sa force,
 Opiniastre, ainsi que le rameau
 D'vn vert palmier, sous vn pesant fardeau.*


*Doncques Seigneur, monstre toy fauorable
 A ce Berger, & d'vn œil pitoyable
 Regarde ceux, qui malgré les peruers,
 Vont confessant ton nom par l'Vniuers,
 Qui de leur sang vont signant la memoire
 Dedans le Ciel, des effets de ta gloire :
 Qui vont fondant leur rampart & leur fort
 En toy, Seigneur, par vne heureuse mort :
 Qui vont cherchant par la trace cruelle
 La Verité qui iamais ne chancelle :
 Mais qui s'oppose aux perilleux torments,
 Comme vn rocher à la fureur des vents.*

Le vous promets que ceste bergere recita ces vers de si bonne grace, que ses compagnes ne disnerent que bien peu : & parce que l'heure s'approchoit d'aller trouuer leur maistresse, se leuent de table, se retirent en la chambre faisant vne grande reuerence l'vne apres l'autre, puis soudain ie les vey toutes en vn troupeau se rallier en vn canton dérobé dedans l'épaisseur de la muraille qui sert de croisée en ceste chambre, qui est tapissée d'vne tapisserie faicte & tissue de la main de ces filles. D'vn costé c'estoyét troupeaux de brebis camufettes portans la laine à flocons houpelus, frisez, & pendans iusques en terre, si doucement ondoyans, qu'on eust iugé auoir esté pignez & tressez de la main de quelque gentille bergere : les vnes paissoient sous l'ombre des ormeaux dedans vne grande prée, esmaillee de bleu, de verd, de pers, de iaune, de violet, & de toutes autres couleurs : deux belliers cossoient & se hurtoient à perte de cornes pour l'Amour : le berger pres d'vn ruisseau faisoit danser son troupeau au son de son flageol. Pres de ceste eau s'eleuoit vn rocher ridé, cauerneux, & calfeutré de mousse espaisse & delicate, comme s'il eust esté tapissé de quelque fin coton : là vous eussiez veu les cheures barbues lecher le salpestre sur les flancs de la roche, les vnes grimper, & à les voir d'embas on eust iugé qu'elles y estoient pendues : les autres broutoyét le tendre reiet qui ne commençoit qu'à pointeler hors de la terre nouvellemēt eschauffée : les vnes allongeant les flancs & la teste se haussoyent sur les ergots de derriere, pour prendre & entortiller des leures & de la langue le sommet des petits arbrisseaux, les autres buoyent à petites reprises dedans les clairs ruisseaux, mirant leurs barbes au coulant

de leurs ondes argentelettes. Sous les flancs de ceste roche y auoit vne troupe de bergers, tous se donnās plaisir d'un doux et gracieux trauail: les vns faisoient des paniers de viorne, les autres des corbeilles d'ozier, autres arrachoyent l'escorce des ioncs pour en tirer la moüelle & en façonner des chapeaux, autres faisoient de petites tresses de paille de feigle batu & mouillé, pour faire des coffins, autres aiguifoyent leurs serpettes pour tailler la vigne, autres relimoient les dents de leurs faucilles, autres en retailloyēt de bois pour enter à leurs rasseaux edentez, autres laçoient des filets, des rets, des lacez pour prendre les oiseaux: autres creusoyent des gourdes & les grauoyent de la pointe d'un coufseau: autres recoufroyēt leurs guesfres, & filoyent cordes pour faire du bobelin. Entre autres y auoit vn vieillard à iambes croifees appuyé du dos contre ce roc, qui tilloit du chambre de si gentille adresse, qu'on voyoit faillir les chenuottes hors de ses doigts ridez & crochuz de vieillesse, tant ceste tapisserie rapportoit le naturel. Dedans l'autre pan c'estoit vn temps d'Au-tonne, où estoient des vendangeurs les mieux representez que ie vey oncques: & pour vous peindre au vif leur plaisant exercice & l'amour rustique de l'un de ces vendageurs & d'une vendangeuse, ie vous en diray quelques vers qui sont tissus contre le ventre d'une grande cuue dedans ceste tapisserie. Ie les voulu bien retirer, parce qu'ils me semblerent assez gentimēt faits: & à mon iugement si l'ouurier de ceste tapisserie a industrieusement fuiuy la nature, l'ouurier de ces vers ne l'a moins bien imitee. Ils se commencent ainfi.

VENDANGEVRS. (1)

L'AMOVR RVSTIQUE.


 'estroit en la faison que la troupe rustique
 S'appreste pour couper de ceste plante vniue,
 De ce rameau sacré le raifin pourprissant :
 C'estoit en la faison que le fruit iaunissant,
 Laisse veufue sa branche, & le foullart Autonne
 Fait écumer les bords de la vineuse tonne :
 Vn chacun trauailloit, l'un apres le preffoir,
 L'autre à bien estouper le ventre à l'entonnoir,
 Et d'un fil empoiffé avec vn peu d'estoupes
 Calfeutrer les bondons : les vns lauoyent les coupes
 Et rinfoyent les barils, autres sur leurs genoux
 Aiguifoyent des faucets pour percer les vins doux,
 Et piquottans leurs flancs d'une adresse fort gaye
 En trois tours de foret faifoyent saigner la playe,
 Puis à bouillons fumeux le faifoyent doiffiller
 Louche dedans la tasse, & tombant petiller.
 Les autres plus gaillards sur les grapes nouvelles
 A deux piez s'affondroyent iusques sous les aiscelles,
 Les vns ferroyent le marc, les autres pressuroyent,
 Les vns pour vendanger sur la pierre émouloyent
 Le petit bec crochu de leurs mouffes serpettes,
 Les vns trempoyent l'osier, les autres leurs tinettes,
 Leurs hottes, leur estrain dedans les clairs ruisseaux :
 Autres alloient raclant les costes des vaisseaux
 De grauelle émaillées, & de mouffes couuertes,
 Les autres leur ferroyent les leures entrouertes,
 D'un cercle de peuplier, cordonné d'osiers francs,
 Puis à coups de maillet leur rebatoyent les flancs :

1. *Vendanges*, dans l'édition de 1672.

Les vns buoyent aux bords de la fumante gueule
 Des cuues au grand ventre, autres tournoyēt la meule,
 Faifant craquer le grain & pleurer le raifin,
 Puis fous l'arbre auallé vn grand torrent de vin
 Rouloit dedans la met, & d'vne force eſtrange
 Faifoient geindre le bois, & pleuuoir la vendange :
 Autres à dos panché entonnoyent à plein ſeau
 La bouillante liqueur de ce vin tout nouueau,
 Autres alloient criant de leur puiffance toute
 Qu'au pié des ſeps tortus on fiſt la mere-goute :
 Et chancelant de piés, de teſte & de genoux,
 S'enyuroyent ſeulement au fumet des vins doux.

Lors qu'vn ieune Berger deſſous l'ombre des treilles
 Se rendit amoureux des beautez nompareilles
 De la gente Catin, bergere de haut pris,
 Digne qu'vn cœur gentil en fuſt vrayment épris.
 Car elle ſçauoit bien de ſes mains meſnageres
 Traire le pis enflé de ſes vaches laittieres,
 Porter dans ſon giron le petit aignelet
 Egaré du troupeau, ſéurer le veau de lait,
 Faire le pain de cire, & couler le laitage
 Pour faire fur le ionc cailloter le fromage,
 Bien treſſer le ruban, bien tourner le fuſeau,
 Faire brouter la cheure, et paiftr le troupeau.

Or ce ieune Berger, dont la creſpe iouuence
 Et l'âge tendrelet à grand' peine commence
 De ſa main delicate à luy frifer encor
 Le menton reueſtu d'vn petit creſpe d'or,
 N'auoit iamais ſenti les viues eſtincelles
 Des premiers feux d'Amour, qui lui ſeichēt les moelles.
 Car en voyant Catin au troupeau vendangeur,
 Ce petit Dieu commence à vendanger ſon cœur :
 Et ſi toſt qu'il la veit d'vne grace gentille
 Vuidier ſon paneret fur le marc qui diſſille,
 Auſſi toſt ce cruel diſſila dans ſes yeux

Je ne ſçay quelle humeur qui le rend furieux.
 Il brûſe, il tremble, il court, et forcé d'une rage
 Va baiſer de Catin la bouche & le viſage.
 Mais las! en la baiſant, il baiſa le beau iour
 Qu'oncques depuis n'a veu pour le mal de l'Amour.
 Il s'en retourne aux champs, iette là la muſette,
 La fleute, le flageol, & ſur l'herbe tendrette
 Commence à dedaigner ſes eſbats enfantins,
 Comme les ioncs mollets dont il faiſoit coffins
 Et petites priſons à mettre des cigales,
 Cages pour les oiſeaux, les cannes inegales
 Qu'à force il pertuiſoit en petits chalumeaux :
 Iette la panetière, & les tendres fureaux
 Dont il tiroit la mouëlle, & deſſus leurs iointures
 Pertuiſoit en fix parts les rondes ouuertes :
 Plus n'a fouci de rien, Catin eſt ſon fouci,
 Catin ſeule a pouuoir d'un regard adouci
 De redonner le vent à ſa pauvre muſete,
 De luy remettre en main la fleute & la houlete :
 Bref il brûſe d'amour, & ne ſçait amoureux
 La cauſe de ce mal qui le rend langoureux,
 Et langoureux ſe plaift. O choſe trop eſtrange,
 Aimer de noſtre bien vn ſi faiſcheux eſchange!
 Il ſe plaint, il ſe deult, ſes ſoupirs va doublant,
 Et de voix douce & lente alloit ainſi parlant :
 « Hà, Pan, Dieu de ces bois, quelle eſtrâge auanture,
 Quel charme ſi ſoudain a changé ma nature?
 N'eſt-ce pas de Catin le trop ardent baiſer,
 Qui m'allume ce feu que ne puis appaiſer?
 C'eſt luy vrayment, c'eſt luy, c'eſt ſa léure iumelle,
 Plus freſche à la preſſer que la roſe nouvelle,
 Plus douce que la fleur des petits aubespins,
 Que la fleurante odeur des boutons aiglantins,
 Plus ſouefue à la toucher que n'eſt la fine laine
 De mes petits aigneaux, plus que la mariolaine

Son haleine me plaist, plus que la gauffre à miel,
 Ourage industrieux des fillettes du ciel.
 Hà faououreux baïser, baïser qui m'esuertue
 Me renforçant les nerfs, mais plüstoit qui me tue,
 Laissant vn aiguillon au trauers de mon cœur,
 Et sur ma langue morte vne piquante aigreur.
 J'ay baïsé des cheureaux qui ne faïfoient que naistre,
 Le petit veau de lait dont Colin me fit maïstre
 L'autre iour dans ces prez, mais ce baïser vrayment
 Surpasse la douceur de tous ensemblément.
 Le pouls m'en bat écor, mon sang, mon cœur, mon ame
 Brûle, seiche, & languist à l'ardeur de sa flame,
 Et ne sçay quel malheur, quel defastre, ou mechef
 Fait que ie la souhaitte à baïser de rechef.
 A-t-elle point succé quelques herbes mechantes
 Auant que me donner ses léures rougiffantes?
 Non, car i'en fusse mort. » Ainsi la larme à l'œil
 Ce berger amoureux va soupirant son dueil.

Lors vn vieillard furuient, vestu d'vne pelisse
 Faite de peau de loutre, vn beau coffin d'eclisse
 Tout comblé de raisins luy pendoit dans la main,
 Des sabots en ses piez, vne agraffe à son sein,
 Vn chapeau fait de ionc, les manches rebourfees
 Iufques dessus le coulede, & les gueftres trouffees
 Haut & bas d'vn genet, vn ceinturon tout blanc
 D'vn poil afpre & rebours herissoit sur son flanc,
 Vne boucle d'airain le ferroit sous la hanche,
 Où pendoit le flageol, la panetiere, & l'anche,
 L'anche de son pipeau, la fleute & le bourdon,
 Trouffez à petits nœuds ensemble d'vn cordon.
 Il s'affied pres de luy dessus l'herbette molle,
 Car bien le connoissoit, & de douce parolle
 Luy disoit : « Mon enfant, j'ay chanté quelquefois,
 Et ioué de la fleute à l'ombre de ces bois,
 Et si mon chant plaïsoit aux Nymphettes sacrees,

A Palés, & à Pan : i'ay dans ces vertes prees
 Au son de mon flageol fait sauter maint cheureau,
 Mainte chéure, maint bouc, & gardé maint troupeau. »

Ce difant il tira de sa grand' panetiere
 Vne fleute à neuf trous fort belle & bien entiere,
 La canne en estoit grosse, & les bouts de laton :
 Puis se leuant en pié pour luy donner le ton,
 (Après auoir soufflé, si dedans, quelque chose
 Êmpeschoit point le vent) tout gaillard se dispose
 A luy donner l'esprit, qui premier fut si fort,
 Si bruyant & tonnant, & d'vn si graue accord
 (Tant sa force à souffler industrieux assemble)
 Qu'on eust dit à l'ouir cent fleutes estre ensemble :
 Puis abaissant le vent il modere la voix,
 Et au ieune berger enseigne par les dois
 Et luy montre comment en l'art de Bergerie
 On embouche la fleute, & de quelle industrie,
 De quel vent, de quel ton, & de quels chalumeaux
 Vsent les grâds bergers pour guider leurs troupeaux. (1)
 « Des-lors, dist ce vieillard en recourbant les reins,
 Que ie laissé les champs, i'ay de mes propres mains
 Planté vn beau verger de si bonne auanture,
 Que le ciel tout benin, & la douce nature
 Ont tant fauorisé, qu'on ne voit rien de beau
 Qu'aisément on ne trouue en ce complant nouueau.
 Là les lis argentez, les roses vermeillettes,
 Les boutons entr'ouuerts de diuerses fleurettes
 Y font fur le printemps peintes de cent couleurs,
 Embasment l'air serain de leurs souefues odeurs :
 Aux chaleurs de l'Esté à foison y iaunissent
 Les poires de fin or, les pommes y rougissent,
 La guigne, la cerise, & le pauot aussi,
 Propre pour assopir tout ennuyeux fouci.

1. Il y a ici quatre vers masculins qui se suivent.

Puis la chaleur paffee, on y voit fur l'Autonne
 L'œillet & le faffran, aux arbres y foiffonne
 La grenade, & la figue, aux vignes les raifins,
 Et la pomme efcaillee en pomme fur les pins.

» Là fous les grenadiers i'apperçoy d'auanture,
 Hier fur le mi-iour, vn enfant que nature
 A fait pour vn chef-d'œuure : il auoit en fes mains
 Des pommes de grenade, & mille petits grains
 De murte verdoyant, il auoit des flammeches,
 Vn arc d'yuoire blanc, d'or fin eftoyent fes fleches,
 Et portoit fur les yeux ie ne fçay quel bandeau,
 Des ailes fur le dos, fa delicate peau
 Eftoit comme la neige encore non touchee,
 Ou le lait cailloté fur la verte ionchee.
 Il cueilloit de mon fruit encore le plus meur,
 Volland de branche en branche, & moi tréblant de peur
 Qu'en volland ne rompiſt quelque fueillage tendre,
 Comme trop fretillart, ie cours pour le ſurprendre,
 Mais foudain il eſchappe, & fous les grenadiers,
 Tantoſt fur les pauots, tantoſt fous les roſiers,
 Il s'eſcoule, & ſe gliffe, ainſi que fous la gerbe
 Le perdriau tapi ſe defrobe dans l'herbe.
 J'ay couru mille fois apres des ieunes veaux
 Qui ne faiſoyent que naiſtre, & apres des cheureaux,
 Mais ce garçon vrayment eſt bien toute autre choſe.
 Doncques me trouuant las, fur l'herbe me repoſe,
 Comme vieil & recreu, regardant curieux
 Qu'il ne ſe dérobaſt finement de mes yeux :
 Sur vn murte il ſe branche, & de ſon aile peinte
 Rebatoit les rameaux : mais moy ſurpris de crainte
 Qu'il n'en froiſſaſt quelqu'vn, ie me courrouce à luy,
 Lui demandant pourquoy dans le verger d'autrui
 Venoit ſi priuément : luy fans parole dire
 Entr'ouurit doucement vn delicat fourire,
 Me iettant fur les yeux de ſa petite main

Du murte & de ces grains qu'il portoit dans son sein.
 Deuant ceste douceur auffi tost ie demeure
 Morne, triste & pensif, & promptement ie meure,
 Si ce ris delicat ne m'attendrit le cœur,
 Me faisant oublier la colere & la peur.

« Pere, dit cet enfant, ceste tendre ieunesse
 Que mon visage porte, a trop plus de vieillesse
 Et plus grand nombre d'ans que le pere des Dieux,
 Que les flots de la mer, que la terre & les cieux.
 C'est moy qui rends du ciel les estoiles plus fieres,
 Et du forçant destin les ailes plus legeres,
 Et n'eus onc tel pouuoir sur tes petits troupeaux
 Que l'ay dessus les feux des celestes flambeaux :
 Tout ce qu'en l'vniuers la Nature mefnage,
 C'est pour moy seulement qu'ell' bastit son ourage :
 Par moy coullent les eaux, & les plus belles fleurs
 Du parfum de mon chef empruntent leurs odeurs.
 Mais dy-moy, ie te pry, as-tu point souuenance
 D'auoir eu quelquefois de mon arc cognoissance?
 Et qu'en gardant tes bœufs ie te rendis heureux,
 Alors qu'esperdûment tu deuis amoureux
 Des plus rares beautez d'une gentille amie,
 Au pié de cet ormeau enfant ta chalemie?
 La saison estoit lors de te porter faueur,
 Maintenant ie la dois à ce ieune pasteur,
 A Tenot (1), mon fouci, tu cognois bien son pere
 Ianot ce bon fleuteur, & Ianotte sa mere :
 Ie l'ay fait amoureux de Catin son fouci,
 Et la gente Catin de luy esprise aussi.
 Va le dire à son pere, à fin qu'il les assemble,
 Et d'un estroit lien ces deux cœurs ioigne ensemble :

1. Remy Belleau met ici en scène Antoine de Baif et Daurat, son précepteur. Cette allégorie dépeint les soins du maître pour son élève, et l'amour de l'élève pour la poésie.

Car tel est mon vouloir, & tel celui des Dieux,
 Cause que si fouent ie volle en ces bas lieux.
 Puis si tost qu'ay versé la poison alteree
 Boüillante en ces deux cœurs, d'vne aile bigarree
 Pour lauer mon beau corps ie volle dans ces eaux :
 Et pere, c'est pourquoy la source & les ruisseaux
 N'en font iamais troublez, ains d'vne course nette
 Vont espanchant tousiours leur onde argentelette.
 L'herbe n'y est foulée, & les arbres fruitiers
 En leur belle verdure y sont tousiours entiers,
 Puis le ciel tout benin de bon œil les regarde :
 Car moy qui suis son fils les ay pris en ma garde.
 En tout temps la lauande & la rose y fleurist,
 Les lis & les œillets, iamais rien n'y fletrist,
 Tout estant arrosé de la belle & claire onde
 Où ie laue mon corps, corps le plus beau du monde. »
 » Ainsi parlant s'enuolle, & se perd de mes yeux :
 Ton pere le scait ia, il en est fort ioyeux,
 Et dit qu'il te donra faisant le mariage
 Vne paire de bœufs propres au labourage,
 Quatre rûches à miel, vingt piez d'arbres fruitiers,
 Vn cuir de bonne vache à carreller fouliers,
 Douze fromages gras, & toutes les annees
 Vn veau prest à séurer, deux chœurs affinees
 Dessus tout le troupeau, aux premiers iours de l'an
 Vn gasteau fait au beurre, & iauny de safran. »
 Le berger luy rend grace, & bien fort le supplie
 D'en aduertir aussi le pere de s'amie.
 Le vieillard luy promet, mais le vol ombrageux
 Des ailes de la nuit les separa tous deux.

Voyla ce que i'ay retiré de la tapisserie où
 estoient rapportees au vray naturel ces belles
 & gentilles védanges. De l'autre part c'estoyent
 bergeres en simple cotillon écheuelees, vn cha-

peau de fleurs en leur chef, qui danfoient en
rond fous vn grand orme, avec des bergers
tous si bien contrefaits, qu'on eust iugé qu'ils
fautaffent tous à la cadence d'vn de la troupe
qui sembloit chanter ceste chanfon.

FAITES-VOVS la fourde, Macee (1)?
Voyez Combaut (2) qui vient à vous,
Pour rauoir ce que vostre œil doux
Luy a tiré de la penfee.

Vous l'avez, & luy ne l'a plus,
Voyez sa couleur iaune & fade,
Et tout le reste si malade,
Qu'il en est demeuré perclus.

M'amour, si vous voulez qu'il viue;
Rendez-luy tost, car vous l'avez :
Regardez ses yeux tous cauez,
Qui de viure n'ont plus d'enuie.

Ou le gardez, si vostre amour
Souhaitte, cruelle, qu'il meure :
Car en plus gentille demeure
Ne scauroit faire son feiour.

Il vous aime plus que l'Auette
Au mois d'Auril n'aime les fleurs,
Plus que le berger aux chaleurs
L'ombre mollet de la coudrette.

1. Femme galante qu'a célébrée Ronsard :
Ma petite Nymphé Macée, etc.
(Ode *A une Fille*, RONSARD, t. 2, p. 147, éd. de M. Blanchemain.)
2. Robert de Combaut, sieur d'Arcis-sur-Aube, est appelé dans
les Mémoires de la reine Marguerite le chef du conseil des Mignons.

Il est brun, mais la terre brune
Toufiours porte les beaux espis,
Et parmi les ombreufes nuits
Il n'est clarté que de la Lune.

Il n'est ny trop laid ny trop beau,
Hier ie regarday sa face
Dedans la fontaine qui passe
Contre le pié de cet orneau.

Il est riche assez pour vous deux,
Et si n'a bien qu'il ne vous donne,
Aimez-le seulement, mignonne,
Mon Dieu, il fera trop heureux!

Il a ia trois cochons de lait,
Qui font sous le ventre à leur mere,
Et trois brebis avec le pere
Qui nourriſſent vn aignelet.

Toufiours il a dans sa logette
Du fromage gras à foison,
Et du lait en toute saison
Avec la chaftagne mollette.

Il ſçait le train du pasturage,
Et ſçait la terre ensemencer,
Et ſi ſçait auffi bien danſer
Que iouenceau de ce village.

Il vous aime plus que son cœur,
Que tenez en priſon cruelle :
Ne luy foyez donc plus rebelle,
Et le prenez pour ſeruiteur.

De l'autre costé se represente en plate peinture le superbe appareil d'un mariage, les danfes, les festins, les magnificences, masques, mommeries, entreprises, courfes, bastimens, falles, chiffres, deuifes, comedies, tentes, iardinages, fueillees, friscades : & pour vous faire entendre le fuget, ie vous descriray seulement vne broderie qui se voit sur la robe de l'espoufee. C'est vn Apollon ieune, beau, avec sa grande perruque iaune comme fil d'or flottant sur ses espauls, ceinte d'une couronne de laurier, vn surplis delié & replié, deuant iusques à mi-iambe, la lyre en la main, autour de luy les Graces & mille petits Amours, inuitant les Nymphes de la Seine & de la Meuse à chanter ce mariage : & commence ainsi.

EPITHALAME

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE LORRAINE,

ET DE MADAME CLAUDE,

FILLE DV TRES-CHRESTIEN ROY HENRY II. (1)



NYMPHES qui vos treffes blondes
 Mignotez dessus les bors,
 Des claires & belles ondes
 De la Seine aux plis retors,
 Si quelque flamme amoureuse
 Vous eschauffe sous les eaux,
 Chantez les chastes flambeaux
 De ceste Nuit bien-heureuse.

1. Charles III de Lorraine, dit le Grand, fils de François de Lorraine, duc de Guise, né à Nancy en 1543, marié à Paris en 1568, à Claude de France, septième enfant de Henri II et de

Nymphes, qui deffus la pree
 Ballez aux rais de la nuit
 D'vne danse mefuree
 Au doux murmure qui fuit
 De Meufe les longues traces,
 Venez bien-heurer ce iour
 Et ce soir, en qui l'Amour
 Fait luire toutes fes graces.

Accouple tes colombelles,
 Gente Venus, à ton char,
 Dont les deux roués iumelles,
 Le limon, & le brânquar
 Sont d'or, les cloux, & les boucles
 D'vn bel yuoire Indien,
 Et de rofes le lien
 Qui tient la bride & les couples.

Branle ton aile emaillee
 D'escailles d'vn fin azur,
 Amour, & pren ta volee
 Auec leunesse ta fœur :
 Puis à gaillardes secouffes
 Allume d'vn petit vent
 Le feu qui se va couuant
 Dedans le fond de tes trouffes.

Et toy, qui la fleur premiere
 De la vierge à l'œil honteux,
 Raus du fein de la mere,
 Pour la mettre entre les feux

Catherine de Médicis; née à Fontainebleau en 1547, morte
 en 1575.

(Imprimé pour la première fois à Paris, in-4, André Wechel,
 1669.)

D'une ieunesse inhumaine,
 Hymen, chante-moy des vers,
 Ayant les cheueux couverts
 D'une franche mariolaine.

Serre ta robe ondoyante
 D'un long repli blanchissant,
 Et d'une agraffe mordante
 Ton brodequin iaunissant :
 Vien, que plus ne te retienne
 Le fommet Parnassien,
 Ny le rocher Thesprien,
 Ny la grotte Aonienne.

Et toy Ciel, que l'on respande
 Par l'air vn fleuve d'odeurs,
 Vne moisson de lauande,
 De lis, de roses, de fleurs,
 Tant que la Terre enyuree
 Du Nectar de ces presens
 Toufiours grosse d'un Printems,
 Face vne faison doree.

Car la belle & douce flamme
 De Vesper, qui brille aux ciëux,
 Ce beau foir deux cœurs enflamme
 Du mesme feu que les Dieux
 Allument dans leur poitrine :
 Et du mesme, qui coula
 Des yeux d'Adon, & brufila
 Le tendre cœur de Cyprine.

Nymphes des eaux citoyennes,
 Nymphettes aux beaux talons,
 Aux gorges musiciennes

Danfez deffus vos sablons,
 Pour honorer la iournee
 Que ce beau Prince Lorrain
 Eschauffera dans fon fein
 Vne beauté fi bien nee.

CHANT DES NYMPHES

DE LA MEVSE.

Quand le Soleil se reueille
 Dorant le Ciel d'un beau iour,
 Ou quand au soir il sommeille
 Vers fon humide seiour,
 Ceilladant la terre basse
 Des rayons de fon flambeau,
 Il ne voit rien de si beau,
 Que mon Prince ne furpasse.

HYMEN HYMEN HYMENEÉ,
 HYMEN HYMEN HYMENEÉ.

C'est luy, qui ma course humide
 Pouffe en la corne du Rhin,
 C'est luy qui lâche & qui bride
 Mon cours au flot argentin :
 Par luy de gloire l'abonde,
 C'est luy qui braue me fait,
 Par luy mon peuple muet
 Court librement deffous l'onde.

HYMEN (1).

1. HYMEN, rappel des deux vers intercalaires
 Hymen hymen hymeneé,
 Hymen hymen hymeneé.
 Refrain qui dans l'épithalame se reproduisait après chaque
 strophe.

C'est luy qui dès son enfance
 Chargea sa petite main
 Du pesant faix de la lance
 Aupres du fleuve Germain,
 Trouuant le fort tant prospere,
 Que sous la chaude fureur
 De Mars, receut en faueur
 Vn Iupiter pour son pere.

HYMEN.

Vn Iupiter, que la France
 Doit cherir comme ses yeux,
 Luy, sa race, & la puissance
 De son bras victorieux :
 Tant ceste bonté royale,
 Bonne, s'estend dessus nous,
 Que la terre en ses deux bouts.
 N'en voit d'autre qui l'égale.

HYMEN.

Comme la poincte orgueilleuse
 Des rochers hautement grands,
 De la riue poissonneuse
 Surpasse les petits flancs :
 Ou comme la cheueleure
 D'un cyprés, ou d'un sapin,
 Surpasse du bois voisin
 La courbe & basse rameure.

HYMEN.

Ainsi la braue hauteffe
 Du Prince qui m'est si doux,
 La beauté, la gentilleffe,
 S'eleuent par dessus tous
 Du Prince que tant l'honore,

DE LA BERGERIE.

93

Que l'aime, & duquel encor
Le menton d'un cresp d'or
A peine à peine se dore.

HYMEN.

CHANT DES NYMPHES

DE LA SEINE.

Comme la corne argentine
De la Lune en son croissant,
Belle & disposée chemine
Sous le voile brunissant
Parmi la gemmeuse presse
Des autres feux qu'elle fuit :
Ainsi la grace reluit
Des beautés de ma Princesse.

HYMEN.

Ce ne font que fleurs écloses
Sur son ieune & tendre sein,
Ses lèvres ne font que roses,
Qu'yuoire sa blanche main,
Ses dents petites perlettes,
Ses yeux deux astres iumeaux
Où mille & mille amoureux
Trempe de miel leurs fagettes.

HYMEN.

C'est vne douceur benine
Son ris, & sa bouche aussi,
C'est vne voûte ebenine
Le croissant de son fourci :
Elle retient de son pere
Le port & la maiesié,

Les vertus & la bonté
Et les graces de sa mere.

HYMEN.

Et comme la branche tendre,
Qui prend racine du bas
Du Laurier, se veut estendre
Et croistre ses petits bras,
Et rien que le ciel n'aspire,
Monstrant son fein verdoyant,
Et son beau corps ondoyant
Aux doux soupirs de Zephyre.

HYMEN.

Ou comme la grace belle
D'un bouton à demi-clos
Monstre sa robe nouvelle,
Et son pourpre au fond enclos,
Ne luy restant que l'attente
Des rayons d'un beau Soleil,
Pour esprendre le vermeil
De sa beauté rougissante.

HYMEN.

Tout ainsi vient en croissance
Ceste vierge, qui de foy
la porte assez d'assurance
Qu'elle est fille d'un grand Roy :
Sans plus reste vne rosée,
Ou quelque douce chaleur,
Pour faire espanir la fleur
De sa ieunesse espousee.

HYMEN.

LES NYMPHES

DE LA MEVSE.

Je voy le Soleil qui lance
 Defia ses rais dans les eaux ,
 Je voy la nuit qui s'auance
 D'allumer ses clairs flambeaux :
 Je la voy qu'elle s'appreste
 De faire luire le feu
 De Vesper, qui peu à peu
 Ia nous descouure sa teste.

HYMEN.

LES NYMPHES

DE LA SEINE.

Je voy defia la nuit sombre
 Qui sur la terre s'espand,
 Je voy l'espais de son ombre
 Qui ia par l'air se respand :
 Vien donc, l'heure est opportune,
 O nuit, & si tu reçois
 Les doux accens de ma voix,
 Montre-nous ta face brune.

HYMEN.

Or sus, la nuit est ia close,
 L'auant-courriere est au ciel,
 Sur ceste bouche declose
 Il vous faut cueillir le miel :
 Il vous faut doucement ioindre
 A ce tetin nouelet,
 Comme vn bouton verdelet
 Qui ne fait ores que poindre.

HYMEN.

Comme la branche tortiffe
 De la vigne aux verds rameaux,
 Se pend, se colle, & se pliffe
 Aux bras des ieunes ormeaux :
 Ou comme, alors que fleuronne
 La Terre aux rais d'un beau iour,
 Les pigeons se font l'amour
 De leur bouchette mignonne.

HYMEN.

Ainsi l'Estoile qui guide
 Les petits Amours dorez,
 Auec Hymen qui preside
 A ces festins honorez,
 Vous appelle & vous conuie
 Tous deux au col vous faisir,
 Pour faouorer le plaisir
 Le plus doux de nostre vie.

HYMEN.

Sus donc auant, que l'on forte,
 Pages, otez la clarté :
 Nymphes, qu'on ferre la porte,
 Or fus c'est assez chanté.
 Prenez la ceinture belle
 Que vous portez sur le flanc,
 Et ferrez l'yuoire blanc
 De ceste espouse nouvelle.

HYMEN.

Vofre ceinture, où les Graces
 Sont empreintes à l'entour,
 Et les plaifantes fallaces
 Du cruel enfant Amour :
 Vofre ceinture, où font mifes

Les amorces & les traits,
Et les amoureux attraits
De cent & cent mignardifes.

HYMEN.

La boucle est d'or, estofee
De fleches & d'un carquois,
Et l'entour est d'un trofee
Lacé de deux arcs Turquois :
Les bouts sont faits d'une pointe,
Qui porte un nouveau croissant,
D'un lierre verdissant
Autour de ses flancs estreinte.

HYMEN.

A tant les Nymphes sacrees,
Les Nymphettes aux yeux verds,
De leurs bouchettes sucrees
Au list chanterent ces vers :
Prenant la boucle fatale
De leur belle & blanche main,
La bouclerent sous le sein
De ceste Nymphé royale.

HYMEN.

Couple d'amans amiable,
Que puissiez-vous sans ennuis
D'une amitié perdurable
Passer les iours & les nuits,
Sans que iamais ny l'Enuie,
Ny le Soin, ny le Courroux,
Rouille ses yeux dessus vous,
Pour tourmenter vostre vie.

HYMEN.

Dieux, faites que de leur race
 Puisse naître vn enfant beau,
 Au front qui porte la grace
 Du pere dés le berceau,
 Et qui de beauté refemble
 A la mere, & de pouoir
 A ce Roy qui s'est fait voir
 Egal à vous tous ensemble.

HYMEN.

Voilà à peu pres vne partie de la tapissierie de ceste chambre que ie vous ay bien voulu décrire, d'autant qu'elle est rare & fort exquise. Ceste chambre est pleine de petits oiseaux, non pas peints ou contrefaits, mais viuans & branlans l'aile. On voit les vns becqueter vne touffe de guis verdoyât, semé de petits grains, comme de petites perlettes : les autres des chardons herissez, les autres voleter par dedans les barreaux de la voliere qui regarde sur la terrasse : les autres emporter soigneusement de leur petit bec crochu les cheueux perdus & tombez du chef de ces bergeres, pour bastir & façonner leurs nids, où ils ponnent & couuét leurs œufs, & nourrissent leurs petits. Et croy que c'est là qu'Amour couue ses Amoureux changez & transformez en ces petits oisillons, compagnons du labeur de ces bergeres, & fideles secretaires de leurs plus secrettes pensées. Entre autres ie vey vn Serin tellement appriuoisé, qu'il venoit dérober les petites miettes de pain broyees & froissees entre les doigts mignards de l'vne de ces filles, pour porter la bechee à ses petits, pepians & ouurans le bec marqueté, & frangé d'vne trace iaunissante sur les bords, comme d'vn petit ourlet de fatin iaune, ou d'vn petit

passivement peint de safran : les autres font leur retraite ordinaire dedans le sein de ceste compagnie, aussi priuément comme dedans leurs aires, puis tremoussant leurs ailes bigarrees autour de leurs gorges se pendillent sur le poil qui se herisse sur leur col, becquetant le bout de leurs aiguilles diligentes, comme si c'estoit vn petit ver. Entre autres ie vey vne Calandre qui semble estre à gages pour mettre en train ces petits oiseaux à chanter leur ramage, les cõtre-faisant l'vn apres l'autre, comme si elle estoit la mere à tous. Or en ceste chambre, mais plustost printemps perpetuel, la paresse engourdie, ny l'oïsiueté n'y habitent iamais : Car ces bergeres y traouillent sans cesse, l'vne apres le labeur industrieux de quelque gẽtil ourage de broderie, l'autre apres vn lassis de fil retors, ou de fil de foye de couleur, à grosses mailles & mailles menues, & croy pour seruir de rets & de pantiere à surprendre & empestre les yeux ou le cœur de quelque lâgoureux berger : l'autre à filer la destinee de son amant desesperé, tournant de ses doigts mignards le fuzeau, vuidant & deuidant son fil de bonne grace. Entre autres y en auoit vne qui faisoit vn bouquet de mariolaine, de roses, de giroflee, de serpolet, & de pouliot, & me souuiet que l'ayant donné à vn certain berger, il la remercia en ceste façon parlant de ce bouquet.

IE l'ay tousiours bien dit, qu'Amour baissant les ailes
S'estoit mis à couuert sous quelque belle fleur
De ce bouquet mignon, pour eschauffer le cœur
De quelque langoureux de ses flammes cruelles.

Car en voulant tirer de ses roses nouvelles
Pour rafraichir mes sens, quelque gentille odeur,
L'ay tiré malheureux vne si viuue ardeur,
Que ie la sens couler iusques dans mes motelles.

Cent fois pour esprouer ce miracle nouveau,
L'ay mis au vent, à l'air, & plongé dedans l'eau,
Pour esteindre le feu qui le faisoit esprendre :

Mais l'eau, le vent, & l'air, se meslant par les fleurs,
Echangez en soupirs, peines, penfers, & pleurs,
Ont mis peines, penfers, fleurs & soupirs en cendre.

Je vous assure que celle-là monstroit bien à son visage, à son parler, & à ses façons gentilles, qu'elle estoit de quelque grand lieu, & quant à ses beautez, hâ Muses filles de Iupiter, qui fauorisez les saintes emprises de ceux qui par leur pinceau immortel portent tesmoignage à la postérité des beautez, autrement perissables & enseuelies sous silence perpetuel, faites-moy, Muses, ceste grace, que ie les puisse grossièrement ébaucher, à fin qu'apres ces premiers traits, quelque meilleur peintre que moy vienne à leur donner la dernière main, & les rehausser des couleurs qui luy sont deües : seulement ie diray que les tresses de ses cheveux à couleur de chataigne, retrouffez & cordonnez autour de son visage, ce sont les retraites où Amour dresse les embusches & les surprises contre les cœurs de ceux qui s'amusent à les contempler : & le vray magasin où il se fournist de liens & de cordage, pour equiper son nauire, à fin de les ietter en haute mer. Il me souuiét qu'un berger de bonne grace, & de bonne race, en deuint chafement & tellement amoureux, qu'il en perdoit tout sentiment : dormant ou veillant, absent ou present, il ne songeoit qu'en elle, brief tous ses penfers ne tendoyent qu'à ce but : ie vous diray quelques Sonnets qu'il me donna sur ce fuget, parlant à ses penfers.

HA penfers trop pensez, donnez quelque repos
 Quelque trefue à mon ame, & d'esperâces vaines
 Fauorisez aumoins mes emprises hautaines,
 Et me faites changer quelquefois de propos!

Vous fûcez à longs traits la motielle de mes os,
 Vous me sechez les nerfs, le poulmon & les veines,
 Vous m'alterez le sang, & d'vn monde de peines
 Fertile renaissant, vous me chargez le dos.

Si ie fuis à cheual vous vous iettez en croupe,
 Si ie vogue sur mer vous estes sur la poupe,
 Si ie vay par les champs vous talonnez mes pas.

Hâ penfers trop pensez, si vous n'avez enuie
 De me laisser gouster les douceurs de la vie,
 Auancez ie vous pry l'heure de mon trespas!

CENT fois le iour ie rebaïse la main,
 Follatremment qui dedans l'eau gliffante
 Toucha de pres ta cuisse blanchiffante,
 Ton pied mignard, ta gréue & ton beau sein.

Cent & cent fois ie pry Dieu, mais en vain,
 Et les saints feux de la nuit bruniffante,
 Me faire voir ta tresse blondiffante,
 Tes yeux, ta bouche, & ton visage plein.

Si j'ay cet heur de les reuoir encore
 Ie chanteray les beautez que j'adore,
 Et les honneurs d'vn si braue fuget :

Mais les voyant ma veuë est éblouye,
 Ie pers le sens, la raison & l'ouye
 Par les rayons d'vn si gentil obiet.

Où ie me suis affranchy de prison,
 Où me tenoit cruellement en ferre
 L'enfant Amour, ie vay libre sur terre
 Sauué des flots, & repris ma raison :

I'ay de mes yeux estrangé la poison
 Glissant au cœur qui le tue & l'enferre,
 I'ay trouué paix, & repoussé la guerre,
 Et sous la cendre étouffé le tison :

Reste vne humeur bouillante dans mes veines,
 Qui fait renaistre en moy nouvelles peines,
 Opiniastre, & reuerdir mes maux,

Ainsi qu'on void vne foughe esbranchee
 A fleur de terre, & ja presque sechee
 Armer ses flancs de reiettons nouveaux.

Ie ne voy rien qui ne me refigure
 Ce front, cet œil, ce cheueu iaunissant,
 Et ce tetin en bouton finissant,
 Bouton de rose encor en sa verdure.

Son beau sourcil est la iuste vouture
 D'un arc Turquois, & le rayon issant
 Du poinct du iour est son œil languissant,
 Son sein, le sein qui surpasse nature.

Quand i'oy le bruit des argentins ruisseaux,
 Ie pense ouir mille discours nouveaux,
 Qu'Amour compose en sa bouche de bafme.

Si c'est le vent, il me fait fouuenir
 De la douceur d'un amoureux soupir,
 En soupirant qui me vient piller l'ame.

HA déplaisans plaisirs, hà trop aigres douceurs,
 Aigres douceurs vraymèt qui les cœurs époisonnent,
 Trop déplaisans plaisirs rigoureux qui ne donnent
 Pour tout contentement, qu'un monde de malheurs!

La cause c'est Amour, qui sous feintes faueurs
 Ouure les libertez qui serfs nous emprisonnent,
 Nous deliure entre amis qui traîtres nous rançonnent,
 Pour nous faire sentir ses cruelles rigueurs.

Tout ainsi que l'on voit les Pardes affamees,
 A la suave douceur des odeurs parfumees
 Qui fortent de leur peau, attirer apres foy

Les animaux deceus, pour en faire leur proye :
 Tout ainsi ce cruel affamé me deluoye
 Par ne sçay quels appas, pour se paistre de moy.

POUR tout iamais ie quitte l'esperance
 Qui me païssoit d'un amoureux desir,
 Pour tout iamais ie quitte le plaisir
 Que j'esperois auoir pour recompense.

Plus ne me plaist vne vaine apparence,
 Plus ie ne puis vne amitié choisir,
 Que celle-là, seule qui peut faisir
 Les Dieux au ciel, tant elle a de puissance.

J'aime trop mieux souffrir cent cruautez,
 Et de ses yeux voir les rares beautez,
 Que de iouir de quelque autre rebelle.

Car plus me plaist de mourir malheureux
 Sous sa rigueur, que viure bien-heureux
 Sous la douceur d'une autre moins cruelle.

VŒV A L'AMOVR.

Les fruits verrez du giron de l'Autonne,
 Pour l'entretien de l'homme en ces bas lieux,
 Sont confacrez deuotement aux Dieux
 Pour leur partage, auant qu'on les moissonne :

Le laboureur leur pend vne couronne
 D'espiz crestez : l'autre, deuotieux,
 De raisins noirs vn long tortis pampreux
 Treffe à l'entour des flancs d'vne colonne.

Et moy, Amour, l'appendray les fruits meurs
 De mon printemps, les plus belles chaleurs,
 Aux piés sacrez de ton image sainte.

Pren-les, Amour, ne refuse mon vœu,
 Ils font à toy, ils viennent de ton creu,
 Sans plus ils font arrosez de ma plainte.

Tv demandes, BAIF, qui est ce Souuenir,
 Ce tant doux Souuenir qui cause mon martyre,
 Pour lequel, amoureux, nuit & iour ie soupire,
 Et qui fans souuenir me fait fol deuenir.

BAIF, ie te supply te vouloir contenir
 De plus le demander, d'autant que ie desire
 Ton repos & le mien, contente-toy d'en rire,
 Sage de mon malheur pour le temps aduenir.

Car si le cognoissois, i'ay bien ceste assurance
 Que ce mien souuenir seroit la souuenance,
 Possible à ton grand mal, de ta vieille langueur.

Doncques contente-toy, & plus ne m'importune,
 A fin que la douleur entre nous deux commune,
 Ne te face recheoir en ton premier malheur.

HA bien-heureux dormeur, dont la paupiere clofe
 HA deux boucles d'airain fait vn homme eternal
 Sur le mont de Latmie, attendant que du ciel
 La Deesse à l'œil brun doucement se dispose,

Secrette pour tirer dessus ta léure clofe,
 Veutue de sentiment, vn baïser perennel,
 Sans estre mal traité sous le bras criminel
 D'Amour, qui nuit & iour mille maux me propose.

En dormant tu reçois l'air doux de ses soubpirs,
 En dormant tu reçois mille & mille plaisirs,
 Sans trauailler en vain tes passions esteindre.

Ie vy, ie sens, ie fers, ie me plains & ie voy,
 Mais las ie ne voy rien qui cause espoir en moy
 De viure, de sentir, ny seruant de me plaindre.

L'autre commençoit ainfi.

Qui n'a veu quelquefois à la chaleur ardante
 Les mouchettes à miel laisser leurs pauillons,
 Et bruyantes par l'air à poinctes d'aiguillons
 Se choquer, se mesler d'une fureur piquante :

L'Arondelle au trauers de famine beante,
 Et d'ailes & de bec rompre leurs bataillons,
 Puis les donner en proye aux legers tourbillons,
 Apres ceste gorgee en la troupe ondoyante :

Vienne voir mes pensers, mes soubpirs & mon cœur,
 Mes yeux & ma raison tombez en cet erreuer,
 Pesse-messe exerçans vne guerre cruelle :

Quand Amour affamé pour se paistre y furuient,
 Frappant à coups de traits, tant que vainqueur deuient,
 Ainfi qu'à coups de bec la legere Arondelle.

De son front, qui n'a veu sous vn air doux & serain la belle face de Diane, errante par les carrieres du ciel, qu'il le regarde seulement, qu'il regarde vne table d'yuoire, ou d'albastre bien poly, où les Graces à l'enuy ont mis & graué leurs chiffres & deuises, pour marque memorable, qu'elle doit vne fois paroistre l'vne des mieux nees & plus accomplies creatures, qui se voyent en ce mode vniuersel. Ses yeux ressembloyent deux astres ou deux flambeaux du ciel, les rayons desquels vont esblouyissant tout homme qui s'en approche. Le berger discourant auecques moy, me fit cet honneur que de me descourir ses passions, & parlant des yeux de sa maistresse disoit ainsi : Hà trop beaux & trop clair-voyans yeux, seure demeure & vray seiour de ce petit affronteur Amour, la forge & l'affinnoir où il forge, trempe & acere ses fagettes : yeux qui donnez le vent & l'air aux ailes amoureuses de mes pensees, les leuant de terre, pour les tirer à la contemplation des choses celestes, & admirer ses vertus : & si la peur ou l'affection ne moderoit quelque peu l'ardeur qui me consume, ou ne glaçoit mon sang alteré & épars dedans mes veines, ie mourrois de mort soudaine, toutesfois douce & desiree, pour l'enuie que i'ay de mettre fin à mes peines lagoureuses. Et quoy? ouurant ses yeux largement fendus, & grossissans à fleur de teste, il me semble qu'elle promette quelque beau iour. Comme le Soleil apres vn noir & fascheux orage vient à rompre de ses rayons la brune espaisseur de la nuë : ainsi vn seul trait de ses yeux languissans, rend serain & esclaireit la cruelle tempeste, que sa façon rude & farouche fait naistre & iourdre dedàs mon cœur. Il me recita de mesme haleine vn Sonnet qu'il auoit faict sur ces beaux yeux, & commençoit.

YEVX, non pas yeux, mais celestes flambeaux,
 Seurs gardiens & guides de mon ame,
 Qui déguisez la plus heureuse trame
 De mes beaux iours en cent tourmens nouveaux.

Yeux que ie voy, soit que les astres beaux
 Dorent le ciel, soit que la sainte flame
 Du beau Soleil sa perruque renflame,
 Soit qu'il se plonge au soir au fond des eaux.

Doncques, beaux Yeux, si vous auez enuie
 De suruenir au secours de ma vie,
 Iettez sur moy quelque trait d'amitié :

Ou me trouuez dedans vous quelque place
 Pour me guider au sentier de sa grace,
 Ou me niez du tout vostre pitié.

Ses iouës estoient entre-meslees d'un teint
 blanc & vermeil, semblables à un feston de roses
 trempé dedans du lait, où les gracieux fous-
 ris, les douceurs, les faueurs, & les Graces auoyét
 creusé deux petites fossettes, arrondies & esgal-
 lement mises. Or ayant ce bon-heur que de la
 voir, i'eus redoublement d'adventure : car ce
 Berger qui en estoit passionné, ne me cela rien
 de son affection, me monstrât quelques Sonnets
 de sa façon, & les chanta sur le Luth fort gen-
 timent. Le premier commençoit ainsi.

AMOVR estant lassé de trainer par les cieux
 Son arc, son feu, ses traits, & son aile courriere,
 Son carquois, son bandeau, promptement delibere
 De donner à son dos quelque repos heureux.

Il vouÛte en deux fourcils fon arc deffus vos yeux,
 Il rend à vofre cœur fa flamme prifonnriere,
 Au rayon de vos yeux fa fagette meurdriere,
 Ses ailes il les pend à vos crefpez cheueux.

Il cache fon carquois fous l'enfleure iumelle
 De ce marbre abouty d'vne fraize nouvelle,
 De fon voile courant vofre vifage beau :

Ainfi s'eft defarmé, & en vous ont pour place
 L'arc, les feux & les traits, l'aile, trouffe & bandeau,
 Le fourcil, le cœur, l'œil, le poil, le fein, la face.

VN defir trop ardant d'vn vol libre & hautain
 Jusques dedans le ciel me porte fur fes ailes,
 Mais approchant trop pres des flammes immortelles,
 Il brulle fon plumage & trebûche foudain.

Son vol pourtant ne cefse, ains trouue vn nouveau train,
 Et ratache à fon dos plumes toutes nouvelles :
 Il reuole, il retombe, ainfi font éternelles
 Les peines que ie fens & que ie souffre en vain.

Car volant mon defir, ma peine ne s'enuolle,
 Et tombant il ne tombe, ains plus ferme fe colle
 Et s'attache à mes nerfs : & d'autant que ce feu

Qui brulle fon plumage, eft plus celefte encore
 Que celuy d'ici bas, coup à coup me deuore,
 Et me brulant toufiours ie languis peu à peu.

Ce pauvre Berger estoit tellement passionné,
 qu'à peine me pouuoit reciter ces beaux vers,
 s'estimant heureux de m'auoir rencontré pour
 defcharger fon cœur, & moy pareillement d'en-

tendre les discours d'un si gentil esprit : il disoit à tous propos : O terrasse, prez, monts, iardins & bois, fideles secretaires & feurs tesmoins de mes flammes, combien de fois auez-vous receu mes soupirs trenchans dedans vostre branchage espais, appellant la Mort, ou l'Amour, à mon secours ? Hâ condition fascheuse, & trop estrange aduventure ! le demeurer me martyre, & le fuir me passionne : l'esperance me guide, & le desespoir destrouffe mes entreprises : la presence me desesperere, & l'absence me fait esperer : ma petitesse m'eleue, & sa hautesse amoindrist mon affection : le malheur qui plus me presse, est celuy duquel ie desire plus l'accroiffemêt, ce qui plus me plaist, est ce qui plus me cause de desplaisir :

ET bref c'est vne chose estrange
 Qu'il semble qu'un contraire eschange
 De plaisir ou de passion,
 Nous punisse par le contraire
 Du bon-heur qui nous vient attraire
 A fuivre nostre affection.

Il semble que nostre poursuite
 Ne soit seulement qu'une fuite
 Du bien que plus nous pourfuiuons :
 Ce qu'aimons plus, plus nous trauaille
 Pour nous remettre à la tenaille
 De cela que plus nous fuyons.

Comme celuy qui se propose
 De n'auoir iamais autre chose
 Dedans la bouche que l'honneur,
 Rien qu'entreprises glorieuses,
 Plus souuent s'escoulent venteuses,
 S'honorant de son deshonneur.

Mais las ! trop importun souuenir, pourquoy
me tires-tu hors du lentier pour me faire four-
uoyer, & confesser ce que plus ie veux taire ? &
descourir ce que plus ay volonté de celer ?
permets aumoins que ie soupire où le desir me
poind, ou me laisse mourir : car assure-toy

Q'APPROCHANT ses beautez ie ne voy qu'une peur,
Qui soudain vient saisir mon ame languissante :
D'autre costé ie sens vne frayeur glissante
D'un fascheux desespoir qui me tient en erreur.

L'Espérance à son tour m'enyure de douceur,
Et me faisant aimer le mal qui me tourmente,
A son dos est la Mort qui le trait me presente :
Mais voulant mettre fin par elle à mon malheur,

La Peur me rend vaillant, du Desespoir i'espere,
Et le seul Esperer fait que ie desespere :
La Mort me donne vie, & suis en cet effort

Vaincu, desespéré, esperant, & sans vie :
A telles passions ont mon ame afferuie
La Peur, le Desespoir, l'Espérance & la Mort.

Puis soupirant disoit : Mon amy, puis que i'ay
commencé à vous discourir des beautez de ma
maistresse, ie vous diray

Q'AMOUR voulant forger, dorer, tremper, & ceindre
Les fagettes de feu, quand il est enuieux
De donner vn beau coup d'un trait qui vole mieux,
Et qui dessus vn cœur puisse mieux mordre & poindre :

Il tire de son cœur le fer pour le contraindre,
Et le battre au marteau, l'or fin de ses cheveux,

Pour le bien affiner, le trempe dans ses yeux,
Et prend pour l'amorcer de ses graces la moindre.

Il estime ce trait plus cruel que les siens,
Ores qu'ils soyent forgez des marteaux Lemniens.
A mon dam ie le sçay : car à la seule trace

De ce trait rigoureux en moy l'ay recogneu
Du cœur & des cheueux, des yeux & de la grace,
La puiffance du fer, l'or, la trempe, & le feu.

Plus ie vous diray que le lait cailotté sur la ionchee, n'a le teint si frais ne si douillet que sa gorge : elle est languette, grassette, & marquée de deux petits plis sous le menton : elle est si blâche, que rien ne le peut estre plus, & semble qu'Amour l'ait choisie, pour luy seruir de colonne pour pendre les despouilles qu'il va butinant sur les hommes. Ceste gorge finist en vn sein large, blanchissant, sans monstrier ny muscle, ny iointure, ny apparence d'os. Ce beau sein, siege de la Chasteté, se renfle en deux petites montagnettes, taillees à demi-boffe, abouties d'une petite fraizette rougissante au milieu, tirât & repouffant mille soupirs mignards d'une iuste cadence, ainsi qu'on voit les petits flots sur la gréue de la mer, se renfler & s'estendre sous la contrainte d'un petit vent mollet. La taille belle, la façon gentille, de bonne grace, bien nourrie, bien apprise, de bonne nature, & de bonne maison : Et loue Dieu (disoit-il en soupirant) de mon malheur, pour n'auoir descouuert autres beautez que celles que chacun voit : car si ce qui paroist me rend malheureux, combien ce tresor recelé pourroit redoubler de souhaits, & multiplier de nouvelles affections en ma pauvre

ame? ame qui ne fert que de curee perpetuelle à mes amoureux ennuis, acharnez dessus elle & alterez de son humeur, comme le gourmand Autour des entrailles renaissantes du miserable Promethee. Mais, Amour, tu me fais esgarer du sentier entrepris, pour me precipiter au malheur qui plus me plaist. C'est toy qui es l'argousin de la galere, où ie traîne la cadene comme vn forçat : c'est toy qui m'as dressé le piege pour me faire entre-tailler, puis à teste baiffée trebucher en ton erreur : c'est toy qui troubles mon sang, qui charmes & abuses mes yeux, faisât par là esgarer ma raifon de pensers en pensers, pour vne qui n'a, & ne scauroit auoir cognoissance du martyre que i'endure pour ses beautez. Ayât fini ces discours il tira vn papier de son sein, & me disant : Tenez, voyla le portrait de ma maistresse, que i'ay fait & tracé au pinceau, il n'y a que les premiers traits, mais tel qu'il est ie vous prie le regarder pour l'amour d'elle & de moy. C'estoit veritablemēt le portrait de sa maistresse assez legerement elabouré. Ie le vous liray. Il parle au peintre, & commence ainsi.

LE PORTRAIT DE SA MAISTRESSE.

Svs donc Peintre, fus donc auant
 Peintre gentil, Peintre scauant,
 A ce tableau que l'on me trace
 Au vif, le portrait & la grace
 De ma maistresse que ie voy
 Maintenant absente de moy,
 Mais comme i'ay la souenance
 De ses beautez en son absence.

Fay-luy les cheveux houpelus,
 Frisez, retors, bloads, crespelus,
 Que simplement on entreuoye
 Sans coëffe vn beau cordon de foye
 De ses couleurs, pour voir partis
 En gréue leurs anneaux tortis.

Ou bien si tu les veux espandre,
 Laisse-les mollement descendre
 Flotans en ondes librement
 Sur son tetin mignonement :
 Mi-cachant la maiefté braue,
 La douceur & la honte graue
 De son front, ainfi que tu vois
 De nuit par l'espaisseur d'vn bois,
 Ou par le reply d'vne nôte
 Rayonner la Lune cornôte :
 Ou fous le pampre verdissant
 Rougir le raisin pourprissant,
 Et prendre couleur sous l'ombrage
 De son frais & pampleux fueillage.
 Et si ton art permet encor,
 Fay, Peintre, que le crespé d'or
 Qui ses beaux cheveux représente
 En ce tableau, souefuement fente
 La mesme odeur que font les siens,
 Lors qu'en embûche tu t'y tiens,
 Amour, pour vuidier de ta trouffe
 Mille morts tout d'vne secouffe.

Après, fay-luy le front poli,
 Large, plein, sans ride, & sans pli :
 Et qu'en polisseure responde
 Au crystal reglacé de l'onde,
 Dont l'hyuer aux cheveux rebours
 A bridé la bouche & le cours.

Mais sur tout garde-moy la grace

Du fourcil, laiffant bonne efpace
 Entre deux, fans les affembler,
 Et qu'on les face resembler,
 Et fi bien courber leur vouture,
 Qu'ils trompent l'œil & la nature.
 Car ie vueil qu'il femble vrayment
 Qu'vn filet rare proprement
 Y foit collé, dont l'apparence
 Me porte figne d'affurance,
 Telle qu'Iris ceignant les cieux
 La porte entre nous & les Dieux.

Mais, mon Dieu, ie ne ſçauroy feindre
 De quel pinceau tu pourras peindre
 Ses beaux yeux, dont les doux attraits
 M'ont pris & dardé mille traits :
 Et fi leur grace eft bien pourtraite,
 Et leur force bien contrefaite,
 le crain, las! que par ce tableau
 Encor vn eſcadron nouveau
 Qui fort de l'œil qui me maiſtriſe,
 Sorte pour redoubler ma priſe.

L'vn foit benin & gracieux,
 L'autre felon & furieux :
 L'vn trempé de la douce amorce
 De Venus : l'autre de la force
 Du Dieu guerrier, à fin auffi
 Qu'eſtans tous deux meſlez ainſi,
 Ceilladant le doux on eſpere,
 Et craignant l'autre, on deſeſpere.

Sans te mouoir le nez traitis,
 Trouffé, mignard, & non vouëtis,
 Dont le profil & la iointure,
 Imitent fi bien la nature
 Qu'on ne iuge autrement le trait
 Eſtre finon hors du portrait.

A ceste ioué, auant qu'on trempe
 Le pinceau, & que l'on detrempe
 D'autres couleurs, pour animer
 Ce beau teint qui la fait aimer :
 Et pour au vif le contrefaire,
 Sçais-tu, Peintre, qu'il te faut faire ?
 Il te faut mettre avec les lis
 Des œillets fraîchement cueillis,
 Et meslier le tout ensemble :
 Ou bien comme la rose tremble
 Nageant dessus le lait caillé,
 Tel & pareil soit émaillé
 Son teint, & sa rougeur encore,
 Telle que la porte l'Aurore.

Mon Dieu, mon Dieu, ie ne sçay plus
 Où i'en suis, & quant au surplus,
 Je voy, Peintre, qu'il me faut taire :
 Car ta main ne peut contrefaire
 Le trop diuin enchantement
 De sa bouche bien proprement :
 Mais fay-la qu'elle me contente
 Seulement, pour la douce attente
 Que i'ay de baïser quelquefois
 Celle qui me tient sous ses loix.

Pein-la fraîchement vermeillette,
 Fort attrayante, vn peu grosselette,
 Bref, si bien la contrefaisant
 Qu'elle deuise en se taïfant :
 Et qu'entre ses léures de rose
 Cache la mignardise enclosée,
 Et le baïser qu'elle donroit
 Volontiers à qui la priroit.

Hà, Peintre, tu n'as rien encores
 Acheué, si tu ne colores
 Au vif ce menton fosselu,

Poli, grasselu, pommelu,
 Frais, douillet, comme sur la branche
 Au matin la Congnace franche
 Roufoye en son coton nouveau
 Par dessus sa iaunastre peau.

Hà, mon Dieu, quelle beauté rare
 Je voy, qui le Scythe barbare,
 Et le plus cruel nourriçon
 De Tygre, ou de roc enfançon,
 Flechiroit en la douce peine,
 Tant elle est doucement humaine!

Mais, Peintre, pour mieux concevoir
 Ces beautez, & faire apparoir
 Les traits hardis de ton ourage,
 Il te faut enter ton image,
 Et la planter dessus vn col,
 Où toutes les graces d'vn vol
 Dressent leurs ailes ébranlees
 En mille doucettes volees,
 Et qu'à l'enuy facent deuoir
 Ce rameux albastre émouuoir :
 Soupirant leurs douces haleines,
 Parmy l'entre-las de ses veines,
 D'vn doux & mignard tremblement,
 Comme on voit sous vn petit vent
 Trembloter l'herbe mi-panchee
 Du pié passager non touchee :
 Ou comme d'vn branle inegal,
 L'aiguille enclose en vn crystal,
 De pierre d'aimant animee,
 Court apres l'Ourse enamouree.
 Puis que ce col soit finissant
 En vn sein large blanchissant,
 Où la Chasteté presidente
 Y soit chastement rougissante

Auec la Honte : mais i'ay peur
Que ton art dérobe l'honneur
De ces montagnes iumelettes,
De ces roses mignardelettes,
De cet albafre foupirant,
De ce marbre qui va tirant
De fes flancs vne haleine douce
Qu'en tirant doucement repouffe,
De fa cuiffe, de fes genoux,
Comme ie croy, mollement doux,
De la plus graffette partie
De fa gréue autour arrondie.
Car oncques ie n'eus ce bon-heur
De les voir, ny ceste faueur
De baifer le voile qui femble
S'animer quand fon tetin tremble.

Cache donc ces rares beautez,
Que dy-ie, las! mais cruautez,
Qui tiennent mon ame afferuie,
Troublant le repos de ma vie :
Cache-les d'vn accouffrement
D'vn creffe noir, fi iufement
Que parmy fa simple vefture
Les flots de fa blanche charnure
On entre-voye, que les plis
Monftrent les membres accomplis
En leur rondeur, & façon telle,
Que fous la grace naturelle
Soit auffi bien la maiefté
De fon port, comme fa beauté :
A fin de parfaite la rendre,
Si bien qu'il n'y ait que reprendre.
Il fuffit, Peintre, ofte la main,
Ofte, ie la voy tout à plein.
Hà, mon Dieu, ie la voy, c'eft elle,

Et possible est que la cruelle
 Par la peinture que ie voy
 Parlera doucement à moy.

Je ne fais doute que ceste trop longue chāson vous aura ennuyez, mais si ie l'eusse oubliee, possible vous en eussiez esté mal-contens. Ce Berger n'eust mis fin à ces discours, n'eust esté qu'en nous pourmenāt sur la terrasse qui regarde le septentrion, nous apperceufmes vne troupe de Bergeres, chacune portant son ouurage, qui se déroboit dedans vne forest voisine des murailles du chasteau, pour faire l'enceinte d'vne croupe de montagne qui est en ce bois. Ceste route est releuee en façon de terrasse, pratiquée en rondeur, couuerte d'vne fueillee si épaisse & si touffue, que le Soleil en fa plus ardante chaleur ne sçauroit transpercer. Or ceste forest est celle mesme où Pan ce grād veneur, les Faunes, Satyres, Dryades, Hamadryades, & toutes les deitez forestieres ont accoustumé de faire leur retraite. Elle est partie de longues & larges routes, pour plus aisément & avec plus de plaisir, courir le cerf à force, le fanglier & le cheureul. En quelques endroits y a des pavillons quarez, faits & massonnez exprés pour relayer, ou pour faire l'assemblée : il y a des petits vallés, au fond desquels coulent des fontaines fraisches & argentines, & petits ruisseaux, pour rafraischir les meutes des chiens eschauffez, & le veneur alteré. Or ces Bergeres prindrent leur place à l'ombre d'vn grand orme cheuelu, toutes travaillant apres leur ouurage. Et parce qu'elles sçauoyent fort bien que ce Berger faisoit l'amour à l'vne de leurs compagnes, aussi qu'il y auoit

assez long temps qu'elles ne l'auoyent veu, l'appellent. Luy me prie luy faire compagnie. le vous laisse à penser si cela lui fut agreable, de l'appeller & le prier, pour aller au lieu où il se desiroit le plus. Apres les auoir baiſees & fait la reuerence à toutes l'une apres l'autre, il leur conte de son voyage. Puis se tournant dist à son laquais qu'il luy baillast vn papier qu'il luy auoit donné en charge : il prend ce papier, & tire de petits pennaches bien iolis & en donne à toutes ces Bergeres, leur difant la bonne ſouenance qu'il auoit eue d'elles, puis leur bailla vn petit eſcrit où eſtoient ces petits vers.

VOLEZ, pennaches bien-heureux,
 Volez à ces cœurs amoureux,
 Et ſaluez leur bonne grace :
 Puis baiſant doucement leurs mains,
 Faites tant que dedans leurs ſeins
 Vous puiffiez trouuer quelque place.

A fin que ſi l'Amour vainqueur
 Leur pouuoit eſchauffer le cueur
 De meſme feu dont il m'allume,
 Vous puiffiez pour les contenter
 Gentillement les éuenter
 Par le doux vent de voſtre plume.

Ne penſez ce preſent nouveau
 Eſtre fait de plume d'oifeau,
 Amour de ſes plumes legeres
 L'a fait pour ne voler iamais,
 Laiffant en vos mains deſormais
 Toutes ſes ailes priſonnieres.

N'ayez donc crainte que l'Amour,
 Qui ne souloit faire feiour
 icy comme oiseau de passage,
 Soit maintenant en liberté,
 Puis que vous tenez arresté
 Le vol leger de son plumage.

Ces Bergeres furent fort contentes de ces petites nouueautez : mais ayant donné place à les prefens, l'une de la troupe luy dist : Vous auez tousiours quelques gentilleises pour les Damoyelles, mais ce n'est pas tout, nous scauons toutes où tendent vos soupirs : & quant à mon endroit, ie croy fermement qu'en fin Amour vous fera grace, vous faisant iouyr librement de l'heur que vous pretendez. Mais quoy? si faut-il que vous nous appreniez quelque bonne chançon, pendât que nous fommes ici de loisir : vous n'estes iamais desgarny de telle marchandise, nous vous cognoissons assez, puis il nous faut mesnager le temps, vous scauez l'heure qu'il nous faut retourner. Vrayment, respondit ce Berger, si Dieu m'a departy quelques graces en cela que vous desirez, ie ferois de mauuaise nature, ingrat, & mal appris, si aux prieres d'une si gentille & si honorable compagnie ie refusois de vous le monstrier, pour vous donner contentement en ce que ie puis. Je vous diray quelques Sonnets, & croy que vous ne doutez du fuget. Non, respondirent ces Bergeres, ils feront de l'Amour. Lors ce Berger, se haussant vn peu & tournant les yeux vers celle qui le tenoit prisonnier dedans les siens, commence ainsi.

Oeil, non pas œil, mais esclair qui foudroye
 Et va brulant le rampart de mon cœur :
 Œil qui s'est fait de mon ame seigneur,
 La retenant pour en faire sa proye :

Œil qui me fuit quelque part que ie foye,
 Me repaisant quelquefois de douceur,
 Et quelquefois d'une telle rigueur,
 Que tout confus hors de moy me renuoye.

Comme vn Faucon pendu dedans les cieux
 Pour ses appas va pourfuiuant des yeux
 Le couleureau dessus l'herbe menue :

Ainsi l'esclair, qui viuement reluit
 En ses beaux yeux, m'aguette & me pourfuit,
 Puis me leuant en ses rayons me tue.

Hé que ne suis-ie ou dessus Erymanthe,
 Ou sur Rhodope vn Terme rendurci
 En corps de glace, ou d'Heme le fourci
 Toufiours couuert de neige blanchiffante?

Hé que ne suis-ie vne fleur languiffante
 Dessus l'espine, ou en bronze tranfi?
 Ou dans la mer vn roc à la merci
 Des vents mutins, abois de la tourmente?

Sans sentiment & sans affection,
 Veuf de pouuoir, & franc de passion,
 Je ne craindroy la cruauté de celle

Qui tient mon cœur esclaué tellement,
 Qu'il n'ose pas dérober seulement
 La liberté de soupirer pres d'elle.

IL estoit nuit, & la trace cornuë,
 D'un beau croissant erroit parmy les cieux,
 Et peu à peu se monstroit à nos yeux
 De petits feux vne troupe menuë :

Quand l'auiſay vne Nympe cogneuë
 Non des mortels, ains seulement des Dieux,
 Mais las! Amour de mon aiſe enuieux,
 Pour m'aueugler cent & cent traits me rue.

Si l'auiſay-ie au bord d'une claire onde,
 Qui mignotoit ſa cheuelure blonde,
 Autour d'un front de benigne douceur,

Monſtrant à nud vne charnure blanche,
 Vn fein d'yuoire, vne gorge, vne hanche,
 Mais vn œil las! qui me fiſt playe au cuer.

PLvs ſoupire mon cœur, plus de ſoupirs nouueaux
 S'enflët dans ma poitrine, & plus mon œil lamente,
 Plus ie ſens de mes pleurs que la ſource s'augmente,
 Et que de mes deux yeux renaiffent deux ruiſſeaux.

Plus ie penſe adoucir de ces aſtres iumeaux
 La fiere cruauté, plus la ſens violente :
 Plus ie tais ma douleur, plus ſe monſtre apparente,
 Plus i'appaife mon mal, plus ie ſens de trauaux.

En tel erreur ie ſuis, que la troupe Belide
 Qui ſe trauaille en vain de recombler le vuide
 D'un tonneau pertuiſé, ou que ce criminel

Qui tourmente ſon marbre, ou que ce miſerable
 Larron du feu celeſte, à l'homme non traitable,
 Qui repaiſt vn Vautour de ſon foye eternal.

CET oeil de Mars, cet oeil tel que j'aimois,
 Alloit brulant mon ame en telle forte
 Que le regret de l'esperance morte
 Me fait la mort souhaiter mille fois.

Ce port diuin, & ceste douce vois,
 Ce doux maintien, & ceste grace accorte,
 Me tenoit pris d'une chaine si forte
 Que m'affranchir libre ie ne pouois :

La Mort le fit, mais Amour ayant crainte
 De voir en moy totalement estainte
 L'affection, il rallume ce feu

Ja languissant, & de nouvelle amorce
 Il paist mon cœur, luy redonnant sa force,
 Et de la chaine il fait vn nouveau neu.

HEVREUSE nuit qui d'une douce œillade
 Me careffas, quand au coulant d'une eau
 Je vey d'Amour reluire le flambeau,
 Dont fus épris, & tout soudain malade.

Mon Dieu, c'estoit vne belle Naiade
 Qui m'attira de son vilage beau,
 Puis me dressa vn peril si nouveau,
 Que ie tombay soudain en l'embuscade!

Que n'estiez-vous, Nymphes aux beaux talons,
 A mon secours, quand dessus vos sablons
 Tant de beautez en rocher me changerent?

Hà ie scay bien, les Tritons dépitez
 Voyant pres d'eux tant de diuinitez,
 Tous vergongneux dessous l'eau se plongerent.

IE voy dessus le port vne lumiere belle
 Se mourir peu à peu, ie voy vn vent mutin
 la menacer le voile, & i'oy l'oiseau marin
 Appeler importun la tempeste cruelle :

Le mas & le timon de ma fraisle nacelle
 Est ia vieil & cassé, & le cruel destin
 Va forçant mon voyage à si mauuaise fin,
 Que de peur le nocher en fremist & chancelle.

Defia deux ou trois fois il s'est fauué des flots
 Courroucez contre luy, il en a fur le dos
 Encore vn souuenir qui meschant l'importune.

Ie m'asseure pourtant que si ces astres beaux,
 Vos yeux, dessus le port luy seruient de flambeaux,
 Qu'à peine de naufrage il recourra fortune.

HA Barquerol mille fois plus heureux
 Que moy chetif, que la fortune vire
 Deçà delà sans secours de nauire,
 Et dans ceste eau qui peris langoureux !

Tu vas, tu viens, tu cours auantureux,
 Cherchant fortune où le vent te retire :
 Mais moy ie fuis en estrange martyre
 Emprisonné dans ces flots amoureux.

Dieux ! ie pensois que ce ne fust qu'un songe
 D'auoir pensé qu'Amour se mist au plonge,
 Pour faire ardoir les Nymphes dessous l'eau :

Mais ie sçay bien, & à ma perte grande,
 Comme sa main dessous l'onde commande,
 Et ce qu'y peut son amoureux flambeau.

DIEUX de la Seine aux verdoyans rouseaux,
 A dos courbé sur l'arene menué,
 Qui pressurez d'une barbe chenué
 Sur vostre sein mille petits ruisseaux :

Prenez pitié de deux Tritons nouveaux
 Qui vont traçant vne trace inconnué,
 Pour retrouver vne Deesse nué
 Qui dans ses yeux porte deux astres beaux.

Si la pitié loge dedans vos cœurs,
 Destournez-les de ces vagues erreurs,
 Et les guidez sur le port d'assurance,

Puis vous gardez vous mesmes d'estre pris :
 Car ses beaux yeux ont quelquefois épris
 Vn qui sur vous auoit toute puissance.

Tv n'estois pas ceste barque parlante
 Qui conduisoit la troupe de Iason,
 Pour conquister la Colchique toison,
 A frizons d'or iusqu'en terre pendante.

Tu n'estois pas ceste barque volante,
 Qui découurit l'amoureuse poison
 D'une Sirene, allumant le tizon
 Au plus profond d'une ame languissante :

Ny celle-là dont les palles nochers
 Furent changez en croupes de rochers,
 Rochers fugets aux poinctes de la foudre :

Mais bien tu fus celle qui au souffler
 D'un doux soupir, s'esuanouit en l'air,
 Le bois en feu, & les nochers en poudre.

IE n'auray iamais peur de foudre ny d'orage,
 Ny de noir tourbillon qui se brasse dans l'air,
 le n'auray iamais peur des poinctes de l'esclair,
 Ny de la cruauté d'vn impiteux naufrage :

Puis que l'enfant Amour m'a sauué de la rage
 Et des vents & des flots dessus la haute mer,
 Puis qu'il n'a dedaigné luy mesme de ramer
 Mon nauire sans mas, sans voile & sans cordage.

Il en est le pilote, & de ses ailerons
 Il arme de ma nef les deux flancs d'auirons,
 Il dresse pour le mas la mieux volante vire,

Pour hune son carquois, pour voile son bandeau,
 Et pour l'astre beslon son amoureux flambeau,
 Hé qui voudroit (ô Dieux!) combattre mon nauire?

IE baife & baife & rebaife cent fois
 Cent fois le iour ceste chemise belle,
 Que me donna ma Nymphette cruelle
 Qui tient mon cœur esclaué sous ses loix :

Puis la baifant, d'vne plus humble voix
 le pry des Dieux la troupe non mortelle,
 Qu'ell' ne me soit comme on dit que fut celle
 Qui fit bruler le domteur d'Achelois.

Je crain pourtant ma voix n'estre entendue,
 Mais bien plustost qu'elle volle espadue
 Avec le vent : car ie sens peu à peu

Croistre dans moy vne nouvelle flame,
 Qui fait, cruelle, vn fourneau de mon ame;
 Et de mon corps vn grand tizon de feu.

T'ESBAHIS-tu si de foupirs ardans
 Vn escadron s'eslance de ma bouche?
 T'esbahis-tu si ie reste vne fouché,
 Deuant les yeux mille morts me dardans?

T'esbahis-tu si de foucis mordans
 Vn vain espoir l'esperance me bouche?
 T'esbahis-tu s'vne œillade farouche
 Me va naurant le cœur iusqu'au dedans?

Dieux, que ne peut la clarté languissante
 De ton œil brun dessus mon ame errante,
 Pour se muffer en quelque corps nouveau!

Et puis ta bouche, au flair de son haleine
 Vn glas, vn feu, vn roch, vne fontaine
 Forme de moy, qui foupire au tombeau.

HEVREUSES fleurs, & vous herbes heureuses
 Que ma maistresse en s'allant esgayer
 Presse d'vn pié mignardement leger,
 En discourant ses plaintes langoureuses :

Heureux ruisseaux, & vous riués heureuses,
 Qui la fentez, bien-heureux le sentier
 Où en marchant forme le pas entier,
 Dont mille fleurs renaissent amoureuses.

Hà Seigneur Dieu, que n'ay-ie ce plaisir
 Que vous auez, sans le pouuoir choisir,
 L'en fuis ialoux, & mon cœur s'en mutine.

Car si auez quelque bon sentiment,
 Vous scauriez bien que vous portez vrayment
 Sur vostre émail quelque charge diuine.

PENDANT que vostre main docte, gentille & belle,
Va triant dextrement les odorantes fleurs
De ces prez esmaillez en cent & cent couleurs,
Par le sacré labeur de la troupe immortelle :

Gardez qu'Amour tapy sous la robe nouvelle
De quelque belle fleur n'éuente ses chaleurs,
Et qu'au lieu de penser amortir vos douleurs,
D'un petit trait de feu ne vous les renouelle.

En recueillant des fleurs la fille d'Agenor
Fut surprise d'Amour, & Proserpine encor :
L'une fille de Roy, l'autre toute Deesse.

Il ne faut seulement que souffler vn bien peu
Le charbon eschauffé, pour allumer vn feu,
Duquel vous ne pourriez en fin estre maistresse.

QUICONQUE fut celuy qui premier mit des œlles
Sur le dos de l'Amour, & en fist le portrait,
Seulement son pinceau sçauoit peindre le trait
Des petits papillons, ou bien des arondelles.

Mais s'il eust peint l'ardeur de ses flammes cruelles,
La force de son arc, la rigueur de son trait,
Son vol prompt & leger, au vif il eust portait
D'un grâd Dieu, tel qu'il est, les forces non mortelles.

Hâ Peintres, ie vous pry vîez d'autre couleur,
A fin de viuement animer sa rigueur,
Et de ses traits aigus la cruelle poincture.

Vous l'avez peint trop doux, trop leger, & ie croy
Si le portiez au cœur aussi pesant que moy,
Que vous le changeriez en quelque autre figure.

LE fouuenir du bien, est si tresgracieux
 Qu'il surpasse en plaisir mesme la iouissance,
 C'est luy qui du passé refigure l'absence,
 Bien-heurant le present pour en paistre nos yeux :

Mesme le fouuenir du mal nous rend heureux,
 Le soldat d'une playe ennoblit sa vaillance,
 Le nocher sur le port vante l'experience
 Qu'il a contre les flots, & les vents orageux :

Si donc le fouuenir du bien nous reconforte,
 Si le plaisir gousté double fruit nous apporte,
 Et si du mal encor la memoire nous plaist :

Pourquoy, en repenfant à tes vertus celestes,
 A tes sages discours, à tes graces modestes,
 Tout ce que ie conçois sans te voir me desplaist?

EN cent perles ie vey vne blanche perlette
 Qui fait de sa beauté vergongner l'Oriant,
 Et muffer le Soleil alors qu'il va tirant
 Hors du sein de Tethys sa tresse blondelette :

Ie la vey, mais (mon Dieu!) sa grace doucelette
 M'entra si bien au cœur, qu'autre bien soupirant
 Ie ne suis, & mon mal, qui croist en empirant,
 Pour auoir guarison autre bien ne souhaitte.

Si ie la puis auoir, si ne feray-ie pas
 Comme fait celle-là qui n'en fait qu'un repas,
 Pour d'un si grand excès auoir si courte ioye,

Ie l'auray dans mon cœur enclose, & dans mes yeux
 Tout le temps de ma vie: Hé qui voudroit (ô Dieux)
 A si peu de rançon rendre si noble proye?

QUE me vaut de tracer par les sentiers diuers
Des rochers & des môts en mainte & mainte forte,
Si tousiours pour compagne en mes malheurs ie porte
Vne poison qui bruste & mes os & mes nerfs?

Peu fert le vol hasté d'une secouffe forte
De l'oiseau qui nourrist en plume feux couuers,
Peu vaut le pié leger de la Biche au trauers
Des flâcs qui porte vn plôb iufqu'à tant qu'eill' soit morte.

L'oiseau bruste en volant, & tant plus de son aelle
Il branle les cerceaux, & plus il amoncelle,
Et fait croistre le feu qui le meine au trespas :

La Biche en s'efforçant de s'eflancer, eflance
La mort qu'eill' porte au flanc : & moy si ie m'auance
le redouble ma mort en redoublant mes pas.

CHER & chaste desir, quand absent de tes yeux,
Morne, triste & pensif, ie repense à tes graces,
A tes rares vertus, dont les autres surpasse,
Ainsi qu'un beau croissant les feux qui sont aux cieus :

Quand il me refouient des discours amoureux
Riches d'un beau parler que si bien tu compasse,
Quand tu remets les pas dessus les vieilles traces
Du feu qui bruste encor de ton printemps heureux :

Ie quitte dédaigneux les beautez plus exquises
Qu'on souhaitte en un corps, toutes les mignardises,
Les attraits, les appas, qui charment nos esprits.

Bref, ie dédaigne tout, l'œil qui me fouloit plaire,
Le front & le tetin commence à me déplaire,
Et rien que ta vertu ne me peut rendre epris.

Si tost que de te voir ie n'ay plus ce bon-heur,
Sauffi tost ce cruel me met à la tenaille
 D'un regret importun qui tousiours me trauaille,
 Sans donner tant soit peu de tréue à ma douleur.

Il glisse par les yeux au rampart de mon cœur,
 Il l'assiege, il l'assaut, huy donne la bataille,
 Qui pis est, cruauté! quelque part qu'il m'affaille
 Il fait vne grand' breche & demeure vainqueur.

Hà regret importun, si tu veux que ie meure,
 Ou que ton prisonnier à iamais ie demeure,
 Serf de tes passions en si dure prison, ..

Donne-moy liberté, qu'au moins ie puisse encore
 Voir ce doux souuenir qui sans fin me deuore,
 Et qui de son parler a vaincu ma raifon.

Puis que tu n'es en rien à mon mal secourable,
 Et que sans ton secours ie meurs en languissant,
 Puis que de iour en iour mon malheur renaissant
 Redouble mes ennuis d'une peine importable,

Puis que ton œil diuin ne m'est point fauorable,
 Ains plustost de ses traits va le mien banissant
 Loin de la maiesté de ton front blanchissant,
 Et de l'humble douceur de ta face honorable :

Pourquoy, en me flattant d'une vaine esperance,
 Prens-ie, mal auisé, vne ferme assurance
 De meriter en fin estre ton seruiteur?

Ie la prendray pourtant, & si ie t'importune,
 Accusé ta rigueur, l'Amour & la Fortune,
 Cause que ie languis vainement en erreur.

Tous mes meilleurs penfers font confits en l'aigreur
 D'Amour, & toutesfois diuers en telle forte,
 Que l'un me rend vaincu fous fa puiffance forte,
 Et l'autre compagnon de fa force & grandeur.

L'un me fait esperer, me paiffant de douceur,
 Et l'autre plus fascheux vn defefpoir m'apporte,
 L'un me bannift de l'heur, l'autre m'ouure fa porte,
 Et le plus affeuré ne me donne que peur :

Ils tiennent toutesfois tous vne mefme trace
 Pour trouuer la faueur que i'efpere en la grace
 De la Dame pour qui ie foupire & ie vis.

Puis ce gentil efpri va fubornant mon ame,
 Et m'eschauffe le fang d'une fi douce flame
 Que fans les voir à l'œil, viure fain ie ne puis.

Ie n'ay membre fur moy, nerf, ny tendon, ny veine,
 Qui ne fente d'Amour l'amoureuse poifon,
 J'ay perdu liberté, i'ai perdu la raifon,
 Doucement enyuré d'une esperance vaine :

J'ay tout le dos courbé de travail & de peine,
 Je languis fous le faix, ie fuis fait par trayfon
 Hofte perpetuel d'une forte prifon,
 Qui fe voit dans les yeux de ma douce inhumaine.

Hà charge trop pefante, hà trop pefant fardeau,
 Vrayment cil qui premier fit Amour au pinceau,
 Et qui deflus le dos luy figura des ælles,

Il eftoit ignorant des vertus de ce Dieu,
 Qui iamais ne s'enuole, & ne change de lieu,
 Et ne fçauoit finon peindre des arondelles.

Ces Bergeres fort contentes du discours de ces beaux Sonnets, curieuses de tirer tout ce qu'elles pourroyent de luy, l'importunerent de façon qu'il fut contraint leur confesser ce qu'il auoit rapporté de son voyage. Entre autres nouveutez, ie vous conteray d'un miroir qu'il leur monstra, ie m'asseure que vous confesserez que c'est le plus bel ourage & le mieux parfait qui fut iamais veu. Le pié de ce miroir est en triagle, comme tout le reste, il est de porcelaine eleué en demy-rond, enrichy de mille petits animaux marins, les vns en coque, les autres en escaille, les autres en peau, tous entortillez par le reply des vagues & des flots courbez, & entassez l'un sur l'autre : & semble à voir ces troupes escaillees, que ce soit un triomphe marin. On voit sur l'une des faces, entre ces petits animaux ; deux Tritons esleuez par dessus les autres, qui embouchent leurs coques, tortillees & abouties en pointe, mouchetees de taches de couleur, apres & grumeleuses en quelques endroits, ils ont la queue de poisson large & ouuerte sur le bas. Sur l'autre face est un rocher, où y a un Roy assis en maiesté, couronné d'une couronne de ioncs mollets, meslez de grandes & larges feuilles qui se trouuent sur la grée de la mer : il porte la barbe longue & heriffée de couleur bleue, & semble qu'une infinité de ruisseaux distillent de ses moustaches, allongees & cordonnees dessus ses léures : il tient de la main dextre une fourche à trois poinctes, de l'autre il guide & conduit ses chevaux marins galoppés à bouche ouuerte, ayans les piez dechiquetez & decoupez menu comme les nageoires des poissons : ils ont la queue entortillee comme serpens. Les rotées de ce char sont faites de rames & d'auirons, assemblez pour fendre & couper la tourmente, &

l'espaisseur des flots, comme à coups de cizeau. De l'autre face est vne Deesse en face riante, belle & de bonne grace : elle a vn pié en l'air, & l'autre planté sur vne coquille de mer, conduisant d'vne main vn petit enfant portant des ailes sur le dos. Entre ces colonnes sont mises les graces de ce miroir, enchassées en tableau fort bien elabouré de petites vignettes, lierres, où rampét mille petits animaux, comme frellons, mousches, guespes, sauterelles, cigales, lezars, & mille fortes de petits oifillons.

Ces filles non contentes d'auoir veu vne partie de ce qu'il auoit rapporté, le prient de leur dire s'il ne sçauoit point quelque gaye chançon, & qu'elles estoient plus amoureuses de telles gentilleffes, que de toutes autres choses qu'on leur pourroit rapporter. Ce Berger qui ne demandoit qu'à les entretenir, ne se fait importer d'auantage, seulement les pria d'excuser la rudesse de sa voix, & la mauuaise liaison de ce qu'il châteroit: toutesfois que la chançon n'estoit que chaste & modeste en tout, mais amoureuse, & faite sur les demandes d'vn baïser. Elles le prient de pourfuiure l'entreprise, & qu'elles s'affeuoyent de son honneste & gentil naturel. Il prend le Luth qu'il auoit enuoyé querir, puis mariant la corde & la voix, chante ces vers.

Douce & belle bouchelette
 Plus fraïsche & plus vermeillette
 Que le bouton aiglantin
 Au matin,
 Plus suauue & mieux fleurante
 Que l'immortel Amaranthe,
 Et plus mignarde cent fois
 Que n'est la douce rosee,

Dont la terre est artofee
Goute à goutte au plus doux mois.

Baife-moy ma douce amie,
Baife-moy ma chere vie,
Autant de fois que ie voy
Dedans toy
De peurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautez, & de graces,
Et de fous-ris gracieux,
D'amoureux, & de Cyprines
Dessus tes léures pourprines,
Et de morts dedans tes yeux.

Autant que les mains cruelles
De ce Dieu qui a des œelles
A fiché de traits ardans
Au dedans
De mon cœur : autant encore
Que dessus la riue More
Y a de fablons menus :
Autant que dans l'air se ioüent
D'oifeaux, & de poissons noüent
Dedans les fleuves cornus.

Autant que de mignardifes,
De prisons, & de franchifes,
De petits mors, de doux ris,
Et doux cris,
Qui l'ont choisi pour hostesse :
Autant que pour toy, maistresse,
L'ay d'aigreur & de douceur,
De soupirs, d'ennuis, de craintes :
Autant que de iustes plaintes
Le couue dedans mon cœur.

Baife-moy donc, ma fucree,
 Mon defir, ma Cytheree,
 Baife-moy mignonnement,
 Serrément,
 Iufques à tant que ie die :
 Las, ie n'en puis plus, ma vie,
 Las, mon Dieu, ie n'en puis plus!
 Lors ta bouchette retire,
 A fin que mort ie foupire,
 Puis me donne le furplus.

Ainfi, ma douce guerriere,
 Mon cœur, mon tout, ma lumiere,
 Viuons enfemble, viuons,
 Et fuiuons
 Les doux fentiers de-leunefse :
 Auffi bien vne vieilleffe
 Nous menace fur le port,
 Qui toute courbe & tremblante
 Nous attraine chancellor
 La maladie & la mort.

Cette chanfon leur fut plus agreable que la premiere, pour les mignardifes & le defir paffionné d'auoir vn baifer de fa maiftrefse. Or apres plusieurs difcours qui feroient longs à vous reciter, elles tomberent fur la definition de l'Amour, tout à propos, pour fçauoir l'opinion de ce Berger. Les vnes difoyent que c'est vn charme, qui vient par les yeux, puis qui coule dedans les veines ayant trouble le fang, qu'il trouble la raifon : l'autre, que c'est vne humeur pareille qui fe rencontre en deux perfonnes de femblable affection : les autres, la vertu : les

autres, la beauté, la bonne grace : bref chacune en dist sa ratelee, luy donnant fondemét propre au bastiment de son cerueau. Quand ce vint au Berger à dire son opinion, il recite vn Sonnet qu'il en auoit fait autresfois. Je ne l'ay voulu oublier, pour vous faire iuges s'il est fait à propos.

Je veux dire qu'Amour n'est qu'un fascheux esmoy,
Qu'un desir importun, qu'un obiect qui déuoye
Le train de la raison, qu'une humeur qui fouruoye
Çà & là par les sens, & les met hors de foy :

Ou si l'Amour est rien, c'est bien ie ne sçay quoy,
Qui vient ie ne sçay d'où, & ne sçay qui l'enuoye,
Se paist ne sçay comment, de ne sçay quelle proye,
Se sent ie ne sçay quand, & si ne sçay pourquoi.

Comme vn éclair meslé des poinctes de la foudre
Sans offenser la chair, broye les os en poudre,
Ainsi ceste poison seche & brusle le cœur.

S'il n'est rien de cela, c'est vn malheur estrange
Qui consomme vn verius l'espoir de la vendange,
Et iamais ne permet d'en voir le raisin meur.

Ce Berger ayât acheué sa definition d'Amour, l'une de ces Bergeres tournant l'œil & la parole vers celle pour laquelle il auoit si bien & si promptemét rencontré sur la nature de l'Amour, luy dist : Vrayment, compagne, si iamais berger merita quelque faueur pour sa bonne grace, pour sa bonne façon, & pour son gentil esprit,

cestuy-cy merite bien que vous faciez quelque conte de luy. Lors ceste Bergere toute honteuse, l'œil baissé, avec vne douce modestie : le ne doute point (dist-elle) que l'affection qu'il me porte ne merite beaucoup, & que les preuues que i'ay de son honneste seruice n'ayent gagné quelque lieu en ma bonne grace : mais estant, comme veritablement ie suis, sous la puissance d'un pere, sous la rigueur d'une mere, & en garde d'une venerable maistresse, il faut qu'il s'asseure de n'auoir iamais œil ny faueur aucune de moy, que par leur commandement : & faut qu'il pense que ses passions ont autant de puissance de m'esmouoir à l'amour, comme si i'estois vne statue de bronze, de marbre, ou de porphyre. Alors ce pauvre Berger doutant quelque fascheux rapport, pour vne si cruelle responce, d'une voix lente & tremblante dist : Puis que la puissance & la contrainte forcee du Destin, puis que la fortune & le malheur ont coniuré contre moy, puis que la source de mes yeux ne scauroit fournir d'eau pour esteindre le feu qu'Amour a fait en mon cœur, ie ne puis moins faire que d'appeller le temps & l'occasion à mon secours : le temps pour adoucir sous le doux vent de ses ailes legeres la rigueur du defastre qui me poursuit : l'occasion, pour quelque douce esperâce, qui ce pendant entretiendra mes passions. Puis tournant les yeux vers ceste rigoureuse maistresse, dist :

A DIEU mon cœur, adieu ma chere amie,
 Adieu mon ame, or adieu mes amours,
 Mes amours non, mais las tout le rebours,
 Que j'esperois de toy ma douce vie!

Adieu par qui ma liberté rauie
S'est faite esclaué au plus beau de ses iours,
Adieu par qui j'esperois le secours
Qui deust forcer le destin & l'enuie.

Or ie te pry de me faire cet heur
Que tu reçoie' au moins mon pauvre cœur :
Tien, le voyla, ie te pry de le prendre.

Si mes sours n'ont sceu flechir le tien,
Lette sans plus ton œil dessus le mien,
Tu le verras soudain reduit en cendre.

Le vous promets que ce pauvre Berger dit adieu de si bonne grace, & de telle affection que les larmes vindrēt aux yeux de toutes ces filles. Pendant ces discours cinq heures sonnent, retournent au chasteau le plus legeremēt qu'elles peurent, entrent dedans la salle, font deux grandes reuerences, lauent leurs mains, se mettent à table pour souper : & parce qu'elles auoyent assez legerement diné pour l'interpretation du tableau, se mettent toutes en appetit. Elles n'eurent si tost acheué de souper, que voyla arriuer vn messager, qui leur annonce l'heureuse naissance d'un petit Prince, issu de la race de ceste venerable maison : elles se leuent de table, louans Dieu de ce tant desiré enfancement. Ce messager, apres auoir fait sa charge à l'endroit de ceste bonne maistresse, accoste les filles, leur conte du grand & superbe preparatif du baptesme de cet enfant, & tel veritablement que l'Europe n'en veit onc vn pareil. Entre autres choses, il leur monstra par escrit vne petite mascarade qui se fist le soir mesme que

ce Prince naquit : elle fut assez legerement faite, & fans y auoir autremét pensé, toutesfois assez gentille, & assez proprement inuentee. Ce furent les filles qui delibererent de dresser ce masque, à fin que par quelque gentille allaigresse, elles môstrassent l'enuie qu'elles auoyent de fauoriser leur maistresse en la naissance de ce Prince. Trois s'habillerent comme les trois Graces, non pas nues, comme les ont peintes & grauees la plus part des anciens, mais vestues d'un habit de satin blanc, à grande broderie de canetille d'argent, & argent trait, ceintes iustement sous l'enfleure soupirante de leur tetin, d'une ceinture large & bouclée sur le costé, vn accoustrement de teste gentil & promptement inuenté, enrichi de couronnes de laurier. Elles portoyent de grands coffins d'eclisse pleins de roses, de lis, de myrte, de mariolaine, de giroflees, & de toutes fortes de fleurs qui se peurent trouuer pour la saison : entrent dedans la chambre, dansans vn petit ballet fait à propos, puis verserent les fleurs sur le berceau de ce Prince & sur le lit de l'accouchee, chantans vne chanson parlant aux Nymphes de la Meuse. Mais auant que la premiere commençast (disoit ce messager) vne petite rougeur entremeslee d'une douce honte, s'espand sur son visage, portant l'œil à demi-clos & modestement hauffé, puis entr'ouurant le coral soupirât de ses léures pourprines, commence en ceste façon.

CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEVR LE MARQUIS DV PONT

HENRY DE LORRAINE (1).

Svs auant, troupe gentille,
 Qui dormez au fond des eaux
 De la Meufe, qui distille
 En doux & coulans ruisseaux :
 Sus, arreztez, Nymphelettes,
 Vos courfes argentelettes,
 Et bien-heurez ce beau iour,
 En qui le ciel a fait naistre
 Vn beau Prince, qui doit estre
 La fleur d'Armes, & d'Amour.

Vn beau Prince qu'on peut dire
 Trois & quatre fois heureux,
 Race d'ayeulx qui l'Empire
 Ont tenu cheualeureux,
 Et d'un grand Roy (2), dont la gloire
 Eleue au ciel la memoire
 D'un nom qui doit viure, encor
 Que les honneurs se changeassent,
 Et que les ans retournaissent
 En l'ancien siecle d'or.

1. Henri de Lorraine, né à Nancy en 1663, du mariage de Charles III, duc de Lorraine, avec Claude de France; mort en 1624.

2. Claude de France était fille de Henri II.

Sus donc, venez faire hommage
 A ce Prince nouveau né,
 A qui le ciel en partage
 A de long temps ordonné
 Que sa fortune auancee
 Sur la contrainte forcee
 Et du Sort, & du Destin,
 Doit vne fois en sa vie,
 Maugré le ciel & l'enuie,
 Rompre les cornes du Rhin.

Et vous Graces immortelles,
 Graces, mignonnes des Dieux,
 Tirez vos rondes mamelles,
 Et de vos doigts precieux
 Pofez ce Prince en sa couche,
 Puis luy mettez en la bouche
 Ce petit bout vermeillet,
 Ceste fraize rougiffante,
 Sur l'ensfure blanchiffante,
 Qui iette vn ruiffeau de lait.

D'vn lait qui le face croistre
 Vaillant, vertueux, & doux,
 Et en croiffant apparoffre
 Braue & beau par dessus tous,
 Tant que sa léure mignotte
 A petits foupirs fuçotte
 L'Amour, la gloire, & l'honneur
 De fes nourrices les Graces,
 Pour le guider fur les traces
 D'vne Lorraine grandeur (1).

1. Les vœux du poète furent exaucés : Henri de Lorraine, surnommé *le Bon* par ses contemporains, peut être placé au premier rang dans cette grande lignée de princes.

Et vous petites mouchettes,
Douce fillette du ciel,
Belle & blonde Auettes,
Venez confire le miel
Deffus la léure pourpree,
Deffus la langue fucree
De ce petit enfançon,
Qui ia monstre de fon pere
Les vertus, & de sa mere
Les graces & la façon.

Que le ciel porte visage
Clair, doux, tranquile, & serain,
Chassant tout espais nuage :
Que les vents rompent leur train
Dedans l'air, & puis que l'onde
De la marine profonde
Mette bas toute rigueur,
Exerçant comme traitable
Mollement deffus le fable
Sa colere & sa fureur.

Que la terre à sa naissance,
Ainsi qu'à celle des Rois,
Verse l'heur & l'abondance,
Et qu'il pleuve à ceste fois
Vn Printemps, vne rosee,
Tant que la plaine arrosée
D'une moisson de senteurs,
S'abreuue, & que son haleine
Embafme l'air & la plaine,
Les bois & les monts d'odeurs.

Que les plaintes importunes
Ne trauillent plus nos yeux,

Mais que de ioyes communes
 S'enflent la terre & les cieux,
 Iufques aux larmes roulantes
 Et les roches larmoyantes
 De Niobe au noir courroux :
 Qu'on ne voye qu'allaigreffes,
 Que grâces, que gentilleffes,
 Peintes fur le front de tous.

Et vous Nymphettes Lorraines,
 Careffez à qui mieux mieux
 Deffus vos herbeufes plaines
 Ce choifi mignon des Dieux,
 Ce Roy vertueux & fage (1),
 Ce Roy, le fecond image
 De Dieu, en fa maiefté :
 Qu'heureufe en foit l'accroiffance
 Au doux repos de fa France,
 Par fa diuine bonté.

Et que fa grace il luy donne
 Chaffant de luy tout mechef,
 Faisant fleurir fa couronne
 Tout autour de fon beau chef :
 Qu'il augmente, & qu'il benie
 Par fa bonté infinie,
 Nofre Royne (2), en tout bon-heur,
 Nofre Royne, & que fa grace
 S'efpande deffus la race
 Du noftre, & de fon feigneur.

Et vous les trois Sceurs ouurieres
 A trancher le cours du temps,

1. Charles IX. — 2. La reine mère.

Tirez les trames entieres
 Et le filet de ses ans :
 Puis filez la destinee
 De l'enfance la mieux nee
 Que le Soleil scauroit voir,
 Soit en fortant de sa couche,
 Soit entrant, lors qu'il se couche
 Tout poudreux dessus le foir.

Filez sa tendre ieunesse,
 Et tournéz tant le fuzeau,
 Que les ans, ny leur viftesse
 N'approchent de son berceau :
 Puis luy plantez la victoire,
 L'heur, la vaillance, & la gloire,
 Et l'honneur dedans la main,
 Tant que sa force viuante
 Trompe la pince mordante
 De vostre cizeau d'airain.

Ceste sermone finie par ces trois Graces aux Nymphes de la Meuse, soudain arrivent trois autres Bergeres masquées, cõtrefaisant les trois Parques, filles de la Nuit, pour bien-heurer par leurs souhaits le desiré enfantement de ce Prince. Elles estoient en cottes de turquin violet, frangees & houpees de soye cramoisie, troustees à menus plis dessous la hanche, les bras nuds iusques au nœu de l'espaule, tenant en main vn flambeau noir, & iettant fumee de fort gracieux parfum : ceintes sous les flancs d'une ceinture large d'un bon demi-pié; bouclée sur le costé à boucles d'airain, faites & cizelees de leurs chiffres & deuifes, entre-lacees de bonne grace. Mais d'autant que les trois premieres

estoyent belles, ieunes & polies, ces trois sœurs estoyent vieilles & ridees, toutesfois de belle apparence. Elles portoyent les tresses de leurs chevelures pendantes sur les espaules repliees d'une bandelette de foye incarnate : l'une portoit au costé gauche vne quenaille de cuiure, garnie de longues poupees de laine blanche, puis à doigts couplez tiroit & retiroit le fil trois fois retors de la vie de ce ieune Prince, puis le tirant elle le polissoit à petites morfures, puis entr'ouvrant la bouche quelquesfois elle deroboit vn peu d'humeur avec le petit bout de la langue pour donner secours à ses léures alterees. L'autre faisoit pirouëtter en rond ce fuzeau fatal, controlleur de nostre vie. L'autre tenoit vn cizeau d'airain, & menaçoit de trancher le fil retors de la vie de ce beau Prince. Deuant leurs piez y auoit trois grands paniers d'eclisse, pleins de molles & delicates toisons, iusques à outrepasser les bords. Or ceste troupe, sans donner tant soit peu de trefue à leur labeur, delibere de chanter les souhairs de ce Prince, en troupe premiere, puis l'une apres l'autre. Dôcques entr'ouvrant leurs léures prophetes, chantent la fatale destinee & les futurs oraçles de ce Prince nouvellement né, d'une voix que les ans, ny l'enuie, ny le malheur de nostre temps ne scauroyent mordre ny reprendre. Or tournant le fuzeau commencent en ceste façon.

TOVTES TROIS ENSEMBLE.

COUVREZ, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus
 beau,
 Et le corps animé de la plus gentille ame
 Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

LA PREMIERE.

Moy qui domte les ans, & retranche des aëles
 La contrainte forcee, & le vol du Destin,
 Je veux qu'il puisse ioindre aux terres paternelles
 Et Calabre & Sicile (1), & les courtes du Rhin.

LA SECONDE.

Je luy donne en fouhait l'honneur & la victoire,
 La grandeur de sa race & l'appuy d'un grand Roy,
 Le repos & la paix, la vaillance & la gloire,
 La bonté, la vertu, la iustice & la foy.

LA TIERCE.

Je veux par mon fouhait que sa blonde ieunesse
 Voye de pere en fils prosperer sa maison,
 Je veux qu'il puisse voir en sa blanche vieillese
 Les rides de sa mere, & son pere grison.

ENSEMBLE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,
 Et le corps animé de la plus gentille ame,
 Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

LA PREMIERE.

Croissez, Prince, croissez, en croissant je vous donne
 Cet heur, que sans malheur croissez heureusement:
 C'est l'arrest du Destin, le Ciel ainsi l'ordonne,
 Et les astres, benins à vostre enfantement.

LA SECONDE.

Croissez, Prince bien né, croissez, l'autre lumiere,
 Croissez, l'astre nouveau de ces Princes Lorrains,
 Croissez, Prince, croissez, croissez, race guerriere,
 Aimé de deux grands Roys vos deux oncles parrains (2).

1. Allusion aux droits des princes Lorrains sur le royaume de Naples, comme descendants du roi René d'Anjou.

2. Charles IX et Philippe II d'Espagne, ses oncles maternels.

LA TIERCE.

Croiffez, Prince, croiffez, gentil, courtois, honnefte,
 Bien appris, bien adroit, fage, & vaillant guerrier:
 Par augure certain ie mets fur vofre teſte
 Dés le premier berceau ce chapeau de laurier.

EN TROVPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame, &c.

LA PREMIERE.

Ie loge pour iamais les viues eſſincelles,
 L'arc, la trouſſe & les traits d'Amour dedans vos yeux:
 L'attache au beau coral de vos léures iumelles
 Les baiſers, les attraits, & les ris gracieux.

LA SECONDE.

Deſſus vofre beau front, de main non violable,
 L'engraue la vaillance, & l'heur & la bonté,
 Le comble des beautez ſous vn port venerable,
 Et avec la douceur la graue maieſté.

LA TIERCE.

Ainſi de bouche en bouche on dira les louanges
 De ces Princes Lorrains, iuſqu'aux flots de la mer,
 Les flots les poufferont iuſqu'aux riués eſtranges,
 Et les riués aux vents, & les vents dedans l'air.

EN TROVPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,
 Et le corps animé de la plus gentille ame,
 Qui iamais s'allongea deſſus noſtre fuzeau.

Après la lecture de ceſte maſquarade, qui fuſt
 iugée aſſez bien inuentee, pour auoir eſté faiſte
 ſur le champ, ce meſſager, homme gentil & bien
 appris, leur fait vn long diſcours du ſuperbe

appareil de ce baptistere, & de la venue du Roy : entr'autres il fit vn conte d'vn masque le plus estrange qui fust onc. C'estoit vne vieille querelle des quatre elemens, contre quatre planetes, combatans pour la grandeur du Roy, & pour maintenir sa puissance : mais en fin Iupiter descendant de son throne, assis sur son aigle, gardien de sa foudre, les deuoit appointer, faisant le Roy seigneur de la terre vniuerselle, se reseruant le ciel. La Terre, disoit ce messager, est vne grosse masse où coulent fleuves, fontaines, ruisseaux, s'enfient roches, montagnes calfeutes de mousse, de fleurs, d'herbes, d'arbrisseaux : en quelques lieux se descouurent villes, chasteaux : au milieu preside la Nature, descourant vn nombre infini de fecondes mamelles, pour donner nourriture & arroser ce lourd element. La Mer est vne autre masse flots sur flots amassée, où se voyent Baleines mouuans la queue, la bouche & les yeux, Dauphins au dos courbé, Marsoüins, & vne infinité de monstres marins : là preside Neptune tenât son trident, commandant en son gouvernement humide. L'air est vne autre masse de nuës repliees & entassées l'vne sur l'autre, où se courbe en demi-rond ce bel arc bigarré de couleurs, qui semble faire vne ceinture au ciel quand il veut pleuoir : là preside Iunon. Le Feu est vn autre amas de flammes ardentes, où Vulcan forge au marteau les poinctes entortillees, & les traits acerez des foudres de Iupiter. Je vous dy grossement ce que c'est, laissant vne autre infinité d'entreprises, d'estranges artifices de feu, qui s'y verront, forts assiegez, batailles de sauuages, courses à pié, à cheual, rompre lances, piques, combatre à la barriere, & mille autres gentils exercices. Si ie puis auoir le memoire de ces magnificées,

difoit ce meffager à ces filles, ie vous l'enuoye-
ray : & pour gage de ma promesse, voyla vne
petite Eclogue que ie vous donne, la lifant vous
en verrez le fuget.

TOINET, BELLIN, PEROT. (1)

BELLIN.

DE viuoter chetif, Toinet, que ie suis las!
Sans trefue le malheur va talonnant mes pas,
Oncques ie n'esprouuay le repos de la vie,
Le porte fur le dos vne eternelle enuie
Qui va trompant mon heur, & faulfant mon deffain.

TOINET.

Or que i'aille à poings clos, le bonheur de ma main
S'enuole avec le vent : i'ay tenté la Fortune
En cent & cent façons, mais fa main importune
Coup à coup me renuerse, & me fait trebucher.
Hà peu cruel Desttin, que né vins-tu trancher
Le filet de mes ans, lors qu'aux voix des Cigales
On me fit accorder les fleutes inegales,
Les chalumeaux de canne (a), & quelquesfois auffi
Le flageol amoureux, & d'vn vent adouci

a. Var.: *Les chalumeaux d'auoine.....*

1. *Toinet*, Antoine de Baif; *Bellin*, Remy Belleau; *Perot*, Pierre de Bonsard.

La première partie de cette églogue, jusqu'à la variante de la page 156, formait le commencement d'un poème imprimé en 1560, puis en 1568 (Paris, in-4, Rob. Estienne), sous le titre de : *Chant pastoral sur la mort de JOACHIM DU BELLAY, angevin*. Dans ce Chant figurent : *les Pasteurs Thoinet, Bellin et une Nymphe de la Seine*.

Trainer à petits fauts la troupe camufette
Aux fredons animez du fon de ma mufette ?

BELLIN.

Toinet mon cher fouci, Toinet, il ne faut point
Se repentir d'auoir si proprement conioint
Les chalumeaux ensemble, & d'auoir mis en bouche
Le pipeau qui si bien en tes léures s'embouche,
Pan fleuta le premier, & les Faunes apres,
Qui firent tressaillir les monts & les forefts
Au fon de leur bouquin, & n'eurent iamais honte
De faire des bergers quelque petit de conte :
Puis tu n'as pas appris à manier les dois
Sous vn petit fonneur. Ianot (1) a fait ta vois,
Il t'a monsté comment (& en a pris la peine)
Il falloit retrancher les soupirs & l'haleine,
Comme il faut donner vent, l'allonger, l'accourcir,
Le hafter, l'enaigrir, le feindre, l'adoucir :
Comme il falloit aussi dessus la chalemie
Chanter vne chanfon en faueur de l'amie.
Puis n'as-tu pas gardé avec les pastoureaux
Et Perot & Bellot (2), les boucs & les cheureaux ?
Et cent fois avec eux dedans les eaux claires
Relaué la toifon des brebis camufettes ?
Soufflé dans leur pipeau ? & de tes propres mains
Corne à corne conté leurs chéures & leurs dains ?

TOINET.

Bellin, ces deux bergers ne font plus és montagnes,
Ils ont abandonné les bois & les campagnes,
Les argentins ruiffeaux & les tertres boffus,
Et se font dérobez de ces antres mouffus,

1. Jean Daurat.
2. Ronsard et du Bellay.

Loin de leurs compagnons, pour aller à la ville,
 Pour laisser Galatee, & chercher Amarylle,
 Eschange qui leur plaist, pour auoir eu cet heur
 De forger leur fortune (a), & tromper le malheur.
 Ils y vont bien souuent, ayant les mains chargees
 De fromage & de lait, & de fraisches ionchees,
 Ou d'vne peau de chéure, ou de quelque toison,
 Sans rapporter leurs mains vuides à la maison :
 Puis ils ont d'heritage vn troupeau sous leur garde,
 Et tousiours le Dieu Pan (1) de bon oeil les regarde,
 Tousiours les fauorise, & nous pauvres chetifs
 Nous languissons és bois entre les plus petits .

BELLIN.

Mais ie te pry, Toinet, laissons-là les complaints,
 Le veux chanter à toy les cruelles attaintes
 De Caton mon fouci, Caton que i'aime mieux
 Que mon cœur, que ma vie, & cent fois que mes yeux.

Le gagnay l'autre iour pour iouster à la lutte
 Vne toison de laine, & pour tirer en butte
 Vn arc d'yuoire blanc, la fleche & le carquois
 Recouuert par dessus d'vn marroquin Turquois :
 Et riche tout autour de cent peintures belles
 Refigurant au vif les beautez naturelles
 D'vn vieil antre mouffu, d'vn argentin ruiiffeau,
 D'vn taillis cheuelu, d'vn rocher, d'vn coufteau,
 Et le dos recourbé d'vne haute montagne,
 Sur le ventre aplani d'vne verte campagne :
 Les Faunes, les Syluains, au rond des chefnes vieux
 Vont talonnant de pres les Nymphes aux beaux yeux.

Puis on voit sur le flanc dans le creux d'vne oualle,
 Sur vn tapis de fleurs de couleur iaune & palle

a. Var. (1566): *De trouuer la fortune.....*

1. C'est-à-dire le Roi.

Le pitoyable Adon estendu de son long,
 Venus assise aupres, qui en larmes se fond,
 Versant d'un œil terni plus de pluye nouvelle,
 Que ne coule de sang par la playe cruelle,
 Et ne s'espand en vain : car de luy & des pleurs
 Se naist vne moisson de roses & de fleurs, (a)
 La vermeille en ternist, & la blanche en derobe
 Le beau pourpre vermeil pour les plis de sa robe.
 On voit autour du corps mille & mille Amoureux,
 Les vns la larme à l'œil ébranlent les cerceaux
 De leur dos emplumé, & le sang de la playe
 Roulant à petits flots, deçà delà ondoye,
 Emportant (b) la blancheur de ce marbre transi.

Les autres baulant, d'un mouvoir adouci
 Le vont lechant du bout de leurs penes dorées :
 Les autres vont versant de cruches azurées
 De l'eau pour le laver, & de leurs doigts marbrins
 Nettoient à l'enui les membres yuoirins
 De ce corps englacé, & de face ternie
 Cyprine va meslant sa bouchette blefmie
 A la bouche d'Adon, veufue de l'heureux bien
 Qu'elle fouloit baissant mesler avec le sien. (c)

L'un fiche de son arc la corne contre terre,
 Et de bras & de piez tout courbé le tient ferre :
 L'autre de la main dextre à l'autre bout se pend
 Hors de terre guindé, & le pié gauche estend
 Sur le ventre de l'arc : puis en trainant la corde
 Sous le bras dextrement il le plie & l'encorde.

a. Var.:

Se naist vne moisson de cent sortes de fleurs.

b. Var.: *Empourprant.*

c. Var.:

Qu'ell' fouloit en baissant tremper avec le sien.

Vn autre est si bien mis sur le corps endormi
 D'un long fommeil ferré, qu'au vifage blefmi,
 Et aux membres glacez on voit la couleur belle
 Et l'esprit retourner au branfle de son aile :
 Tant doucement & bien il esuente ce corps,
 Qu'on voit presque mouuoir les membres desia morts.

Les autres font en foule, & de main enfantine
 Branlent contre la dent de la beste mutine
 Vn gros espieu noüailleux, & au lieu de brandon
 S'arment tous à l'enui des armures d'Adon.

Or voyla le carquois que ie mettray pour gage,
 Si tu restes vainqueur, ce sera ton partage,
 Regarde si tu veux accorder à ce point.

TOINET.

Quant à moi ie suis prest, ie ne m'excuse point.
 L'ay du gentil Bougar (1) vne coupe taillee
 D'un fresne bien choisi : cil qui me l'a baillee
 L'auoit receué en prix, pour auoir quelquesfois
 Vaincu de son flageol vn berger dans ces bois,
 Ie la garde soigneux qu'ell' ne soit point touchée.

Elle est faicte au grand tour, obliquement creuee,
 Cernant vn double rond, en ouale estendu :
 Sur les flancs de la cuue on y voit espandu
 Le tortis raboteux d'une tendre vignette,
 Monstrant tout à l'entour sa feuille verdelette,
 Dont naissent à l'enui, de mille & mille parts,
 Vn escadron mouuant de verdoyans lezards,
 De bourdonnans frelons, & de rouges limaces,
 Et d'autres dans les creux de leurs tendres cocasses.

Le tige est tout courbé de petits oifillons
 Becquetans sur le dos des legers papillons :
 Le pié, bien reueftu de la mesme racine

1. Ce Bougar ou Bougard doit être un sculpteur de l'époque.

Qui fort des entrelas trouffez de branque-vrfine,
Ombrageant tout le bas de fon fueillage tors.

On y voit serpentant & courant sur les bors
De la patte arrondie, vn tortis de lierre,
Qu'vn filet delié en cent floccons enferre,
Liant subtilement la branche tout autour :
Le tout si bien poli, qu'en y voyant le iour,
Se flechit doucement de la léure pressée.

Le couuerclé est taillé d'vne feuille amassée
L'vn sur l'autre en escaille, & le bord contrefait
De petits escargots, qui monstrent le refait
Et le deffait aussi de leur corne craintive.

De ces feuilles de chesne vne espaisseur naïue
De trois glans apparoist sur la poincte dressez,
Qui semblent sous le faix d'vne barque pressez,
Dont le bois figuré en ondes se fouruoye,
Et semble avec le iour que l'eau dedans ondoye.

Au milieu de la barque il se plante vn vaisseau
Creusé du mesme bois, où sur le renouveau
Le mets du serpolet à la feuille nouvelle
Pour ietter dans le sein de Caton trop cruelle.

L'anse de ceste coupe est faicte d'vn leurier
Haulsé sur le deuant, que le gentil ouurier
A si bien labouré, que la teste arrengee
Et mise entre ses piez, est si bien allongee,
Qu'estant sur les ergots estendu de son long
Il semble s'efforcer à boire dans le fond
De quelque ruisselet à la source argentine.

Or voyla le thresor de ma pauvre caffine,
Elle est encor pucelle, & sent encor du bois
La nouvelle fraischeur, & les artistes dois
De ce gentil ouurier (a), qui tailla l'engraueure,
Et ce vase embelli de si iuste emboucheure.

a. Var.: *De ce gentil Bougard.....*

le la mets contre toy, pour pareille valeur
 Que l'arc & le carquois : si ton gaigne est meilleur
 le mettray le surplus. Mais ie voy, ce me semble,
 Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce tremble, (1)

*a. Var.: à l'ombre de ce tremble,
 Quelque Diuinité, car vne horreur ie sens
 Qui me fait herisser & chanceler mes sens.
 Vne froide sueur s'escoule de mes veines,
 Qui me glace le sang : les choses ne sont vaines.*

BELLIN.

*Le presage est certain, car ie sens comme toy
 Rouler vne frayeur haut & bas dedans moy :
 l'ay crainte que ce iour ne couue que tristesse.*

THOINET.

*Ha, Bellin, ie la voy, ha! c'est vne Deesse :
 Ie recognoy ses pas, son visage & sa vois.
 Il y a du malheur espandu par ces bois,
 Car elle est des Bergers messagere fidele :
 Mais tousiours apportant quelque triste nouvelle.*

BELLIN.

*Ha, Pan, Dieu des forests, oncques ie n'eus cet heur
 De recevoir de toy quelque douce faueur,
 Contre le ciel despit ta puissance est mal seure :
 Nous auions entrepris de chanter par gageure
 L'vn à l'autre à l'enuy, mais tousiours le destin
 Sur le point du plaisir nous coupe le chemin.*

THOINET.

*Approchons mon Bellin : les Dieux sont accostables,
 Nous entendrons au vray ses plaintes lamentables. (1)*

1. Ici commençait la Complainte de la Nymphé, qui se retrouve à la fin de la deuxième Journée de *la Bergerie*. Les vers que nous donnons en variante raccordaient la première partie de l'éplogue

Perot ce grand cheurier : c'est luy, ie l'entreuoy,
 C'est le iuge, à propos, & de toy & de moy,
 Il luy fouvient encor de l'ancien ramage,
 Jamais il n'oublira le train du pasturage.

BELLIN.

Hà, Perot, le Dieu Pan d'vn regard adouci
 Puisse ceillader tes Boucs, & de toy ait fouci.

PEROT.

Hé, qu'avez-vous, garçons?

TOINET.

Il nous est pris enuie
 De chanter l'vn à l'autre en faueur de l'amie,
 La gageure est ia faicte, il ne faut que chanter,
 Tu feras nostre iuge, il te faut escouter :
 Tu verras vne coupe & vn carquois d'yuoire,
 Le loyer de celui qui aura la victoire.

PEROT.

J'ay l'oreille vn peu sourde (1), haulsez vn peu la vois,
 Et vous feyez tous deux à l'ombre de ce bois.

TOINET.

Tout est rempli du nom de Iupiter,
 S'il faut chanter, par luy seul ie commence :
 Par luy la terre & le vague de l'air
 Est habitè & plein de sa puiffance.

BELLIN.

Ie porteray mon front de lauriers verds
 Toufours couuert, c'est l'arbre que ie prise :
 Car Apollon a fouci de mes vers,
 Il me cherist, il m'aime, & fauorife.

avec cette Complainte, pour former le *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*.

1. Ce sont toujours les mêmes personnages. Perot est bien Ronard, et sa surdité le fait encore mieux reconnaître.

TOINET.

L'eau de la Sarthe, & les riuës du Clin,
Et l'ombre espais de la verte Gastine,
Seront tefmoins comme i'ay le cœur plein
Du nom aimé de ma belle Francine (1).

BELLIN.

Ces lauriers verts, où le vent de Zephyre
Niche en tout temps, & les oifeaux de l'air,
Sçautent le nom pour lequel ie soupire,
Mefmes ces rocs ne le pourroyent celer.

TOINET.

De ces peupliers les estorges empraintes
Portent fon nom engraué de mes dois,
Toufours croiffant comme croiffent mes plaintes,
Qui de douleur font larmoyer ces bois.

BELLIN.

L'entour poly du flageol que ie porte
Est engraué des lettres de fon nom :
Si ie l'embouche, il faut que ce nom forte,
Dieux ! ie ne puis chanter autre chanfon !

TOINET.

Sur le Printemps les brebis camufettes
Dedans les prez ne recognoiffent mieux
Le trefle espais, ny le thym les auettes
Entre les fleurs, que ie cognois fes yeux.

BELLIN.

Aux fleurs le vent, aux espiz meurs la greffe,

1. *Gastine*, forêt du pays vendémois chantée par Ronsard. *Clain*, petite rivière qui coule près de Poitiers où Baif connut la maîtresse qu'il a célébrée dans *les Amours de Francine*. Une visite de Baif à Francine fournit à Ronsard le sujet de ce charmant épisode du second Livre de ses Amours, *le Voyage à Tours*. (Voir Commentaires de Remy Belleau.)

La grosse pluye au verd bourgeon qui poind
 Donne la mort, & à moy l'œil de celle
 Quand par courroux ell' ne m'œillade point.

TOINET.

De faule amer se paiffent les cheureaux,
 Et les bleds verds de celeste rofee,
 De thym l'abeille, & d'herbe les aigneaux,
 Moy d'vn baifer de sa bouche fucee.

BELLIN.

Le petit fan ne cognoist mieux sa mere
 Au temps nouueau en luy fuçant le pis,
 Ny le berger son chien & sa louuiere,
 Que moy les yeux de celle qui m'a pris.

TOINET.

I'ay de Perot vne toifon houpee
 De laine blanche, & la peau d'vn cheureau
 De mainte marque en rond entrecoupee,
 C'est pour Caton, car le present est beau.

BELLIN.

I'ay de Bellot vn tortis d'amaranthe,
 De mariolaine, & de passeuelours,
 De pouliot, de narcisse, & d'acanthé,
 Ce beau present fera pour mes amours.

TOINET.

Au plus matin la gaye sauterelle
 Ne se paist mieux de l'appast faououreux
 Qui vient du ciel, que des yeux de la belle
 Se paist mon cœur doucement langoureux.

BELLIN.

Ma Francine est plus fraische que la rose,
 Et sa couleur plus blanche que le lis,
 Plus beau le teint de sa léure declofe,
 Que les œillets au poinct du iour cueillis.

TOINET.

Fuyons, bergers, & menons paître ailleurs
 Nostre troupeau, & quittons la mufette,
 Le fier serpent est tapy dans ces fleurs,
 Fuyons, bergers, ie voy qu'il nous aguette.

BELLIN.

Comme des prez la parure est vermeille
 Au mois d'Auril, m'amour est tout ainsi,
 Et le miel doux que nous confit l'abeille
 Dedans sa bouche, est en la sienne aussi.

TOINET.

Plus qu'un cheureuil ma Francine est fuyarde,
 Plus que le vent ou le coulant d'une eau :
 Plus dedaigneuse & cent fois plus hagarde
 Que celle-là qui devint un roufeau.

BELLIN.

Ma Catelon à la course s'esgale
 Au ieune cerf lancé de son repos :
 De cruauté à la Vierge, en Theffale
 Qui en laurier fist reuerdir ses os.

TOINET.

Si le Dieu Pan en rien ne fauoise,
 Ny mon flageol, ny ma mufette aussi,
 J'ay mon lanot (1) qui la vante & la prise,
 Et qui de moy a toufours eu fouci.

BELLIN.

Si le Dieu Pan n'a de moy cognoiffance,
 J'ay mon Charlot (2) qui m'ocillade en son lieu,
 C'est mon feul bien, c'est ma chere esperance,
 Je l'aime aussi, car c'est un demi-Dieu.

1. *Lanot* désigne toujours Jean Daurat, son maître.

2. Le cardinal Charles de Lorraine, « l'Apollon des beaux esprits de son temps. »

TOINET.

Fuyons bergers, fuyons la troupe armée
De ces freslons, que ie voy peu à peu
Passer l'espais d'une nue enfumée
Qui fort d'un chefre où on a mis le feu.

TOINET.

C'est mon Ianot qui fait que ie fredonne
Sur mon pipeau à l'ombre de ces bois,
Il daigne bien s'abaïsser quand ie sonne,
Pour escouter les douceurs de ma vois.

BELLIN.

C'est mon Charlot qui fait que ie soupire,
C'est à luy seul que ie dresse mon vœu :
Par luy ie vy, sa faueur me retire
L'esté sous l'ombre, & l'hyuer pres du feu.

TOINET.

J'ay mon Ianot qui tousiours me fait place
A l'ombre frais, & fournit de rouseau,
D'huile & de fil, & de cire mollasse,
Pour affuter les trous de mon pipeau.

BELLIN.

C'est mon Charlot, qui m'a de son laitage
Tousioursourny, & n'a iamais permis
Que l'eusse faute ou d'œufs ou de fromage,
Et au troupeau des bergers il m'a mis.

TOINET.

De leurs toreaux la tortisse ramée,
Leurs pasturons puissent iaunir en or :
Leurs eaux, leurs prez, & leur terre semée
Soyent de rubis & de perles encor.

BELLIN.

Que de leurs boucs les barbes & les cornes,
Et le long poil se changent en or fin,

De leurs paffis les caillous & les bornes
En or maffif, & leurs ruiſſeaux en vin.

PEROT.

Bergers, le fouuenir d'une maiftreſſe belle
Fait toujours inuenter quelque chanſon nouvelle :
Vous me ſemblez égaux, & à voſtre chanter
Il me fouuient de voir corne à corne luter
Deux belliers eſchauffez iuſqu'à perte d'haleine,
Ne voulant point quitter le troupeau ny la plaine.
Or vous eſtes amis, vous n'avez pas chanté
L'un à l'autre pour gain, ny pour eſtre vanté
D'auoir de ſon ami defrobé quelque gloire,
Il faut partir le gain, & partir la victoire.
Et quant aux gages mis, Toinet merite bien
D'auoir le tien Bellin, & toy d'auoir le ſien.
Mais deſia le ſoleil du fommet des montagnes
Peu à peu ſe defrobe, & deſſus les campagnes
On ne voit plus brouter ny chéures ny cheureaux,
Les bouuiers amafſez remmenent leurs toreaux :
Bergers, il ſ'en va tard, ie crains de faire attendre
Trop long temps à ſouper ma bergere Caſſandre.

Pendant ce diſcours, qui n'ennuya gueres à
ces Bergeres, huit heures ſonnent, & ſoudain
toute la compagnie ſort de la terrasse & donne
le bon ſoir à ceſte venerable princeſſe, chacun
ſe retirant à ſon logis, ie deſcens comme les
autres ceſte faſcheuſe deſcente, & perdis ma
compagnie. Or à fin que ſçachiez l'aſſiette de
ce lieu, comme i'auois entrepris de vous dire
dés le matin, il y a au pié de ce chateau vne
petite villette (1) ceinte de murailles, & de la
Marne, qui va lechant ſes bords : ceſte ville eſt

1. Joinville.

riche de toutes les commoditez que les bergers, cheuriers, bouviers, laboureurs pourroyent souhaitter, fust pour trouver panetieres ouvees & tailles au poinçon avec leurs écharpes, colliers heriffez de cloux pour les mastins, houlettes tournées, polies & bien ferrees, fust de pince, fust de crochet : musettes au ventre de cerf à grand bourdon, embouchées de cornes de daim, ou de laton, fleutes, flageolets de canne de furcau, d'escorce de peuplier, cages d'ozier & de ronces escarrees & pertuisées avec vne brochette rougie au feu, & ecliffes de petits barreaux de troinelle pelee, garnies de cocasses de limas, pour servir d'abreuvoir & d'augettes pour les oiseaux, couples de crein de cheual, sonnettes, tests, longues, veruelles, petites prisons de ions mollets, pour enfermer des sauterelles, ceintures, rubans, bracelets, vans, fleaux, ecliffes, oules, bartes, terrines, tirouers, & toutes sortes de vaisseaux propres à la bergerie, vacherie & labourage. Entr'autres ie vey vn Berger, qui manioit le tour si proprement que les petits vases qui se deroboyent de ses doigts estoient si delicatement tournez & polis, que les pressant doucement de la léure ils se ployoyent & obeissoient comme le plus fin papier qui se trouve, encore qu'ils fussent de buis, de corneiller, d'yuoire, de corne de buffe, d'ebene, ou d'autre bois. Ce Berger estoit si parfait en son art qu'il tournoit les moleures des chapiteaux de colonettes en quarré, en triangle, en oualle, & en toutes figures. Je vous descriray vn chef-d'œuvre qu'il fist de sa main : C'est vn baston que luy-mesme auoit inuenté, vous iugerez par ce que ie vous en diray s'il est beau : La poignée est de corne de cerf, blanche, polie, & bien arrondie sur le tour; l'en-

tour de ceste poignée est tracé de sept lignes & sept espaces, desquelles y en a six de même longueur : la septiesme est plus longuette que les autres, & c'est celle qui monstre & marque les heures, devant midy en descendant, & celles qui suyent apres en montant. Les douze signes du zodiaque sont compris dedans les six espaces en montant iusques au solstice d'Esté, & six en deualant. Ces six lignes sont tirées egales en longueur & paralleles, mi-parties d'une ligne plus courte: puis entre ses diuisions, qui sont douze, y a encore deux petites lignes & trois espaces, qui ne sont que marques ou points, lesquelles contiennent entre elles l'espace de cinq iours, lesquels multipliez six foix, font trente iours, ou trente degrez, que tient chacune espace, ou signe du zodiaque, lesquels mis ensemble, font le cours folaire, ou vn an entier. Il y a d'autres lignes tortues, qui tournent obliquement, marquees & tirees sur celles qui tombent à plomb : par elles se cognoist la hauteur du Soleil, chaque heure, chaque iour, & chaque signe, selon le cours d'iceluy. Par le mouuement du chapiteau ou pommelle inferieure ouurât vne petite eguille qui s'y emboiste, & l'arrestant au iour & signe du mois, tenant aussi le baston perpendiculairement, on cognoist les heures & minutes par l'ombre du Soleil. La haute pommelle est faite de bois d'ebene, où sont marquees douze espaces contrefaites en petits goldrans, lesquels par le subtil mouuement d'une calamite ou eguille aimantee enseignent les quatre diuisions de la terre, le Leuant, le Ponant, le Midy, le Septentrion. Les huit qui restent descouurent les vents constants & inconstans, & monstrent le chemin que l'on veut tenir par tout le monde. Le tige de ce

baston se met en quatre pieces, qui seruent de quatre fleutes à neuf trous, fort belles & bien cōpassées : ce que me monstrant ce gentil ouurier, se trouuerent quatre ieunes Bergeres, si à propos qui les accorderent, & chanterent ceste chanson.

CHANSON.

O cruel enfant
 Qui vas triomphant
 De mon cœur captif
 Qui tremble & chancelle
 Sous ta main cruelle
 Poureux & craintif :

Trois fois abatu
 Tu m'as combatu,
 Esclau à tes loix :
 Mais ceste victoire
 Seule a plus de gloire
 Que toutes les trois.

Vaincu des beaux yeux
 Doux & gracieux
 D'une, dont l'ardeur
 Et la chaste flame
 Va brulant mon ame,
 Et seiche mon cœur.

Or que l'apperçoy
 Que ie n'ay de toy
 Ny trefue ny paix,
 Amour, ie deteste
 Ta flamme celeste,
 Ton arc, & tes traits.

Puis que ce doux feu
S'esteint peu à peu,
Qui chaud me bruloit,
Sain ie me retire
Du fascheux martyre
Qui me trauailloit.

Si ta cruauté,
De ma loyauté
Triomphe à ce coup,
Amour, ie despite
Tes pas & ta fuite,
Ta force & ton coup.

Plus ne me deçoit
L'œil qui me forçoit
En mes ieunes ans,
Plus ie ne m'abuse
D'une douce ruse
Qui trompoit mes sens.

Ce bel or frizé
Que tant i'ay prisé
Plus ne me tient pris,
Le lis & la rose
Sur ton sein éclosé
Me vient à mespris.

Ie quitte cet heur
D'estre seruiteur
A ta Delté,
Pour faire vn échange
D'un seruiteur estrange
A ma liberté.

Tu n'es qu'un trompeur,
Effronté menteur,
Qui traistre seduit
Par douce finesse
La tendre ieunesse,
Qui folle te fuit.

Tant que tu voudras
Tu te vanteras
Estre fils des Dieux,
Mais au vray ie pense
Que telle semence
Ne croist dans les cieux.

Ton arc me desplaist,
Rien plus ne me plaist
Qui vienne de toy,
Tes feux ne me touchent,
Tes fleches rebouchent
Mouffes contre moy.

Mon œil preuoyant,
N'est plus larmoyant
En tes vains plaisirs,
L'ame qui s'appaise
N'est plus la fournaise
De nouveaux soupirs.

Va, contente-toy
D'auoir pris de moy
Et sens & raison,
Iamais ton enfance
N'aura de puissance
Sur mon poil grifon.

Après auoir chanté & reioint ce baston, ce gentil artizan m'enseigna comme il pouuoit seruir à arpéter, à prédre largeurs, longueurs, & hauteurs : à cognoistre quel chemin fait la Lune en vne heure artificielle, les distances des estoiles fixes de l'une à l'autre : comme le creux de la pommelle peut seruir à mettre crayôs & peintures liquides, & celuy des fleutes à mettre plumes, pinceaux, compas, esquierre, papier, pour designer paisages, villes, châteaux, & bastimens rustiques : pour mettre aussi petits coutelets, pour faire modelles à leuer fardeaux plus à l'aïse, releuer charrettes & chariots verriez : engins hydrauliques, pour puiser l'eau subtilement du bas en haut. Il me monstra aussi comme on trouuoit aisément la demy-toise sur le dos de ce baston, qui contient trois piez, chacun pié douze pouces, chacun pouce douze onces ou lignes : les marques en font d'yuoire sur le bois d'ebene : de ces trois piez on en fait la-toise qui est de six, on en fait la coudee qui est d'un pié et demy, la perche doublant la demy-toise huit fois : de l'autre costé on y trouue l'aune, côme de Paris, de Lyon, de Prouins, la canne & la brasse. Au reste il peut seruir pour aller par pays, & pour s'appuyer estât bien ferré par le bout d'embas, & bien encorné d'une belle corne de Daim. Voyla le baston que me donna ce gentil artizan : ce que ie n'ay voulu obmettre pour les commoditez d'un si gentil instrument. Or pour clorre & pour sceller ce beau iour d'un sceau & d'une marque memorable à iamais, ie vey dedans la prairie, sur les bords de la Marne, vne troupe de Nymphes portans le crespé d'or de leur cheuelure, flotant & ondoyant sur leurs espaules, cordonné seulement d'un petit ruban

de couleur, & ferré d'une couronne de peruanche : Je la peu fort aisément discerner du laurier, parce que la Lune lors fauorisoit mon bon-heur, luy ayant fait ceste requeste.

LUNE porte-flambeau, seule fille heritiere
Des ombres de la nuit au grand & large fein,
Seule dedans le ciel qui de plus viste train
Gallopes tes moréaux par la noire carriere :

Seule, quand il te plaist, qui retiens ta lumiere
D'un œil à demi-clos, puis la versant foudain
Monstres le teint vermeil de ton visage plein,
Et les rayons sacrez de ta belle paupiere :

Laisse-moy, ie te pry, sous le silence ombreux
De tes feux argentez au seiour amoureux
De ces rares beautez qui m'ont l'ame rauie,

Et cause que sans peur i'erre dedans ce bois
Vagabond & feulet, comme toy quelquesfois
Pour ton mignon dormeur sur le mont de Latmie:

Elles monstroyent l'une à l'autre, en toute priuauté (car elles ne me pouuoient appercevoir) leurs gorges, leurs gréues, & leurs feins. Entre autres i'en vey vn large, blanchissant, rehaussé de deux montagnettes soubpirantes d'un doux & mignard tremblement, abouties de deux petites fraizettes rougissantes sur le bout : le teint de ceste enfleure mignonne ressembloit vn vase de crystal comblé de lis & de roses, tant estoit naïfvement coloré. Toutes estoient en cotillons, l'une le portant iaune, l'autre verd, l'autre d'escarlatin violet, tissus en broderie de leurs chiffres & deuifes. Elles auoyent les piez

nuz sans chauffure, descourant quelquesfois en dansant vn talon qui ressembloit mieux vne rose attachee contre la base d'vne colonne, que ce que c'estoit : quelquesfois monstroyent vne gréue longue & droite, semblable à deux colonnettes d'albastre bien choisi, pour le soustien & fondement d'vne si noble architecture. Or ayât donné contentement à mes yeux, de si doux & si gracieux appas, il falloit bien que l'oreille receust quelque plaisir : & pour ne la laisser mal-contente, vne de la troupe commence vne chanson, mais non sans auoir esté importunee de ses compagnes, parce qu'elle asseuroit l'auoir trouuee en la pochette d'vne Bergere, qui la tenoit fort cherement, ayant esté composée en sa faueur en la personne de son amy qui souhaittoit la baïser : elle commence ainsi.

COMME la vigne tendre
 Bourgeonnant vient estendre
 En menus entrelas
 Ses petits bras,
 Et de façon gentille,
 Mollette s'entortille
 A l'entour des ormeaux,
 A petits noeuds glissante
 Sur le ventre rampante
 Des prochains arbrisseaux.

Et comme le lierre
 En couleurant se ferre
 De maint & maint retour
 Tout à l'entour
 Du tige & du branchage
 De quelque bois sauuage,

Espondant son raisin
 Deffus la chevelure
 De la verte ramure
 Du chefne son voisin.

Ainsi puiffé-je estreindre
 Ton beau col, & me ioindre
 Contre l'yuoire blanc
 De ton beau flanc,
 Attendant l'escarmouche
 De ta langue farouche,
 Et la douce liqueur,
 Que ta léure mignonne
 Liberale me donne,
 Pour enyurer mon cueur.

Sus donc, que ie t'embrasse!
 Auant, qu'on entrelasse
 Tout autour de mon col
 Le marbre mol
 De tes longs bras, maistresse :
 Puis me baife & me presse,
 Et me rebaisé encor
 D'vn baifer, qui me tire
 L'ame quand ie foupire
 Deffus tes léures d'or.

De moy, si ie t'approche,
 L'enteray fur ta bouche
 Vn baifer eternal,
 Continuel :
 Puis en cent mille fortes
 De bras & de mains fortes
 Sur ton col me liray
 D'vn nœud qui long temps dure,

Et par qui ie te iure
 Qu'en baifant ie mourray.

Si i'ay cet heur, ma vie,
 Ny la mort ny l'enuie,
 Ny le fomme plus doux
 Ny le courroux,
 Ny les rudes menaces,
 Non pas mefme les Graces,
 Les vins, ny les appas
 Des tables enfucrées,
 De tes léures pourprees
 Ne m'arracheroyent pas.

Mais fur la bouche tienne
 Et toy deffus la mienne
 Languiffans nous mourrions,
 Et passerions,
 Deux ames amoureufes,
 Les riués tortueufes
 Par deffus la noire eau,
 Courant dedans la falle
 De ce Royaume palle,
 En vn mefme bateau.

Là par les vertes prees
 De couleurs diaprees
 En ce royaume noir,
 Nous irions voir
 Les terres parfumees,
 Qui fans efre entamees
 Sous le coudre tranchant,
 De fecondes maimelles
 Les moiffons éternelles
 Sont toufiours épanchant.

Là toujours y foupire
 Vn gracieux Zephyre,
 Qui d'un vent doucelet,
 Mignardelet,
 Se ioué & se brandille,
 Se branche, & se pandille
 D'ailerons peinturez
 Sous la forest myrtine
 Et la verte crespine
 Des beaux Lauriers sacrez.

Là les lis & les roses
 De leurs robes déclofes
 Font renaître en tout temps
 Vn beau printemps,
 L'œillet & l'amaranthe,
 Le narcisse & l'acanthé,
 Cent mille & mille fleurs
 Y naiffent, dont l'haleïne,
 L'air, les bois & la plaine
 Embafme de fenteurs.

Là fur la riue herbeufe
 Vne troupe amoureuse
 Rechante le difcours
 De fes amours :
 Vne autre sous l'ombrage
 De quelque antre fauuage,
 Lamente fes beaux ans,
 Mais las! en ce lieu sombre
 Ce n'est plus rien qu'une ombre
 Des images viuans.

Je çay bien qu'à l'entree
 Vne troupe sacree

Clinera deuant nous,
 Et deuant tous
 Nous fera ceste grace
 De choisir nostre place
 Deffus de verds gazons,
 Tapissez de veruaine,
 De thym, de mariolaine,
 Et d'herbeufes toifons.

Je ſçay qu'il n'y a dame,
 Non celle dont la flame
 Vint la flame tenter
 De Iupiter,
 Qui s'offençast, cruelle,
 De nous voir deuant elle
 Nous mettre au plus haut lieu,
 Ny celle qui la guerre
 Alluma dans fa terre
 Fille de ce grand Dieu.

Ceste chanſon finie, ie demeure tout éperdu, tant pour la douceur de la voix larronneſſe de mon ame, que pour les parolles paſſionnees de l'amour. Et croy que ceste Nymphe auoit choiſi ce ſuget propre à ſes paſſions, autrement il n'eult eſté poſſible de ſi bien chanter & de ſi bonne grace, ſans eſtre époiçonnee de quelque amoureuse affection. I'ay ouy au mois d'Auril les accens redoublez, & tirez à longue haleine, & les fredons entre-coupez du Roſſignol, i'ay ouy le tin-tin des Cigales au mois le plus chaud de l'Eſté, i'ay ouy doucement gliſſer la roſee ſur les herbes emperlees de ſon degout, i'ay ouy entre deux môtagnes cauerneufes les vieilles querelles de la parlante Echo, i'ay ouy couché

dessus vn ruisseau, tapissé de verdure & calfeutré de mousse, le murmure d'une eau roulante à petits flots au travers de petites pierrettes & de grauois menu, i'ay ouy dedans le saint horreur des forests les plus obscures les chansons de Daphnis : mais, pour dire la verité, ceste voix estoit toute autre chose. Or de peur d'estre decouvert, i'eu patience derriere vn faule creux, où ie m'estois tapi, ou de frayeur, voyant tant de diuinitez ensemble, ou de peur d'interrope leur plaisir, ou sous l'esperance d'en entendre dauantage : mais ie ne demeuray gueres que soudain ie ne les veisse toutes au plonge fendre l'eau à coups de bras, puis soudain s'euanouir & se desrober de mes yeux. Enyuré de tant de plaisirs, enuiron les dix heures ie me retire en ma chambre pour prendre mon repos. Ie vous laisse à penser si ce dormir me fut plaisant & doux. Car si tost que le sommeil eut couuert de ses ailes humides la lasse & paresseuse paupiere de mes yeux, l'enchanteresse & charmeresse memoire de ce que i'auois veu & entendu ce beau iour, accompagné d'Amour, de plaisir, & possible de quelque passion, tous ensemble viennent suborner mes sens, faislant nouvelle recharge & nouvelle escarmouche à mes apprehensions. Car non seulement il me sembloit voir ce que i'auois veu, ouyr ce que i'auois ouy, entendre ce que i'auois entendu, admirer ce que i'auois admiré, mais ie pensois veritablement auoir tel heur, de continuer le plaisir de mes yeux. Mais las! Somme trompeur, trop ialoux de mon plaisir, & mortel ennemy de mon aise, vrayment à bon droit les Anciens te faisoient sacrifices, & parfumoyent tes autels d'encens & de pauot: tu n'es qu'une douce fume qui s'euanouist en l'air, tu n'es qu'une odeur passagere, qui

trauerfant nos apprehensions charme & enforcelle nos sens, tu n'es qu'un masque fantastique, trompeur. & menteur, deguisant le faux en apparence de vray. Hâ belle & trop amoureuse Aurore, tu pouvois bien demeurer ècore quelque temps en ta couche pourpree, frizottant le poil de ton mary grison, sans que l'Amour t'époinçonast de si tost nous ramener le iour. Hâ belles & gentilles estoiles, pourquoy n'avez-vous repouffé & mis en fuite les cheuaux du Soleil, sans mettre fin à mes songes si plaisans? Que pleust à Dieu que ceste nuit m'eust esté vne nuit perpetuelle, sans iamais pouuoir defiler mes paupieres pour œillader ce beau Soleil, & qu'un songe tel couuast eternellement deffus mes yeux. Et si me voulois faire tant de grace, le caressant ie dirois :

V IEN, Somme, vien, ton pouuoir n'est aux cieus,
 Rien n'y fommeille, & de l'humeur forcieri
 De ton pauot, arrose ma paupiere,
 Mon front, mon poil, mes tempes & mes yeux!

Charme le mal d'un charme obliuieux
 Qui me traueille, & fait que plus n'espere
 Mon pauure cœur, qui soupirant s'altere
 Et qui n'eut onc faueur d'esperer mieux.

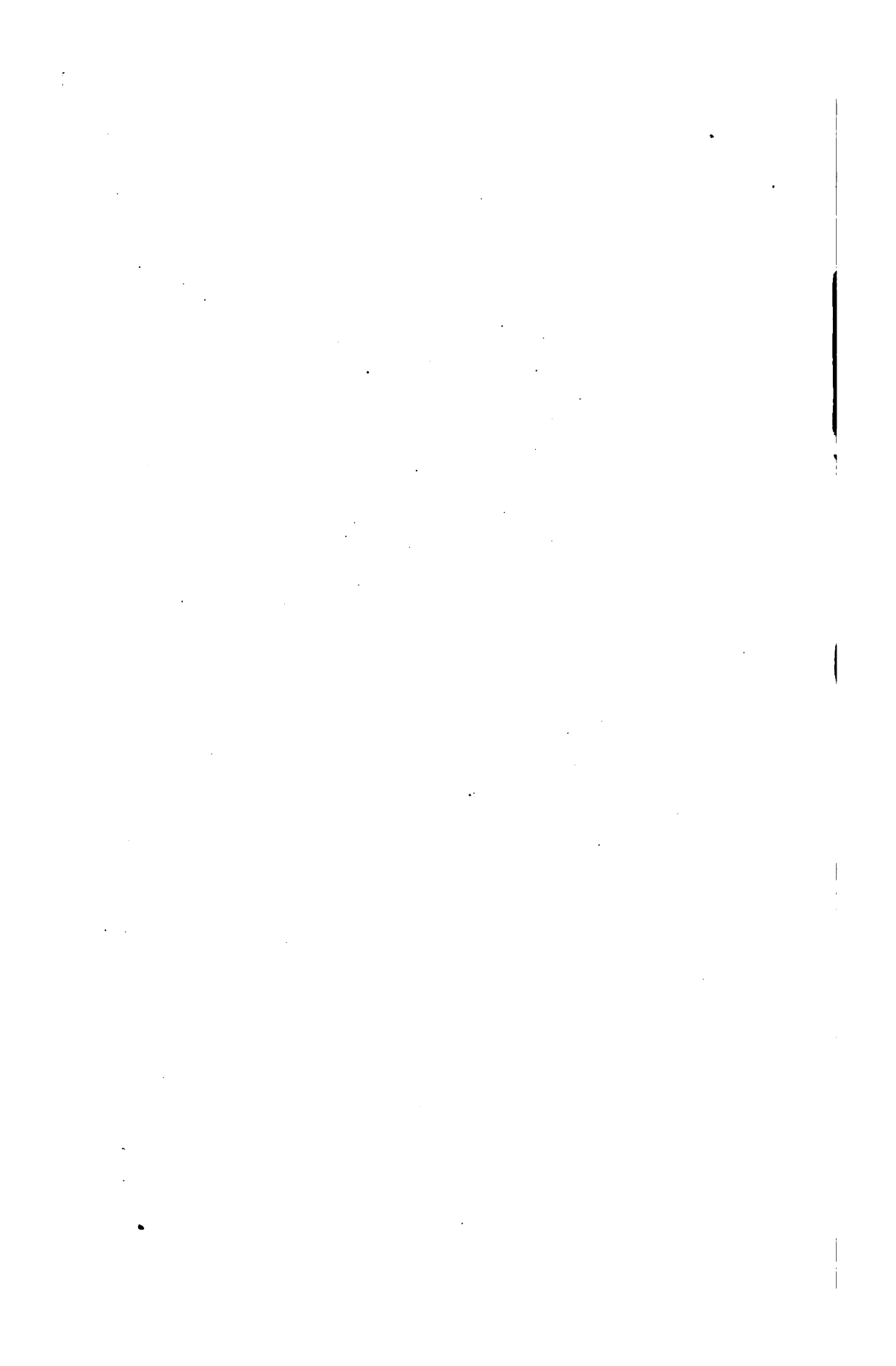
Vien donc à moy, & du vent de tes selles
 Euenta vn peu les angoiffes cruelles
 Qui sans pitié me minent iusqu'à l'os :

Et tous les ans, si tu m'es fauorable,
 Ce mesme iour i'espandray fur la table
 De ton autel, du miel & des pauots.

Mais quoy? ie cogneu lors que tout ce qui prend vie, & tout ce qui soupire sous ce grand ciel ne se peut continuer en son estre, & qu'il faut par necessité qu'il prenne quelque fin suyuant le fil ordonné de la main de ce grand Dieu. Ainsi ie passé ce beau iour & ceste douce nuit. Je vous prie, si toute nostre vie estoit dispensee en ceste façon, mesnageant les iours & les heures en tels plaisirs, sans offense, sans malheur, sans apprehension fascheuse, sans alteration de nostre naturel, francs & libres d'auarice, d'enuie & d'ambition, aurions-nous regret en mourant d'auoir vescu si doucement en ce monde?

FIN DE LA PREMIERE IOVRNEE DE LA BERGERIE.



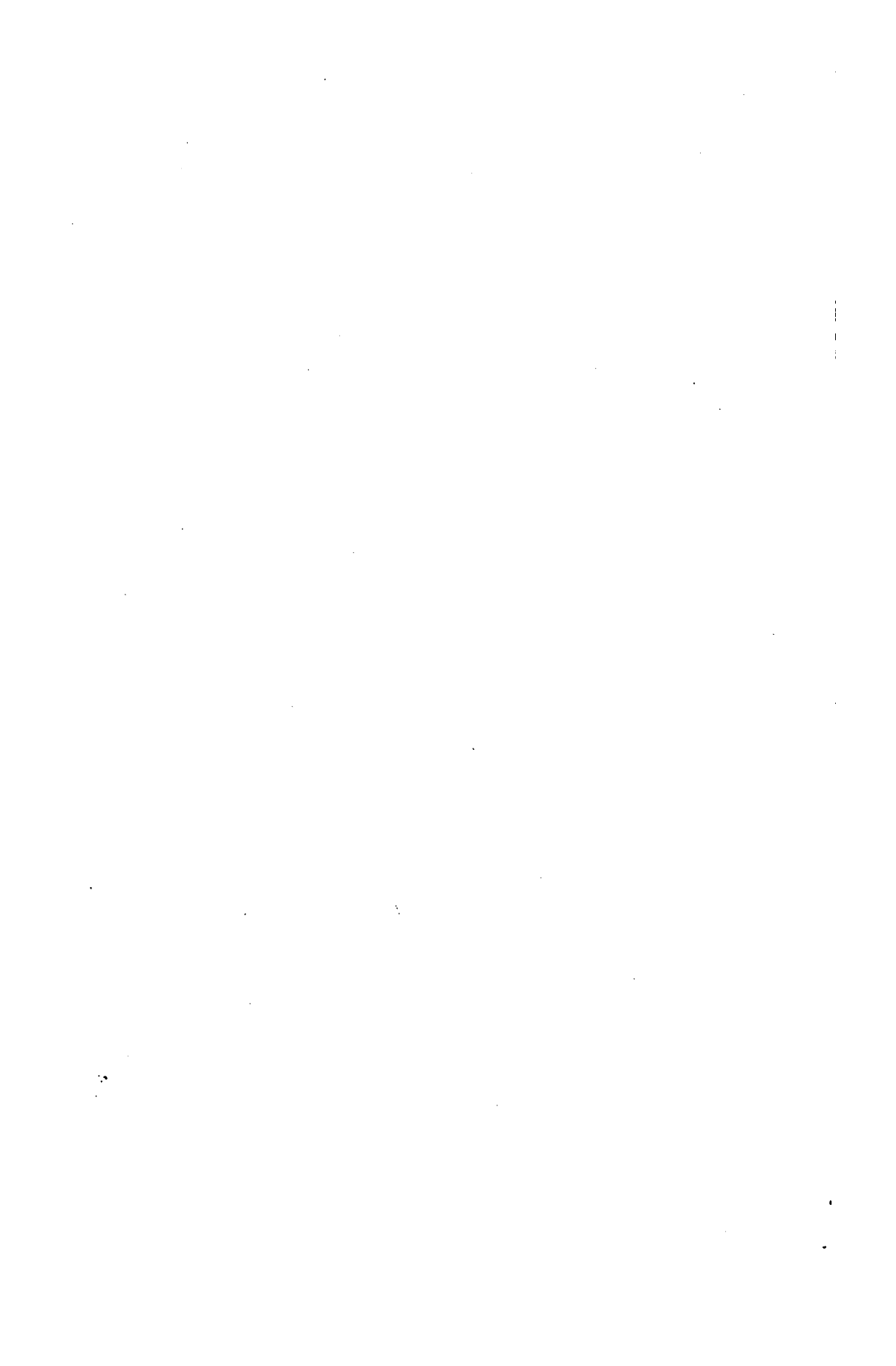


LA SECONDE IOVRNEE

DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.





A MONSEIGNEVR LOYS

MONSIEVR DE LORRAINE. (1)

MONSEIGNEVR, auffi tost que i'eus cet honneur d'estre appellé à la conduite, gouvernement & institution de Monseigneur le Marquis d'Elbeuf vostre cousin, ie me trouue (& presque sans y penser) au chasteau de Ioinuille sans liures, sans volonté d'estudier, & moins d'escrire, matté d'vne longue & fascheuse maladie, resolu de ne forger autre meilleure fortune pour l'aduenir, que d'employer ma vie, mon industrie, & mon labour à conduire & guider le gentil & magnanime esprit de mon seigneur & maistre, & faire

1. Monseigneur Louis de Lorraine, cardinal de Guise, archevêque de Reims, fils de François de Guise; mis à mort à Blois, par ordre de Henri III, le lendemain de l'assassinat de son frère Henri-le-Balafré (24 décembre 1588).

seruice tres-humble à vostre tres-noble & tres-illustre maison. Toutesfois comme malaisémét, & mesme à coups de fourche nous ne pouuons estranger ny bannir de nostre escurie, ceste premiere, ie n'ose dire vaine, affection d'escrire, ie croy, ou que le trop de plaisir & de loisir, ou la beauté naturelle du lieu & de la saison, ou bien l'honneste & douce conuersation d'une gaye & vertueuse compagnie, me remirent sur les erres de mes premieres brisees, commençant à faire tantost vn Sonnet, tantost vne Complainte, vne Eclogue, vne description, & ne sçay telles quelles fictions Poëtiques, selon l'occasion qui lors se presentoit, avec vne infinité de tels vains & petits arguments, & fugets de legere marque & de peu de valeur, de forte qu'estant en ceste ville, voulant recoudre ces inuentions mal coufues, mal polies & mal agencees, sans l'esperer ie trouue vn liure ramassé de pieces rapportees, chose veritablement qui n'a membre, ny figure qui puisse former vn corps entier & parfait. Toutesfois, Monseigneur, cognoissant la bonté de vostre doux & gracieux naturel, assure de la faueur que vous portez à la vertu & aux bonnes lettres, & que prendrez plaisir à recognoistre en la lecture de ce petit ramas, quelques traicts tirez & choisis des cendres de la venerable

Antiquité, j'ay bien osé luy donner iour sous vostre nom, & le vous presenter : esperant vous donner en peu de temps vn ouurage mieux tissu & ourdy de meilleure main. Priant Dieu, Monseigneur, vous donner très-longue & tres-heureuse vie. A Paris, ce douziesme iour de May, M. D. LXXII.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur

R. BELLEAV.



IN REMIGII BELLAQVEI
BVCOLICA.

*Pastorum Musam Damonis & Alphefbœi
Mirata in prato sæpe iuuenca suo est.
At quæcunque suo pastor canit Alphefbœo
BELLAQVEVS, mirans Gallia tota probat.*

IO. AVRATVS
Poeta Regius.



LA SECONDE IOVRNEE

DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.

AV plus matin renaissant la douceur
 & continuation de ces plaisirs avec
 l'entrefuitte de ce beau iour, ayant
 laué mes mains, ma bouche & mes
 yeux, d'eau fraîchement puisée de
 la belle & claire fontaine qui s'ourd de ce couf-
 tau, le genoil en terre, les mains iointes, la
 face vers le ciel, ie dresse mes humbles prieres
 à ce grand Dieu, auteur de tout bien, plein de
 verité, de iustice & de misericorde, fuyuant
 l'heureuse memoire des complaints & doleances
 de ce bon Iob, difant.

PRIÈRES. (1)

I.

DELIVRE-MOY de peine & de langueur,
 Mes iours font courts, ce n'est rien de ma
 vie :
 Qu'est-ce de l'homme? & d'où te viêt l'enuie
 D'en faire cas, & de l'aimer, Seigneur?

Pour l'esprouuer de moment en moment
 Tous les matins tu luy fais voir ta face,
 Le visitant des faueurs de ta grace,
 Et prens foudi meisme de son tourment.

Mais quand sera-ce, ô mon vray Redempteur,
 Que j'auray trefue, & que de ma faliue
 le pourray sain arroufer ma genciue,
 Et l'aualent refreschir ma douleur?

Dieu gardien, j'ay peché : mais pourquoy
 M'as-tu créé si contraire à toy, Sire,
 Que ce malheur me charge & me rend pire
 En combatant moy-mesme contre moy?

Oste, oste donc de ce pauvre perclus
 L'iniquité, haste-toy de m'absoudre!
 Car auffi tost que seray mis en poudre
 En me cherchant ne me trouueras plus.

1. Paraphrase de divers passages du *Livre de Job*. Ces vers ont été imprimés, sous le titre de *Prières et saintes Doleances de Job*, dans un recueil où figuraient des strophes et cantiques du sieur de Valagre, de la Maison-Fleur, Philippe des Portes, Joachim du Bellay, Ronsard et autres auteurs du temps. Ce recueil a paru en 1587 (Paris, Matthieu Guillemot).

II.

De viure plus ma pauure ame s'ennuye
Et se desplaist du malheur de sa vie :
Doncques, Seigneur, librement ie diray
Ce qui la tient de si pres affiegee,
Et en l'aigreur de mon ame affligee,
A toy, Seigneur, ainsi ie parleray.

Ne me condamne : il n'est pas equitable,
Ou me declare en quoy ie suis coupable,
Pour me iuger. Hé veux-tu reproouer
Et ruiner ta pauure creature,
De tes saints doigts l'ouvrage & la facture,
Et des meschans le conseil approuer?

As-tu les yeux de chair, comme nous, Sire?
Vois-tu ainsi que l'homme? & ton Empire,
Tes iours, tes ans, comme ceux des humains,
S'escoulent-ils? Et quoy? as-tu enuie
De rechercher si afrement ma vie
Veu que ne puis eschapper de tes mains?

III.

Tes mains m'ont fait & repesri de chair,
Comme un potier qui de grace gentille
Tourne en vaisseaux vne masse d'argille :
Puis tout soudain tu me fais trebucher.
Souuienne-toy, auant que me damner,
Que de limon & de bourbe fangeuse
Tu m'as formé, & qu'en terre poudreuse
Après ma mort me feras retourner.

Tu m'as coulé comme le lait nouveau,
Qui s'espaiffit & se caille en prefire,

De nerfs & d'os assemblé ma figure,
 Puis reueftu & de chair & de peau :
 Tu m'as donné & la vie & les ans,
 Me conduifant au fentier de ta grace,
 Et aux rayons de ta diuine face
 Guidé mes pas, mon eſprit & mes ſens.

III.

Combien ay-ie de forfaitures,
 D'offenſes iniques & dures?
 Monſtre-moy en quoy j'ay meffait,
 Et me declare mon forfait.
 Pourquoi me caches-tu ta face,
 Et me banniſſant de ta grace
 Deſtourne ton viſage amy,
 Me tenant pour ton ennemy?
 Veux-tu eſprouer ta puiffance
 Contre la fueille qui ballance,
 Qui chancelle & branle à tous vens?
 Quoy? me veux-tu liurer bataille,
 Pourfuyuant le chaume & la paille,
 Qui n'a plus d'humeur au dedans?

Hà! tu me tiens trop de rudeſſe,
 Seigneur, & fous ta main maifreſſe
 Le fouffre trop de paſſions,
 Trop de maux, trop d'afflictions,
 Et rigoureux de chaîne dure
 Tu tens mes piez à la torture,
 Et aux ceps qui ſont imprimez
 Deſſus mes talons décharnez.
 Et comme le bois mort ſe mine,
 Pourry & mangé de vermine,
 Tout ainſi ie vis en langueur :

Ou comme le drap d'une robe,
Où la tigne rongé & dérobe
Le fil, la grace, & la couleur.

V.

L'homme nay de la femme, en viuant peu de temps,
Est plein de mille maux & de mille tourmens :
Il est comme la fleur qui naissant est coupee,
Et fuit ainfi que l'ombre, & n'a point de duree :
Tu ne laiffes pourtant de luy porter faueur,
Le tirant avec toy en iugement, Seigneur.

Hé qui peut (finon toy) rendre vne chose pure,
Qui de nature est falle, & de femence impure?
Son âge est limité, & tiens par deuers toy
Le nombre de fes mois, dont la borne & la loy
lamais ne s'outrepasse. Esloigne-toy donc, Sire,
Et le laiffe en repos iufqu'au iour qu'il desire,
Autant qu'un creditur apres le long feiour,
Du beau iour qu'on luy doit fouhaitte le retour.

VI.

Sera-ce toy, qui fous la terre baffe,
Et au plus creux d'enfer me cachera,
Iufques à tant que ta fureur fe paffe,
Et ta rigueur, Seigneur, s'appaisera?
Dy-moy le iour que tu auras memoire
De moy, Seigneur, & que verray ta gloire.
Hé penfes-tu qu'homme fans ton fupport
Puisse reuiure apres qu'il fera mort?

L'attendray donc toute la vie mienne,
Iufques à tant que mon efchange vienne,

Puis m'appellant respondray à ta vois :
 Car bien te plaist l'œuure de tes fains doigts.
 Je ne fay pas dont ne sçaches le nombre,
 Sans toutesfois me tirer de l'encombre
 De ce peché, qui m'oppreffe & me nuit,
 Ne donnant trefue au malheur qui me fuit.

VII.

Mon haleine est devenue
 Si courte & si corrompue,
 Et la fin me presse tant
 Que ie ne voy plus que l'ombre,
 Et la fosse noire & fombre
 D'un sepulchre qui m'attend.

Les voisins qui m'accompagnent
 Ce font ceux qui me desfignent,
 Et tous se mocquent de moy :
 Mon œil tout honteux s'abaisse,
 Et demeure en la détresse,
 Seigneur, que d'eux ie reçoÿ.

Sauue-moy donc ie t'en prie,
 Et defen ma pauure vie :
 Loge-moy dedans ton fort,
 Puis vienne qui me combatte
 Main à main & qui m'abatte,
 Toufiours feray le plus fort.

Mes emprises font passées,
 Mes iours, mes vœux, mes pensées,
 Et tous mes desseins rompus :
 Le iour m'est nuit, & m'est claire
 La nuit au lieu de lumiere,
 Tant mes sens font corrompus.

J'ay fait mon lit en tenebres,
 Et sous les tombes funebres
 Je m'en vay tenir prison.
 La pourriture est mon pere,
 Les vers ma sœur & ma mere,
 Et le tombeau ma maison.

Où est donc mon esperance,
 Et qui a la cognoissance,
 Seigneur, de ce que j'attens,
 Sinon toy, qui seul embrasses,
 Qui tranches, & qui compasses
 Le ciel, les iours & les temps?

VIII.

Mes os font pris tout le long de mon dos
 Contre ma peau, & ma chair viceree
 En s'y collant s'est du tout retiree,
 Et ne fuis plus qu'une ordonnance d'os,
 Sauf eschappé des fieres destinees,
 Monstrant la peau de mes dents descharnees.

Prenez pitié, prenez pitié de moy
 Vous, mes amis, iusqu'à tant que ie meure :
 La main de Dieu m'a touché à ceste heure
 En sa fureur, ie le sens & le voy :
 Laissez-moy donc puis que Dieu me tourmente,
 Ne rongez plus ma charongne puante.

Que mon propos fust escrit en papier,
 Et ma douleur en pierre bien taillee,
 Ou d'un burin grauee & cizelee
 Sur vne table ou de plomb, ou d'acier,
 A celle fin qu'elle fust eternelle
 Et à iamais on eust memoire d'elle.

Je ſçay que Dieu vit eternellement,
 Et ſçay auffi apres que la vermine
 Aura rongé la chair de ma poitrine,
 Que de mes yeux le verray pleinement,
 Et ſe tiendra le dernier ſur la terre
 Haut eſleué pour nos pechez enquerre.

Lors ie verray là haut dedans les cieux
 Sa maieſté, & contemplant ſa face
 Me cacheray ſous l'aile de ſa grace :
 Et rien que luy ne verray de mes yeux,
 Pauvre pecheur, ayant mis l'eſperance
 De mon ſalut en ſa grande clemence.

IX.

Pourquoi m'as-tu tiré du fond de la matrice,
 Moy qui ne ſuis qu'ordure & que fange & que vice?
 Mort-né ie fuſſe mort, iamais œil ne m'eufſt veu
 Chetif comme ie ſuis, & ſerois auffi peu
 Que i'eſtois auant que d'eſtre :
 Car ſi toſt que ie vins naiſtre
 L'on m'eufſt du ventre au tombeau
 Porté comme en vn berceau.

Le nombre de mes iours eſt bien petit, ô Sire!
 Laiſſe-moy donc parler, permets que ie ſoupire,
 Et que ie me conſole auparauant qu'aller
 Aux lieux ſombres & noirs où me faut deualer
 Sous la terre tenebreuſe,
 Au lieu de la nuit ombreuſe,
 En ce lieu où eſt le fort
 Que tient l'ombre de la mort.

Au lieu où fans retour il nous conuient deſcendre,
 La proye du tombeau, des vers, & de la cendre :

Au lieu où le desordre & la sedition
 Exercent pelle-messe vne confusion
 Entre les nuits eternelles,
 Loin de nos lumieres belles,
 Dessous l'Empire d'horreur,
 D'ombres, de plaints, & de peur.

Ayant mis fin à mes prieres, fortant de mon logis, de bonne aduventure ie rencontre l'vn de mes plus familiers amis, auquel ie fey le discours de point en point, des fonges qui m'estoyent suruenus en celle douce & plaifante nuit. Sans y penser, ce gracieux propos nous desrobe la iouuenance d'autres entreprifes, de façon que nous nous trouuons à la porte d'un iardin le plus beau & le plus accompli qu'on pourroit souhaitter, soit pour le cöplant d'arbres fructiers, à pepin, ou à noyau, comme de pommes, poires, guignes, cerises, griottes, oranges, figues, grenades, pesches, auant-pesches, presses, persiques, pauies, perdigoines, raisins muscats, prunes de damas noires, blanches, rouges : bref de tous les meilleurs fructs & plus exquis qu'on scauroit recouurer en nostre France, aux saisons ordonnees par la prouidence de ce grand Dieu : soit pour la beauté du parterre, arrousé de trois fontainettes d'eau viue qui sourd des flancs de ce rocher, & qui fait vn canal de largeur d'une toise & demie, passant au trauers de ce iardin, enrichi de compartimens, entrelas, bordures, chiffres, armoiries, allees, clostures, cabinets, labyrinthes, berceaux, arcades, & de tous autres enrichissemens que l'œil pourroit souhaitter. Or ne voulant perdre l'occasion de ceste douce rencontre, ie me delibere de librement communiquer à ce mien amy

vne partie de mon labeur. Le premier qui se presenta, ce fut vne complainte de Promethee, attaché à bras estendus sur le mont Caucafé, dont luy fey lecture. Je vous laisse à interpreter, fous les echanges de ce temps, ce qui se peut entendre sous la peau de ceste fable tant celebre des anciens.

COMPLAINTE DE PROMETHEE. (1)

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD.

NOBLE race des Dieux, semence Titanine,
 Qui retires du ciel ta premiere origine,
 Cousine de ce Dieu qui porte à trois fourchons
 Vne fourche en sa main, la crainte des Tritons,
 Cousine de ce Dieu qui choisit en partage,
 Maistrifant ses puifnez, le celeste heritage.

Et toy, ô Terre, mere & des Dieux & des ans,
 Qui premiere enfantas l'audace des Titans,
 Si la pitié se loge en ta douce poitrine,
 Œillade tendrement ceste chair ta cousine,
 Ce ventre decharné, ces tendons & ces nerfs,
 La proye du tombeau, des ombres & des vers :
 Et si tu fens encor les douceurs d'une mere,
 Sonde iusques au fond l'apostume & l'vicere

1. « Quoique Bellesu ait toujours vécu dans la religion catholique, dit l'auteur de la *Bibliothèque française*, il a laissé échapper dans sa comédie intitulée *la Reconnoissance* un trait qui a rendu sa foi suspecte à quelques-uns. » Ce poème de Prométhée nous semble venir à l'appui de l'opinion émise par l'abbé Gouget : ne retrouve-t-on pas en effet, dans cet « audacieux » qui essaie de dérober un rayon du feu céleste pour animer son œuvre ; ne retrouve-t-on pas, dans la peinture de « cette misérable curée, » l'image de la foi nouvelle qui veut projeter son flambeau sur l'humanité, du protestantisme persécuté, anéanti, mais toujours renaissant et vivace ?

Qui me ronge le flanc, & voy ce pauvre corps
 Sans foye, fans poulmon, qui souffrant mille morts
 Ne ſçauroit trespaffer, tant il eſt miſerable.

Approchez donc, Couſins, & de main faorable
 Secourez voſtre ſang, ſecourez voſtre nom,
 Et le tige ſacré de la noble maiſon
 Dont vous eſtes iſſus, & que la nonchalante
 De vos cœurs pareſſeux n'efface la vaillance
 De vos premiers parens, qui vous ont rendus tels,
 De vous faire egaller preſques aux immortels.

Donc ne forlignez point, & que la ſeule gloire
 D'une entrepriſe braue eſleue la memoire
 De vos actes guerriers, imitant vos ayeux,
 Qui pour brauer le ciel eſchelerent les Dieux :
 Voyez ce pauvre corps, aux cymes raboteuſes
 De ces monts eſleuez en poinctes ſourcilleuſes,
 Lié, pris, garrotté, ainſi que le nocher
 Eſpianſ mont ſur mont la tempeſte approcher,
 Garrotte ſon nauire, & d'ancre & de cordage,
 Pour deſfier le vent, & les coups de l'orage,
 Qui va pouffant les flots iuſques au ciel profond,
 Puis les va recreuſant du ciel iuſques au fond,
 Renuerſant vn grand mont de vagues entaſſees,
 Battant & rebattant les coſtes empoiſſees,
 Et les flancs entr'ouuerts de ſon courbe vaiſſeau,
 Qui tremble à la mercy & du vent & de l'eau.

Secourez donc, Couſins, ceſte ame genereuſe,
 Ame trop fine & fiere, & trop audacieuſe,
 Qui premiere entreprit aller dedans les cieux
 Deſcouvrir les threſors que recelloyent les Dieux :
 Qui premiere entreprit d'une main larronneſſe,
 Meſme dedans le ſein, & ſous la main maĩſtreſſe
 De ce grand Iupiter, de deſrober le feu
 Pur, celeſte & diuin, aux hommes incogneu :
 Hommes vrayment groſſiers, faits & poĩtris d'argille

Molle, grasse, gluante, & terrestre, & fragile,
 Suiette à se caffer en cent & cent morceaux.
 Hommes sans sentiment, semblables aux vaisseaux
 Que le potier gentil d'une masse assemblée
 Façonne en esbranlant la course redoublée
 Du moyeu de sa rouë, & la tournant cent fois
 En ces vistes retours, les fait naistre en ses dois.
 Hommes sans air, sans feu, sans esprit, & sans ame,
 N'eust esté mon larcin qui rapporta la flame
 Du sein de Iupiter, la cachant dans le fond
 De la molle espaisseur qui fait enfler le ionc.
 Hà flamme malheureuse, & chèrement rauie!
 Flamme, en te rauissant tu m'as rauy la vie!
 La main de Iupiter, du monde l'artizan,
 Irrité contre moy, m'a filé ce lian,
 Forgé, tourné, trempé deffous la main ouriere
 De ce grand forgeron : inuention meurtriere,
 D'attacher membre à membre en tourment eternal,
 A gros clous aimantins, vn pauvre criminel.
 Hà cruelle industrie, & plus cruel encore
 Le meurtrier affamé, qui gourmand me deuore,
 Et qui fait que ie reste & de chair & sans chair,
 Hoste perpetuel de ce maudit rocher :
 Rocher, dure maison des plus dures Furies,
 Le sanglant eschaffaut de leurs forceneries.
 Donc pour me tourmenter, cet aigle, ce bourreau,
 Ce ministre ensouffré, ce carnacier oiseau,
 Qui couue sous le vol de son aile courriere
 De ce grand Iupiter la foudre & la colere,
 De trois iours en trois iours d'un vol triste & gaucher
 Vient d'ongles & de bec à couper, à hacher
 De mes poulmons enfler l'esponge renaissante,
 Et de mes creux boyaux la pliffure innocente.
 Miserable curee! & ce friant repas
 Fait naistre à chaque fois quelque nouveau trespas.

Puis quand il a gorgé son ventre infatiable
 Soudain reuolle au ciel, & d'un cry effroyable
 Ourrant son bec crochu & renflant ses poulmons
 Va remplissant cet air, ces roches, & ces monts,
 Desployant librement és celestes contrees
 Ses ailes de mon sang gloutement enyurees :
 Et faut que Iupiter serue de receleur
 A ce bourreau cruel, tyran de mon malheur.
 Puis quand mon estomac, mes boyaux & mon foye
 Decharnez ont rendu quelque nouvelle proye,
 Cet oiseau affamé, haue & palle de faim,
 Pour se paistre, goulû, se plonge sur mon sein,
 A fin de tirafter à secouffes mordantes
 Et d'ongles & de bec mes entrailles viuantes.
 Ainsi gardant l'arrest du deffin qui me fuit,
 Malheureux ie nourry celui qui plus me nuit :
 Et qui plus me tourmente, est que vif ie n'espère
 De pouuoir en mourant rompre ceste misere.
 Car mourir ie ne puis, souffrant en ces desers
 Tout le malheur commun de ce grand Vniuers,
 N'ayant plus doux voisins, en mes peines cruelles,
 Que Scythes, que rochers, que rigueurs eternelles,
 Que neiges, que frimas, que glace, que durté,
 Barbares de nature, & pleins de cruauté.
 Pour auoir detrempé de la terre amassée,
 A fin d'en façonner l'image compassée
 De l'homme, en retaflant la paste entre mes dois :
 Pour l'auoir animée & d'esprit & de vois,
 Pour auoir eschauffé ceste masse, de forte
 Qu'au sortir de ma main, elle qui sembloit morte,
 Commence à se mouuoir, commence à esbranler
 Ce limon detrempé qui s'efforce à parler :
 Pour auoir emprunté de la flamme celeste
 Dedans le ciel vouuté ! Les estoiles i'atteste
 Que ie ne l'ay pensé, ny fait, ny attenté

En mespris des hauts Dieux ny de leur maïesté.
 Car si tost que l'eu mis le feu dedans sa bouche,
 En foupirant trois fois, ceste idole farouche
 Prend couleur au visage, & voulant s'embellir
 Commence à s'animer, s'allonger, s'amollir,
 Commence à manier ceste ordonnance belle,
 Et comme vn ieune enfant ce fantosme chancelle,
 Marchant comme celuy que l'extreme chaleur
 D'vne fieure alteree, ou la froide rigueur
 Ont tiré de l'accez, qui ne peut ioindre ensemble
 Les genoux engourdis, ny le pié qui luy tremble.
 Les nerfs prindrent la force & tout le sentiment,
 Le foye le desir, & les poulmons le vent
 Qu'on aspire de l'air : l'ame & la fantasia
 Se mirent au cerueau, le plus chaud de la vie
 Se logea courageux au plus profond du cœur,
 Que le sang entretient en sa moite chaleur.
 En cent & cent rameaux se fourcha la grand' veine
 Pour rafraischir le corps, ainsi qu'vne fontaine
 S'escarte en cent ruisseaux & cent petits surgeons
 Pour arroser les prez & la motelle des ions.
 Pour liaison des os & de leurs emboitures
 Se firent des tendons, des nerfs & des coutures,
 Et des muscles aussi, à fin de s'abaïsser,
 Se mouuoir, se courber, s'allonger, se hausser.
 La main d'ongles s'arma, & les os se vestirent
 D'vne robe de chair, & puis vuides remplirent,
 Ainsi que d'vne graisse, ou d'vn suif surfondu,
 Leur vuide qui se creuse en rondeur estendu.
 La bouche s'entr'ouurit, & ceste viue idole
 Pouffe hors peu à peu le vent de la parole :
 Comme le Rossignol, qui sur le renouveau
 Apprenant à couper son ramage tant beau,
 Ne fait que gazouiller, & de sa voix foiblette
 Ne peut encor enfler sa petite gorgette.

Puis affeurant ses pas, il commence à marcher,
 A rire, à soupirer, se plaindre, se fâcher :
 D'un poil aspre & rebours la teste se herisse,
 Le coude, le iarret, & le genoil se plisse,
 La léure prend son teint, descourant au dedans
 Pour renfermer la langue vn double clos de dents,
 Le poil bien arrangé aux bords de la paupiere,
 Comme auirons couplez aux bancs d'une galere,
 Commence à s'allonger, puis defillant les yeux,
 Veit pour son coup d'essay la lumiere des cleux.

Il veit ce beau Soleil, l'œil de Dieu & du monde,
 Tournoyant dans le ciel : il veit la terre & l'onde,
 Les cerfs dans les forests, & les oiseaux dans l'ær,
 Et le peuple escaillé qui court dedans la mer.
 Il veit les monts vestus de fleurs toutes nouuelles,
 Et les champs arrosez de fecondes mammelles
 De fontaines d'eau viue, & d'argentins ruisseaux.
 Il veit dedans le ciel cent sortes de flambeaux :
 Il veit dos contre dos becheuet accouplees
 A l'entour de l'essieu, deux Ourfes estoilees.
 Il veit les yeux ardans, & les plis du Dragon,
 La Vierge port' epy, & la nauire Argon,
 Le Bellier, le Lyon, le Verseau Ganymede,
 Et le Cheual vollant sur le chef d'Andromede,
 Les cornes du Toreau, le Cancre, les Afnons,
 Mais ils n'estoyent encor nobles de ces beaux noms.
 Il veit sans entamer de la poincte mordante
 Ou du coutre ou du foc, la poitrine innocente
 De la Terre s'enfler, il veit son sein germer
 En fertiles moissons, sans peine & sans semer.
 Il veit sans s'estonner sur les plaines humides
 Et Glauque, & Panopee, & les sœurs Nereides
 La teste hors des eaux, mais il les veit de loin :
 Car les pins cheuelus n'auoyent senti le coin,
 Ny le tairiere encor, ny le fer des doloires

Pour creuser en vaisseaux & fustes & galaires.
 On n'auoit point encor, de voile & d'airon,
 Vollé dessus le dos & tranché le giron
 De Tethys la chenué, & ses ondes pucelles
 Librement estendoient leurs courfés éternelles,
 Sans crainte de s'enfler de tourbillons venteux,
 Ou de blanchir leur sein sous les flots escumeux.

Pour auoir donc pestri ceste noble figure,
 Qui contemple & qui voit toute l'architecture
 De ce grand Vniuers, qui fait hommage aux Dieux
 Et qui rend en mourant mon larcin dans les cieus,
 Qui a fait & basti des temples & des villes,
 Rangé les citoyens dessous les loix ciuiles,
 Et les peuples errans tous ralliés en vn,
 Fait fumer les autels d'encens & de parfum :
 Qui premier a trainé le coutre & la charrue
 Sur les flancs de la terre, & la teste cornué
 Des bœufs couplez au ioug, halletant & soufflant
 Sous le foc argenté qui les champs va taillant :
 Qui premier a trouué l'expérience humaine
 De partir en saisons & le temps & la peine
 Du simple laboureur, marié les rameaux
 De la Vigne fauuage aux branches des Ormeaux,
 Vogué sur l'Océan à rames et à voiles,
 Mesuré le Soleil, la Lune & les Estoiles :
 Bref, qui pour enrichir les premieres beautez
 Du monde mal-poli, a les arts inuentez.
 Donc pour auoir bien fait, las! faut-il que l'endure
 Attaché, malheureux, sur ceste roche dure,
 A gros crampons de fer & de piez & de mains,
 De cet oiseau cruel les affauts inhumains?

Ainsi se lamentoit l'imager Promethee
 Cruellement traité sur la cyme éuentee
 Du roc Caucaisien, n'ayant en son malheur
 Plus fidelle secours que la langue & le cœur.

Suyuant ceste longue & fraische arcade, ravis en admiration par la lecture de ces beaux vers, nous entrons dedans vn autre cabinet, qui fait l'encongnure de la pante de la muraille : là nous nous reposons, prenans plaisir à la lecture d'vn autre poëme. C'estoit la fable d'Ixion, dedans le ciel, naïfvement representé, qui fait l'amour à Iunon. Ce que Iupiter ayant descouvert, pour l'abuser luy contrefait vne feinte Iunon d'vne nuee, qu'il engroffa, pensant que ce fust celle qu'il poursuyuoit. De ce masque nasquirent les Centaures, figure de l'Amour ambitieux, ce que verrez mieux descrit par le discours de ces beaux vers : le poëme comméce en ceste sorte.

L'AMOVR. AMBITIEVX D'IXION.

Le chante d'Ixion l'emprise audacieuse,
 L'impudence, l'orgueil, & l'idole venteuse
 De la feinte Iunon, grosse de vent & d'ær,
 Ouvrage industrieux des mains de Iupiter :
 Qui seul entre les Dieux, plein d'amoureuse grace
 Et d'humaine pitié, pour purger son audace,
 Le ravit dans le ciel, luy faisant cet honneur
 De monstrier à ses yeux son espouse & sa sœur,
 La royale Iunon, & tant d'autres Deesses,
 Tant de diuinitez, tant de belles Princesses,
 Tant de rares beautez, tant de thresors cachez
 Dans ce palais voûté, tant d'honneurs recherchez
 Des hommes d'icy-bas, mais qui n'ont la puissance
 Sinon apres la mort d'en auoir cognoissance :
 Tant de rayons dorez qui roulent de trauers,
 Biaizant la rondeur de ce grand Vniuers :

Tant d'astres, tant de feux, tant de lumieres belles,
 Tant de ronds agencez sur les cornes iumelles
 De celle qui de nuit galoppe ses moreaux,
 Pour donner trefue au Dieu qui croupit dás les eaux :
 Tant d'animaux couplez, tant de flammes errantes,
 Tant de cloux attachez sur les voûtes roulantes
 Du lambris estoilé de lamperons sacrez,
 Sous le crystal voûté des pauillons dorez :
 Tant de cercles en cours, tant de feux, tant d'images,
 Transformez, bien-heureux, en estranges visages,
 Ourfes, Dragons, Serpens, Chéures, Belliers, Toreaux,
 Lyons, Aigles, Dauphins, Cancres, Poissons, Oifeaux :
 Et pour armer son fort, tant de venteux nuages,
 Gros de foudre, d'esclair, de tonnerre & d'orages,
 Tant de traits enfoufrez, la puiffance des Dieux
 Et de leur maiesté, citoyenne des cieux.

Heureux qui iouiffant de ces faueurs celestes,
 Bruslas de passions & de feux immodestes :
 Heureux qui iouiffant du fouuerain bon-heur
 Sauourois à longs traits l'ambrofine douceur,
 Et le nectar sucré de l'immortelle vie :
 Mais la fange mortelle, immortelle ennemie
 Des saintes puritez de la Diuinité,
 Te rendit ennemi de ta felicité :
 Et tant plus Iupiter se monstra fauorable,
 Moins tu luy fus courtois, honnefte & defirable.
 Car pour s'estre rendu trop familier à toy,
 Plus luy fus ennemi, & plus manque de foy,
 Abufant de l'honneur & de la courtoisse
 Qu'humain il te portoit, fans que la ialoufie
 Le trauaillaft en rien, ne pensant à l'erreur,
 Qu'ingrat, tu machinois pour fouiller sa grandeur.
 Car t'ayant inuité pour manger à sa table,
 Enyuré de nectar, & du mets defirable
 Dont se faoullent les Dieux, ofas bien malheureux

T'adresser à lunon, & en fus amoureux.

Amour, traître à sa race, allume dans ses veines
 Vn feu prompt & subtil, dont les chaudes haleines
 Luy alterent le sang, luy seichent les poulmons
 De soupirs eschauffez : ainsi que sur les monts
 Aux rayons du Soleil les neiges écoulees
 Se fondent peu à peu par les fraîches valees :
 Ou tout ainsi qu'on voit que les feux pallissans
 Saccagent les tuyaux des espiz iaunissans.
 Il voit la maiesté de son port venerable,
 Ses graces, son parler, sa façon accostable,
 Et ses yeux seulement dignes de contenter
 Les diuines ardeurs de ce grand Iupiter.
 Il voit sur son beau sein vne moisson de roses,
 Mille baisers mignars entre ses léures closes,
 Les crespillons frisez de ses beaux cheveux blons,
 Et l'yuoire polli de ses bras gros & lons,
 Le coral soupirant de ses léures mollettes,
 Vn sentier odoreux entre deux montagnettes,
 Vne façon gentille, vn fouris gracieux,
 Et le fourcil voûté, la gracé de ses yeux.
 Il sent le bafme doux des haleines soufflees
 De sa bouche vermeille, & de ses dents perlees :
 Bref, en fiéure d'amour, espie l'heure & l'heur
 D'aborder la Deesse, & luy ouurir son cœur,
 Trouuant à ses penfers si tres-heureux passage,
 Qu'oublant le deuoir, le seruice, & l'hommage
 Deuz à sa maiesté, il ose peu à peu,
 De rage espoissonné, luy descourir son feu.

Mais plus cache son mal, plus chetif il effaye
 De montrer sa douleur, & rengreger sa playe,
 Plus la voit plus il brusle, & plus il fuit ses pas
 Plus il tombe en erreur, & de vie en trespas :
 Se conformant ainsi que la torche enciree
 Qui s'amorce du feu, quand la meche enfoufree

S'esprend, la flamme glisse, & pourfuiuant sa pois
Deuore le coton, & la cire & le bois.

Amour sans fin le pousse, & la peur le retire,
L'vn le fait esperer, & l'autre le martyre :
Mais qui peut resister à l'effort de ce Dieu ?
Ce miserable amant trouue l'heure & le lieu
De tirer à l'escart ceste belle Princeesse,
Et luy dire en secret la douleur qui le presse,
Sans crainte que ce Dieu, qui d'vn bras punissant
S'arme dedans le ciel d'vn sceptre rougissant
A trois fillons de feu, élançast sur sa teste
Les traits auant-coueurs de sa fiere tempeste :
Sans crainte que ce Dieu, feure & fourcilleux,
Descourist les fureurs de ce fol orgueilleux
Comme il fist tost apres : car la chaste Emperiere
Depite, vergongneuse, & rouge de colere,
Accostant son espoux, luy dist de poinct en poinct
L'audace d'Ixion, qui viuement la poind.

« Quoy? dist-elle, faut-il apres estre irritée
De cent nouveaux larcins, que ie fois inuitee
Par vn traistre assassin, de fouiller ma grandeur,
Et les chastes flambeaux du lit de mon Seigneur ?
Moy, fille de Saturne, & l'espouse royale,
Et la sœur de ce Dieu, qui de main liberale
Verse de nostre ciel la manne & le miel doux
A ces hommes ingrats du bien qu'ils ont de nous ?
Hommes vrayment ingrats, impudens, pleins d'audace,
Indignes des faueurs de l'immortelle grace,
Indignes d'œillader la grande arche des cieus,
Et le flambeau doré de ce Dieu radieux :
Comme si leurs encens, ou leurs beaux sacrifices,
Leurs Boucs, ou leurs Toreaux, ou leurs grâds edifices
Sacrez à nostre honneur, nous pouoyent maistrifer
De leur donner secours, ou les fauoriser :
Comme si les odeurs des offrandes premieres

Importunant le ciel de leurs humbles prieres,
 Montassent iusqu'à nous, qui n'auons rien commun
 Auecque leurs autels, leurs Boucs, ou leur parfum. »

A tant met fin Iunon à ses iustes complaints,
 Quand ce grand Iupiter pour ses iustes attaintes,
 Ayant le sang esmeu, & le visage pers,
 Fist trembler deffous luy la Terre & les Enfers,
 En secouant le chef, promettant à sa femme
 Se venger promptement de ce meurtrier infame.
 Mais auant qu'esbranler la course à son tombeau,
 Le faisant à iamais en vn tourment nouveau
 Le bourreau de soy-mesme, inuente vne industrie,
 Pour finement tromper l'ardeur de sa furie.

Hé qu'est-il impossible à ce grand Iupiter?
 Pour mieux couurir sa ruse, il cache dedans l'air
 Vn fantosme venteux, figurant vne image,
 Sous le crystal enflé d'vn amoureux nuage.
 Il l'anime de vent, la reuest d'vne peau,
 Donne le teint vermeil à son visage beau :
 Prend la molle toison d'vne nue entassée
 A longs replis frisez, puis l'ayant ramassée
 En gros ballons enflés, en recourbant le dos
 La brasse, la pestrif, & la foule à poings clos :
 Puis l'ayant courroyée, & mollement trempée,
 Il en ébauche vn corps, en fait vne poupee
 Grosse de vent & d'air, toute semblable d'yeux,
 De couleur & de voix, de taille & de cheueux
 A la belle Iunon, à fin que la parole,
 Sous le masque emprunté de ceste vaine idole,
 Par ces menteurs attraitz tirassent Ixion,
 Pour luy enfler le cœur de vaine ambition.
 Et pour mieux faire voir ceste feinte forcierre,
 Luy mouille vne compagne, Iris la messagere,
 Luy bigarrant les doigts, les léures & le front,
 D'incarnat, iaune & pers, qui semblable la font

A celle qui courriere annonce les nouuelles
Des hommes d'icy-bas aux troupes immortelles :
A fin que sous le fard de ce corps mensonger
Pipast plus finement ce barbare estranger.

« Va, va, dist Iupiter, idole charmeresse,
Trouue cet amoureux, & dy que ta maistresse
L'attend dessus Athos, pendant que suis absent
Efcarté loin du ciel, & que le mal recent
D'une ialouse ardeur luy va troublant son ame,
Libre aussi bien que moy, de desrober la flame
De quelque doux larcin : puis presente à ses yeux
Ceste feinte Iunon, fantosme ingenieux. »

Ayant dit ces propos, ces feintes animees
De soubpirs & de voix, & des chaudes fumees,
Des sponges de l'air, noüant à coups de bras,
Fondent dessus le mont, & plongent à chef bas.
Iris reuolle au ciel, parfaict son ambassade
A ce pauvre amoureux, furieux & malade
D'estrange passion : mais ce discours menteur
Le fait tost esperer d'allenter sa fureur.

D'aïse doneques surpris, ceste feinte courriere
Le voile d'une nuë, & luy donnant carriere
Le guide droit au lieu où ceste image feint
L'attendoit pour tromper la rage qui le poind.
Car si tost qu'il la veit, cuidant que ce fust celle
Qui commâde aux honneurs de la troupe immortelle,
Il l'embrasse & la baise, & comme furieux
Luy presse l'estomac, mord la bouche & les yeux,
Les léures & le col de la feinte menteuse,
Appaisant les fureurs de sa flamme amoureuse
D'embrassemens legers, & d'un baiser pipeur
Sous le vif contrefait de l'image trompeur :
Suçotant, mordillant à petites secouffes
Le corail imité de ses deux léures douces
Sous le fard d'une peau. Hà trop outrecuidé,

Qui d'un vol trop hardi & follement guidé
 Tentas, audacieux, d'une fiere impudence
 Souiller de germe humain la celeste semence,
 Voulant mesler ta race à la diuinité,
 Qui n'a rien de commun à nostre humanité!
 Toy qui d'impiété ayant l'ame pollue,
 Couarde à la vertu, au vice resolue,
 Errante & vagabonde, & qui ne voit finon
 Mille bourreaux affreux pour defaire Ixion :
 Ne trouuant fur la terre homme ni Dieu propice
 Qui te voulut purger du sanglant malefice
 Dont tu es attaché, te rendant odieux,
 Et viuant & mourant, aux hommes & aux Dieux,
 Pour le meurtre affassin au sang de ton beau-pere
 Que tu fis trebucher, meü de froide colere,
 En vn torrent de feu, pour l'hostelage doux
 Qu'il esperoit de toy, gendre & nouuel espoux. (1)
 Car t'ayant inuité au relief de la noffe,
 Au lieu de le cherir tu luy creusé' vne fosse
 Couuerte par dessus, & poudree au dedans
 D'artifices de feu & de mouchons ardans,
 Qui le bruslerent vif, & le mirent en poudre :
 Ainfi qu'en vn fourneau, où l'on met pour dissoudre
 La miniere de fer, le feu gourmand & vif
 Deuore ce qu'il trouue & le brusle hastif.
 Mais le bon Iupiter, plein de toute clemence,
 Le tira dans le ciel pour purger son offense,
 Où le trop de faueur le rendit amoureux,

1. Ce récit est assez embarrassé. Il faut, pour le comprendre, se rappeler qu'Ixion, ayant épousé Dia, fille de Déionée, précipita son beau-père dans une fosse pleine de charbons ardents. N'ayant pas trouvé de prétre qui osât le purifier d'un tel crime, il se jeta au pied des autels de Jupiter, qui l'admit à sa table. Ixion, épris de Junon, tenta de la séduire. La pièce explique bien comment Jupiter substitua à la déesse une nuée, etc. Ce mythe a une origine hindoue.

Non pas en petit lieu, mais trop audacieux
 Il s'attaque à lunon, dont ne veit que l'idole :
 Prompt et iuste guerdon de son emprise fole,
 Qui le fist trop ofer, en fin le deceuant
 Embrassant pour le vray vne image de vent.

Or le germe bastard de ceste fausse estreinte
 Fist engrosser la nuë, & la rendit enceinte,
 Et ne vint à son terme, ains accoucha foudein
 D'un monstre si fertile, que le monde en est plein.
 Forcee elle aorta, & creua de grosseffe,
 Ayant le ventre plein de ceste pipereffe,
 Qui sous les faux attraits & faueurs d'un bon œil
 N'a rien dedans le cœur que le vent d'un orgueil.
 C'estoit Ambition, race prompte & legere,
 Qui courant çà & là, ainfi qu'une estrangere,
 Où le vent la conduit, n'a point autre dessein
 Qu'à forger sa fortune, & fuyure l'incertain.
 Heritiere des vents & fille de la Nuë,
 N'ayant rien sur sa peau qu'une apparence nuë,
 Qu'une montre du vray, sans arteres, sans cœur,
 Sans veines, sans poulmon, sans foye & sans chaleur,
 Qui voguant çà & là d'une vifte secouffe,
 Fait voile où la faueur, & le bon vent la pousse,
 Nourrissant au dedans, sans trefue & sans repos,
 Vn feu de soufre vif, qui bruste iusqu'à l'os.
 N'ayant dans l'estomac qu'estoupes alterees,
 A fin de donner vie aux flammes enfouffrees,
 Dont nuit & iour se paist, sans cesse desirant
 L'apparence d'honneur qu'elle va soupirant
 Ores par le desir, ores par ialousie,
 Ores par la grandeur, par force ou par enuie,
 Comme le vent la pousse en estranges hazards,
 Race qui tient encor des Centaures bastards,
 Qui premiers engendrez de l'idole feconde
 Coulerent icy-bas pour en peupler le monde.

Mais vouloir entreprendre en plus haut lieu d'honneur
 Qu'on ne doit esperer, le plonge en cet erreur,
 Outrepassant la borne & la iuste mesure
 Du pié qui le conduit, qui le guide & l'assure.
 Car les feux trop hardis & l'effort violent
 De ce Dieu qui l'enfla d'un orgueil insolent,
 Le firent pour exemple au plus profond abyme
 Exercer, malheureux, les peines de son crime :
 Pouffant, tournant, virant, hastant & pourfuiuant
 D'un malheur indomté, le mal qu'il va fuyant.
 Car le fuyant le suit, & la fuitte est la fuitte,
 Le tour & le retour des maux de son merite,
 Roulant à dos versé tantost haut, tantost bas,
 Les yeux deuers le ciel, & de teste & de bras
 De son mal renaissant les courfes eternelles,
 Piez & mains garroté sur les volantes aelles
 D'un roüet cramponné à gros liens de fer,
 Supplice inusité aux ombres de l'Enfer.

Toy doncques, Barquerol, qui à voiles hautaines
 Vogues sur l'Ocean des amoureuses plaines,
 Garde, ie te supply, que le trop de faueur
 Ne te face oublier & te hausse le cueur,
 Plus souuent abusant des graces attrayantes,
 Des humaines douceurs, des carresses riantes
 De quelque bon visage ou de quelque œil gentil,
 Qui te verse en l'erreur d'un estrange peril.
 Garde, ie te supply, que l'amoureux orage
 D'un gouffre perilleux ne te pouffe en naufrage.
 Si tu veux butiner, poursuy l'equalité,
 C'est le port d'asseurance, & la tranquillité
 Toufours y fait sejour : mesure ta puissance
 Iustement à ton pié, & iamais ne t'auance,
 Si tu cherches ton heur, d'entreprendre plus haut
 Où le desir te pouffe & la force te faut.

Or qu'Amour soit sans yeux, si faut-il prédre garde

De ne voler trop haut : car qui trop se hazarde
 En fin mal-auiſé trebuche d'un faux pas,
 Ne ſervant que de fable aux yeux du peuple bas.
 Et penſe que la main, la main induſtrieuſe
 De ce grand Artisan n'eſt point ſi pareſſeuſe,
 Qu'elle ne forge encor mille nouveaux tourmens
 Pour abaiffer l'orgueil de ces trop vains amans.

Ces beaux vers nous meirent en verve de la poéſie, nous guidant ſur les traces du iour de deuant pour aller en queſte de l'amour. Pourfuyant donc le tour de ce iardin, nous liſons les foupirs d'une Nymphé : & commencent en ceſte forte.

COMPLAINTE. (1)

L faifoit tard, & ia la nuit muette
 Alloit courant ſous ſon aile brunette
 D'un voile obſcur la poincte des rochers :
 Ia ſur la mer les timides nochers
 Auoyent dreſſé le timon & les voiles
 A la faueur du ciel & des eſtoiles,
 Qui trembloiyent ſur le coulant de l'eau,
 Au luſtre d'or d'un beau croiſſant nouveau :

1. Cette pièce et celle qui la ſuit avaient été primitivement publiées ſous le titre de *l'Innocence prifonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Une troiſième, *la Vérité fugitive*, devenue *Chafeté* (v. note p. 87, 1^{re} Journ.), complétait ce recueil (in-4^e, 1661, ſans nom d'imprimeur). Les variantes que nous donnons ſont empruntées à cette édition.

l'Innocence prifonnière eſt un plaidoyer en faveur du prince de Condé, après ſon arreſtation aux États généraux d'Orléans et ſa condamnation à mort (1660). On ſe rappellera que Condé était ſeigneur de Nogent ; c'eſt à ce titre que le poète nogentais, attaché à la maifon de Guife, pouvait encore défendre la caufe de l'ennemi de ſes illuſtres protecteurs.

Quand tout foudain de la mer azuree
 Je vey fortir vne Nymphé sacree
 A demy corps sur les flots paroiffant,
 Ainfi qu'au ciel paroiffoit le croiffant,
 Qui frizotoit d'une main longue & belle
 De fes cheueux vne blonde cordelle,
 A filons d'or vaguement efpandus,
 Et deffus l'onde en ondes efpandus :
 Puis entr'ouurant vn rang de perles fines,
 Va foupirant ces paroles diuines,
 Croiffant les bras, & iettant l'œil aux cieux,
 Et de tels mots fe lamentoit aux Dieux :

« Dieux, qui verfez de cruches argentees
 Dedans ces flots, les courfes indomtees
 De cent ruisseaux & cent fleuves cornus :
 Dieux, qui ramez sur les replis chenus,
 Et qui traidez fans timon & fans hune
 Avec les vents, le coche de Neptune :
 Et vous, Tritons, qui d'un cor esmaille
 Allez soufflant sur le dos efcaille
 De ces Dauphins : & vous, belles Naiades,
 Tournez vers moy vos piteufes œillades,
 Et entendez mes plus aigres douleurs,
 Compagnes, las! du cryftal de mes pleurs.

» Vous auez veu deffus les riués molles
 Ariadné perdre au vent fes paroles,
 Et de Thetis entendu les regrets,
 Pleurant fon fils le plus vaillant des Grecs :
 Efcoutez donc la voix triste & dolente,
 Et les regrets d'une Nymphé innocente,
 Qui maintenant n'a fecours ny recours,
 Pour se douloir, qu'à ces flots qui font fourds.
 Les bois, les rocs, & les verdes campagnes,
 Et le fommet des plus hautes montagnes

Sont les tefmoins de cet outrage mien,
Mais de l'entendra ils ne m'ont fait ce bien.

» Donc maintenant vous, ondes eternelles,

Or que foyez de nature cruelles,
Efcoutez-moy, & vous humbles Zephyrs,
Lors que ferez enflez de mes foupirs,
Portez foudain deffus vos ailes peintes
Iufques au ciel mes languiffantes plaintes,
Puis que çà bas rien ne me peut venger,
Ny de mon chef ce malheur efranger.
C'eft donc à vous à qui ie me vien rendre,
Puis que la terre a defdaigné d'entendre
Ma iufte plainte, encor que de ma vois
Soyent animez les rochers & les bois,
Qui, poffible eft, rechanteront l'outrage
Fait à l'honneur de mon chafte courage (a),
Que i'ay fouffert atteinte fous la main
D'vn faux rapport doublement inhumain.

» l'eftoy contente, & viuoy bien-heureufe,
Seule à par moy, tant foit peu foucieufe
De la grandeur, encore que tel lieu
Me fust donné de nature & de Dieu.
Car ie n'eus onc l'aile tant abaiffée
Que ie ne l'euffe aifément auancee
Et mife au vol librement parmy l'ær,
Si retranché ne m'euffe le voler :
Rien que la paix & la crainte diuine
N'auoit entree en ma chafte poitrine,
Rien plus apres ne commandoit fur moy
Que le feruice & l'amour que ie doy
A mon Seigneur, que garderay fidelle (b)

a. Var. : *De mon haut parentage....*

b. Var. : *L'amour de mon Roy,
Que i'ay gardé & garderay fidelle....*

Jusqu'à la mort, tant foit-elle cruelle :
 Allez par tout la preuve se respand,
 Pour tesmoigner de la foy de mon sang.
 Mais tout soudain la desloyale Enuie,
 Jalouse, hélas! des douceurs de ma vie,
 Vient s'opposer à l'heur de mon repos,
 Vient à troubler & ma chair & mes os,
 Mon cœur, mes sens, & de mon innocence
 Veut triompher, ainsi que de l'offense.

» Donc ce fut toy, qui trahis le bon-heur
 De mon repos, Enuie au double cueur,
 Vieille marâtre, affreuse & descharnee,
 Aux piez boiteux & à l'eschine ernee,
 Qui paiz ton foye en la chair des serpens,
 Tousiours portant la rouille sur les dens,
 Dedans les yeux vne traistresse œillade,
 Dans l'estomac vne humeur aigre & fade,
 Dessus la langue vne peste, vn erreur,
 Sur le visage vne palle frayeur,
 Dedans la main mille & mille fagettes,
 Mille boucons, mille flammes secrettes,
 Dont le plus iuste & mieux cognoissant Dieu
 Honteusement icy perdrait son lieu.

» Donc ce fut toy, ambitieuse & braue,
 Qui de parler & d'apparence graue
 Te vins affeoir dessus mon pauvre chef,
 Logis mal-propre à si traistre mechef :
 Car ie n'eus onc si mauuaise pensee,
 Que de vouloir en rien rendre offensee
 La fermeté (a) de mon maistre & Seigneur.
 Tu le sçais bien, ô Dieu, qui dans mon cueur
 Descouure' à l'œil mes passions empreintes,
 Si i'en nourry qui soyent doubles ou feintes.

a. Var.: *La Maiefté*....

Non, non, ma terre & ma sainte faueur
 N'ont point cherché de mendier l'honneur
 Ny la grandeur d'une si basse forte.
 L'Ambition en sa naissance auorte (a),
 Et se descouure, en remarquant le nom
 De pere en fils d'un infame furnom.
 » Or ie me rends où le fort me conuoie
 Et la Fortune, & pour n'estre la ptoye
 Ny le iouët d'un langage trop vain,
 Ferme en mon cœur, i'abandonne soudain
 Ce que plus cher i'estimois en ce monde,
 Et par les champs (b) errante & vagabonde
 Seule à par moy ie contoy mes douleurs,
 Baignant mes yeux d'une source de pleurs,
 Sans toutesfois perdre la cognoissance
 De ce grand Dieu qui met en apparence
 La verité, quand faisons il en est,
 Et foudroyant tout ce qui lui desplaist.
 Car sa iustice est iuste & veritable,
 D'autant qu'il est le seul iuge equitable:
 Son parler saint n'est charmé ny pipeur,
 N'est point fardé, menfonger ny trompeur,
 Nous le voyons, la verité non feinte

a. Var.:

*N*on, non, ma terre & ma race & mon sang
N'ont point cherché de maintenir leur rang
*N*y leur grandeur en si honteuse forte :
 La Cruauté en sa naissance auorte.....

b. Var.:

*N*y le iouët de si cruelle main,
 Seure en ma foy i'abandonne soudain
 Ce que plus cher i'estimois en ce monde,
 Et par la France.....

Se monstre au iour par sa parole faincte.
 Nous en voyons les signes descouuers,
 Et trop cogneus par ce grand Vniuers,
 Si ne voulons d'un masque d'impudence
 Couvrir, meschans, nostre vieille ignorance,
 Et nous flatter nous-mesmes en nostre erreur,
 Ou pour un bien, ou pour une faueur,
 Qui pour un temps sur la terre semee
 Se perd au vent ainsi qu'une fumee.

» Or ce grand Dieu, qui courbe sous sa main
 Tout ce grand ciel, & qui dessous le frain
 Retient l'orgueil de la race mortelle,
 Lors qu'on pensoit (ô volonté cruelle!)
 Sotiller l'honneur de mon chaste vouloir,
 Vient dans le ciel haut se faire apparoir,
 Armant de feu sa dextre rougissante (a)
 Pour accabler l'audace pallissante
 D'un qui pour estre & libre & mieux à luy,
 Veut triompher par le malheur d'autrui. (b)
 Puis desployant les poinctes de sa foudre
 Renuerse tout, saccage & met en poudre
 En ruinant & iettant à l'envers
 Le dur effet d'un cœur feint & peruers,
 Qui me donna suffisant tesmoignage
 De la fureur empreinte en son courage.

a. Var.:

*Lors qu'on pensoit (ô volonté cruelle!)
 Le tige joint de son peuple abyssmer,
 Vient tout soudain de sa puissance armer
 Et de son nom sa dextre rougissante.....*

b. Var.:

*D'un cœur mechant qui pour ne s'offenser
 En son plaisir, ne veut Dieu confesser.*

» Le ciel tefmoin de l'heur & du malheur
 Aura pitié de ma iufte douleur,
 En me fauuant, & me feruant de guide,
 Entre les flots de cefte plaine humide. (a)

» Tire-moy donc de ce fâcheux efroy,
 Venge mon tort, & pren pitié de moy,
 De moy qui fuis efclau & prifonnieri
 A la merci d'vne vague legiere.

» Vien donc, Seigneur, & me fois confolant,
 Affeure-moy que ton œil furueillant
 Garde les bons, & que l'ame innocente
 Eft bien fuiette à la pince mordante (b)
 Et de l'Enuie & d'vn mauuais rapport.
 Sois donc, Seigneur, mon rampart & mon fort,
 Mon feur appuy : Dauid fut mis en fuite
 Par les deferts, à l'inftante pourfuite
 D'vn faux rapport, dont il fut le vainqueur.
 Iofeph fut proye à l'ardente fureur
 Et au rapport d'vne impudique femme,
 Pour de peché ne fouiller point fon ame,
 Qui toutesfois, innocent, fait paroïr
 La volonté de fon chafte vouloir.

» Doncques, Seigneur, te montrant veritable,
 Tourne vers moy ta face pitoyable,
 Fay le fentier : car fortir ie ne puis

a. Var. :

*Le ciel s'en deult, l'air, la terre & les vents
 Soupire encor le fang des innocents,
 Et fe plaindra humble deuant la face
 De ce grand Dieu, qui defia le menace.*

b. Var. :

*Garde ton peuple, & mefme que les Princes
 Sont tous fubiets aux mordantes espinces.....*

Sans ton secours du peril où ie fuis :
 Monstre, Seigneur, à la pauvre Innocente
 Dedans le ciel ceste coulonne errante
 A grands fillons, qui de longs traits de feu
 Traçoit deuant le passage incogneu
 Au peuple saint, par la flamme chenué
 Durant la nuit, & le iour par la nué.
 » Donques, Seigneur, guide-moy sur le port :
 De tous costez vne image de mort,
 Le trait au poing va menaçant ma teste,
 Reste sans plus qu'une horrible tempeste
 Ne m'engloutisse & me perde en son sein,
 Si ie n'ay tost le secours de ta main. »

A tant se teut, & le ciel se defferre
 Tout aussi tost d'un foudroyant tonnerre
 A costé gauche, & ie vey de mes yeux
 (Miracle estrange) en ces flots perilleux
 Mille Tritons, mille Naiades belles
 Qui soufleuoient sous le bat de leurs ailes
 Ceste Deesse, & luy donnoyent encor
 Mille baisers, & mille presens d'or,
 Puis se trouuant sur le port d'affurance
 Dresse son vol du costé de la France,
 Et disparut tout ainsi qu'un vaisseau
 Forcé du vent se perd au fond de l'eau.

CHANT DE TRIOMPHE. (1)

IA dans le Ciel la belle Aube doree
 Pouffoit le iour de sa couche pourpree,
 Et du Soleil les courriers attelz

1. Publié après que Condé fut rendu à la liberté, sous le titre de *l'Innocence triomphante*. (V. note page 210.)

Aux deux limons, par les champs estoilez
 Au grand galop auançoient leur carriere :
 Quand le sommeil sur ma lasse paupiere
 Couuoit moiteux, tenant mes yeux estraints
 D'vn doux lien sous ses ailes contraints :
 Lors qu'en fongeant ie descouure & i'aduise
 La maiesté d'vne Deesse assise
 Dessus vn char de Triomphe, esmaillé
 De fin azur, martelé & taillé,
 Comme ie croy, de la main forgeronne
 Du Dieu boiteux, és forges de Lemnonne.
 En or massif le branquart s'allongeoit,
 Dessus le tour des rouleaux s'arrangeoit
 Au lieu de cloux vn rang de perles fines,
 Les bords frangez d'ondoyantes crepines
 D'vn or filé à grands houpes flotoient
 Dessus les flancs des cheuaux qui ronfloyent
 Et repouffoyent d'vne cadence fiere
 Contre les vents la bruslante pouffiere,
 Et remordoyent sautant & hennissant
 Le frein aux dents, d'escume blanchissant :
 Le poil poly, & la couleur nalfue
 Plus que la neige en blancheur excessiue,
 Estoit en eux, & toutes les beautez
 Que l'on souhaitte en cheuaux bien domtez.
 Ceste Deesse en son char triomphante,
 Braue portoit vne robe ondoyante,
 A longs replis, que les humbles Zephyrs
 Enfloyent au vent de leurs tiedes soupirs :
 Et paroissoit comme Venus la belle,
 Quand par le ciel en sa coche immortelle
 Se fait rouler, quand ses oiseaux mignards
 D'vn vol pressé deux à deux fretillards,
 En tremouffant de leurs ailes legeres,
 La font glisser doucement en Cytheres.

Du costé droit la Pitié vers les cieux,
 A jointes mains alloit dresseant les yeux :
 De l'autre part pour compagne fidelle
 La Verité se tenoit aupres d'elle,
 Dedans sa main braue portant l'escu
 De viue Foy, sous lequel a vaincu
 La Cruauté de sa dextre guerriere,
 Dessous ses piez la tenant prisonniere,
 Et garrotee en cent chaines d'airain,
 Roüillant les yeux enyurez d'un desdain,
 Et soupirant vne fureur mutine
 Dessus sa langue & dedans sa poitrine,
 Monstrant d'horreur le visage tout blanc,
 Et vomissoit vn torrent plein de sang,
 Branlant encor sa main ensanglantee,
 Et menaçant de sa bouche enchantee
 D'Opinion & de charme trompeur
 Cil qui ne croit par force en son erreur. (a)

Là les Fureurs, les tourmens, les orages,
 Pendoyent au char, comme mortes images :
 Là soupiroit la pallissante Mort,
 Riche despouille à si vaillant effort :
 Là l'Imposture (b) en signe de conqueste,
 La bouche close, & couuerte la teste
 D'une grand' nuë, alloit à pas contez :
 Là les malheurs (c) renuersez & domtez
 L'accompagnoyent d'une fort longue fuite
 D'hommes masquez au visage hypocrite,

a. Var. :

*D'Opinion, de mensonge & d'erreur
 Celui qui suit les traces du Seigneur.*

b. Var. : *L'Ignorance.*

c. Var. : *Les Abus.*

Tous reueftus de grand's robes de dueil,
De couleur perſe, ayant la larme à l'œil. (a)

Là deſcouuroit cent teſtes monſtrueuſes
L'Opinion aux langues venimeuſes,
L'Opinion qui n'eut iamais de bout,
Qui croit en tout, & qui doute de tout,
Qui n'a cerueau que de cire auſſi molle
Que ce qui naiſt du vent de ſa parole :
L'Opinion qui n'a rien de certain,
Qui touſiours bruit & ſe traueille en vain
De ſe baſtir vne ferme aſſurance
Sur le ſablon de legiere inconſtance.
L'Hypocriſie au viſage plombé,
Là deſcouuroit vn genoil recourbé,
Vn ſourcil trouble, vne longue criniere,
Pleine de craſſe, & de griſe poudriere :
Là ſe douloit & portoit ſur le dos
La Repentance, & repos ſans repos,
Et ſous vn maſque en apparence vaine,
L'eſpoir douteux, & la douleur certaine.

Là le Peché, la face contrebas,
Se mord, ſe ronge, & ſe mange les bras :
Il eſtoit ſalle, infect & deteſtable,
Sous vn attrait traitrement fauorable,
Et s'il auoit la couleur & la peau
Telle qu'un mort retiré du tombeau,
Le poil rebours, la barbe heriſſée,
L'œil eſcraillé, la dent noire & caſſée,
La léure torte, & le regard affreux,
Boſſu, boiteux, bref tout malencontreux :
Et ſe douloit, chetif, de ſe voir eſtre,
O changement! accablé ſous la dextre

a. Var. : *Aſſis ſur vn cercueil.*

De celuy-là qui vainqueur l'estouffoit,
 Sur qui vaillant nagueres triumphoit.
 Puis couple à couple vne troupe captiue,
 A bras croïsez marchoit toute craintue,
 L'œil contre terre honteusement baiffé,
 Et me sembla que plus pres auancé
 l'enten fa voix, qui chantoit à la gloire
 De l'Eternel vn hymne de victoire
 Si doucement que raur ie me fens
 Toft par l'oreille, & mon cœur & mes fens.

« Seigneur (dist-elle) ô Seigneur que i'adore
 Seul dans les cieux, que i'aime, & que i'honore
 De tout mon cœur, seul autheur de mon bien,
 Pere de tout, & qui tout feis de rien :
 Qui fais rouler sur l'un & l'autre pole
 Le Ciel voulté au vent de ta parole :
 Qui tiens au frein (comme dans vn vaisseau)
 Es bords marins la colere de l'eau :
 Qui nous fais voir par la nuit tenebreuse
 Des astres beaux la danse lumineuse,
 Puis les chaffant, qui redores le iour
 D'un beau Soleil qui renaist à son tour :
 Qui nous fais voir par fuittes eternelles,
 Quatre faisons de parures nouvelles,
 En fleurs, en fruitts, en espiz barbelus,
 En raisins noirs, en arbres cheuelus,
 En cent threfors que Nature defferre
 Pour nostre bien sur le sein de la Terre
 Qui nous anime, & en effects diuers,
 Ce qui soupire en ce grand Vniuers.

» Soit donc loué le Seigneur à toute heure,
 Et son saint nom, car c'est luy qui m'asseure
 De sa grandeur, me promettant les cieux,
 Qui tient ma langue, & qui m'ouure les yeux.

Sus donc, Seigneur, que les peuples estranges
 Sçachent ton nom, & chantent tes louanges,
 Puis qu'au soupir seulement de ton los
 Tremblant de peur s'écarterent les flots
 Loin du coulant de la mer estonnee,
 Quand de peril la troupe destournee
 Veit des rochers les argentins ruisseaux
 Rouler à val par les sentiers nouveaux,
 Veit le sommet des plus hautes montagnes
 A petits bonds sauter par les campagnes,
 Ainsi qu'on voit sauteler l'aiglelet
 Dedans la pree enyuré de son lait.
 » Sus donc, mon ame, auant, qu'on se dispose
 A le vanter! car ma léure decloue
 Autre que luy iamais ne vantera,
 Autre que luy iamais ne chantera :
 Car il est seul qui commande & preside
 Dedans le Ciel, c'est l'escorte & la guide
 Des fouruoyans, c'est luy seul qui a mis
 Le bras vainqueur dessus ses ennemis.
 » Il nous assure, & sa puissance amie
 De nostre bien n'est iamais endormie :
 C'est le confort des pauvres affligez,
 C'est le secours des peuples outragez,
 C'est le Seigneur sous l'ombre de ses aëles
 Qui nous defend des menaces cruelles
 D'un cœur peruers (a), & qui nous va gardant
 Des feux lancez du Soleil trop ardent
 Durant le iour, & durant la nuit brune
 Du froid caché sous les rais de la Lune.
 » Dessus mon chef ia douleur sur douleur
 S'amonceloit, & malheur sur malheur,

a. Var.: *De ces peruers.....*

la Faux-rapport m'aguetoit pour m'estreindre
 En ses liens, pour tremper & pour teindre
 Dedans mon sang ses traits empoisonnez.
 Et comme on voit les espiz tronçonnez,
 Caffez, froissez en brindelles menues,
 Quand en Esté vn bataillon de nues
 Armé de foudre & de gresle & d'esclair,
 Tonnant, bruyant & sifflant dedans l'air,
 Auec les vents butine & met en vente
 Du laboureur la moisson & l'attente :
 Ainsi i'estoy la honte, & le defdain,
 Et le iouet d'une cruelle main,
 Qui de fureur & de flamme amorcée,
 De toutes parts me tenoit efforcée.

» Defia la mort m'attendoit sur le pas,
 Pour me trainer aux ombres de là bas :
 Defia m'estoit l'esperance rauie
 De fauourer les douceurs de la vie :
 La Cruauté & la trop vaine Foy ^(a)
 Ia se vantoyent de triompher de moy,
 Et de mon nom effacer la memoire,
 Pour s'enrichir au butin de ma gloire,
 Et à longs traits s'enyurer de mon sang.
 Mais ce grand Dieu qui sa grace respand
 Dessus les siens, & qui soigneux les garde,
 En se vengeant quelque chose qu'il tarde,
 Qui les rend forts, & qui ne permet pas
 Qu'un petit poil seulement tombe bas
 Hors de leur chef, car il en tient le conte,
 Vient au combat, les renuerse & les domte,
 Et reste seul (comme il est glorieux)
 Sur le malin braue & victorieux,

a. Var.: *La pariure Foy.....*

Et de bon œil tournant vers moy fa face,
 Me prodigua les threfors de la grace
 Qu'Ifac receut, quand humble alloit panchant
 Le col pressé fous le glaiue tranchant.

» Mais il ne faut consulter les oracles
 Des liures saints, les euidens miracles
 Qu'on voit à l'œil escouler de ses mains
 Nous seruiront de fidelles tefmoins.
 Tu le sçais bien, France, mais ie n'essayé
 Icy pourtant de rafraischir la playe
 Qui tousiours saigne, & qui ne guarit or,
 Et qui pourroit apostumer encor,
 Si de pitié ta face tu ne tournes
 Vers nous, Seigneur, & si tu ne destournes
 De nostre chef le foudre punissant,
 Si tu ne viens, ô Seigneur, bannissant
 Loin de ton peuple, & de ta pauure France
 (Qui t'en requiert) les traits de ta vengeance.
 Las! c'est assez, contente-toy, Seigneur,
 Mets, s'il te plaist, trefue fur ta rigueur!
 Las! c'est assez, elle a senty les armes
 De ta fureur ^(a), tu le vois à ses larmes
 Qui font encor pendantes à ses yeux :
 Estanche-les d'vn pardon gracieux,
 D'vn œil benin, ou d'autre benefice,
 Qui dans le ciel repouffe ta iustice,
 Pour ne venir aux rigueurs de ta Loy.

» Mais en faueur de ton peuple & de moy,
 Sauue, Seigneur, ceste nef balancee,
 Ia fur le dos de la vague eslancee
 Pour l'engloutir, & fous vn air ferain
 Fay-nous sentir les faueurs de ta main :

a. Var.: *De ta grandeur.....*

Si que puiffions en la terre promise,
 Entrer heureux, à fin que l'on te prise
 De cœur entier, comme le peuple Hebrieu
 Libre le feit, quand retiré du lieu
 De sa prison, de sa peine incroyable,
 D'effort, de faim, de labeur importable,
 Sur les tyrans d'Asie tu le mis,
 Le fer au poing au Royaume promis.
 » Aumoins, Seigneur, permets que l'innocence (a)
 De nostre Roy ne porte nostre offense,
 Et que tres-bon (b) il ne souffre pour nous
 Le trait vengeur de ton iuste courroux.
 Garde, Seigneur, de toute ame maligne,
 Comme tuteur ceste race orpheline,
 Si que voyons la mere, & les enfans,
 Avec leur France à iamais triomphans. »

A tant se teut ceste voix chanteresse,
 Et le sommeil tout auffi tost me laisse,
 Ne voyant rien paroistre dans les Cieux,
 Que le Soleil qui m'entroit dans les yeux.

Dedans vn canton de ce Iardin, estoit vn
 paysage representant les honneurs & plaisans
 exercices d'un mois de May. Là se voyoit vne
 troupe de Nymphes legerement, mais propre-
 ment vestues, les vnes dormoyent dessus l'herbe
 tendrette, & mollement trempee du degout
 emperlé de la fraische rosee : les autres dan-
 soyent d'un pié dispos & gaillard : les autres

a. Var. :

Aumoins, Seigneur, aumoins fay que l'enfance...

b. Var. : *Et qu'innocent.....*

cueilloÿt de leurs mains delicates des œillets, du thym, de la mariolaine, des roses franches, aiglantines, muscades, entre les ronces & les espines, seruât de fort & de rampart pour armer, & seruir de gardes à si noble & si gentille fleur : les autres laçoÿent des tresses à trois cordons pour en façonner des chapeaux, & en couronner le crespé d'or de leurs cheueux crespelus, ondoyans, & vaguement espars dessus leurs espales : les autres faisoÿent la Musique pres le murmure doux d'vn ruisselet argentin, inuitant le Rossignol à redoubler, comme à l'enuy, ses fredons mignardement decoupez & doucement fuyuis : autres faisoÿent l'amour, se baiſoÿent, s'entre-donnoÿent la cotte-verte (1). Les beautez dôcques & singularitez de ce lieu & du fuget, avec les douces fraischeurs d'vne si belle & plaifante matinee, embafmee des souefues odeurs de ce parterre, nous inuiterêt à chanter de mesme haleine les louanges de ce doux mois.

DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

Voicy l'Aronde passagere,
 Qui de son aile printaniere
 Chassant les glaces de l'hyuer
 Rend serain & l'air & la mer :
 Puis de sa bouchette cornue
 Ainſi que d'vn petit marteau,
 Maçonne & creuse le berceau
 Pour la ieune & tendre venue
 Du petit emplumé bestail,

1. Se caressaient sur l'herbe.

Qu'elle mussé, quand elle arriue
 D'outre mer, sous vne foliue,
 Ou sous la voûte d'un portail :
 Ne voulant descourir l'inceste,
 Le crime & la table funeste
 Qu'elle dressa pour tout iamais,
 Infame de son entremets.

Le bouton de la rose franche
 S'ense sur l'épineuse branche,
 Et aux rais d'un nouveau Soleil
 Emprunte son beau teint vermeil :
 Les vignes souples reuerdissent,
 Ourant l'œil d'un tendre bourgeon,
 Les arbres d'un nouveau ietton
 Arment leurs flancs qui raieunissent,
 Aparauant qui vieillissoient.
 Les eaux vont espurant leurs sources,
 Commençant à faire leurs courses
 Plus claires qu'elles ne fouloyent.
 Plus ne se voyent desbordees
 Les eaux, ny leurs courses bridees
 De glaçons, qui d'un pas cruel
 Courent sur un nouveau degel.

Les cerfs dans les forests bondissent,
 Les pouffres (1) dans les prez hennissent,
 Le poisson fraye deffous l'eau,
 Sur le roc lutte le cheureau :
 Le blé meurdry de la froidure,
 Et blesme de iarcans frimas,
 Maintenant n'a plus le chef bas,
 Mais touffu reprend sa verdure :

1. Juments.

Es bois les oifillons petits,
 Sauuez des neiges importunes,
 Vont iargonnant de leurs fortunes
 Deffous les pauillons faitis
 D'vn bois ramé, ou d'vn bocage,
 Ou deffus le mouffu riuage
 D'vne fontaine fautellant,
 Ou d'vn ruiffelet doux-coulant.

La terre gelee & recuite
 Du froid, par la douce entrefuite
 De mille printaniers plaisirs,
 Se deffrempe aux vents des Zephyrs :
 La bize farouche & cuifante
 Ne nous retient plus au foyer,
 Ny les froidures de l'hyuer,
 Dans le toift la troupe bellante :
 Les prez bigarrez de couleurs
 Plus ne blanchiffent de bruines,
 Ny pareffeux en leurs caffines
 Plus ne chomment les Laboueurs :
 Bref, le foleil, la terre, & l'onde,
 Et toute l'apparence ronde,
 Ramenent leur belle faifon
 En France, & des biens à foifon.

Tout y rit, fors toy larmoyante,
 Fors toy, France, trifte & dolente,
 Qui ne peux choifir le bon-heur,
 Pour t'affranchir de ton malheur :
 Et femble que de voifinage,
 Ny le pays, ny l'amitié
 Ne peut rompre l'inimitié
 Qui fe forge fous cet orage :
 Et ne fçay quel afre fatal

Nous pousse à ce vent, qui nous guide,
 Comme dessus la plaine humide
 Le bateau glisse à contreual,
 Sans que nous sentions en nous-mesme
 De ce temps la rigueur extreme,
 Et comme esblouis nous courons
 Pour trebucher où nous tirons.

Fay donc, Seigneur, que nos Prouinces,
 Nos temples, nos feux, & nos Princes
 Se couplent d'un lien si doux
 Que la paix demeure entre nous :
 Que les querelles domestiques,
 La vengeance ny la rancueur,
 Ou quelque autre importun malheur,
 N'offensent plus nos Republicques,
 A fin que nous puissions heureux,
 Sans guerre, sans peur, sans enuie,
 Tirer le fil de nostre vie
 Hors de ces troubles orageux,
 Et qu'en ceste saison nouvelle
 Nous voyions la gente Arondelle,
 La terre, & le ciel, & les ans,
 Nous ramener vn beau Printemps. (1)

Ayant doncques paracheué le tour de ce
 iardin, la chaleur commençant desia fort à se
 renforcer pour la hauteur du Soleil, nous tour-
 nons à main gauche, entrés en vn petit bocage
 fort espais, & fort peuplé de grands arbres,
 marque des plus belles de ce lieu : puis nous

1. Les vœux du poëte ne furent pas exaucés, puisque la Saint-Barthélemy eut lieu l'année même où la Deuxième Journée de la Bergerie parut pour la première fois.

retirant sous la fraischeur de l'ombre d'un Plantain (1) large & branchu, discourant de l'Amour, nous tombons en propos de la guarison de ceste violente & incurable passion, sçauoir s'il y a pratique de remedes pour s'en tirer. L'un disoit que le temps ayant fait la playe, & entamé la partie plus offensee, porte l'emplastre & l'appareil pour la reioindre, & pour la guarir : l'autre que l'absence y peut beaucoup, moyennant un autre exercice plus violent pour destourner les apprehensions desia enforcees, par la puissance de l'obiect, qui perpetuellement se presente à nos yeux comme un fantosme pour nous travailler : l'autre que le desdain causé de quelque mauuaise grace, ou de quelque vaine ou fausse & imaginee persuasion, engendre le mespris, le mespris la dissolution de ce nœud, qui parauant faisoit la liaison de deux esprits estroitement conioincts & vnis par le ciment d'Amour : l'autre que le trop de priuauté & de iouissance, ou le trop de cognoissance, rendoit vne amitié vulgaire, & en fin commune & vniuerselle à tous, que le plus prompt & plus souuerain remede à ceste fiéure, estoit de se donner au change, descharger sa colere à toutes breches & à toutes rencontres, estant l'unique purgation pour destourner ceste humeur trop abondante dedans les veines, qui peu à peu gaigne le fort de la raison, où semant la sedition, trouble ce qui est de plus tranquille en nostre ame. Puis discourûmes sur les charmes & forcelleries ordinaires des Anciës, qui fut occasion que ie tiray de mon sein vne petite Eclogue sur les remedes de l'Amour. Il y a trois bergers, Ianot, Bellin, & Perot (2).

1. Platane.

2. Baif, Belleau, Ronsard.

ECLOGVE.

SVR LA GVARISON D'AMOVV.

AV SEIGNEVR DE FONTENAY,
FRANÇOIS HOTMAN (1).

IANOT.

BROVTEZ, chéures, broûtez, broûtez l'herbe
tendrette
Sous les ombrages frais de la verte coudrette,
Broûtez, & remportez ce foir dedans le teçt
Le ventre plein de trefle, & le tetin de laiçt.

BELLIN.

Broûtez, chéures, broûtez, que l'humêur nourriciere
Que le ciel engourdy retenoit prifonniere
Sous les glaces d'hyuer, comble de laiçt nouveau
Le pis trois fois enflé de mon petit troupeau :
Si qu'en peu de feiour mes biquettes barbues
Soyent confites en graiffe, & de poil bien vestues.

IANOT.

Hà Dieu! que ie vous plains, quand la froide faifon
Vous retient fi long temps, camufes, en prifon,
Où vous ne broûtez point les herbes nouuelletes,
Où vous ne fleurez point les odeurs des fleurettes,
Et ne voyez de l'œil les verdiffans rameaux,
Ny le frais argentin des gazouillans ruiſſeaux,
Ny fauourez du ciel la celeste rofee,
Dont l'herbe en ce doux mois eft fi bien arrofee.

1. Célèbre jurifconſulte, né à Paris en 1524, mort à Bâle en 1590. Ses œuvres ont été publiées à Genève en 1599 (3 v. in-folio).

BELLIN.

Allez doncques paissant, & passant ce beau iour
Sous les douces faueurs du ciel, & de l'Amour :
Allez, & n'ayez peur que les dents affaffines
Des vieux loups affamez n'abordent vos cassines.

IANOT.

Allez, & n'ayez peur que le ciel dessus vous
Defcharge appesanti son humide courroux :
Car i'ay veu le Soleil aux tresses annelees,
Sortir net, pur & beau, des campagnes fallees,
Et harfoir du croissant, qui le beau temps femont,
Les cornichons poinctus verfez en contremont.

BELLIN.

Broûtez donc hardimét, broûtez donc, camufettes,
Dedans ces beaux pastis esmaillez de fleurettes :
Ie vous guide de l'œil, & vous suy pas à pas,
Et si vous arreztez, paissant, ie ne faux pas
De m'arreztez aussi : car c'est pour vous, compagnes,
Que ie vy bien-heureux en ces vertes campagnes,
Et c'est à vous aussi que ie donne mon cueur,
Ma houlette, mon chien, ma fleute, & mon labour.

IANOT.

Mais ie voy ce me semble vne troupe esgaree
D'aigneaux & de brebis, esparfe par la pree :
Sont celles de Perot qui, la nuit & le iour,
N'estime rien plus cher que parler de l'Amour.

BELLIN.

C'est luy, ie le cognoy, car il n'a rien en teste
Ny plus auant au cœur, que la fiere tempeste,
Et l'espineux fouci de cet enfant oiseau,

Qui le fait oublier soy-mesme & son troupeau :
 Et pense autant à luy que de mains languissantes
 Le pense à ramasser les feuilles pallissantes
 Des vieux chesnes branchus, que la bize en siffiant
 Es premiers iours d'Hyuer és bois alloit pillant.

IANOT.

Hà! qu'il est mal-seant au pastoureau champestre
 De se rendre forçat, & trainer le cheuestre
 Sous les voiles d'Amour, aussi il ne doit point
 Auoir autre fouci, que de tenir en point
 Tout son petit bestail, & de gente allaignesse,
 Le garantir du loup, & quand la nuit le presse
 Le ramener au tect, & de soigneuses mains,
 Corne à corne, conter les chéures & les dains,
 Le garder du pourry, & de la claelee,
 De charme, de venim, & d'herbe enforcelee,
 Le tenir dans la pree en Esté fraichement
 Pres le coulant d'vne eau, en Hyuer nettement
 Sous la chaleur d'vn chaume, & garder qu'vne ceillade
 Ne le face rongneux, ou pouffif, ou malade :
 Non pas faire l'amour, & beuuant ce poison
 S'enyurer doucement & perdre la raison,
 Devenir fol, aueugle, & prendre la fagette
 Pour le baston nouailleux de la douce houlette :
 Perdre le sentiment au lieu de l'auoir bon,
 Laisser moisir au croc & l'anche & le bourdon,
 Sans daigner seulement tant soit peu prendre peine
 De luy prester les doigts, ou la langue, ou l'haleine.
 N'auoir autre fouci que d'escorcher la peau,
 Et la molle toison de son pauvre troupeau :
 N'auoir autre fouci que de la douce flame,
 Qui coulant par les yeux, va reschauffant son ame,
 Discourir de la grace, & du trait des beaux yeux
 De sa fiere maistresse, & du ris gracieux

Qui se dore en fa bouche, & fur les léures closes,
Va defrobant l'odeur des œillets & des roses.

BELLIN.

Ie le vay accoster, c'est luy, car ie cognois
Sa houlette, fon chien, & l'entens à la vois.

PEROT.

Fay d'ôc, fay d'ôc, Amour, que mes douleurs s'appaifent,
Que mon feu s'amortisse, & mes foupirs s'accroissent,
Ou que ma playe aumoins reçoiue guarifon!
Fay que mes sens troublez, mon œil, & ma raifon,
Oubliant ces beaux yeux, qui si fort me defuoient,
Dessous leurs traits ardans deormais ne fouruoient!
Donne quelque secours à ce pauvre berger,
Et le retire, Amour, du perilleux danger
De mort, qui le pourfuit, & de la folle attente
Qui doucement le trompe, & point ne le contente!

IANOT.

Perot, gentil berger, qui çà & là espars,
Laisse' aller ton troupeau fans chien, de toutes parts,
Perot, où penfes-tu? ie t'ay cogneu si sage,
Et si bien aduifé au fait du pasturage,
Et maintenant, ô Dieu! que tu deuiens grifon,
En ceste malheureuse & fafcheuse faifon,
Tu parles de l'Amour : quelle fureur estrange
A fait de tes penfers vn si nouuel échange?
Quel charme, quel venim, quelle herbe, quel malheur
A plongé ta nature en ce maudit erreur?

PEROT.

Hà! qu'il est doux à voir, lors que la mer troublee
D'vn grand monceau de flots & de vagues enflée,
Du haure recourbé, le branle d'vn vaiffeau,
Flotter à mas rompu fur les vagues de l'eau!

BELLIN.

Mais plus doux voir celuy qui fans mas & fans voiles,
Remerciant le ciel, les vents, & les estoiles,
A vaincu la tourmente, & se voit sur le port
Eſchappé doucement du peril de la mort.

PEROT.

L'ardeur que ie nourris à l'entour de mon ame,
Allume dedans moy vne ſi douce flame,
Que le plus grand plaſir qu'on ſçauroit eſtimer
N'eſt rien au prix du feu qui me vient conſommer.

IANOT.

J'ay ſenti comme toy ſes amorces friandes,
Ses feux, ſes rets, ſes traits, & ſes rufes plus grandes :
Mais l'âge & la raifon, le tourment & la peur,
M'ont tiré de l'accez dont i'eſtois en fureur.

PEROT.

Si tu ſçauois, Ianot, quelque bonne recette
Contre les feux ardans du feu qui me ſagette,
De bon cœur te prierois la vouloir engraue
Sur ceſte eſcorce tendre, à fin de l'eſprouer.
Ie te donne vn cheureau le plus gras de la troupe,
Ou ſi tu l'aimes mieux, ie t'e donne vne coupe
De freſne bien madré, faite deſſus le tour,
Si tu me peux guarir des charmes de l'Amour.

IANOT.

Ie te diray, Perot, j'ay fait experience
De quelques grands ſecrets dont j'ay la cognoiſſance.

PEROT.

Il ne faut rien celer, à fin de ſecourir
Vn amy trauaillé, qui cherche à ſe guarir :
Et ſi par ton moyen ie puis tirer ma vie

Esclau des rigueurs de ma fiere ennemie,
 le priray le Dieu Pan que ton petit troupeau
 Croisse de iour en iour, & deuienne plus beau :
 Que l'Hyuer luy soit doux, & pour son pasturage
 L'herbe tousiours aux prez, & au tect le fourrage
 Ne luy manque iamais, & qu'en toute faison
 Le fourmage & le lait se caille en ta maifon.

IANOT.

Va te plonger trois fois dans le fleuue d'Argire (1),
 Et te laue le corps, puis moitte le retire
 Et l'effarde à la Lune, à fin que la vigueur
 Et le charme de l'eau penetre iusqu'au cueur :
 Ou te couure le corps de la terre empoudree,
 Du pié iusques au chef, où se fera voitree
 Vne mule brehaigne (2) : ou pren du cameleon,
 Pour chasser ce venim, le foye & le poulmon.
 Pren le poil du castor, & le reduis en poudre,
 Sur vn feu de cyprés, puis le laisse dissoudre
 Vne nuit dedans l'huile, & t'en graiffe le chef,
 C'est vn charme diuin pour guarir ton mechef.
 Ou si tu peux, Perot, pren de la tresse blonde
 De celle qui te rend malheureux en ce monde,
 Et t'en lace vn ruban, puis en le despliant
 Et crachant par trois fois, dy : « Le vay desliant
 Ce cordon, qui retient mon ame prifonniere. »
 Puis le brusle, & au vent iettes-en la pouffiere
 Droit par dessus le dos, car c'est charme tres-bon,
 Pour en perdre l'odeur, la memoire & le nom.
 Pren l'aile d'vn hibou, puis la trempe & la mouille
 Dans le pourpre forcier du fang d'vne grenouille,

1. La nymphe Argyre (*arguros*, argent), c'est-à-dire dans le fleuue argenté.

2. Stérile.

Hofteffe des buiffons, puis marche, & en trois tours,
 L'arrachant plume à plume, arrache tes amours.
 Ou fi tu veux, Perot, faire preuue certaine
 Pour tromper la fureur de l'amoureuse peine,
 Coupe vn rameau de frefne, & t'en arme le flanc,
 Les tempes & le front, puis ecry de ton fang
 Les lettres de fon nom deffus l'efcorce tendre,
 Et fay ferment au ciel de iamais n'entreprendre
 Sur les loix de l'Amour, le grand maiftre des Dieux :
 Ainfi tu flechiras la rigueur de fes yeux.
 Voyla ce que ie fçay de plus vraves recettes,
 Pour eftaindre l'ardeur de tes flammes fecrettes.

PEROT.

La derniere me plaift, mais las! ie cognois bien
 Que pour guarir mon mal il ne fe trouue rien
 De propre, ny de prompt, & qu'il n'y a magie
 Qui puiſſe prolonger les ſoupirs de ma vie!
 Rien ne me peut changer, ny vous, ny vos traueux
 Ne pouuez eſtranger le moindre de mes maux.
 Non pas fi ie beuuois les ondes iauniffantes
 D'Hebre au ſablon doré : les neiges palliffantes,
 Les antres ny les bois, les deferts ny les mons,
 Ne ſçauroyent appaifer le vent que mes poulmons
 Soupirent à longs traits d'vne haleine cuiſante.
 Non, fi i'eſtois alors que l'efcorce mourante
 Des ormeaux cheuelus, ſe ride & ſe fletriſt
 Sur le limon du Nil, qui fecond les nourriſt:
 Amour maiftriſe tout, & maiftre de mon ame,
 Retient ma liberté dans les yeux de ma dame :
 Et ne voy rien çà bas, qui promette ſupport
 Aux charges de mon mal, qu'vne ſoudaine mort.
 Mais en memoire aumoins d'vne maiftreſſe dure,
 Bergers, ie vous ſupply baſtir ma ſepulture
 Dans le fort eſpineux de quelques vieux halliers,

Le repaire des loups, des ours, & des sangliers :
 Où iamais le Soleil aux crepines dorees
 Ne darde ses beaux rais, mais les nuits obscures,
 L'horreur & la frayeur pallissant à l'entour
 Sous les rigueurs du ciel, y facent leur feiour :
 Les fonges, les demons, la greffe & les orages,
 Y facent à iamais leurs venteux hostelages.
 Qu'il n'y ait que serpens, qu'orfrayes & corbeaux,
 Huppes & chahuans, & les tristes oiseaux,
 Dont le vol gauche & lent, & les diuins murmures
 Ne portent aux humains que sinistres augures.
 Mais sur tout ie vous pry que dedans mon cercueil,
 Du costé de mon cœur, l'odeur de ce bel œil
 Soit mise en vn sachet, sous les toiles fatales,
 Ouurage industrieux de ses mains liberales.
 Et vous supply, Bergers, que vous preniez vn don
 En memoire de moy, ma loure à haut bourdon,
 Ma fleute, mon flageol, mon chien, ma panetiere,
 Et gardez que le nom de ma maistresse fiere,
 Pour auoir bien aimé, ne soit mis au hazard
 Des traits enuenimez d'vn importun iazard :
 Mais qu'il vous soit sacré, chaste, saint, honorable,
 Comme vous cognoissez que ie l'ay venerable,
 N'ayant tant de regret de me voir desseicher
 Mourant, que d'absenter cet œil qui m'est si cher :
 Puis grauez au poinçon, sur l'efcorce volfine
 D'vn fresne bien choisi, ma mort & ma ruine,
 A fin qu'en bien croissant, croisse & s'enfle tousiours
 L'immortel souuenir de mes chastes amours.
 « Cy gist le bon Perot en sa crespie iouence,
 Qui receut plus de bien qu'il n'eut onc d'esperance :
 Mais le trop luy fist perdre & le sens & l'odeur
 De fauouer l'Amour qui le mist en fureur,
 La fureur à la mort, & la mort sous la terre,
 Qui deffous ces halliers son pauvre corps enferre. »

IANOT.

Retirons-nous, Perot, le Soleil se retire.

PEROT.

Mais las! sans retirer cet amoureux martyr
Qui de sa violente & plus viue chaleur
M'altere le poulmon, & m'eschauffe le cuer.

FIN DES MOYENS PLUS PROMPTS, ET CHARMES PLUS VIOLENTS,
SVR LA GVARISON D'AMOVR.

La lecture de ces plaisantes receptes nous mift en la recherche de la cause de ce mal, disant que l'intemperature du corps est la source & l'origine des passions, & perturbations de l'ame : la passion, alteration, & alienation des sens, cause que le desir & la volonté de l'esprit, perd sa legitime & naturelle action : & comme la temperature d'humeurs modere & met au frein de la raison les promptes & violentes affections de l'esprit, tenant en bride les courses legeres de l'appetit desordonné, ainsi l'intemperature, mortelle ennemie de l'une & de l'autre santé, trouble les sens, allume vn feu de sedition dedās nous, qui fait que suyuant ceste affection corporelle, l'esprit fouruoie & tombe en erreur. Et comme la violence d'Amour glissant secrettemēt dans nos veines, par l'obiet, & par le rayon d'un œil, assiege en fin le fort de la raison, & par consequēt apporte d'estranges & dangereux changemens au corps : ainsi le corps affligé de maladie, communique son mal aux actions de l'esprit, le faisant participer de sa passion, de sorte que si le sang est pur & net, & la temperature de l'humeur iustemēt moderee, l'homme

a l'esprit plus net, plus tranquille, & moins fuit à se passionner de l'Amour. Conclusion, la source & l'origine de ce mal prouient de l'intemperature & abondance d'humeur, receuant les violentes impressions d'un obiet extérieur, laquelle humeur estant purgée, chasse & appaise la fureur de ceste passion amoureuse. Allongeant le fil de ces propos, nous entendons la voix d'un pescheur sur les bords de la Marne, qui va bagnât de ses ondes repliées les murailles de ce iardin: il estoit appuyé du dos contre un saule creux, espiaut de l'œil le tremblement léger du liege de sa ligne deliée, amorcée d'un moucheron, pour tromper l'innocence du poisson affamé, suspendu aux languettes de l'hameçon: il disoit des chançons sur la pescherie, & vous promets qu'il auoit esté fort bien nourry, de bonne grace, & de bonne nature, comme vous cognoistrez cy apres. Nous ayant descouverts, il commence à chanter à pleine voix, comme s'il eust coniuéré de nous donner plaisir.

LE PESCHEVR.

CENTILLE Pauvreté, secours de nostre vie,
 Nourrice des vertus, mere de l'industrie,
 Du manœuure artizan le fidelle entretien,
 Hostesse de l'honneur, exercice du bien,
 C'est toy, Dame, c'est toy qui de bonté naïue
 Nous fais viure contens: car ta grace inuentiue
 Enfante les Soucis, les Soucis le Labeur,
 Le Labeur la Santé, & au front la Sueur,
 La Sueur la Vertu, la Vertu la Noblesse,
 La Noblesse l'Honneur, & l'Honneur la Richesse.

C'est toy, Dame, c'est toy, humaine qui te ris
 De l'orgueil des plus grands, que tu tiens à mespris :
 C'est toy, Dame, c'est toy, qui donnes la science
 Aux hommes mal-polis, faisant experience
 Des labeurs inuentez, fans laisser engourdis
 Les membres de paresse, & de somme estourdis.
 Car du branle importun de ses ailes legieres
 Secouant le sommeil de nos lentes paupieres,
 Tu deffilles nos yeux, puis les foucis mordans
 Nous rongent les costez, & de mouchons ardans
 Nous ventoufent la peau, seulement pour l'enuie
 D'efchapper doucement les hazards de la vie.

Ce Peſcheur toutesfois (1), or que la pauureté
 Le tallonnaft de pres, s'estoit fort enreté
 Dans le piege d'Amour : car ce doux feu s'amasse
 Quelquefois fans efgard dedans vne ame baffe.
 Il estoit amufé, penſif, deſſous le frais
 D'vn rocher cauerneux, & ie croy tout exprés
 Pour faire ſous l'horreur de ces voûtes mouſſues -
 Ses complaints aux vents, & aux vagues boſſues :
 Pendant que ſes filets, ſa ligne, ſon harnois
 Se fechoyent eſtendus moites ſur le grauois :
 Attendant que le vent euſt ſoufflé ſa colere,
 Pour repouſſer en mer la barque poiſſonniere,
 Et tendre ſes engins, ſon tribre, ſon tramail,
 De ſes doigts artisans l'ordinaire trauail.

Or les rocs d'vn coſté, aux poinctes ſourcilleuſes,
 Faiſoyent borne aux fureurs des vagues eſcumeuſes,
 Et s'estoit retiré pour le flot violant,
 Puis l'orage appaiſé alloit ainſi parlant :

1. L'auteur se met ici lui-même en scène; cette heureuse médiocrité qu'il chante, le nom de la matresse qu'il célèbre, le démontrent facilement.

« Dôcques ma triste voix, mes sanglots & mes plaintes,
 Mes soupirs redoublez & mes larmes non feintes,
 Iront avec les vents? Hâ trop cruel Destin!
 Qui me pouffe en fureur pour les yeux de Catin :
 Me forçant d'embrasser ce qui plus m'est contraire,
 Et ne puis, malheureux, le voyant m'en diftraire?
 Et ne croy que cet archer, ce gentil descocheur,
 Vestit pour me tromper le masque d'un Pefcheur.
 Pour amorcer il prit les yeux de ma cruelle,
 Les fiche à l'hameçon, se mist en ma nacelle,
 Et moy, pauvre chetif, tirant pour le poisson
 Le deuore goulu la ligne & l'hameçon.
 En prenant ie fus pris, & depuis n'eus la force
 De pouuoir degorger vne si douce amorce :
 Depuis ie n'eus repos, car soudain la fureur
 S'efflance dans mes yeux, & deuale en mon cueur :
 Soudain ie fus surpris, & dedans la marine
 Ie desrobe ce fetu, qui brusle ma poitrine.

» Le ciel tranquille & beau, & les vagues de l'air
 S'accordent au repos des vagues de la mer :
 Les Thons, les Marfouins, les Dauphins, les Baleines,
 Dorment sur le sablon, fans sentir les haleines
 Des Zephyrs appaifez, & semble que ceste eau
 Soit vn marbre poly, ou quelque grand tableau
 Entremellé d'azur, où les riuies muettes
 N'entendirent iamais le iargon des Mouettes,
 Prophetes du fort temps, ny les noirs tourbillons
 Ne froncerent les eaux en humides fillons :
 L'Huifstre, dedans le creux de sa boifte emperlee,
 Dort contre le rocher estroitement collee :
 Tout est tranquille & coy, fors que moy malheureux,
 Qui flotte à la merci de ces vents amoureux.
 Ma fortune pourtant n'a point d'autre assurance,
 Que tout ce que ie fay, que tout ce que ie pense,
 Ingrate, te desplaist & te vient à desdain.

» Pour te faire plaisir ie chante, mais en vain,
 Et ma voix seulement à ces rochers cogneü
 S'enuolle avec les vents, compagne de la nué :
 Si sçay-ie bien pourtant que plus grandes que toy
 Et de meilleure part, tiendroyent conte de moy,
 S'elles auoyent ballé sous la douce cadance
 Des accens de ma voix. Ainsi la cognoissance
 De ton amour me nuit, & ferois bien heureux
 S'oncques ie n'eusse esté de Catin amoureux.

» Je tendrois maintenant quelque amorce secrette
 Pour prendre du poisson, voguant en ma barquette,
 Hachant & renuerfant à grands coups d'airon
 La grand' plaine salee, errant à l'environ
 De quelque vieille roche, espiant la contree
 Fertile de poisson, d'escaille & de maree,
 Pour la porter en ville, & n'apporter ma main
 Vuide dans ma maison, mais pesante d'airain.

» Je ferois maintenant de grand's nasses d'esclisse
 Et de faule & d'osier, & de ionc qui se plisse,
 L'en ferois l'emboucheure estroite & longue, à fin
 D'y trouuer le turbot prisonnier au matin :
 De long poil de cheual ie ferois de la tresse,
 Où pendroyent attachez la ligne tromperesse,
 Et le fer amorcé de trois cents hameçons,
 Pour defrober les nuits, & tromper les poissons :
 Je lacerois des rets, attachant au cordage
 De ce bois qui dans l'eau legerement furnage,
 Et puis pour l'affondrer iusques dans le sablon
 Du plus creux de la mer, i'y lacerois du plon.
 L'aurois tousiours chez moy mille ruses gentiles,
 Mille fortes d'appas, mille façons subtiles
 Pour faire des engins, des baches, du veruain,
 A fin de n'estre oisif & de chasser la faim :
 Tousiours ferois en mer, pour tromper la fortune,
 Et butiner apres les troupes de Neptune :

Bref, la chasse au poisson me feroit le plaisir
 Sur tous autres plaisirs que ie voudrois choisir.
 Mais las! i'ay ce malheur, que plus ie me tourmente,
 Bannissant loin de moy ce qui plus me contente,
 Moins me prens à mercy, ainsi perdant le temps
 Ie ne te fers sinon d'ombre & de passetemps.
 Qu'as-tu fait des presens que ie t'ay faits, cruelle?
 Où est ce fin coral & ceste pierre belle,
 Cet ambre, ce parfum, tant de perles de pris,
 Qu'en te moquant de moy, ingrater, tu as pris?
 » C'estoit doncques pour toy, œil selon, plein d'enuie,
 Que i'ay dessus la mer, au hazard de ma vie,
 Cherché les plus beaux dons qu'on scauroit souhaïter
 Pour emperler ton col & pour te contenter?
 » Mais puis que ie cognoy que ie ne puis complaire
 Seulement à tes yeux, hà ie me veux retraire
 Sous l'extreme rigueur des soupirs d'Aquilon,
 Dessus la mer de glace, ou conter le sablon
 De la riue Erythree, & voir le peuple More,
 L'Afrique, la Libye, & plus auant encore,
 Pouffé d'une fureur, ou ie me ietteray
 De la plus haute roche en mer, & me noiray!
 Seulement ie vous pry, ô Deïtez sacrees,
 Qui douces habitez sous les ondes vitrees,
 Tombant receuez-moy, à fin qu'entre vos bras
 La cheute me soit douce, & soit doux le trespas.
 Nymphes, ayez égard à ma peine soufferte,
 Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,
 Ayez pitié de moy, & me careffez tous,
 Quand plongé deffous l'eau ie seray pres de vous.
 Possible quelque iour ceste roche vantee,
 Infame de ma mort, ne fera plus hantee :
 Et le sage nocher, approchant ceste part,
 Destournant son vaisseau fera voile à l'escart. »

Ainsi se lamentoit ce Pêcheur miserable,
 Imprimant ses regrets sur le mouvant du sable,
 Et n'eut point acheué si tost que dans les cieux
 La courriere des nuits n'apparust à mes yeux.

Le vous promets que ce gentil Pêcheur nous donna tant de plaisir, & recita de si bonne grace ceste Eclogue passionnée, qu'il nous fit oublier & nos propos, & rompre nostre dessein, nous donnant hardiesse de l'accoster, & de nous informer de luy, & de sa fortune plus auant. Apres plusieurs discours, il nous conta comme il auoit esté autresfois sur la mer, & qu'un vieil Marinier Sicilien (1), luy auoit appris le fuget de ceste complainte avec vne infinité d'autres : nous luy fumes tant importuns, qu'il nous fit ceste courtoisie d'en reciter vne autre à voix basse, de deux Mariniers pêcheurs : & commence ainfi.

LES PESCHEVRS.

AV SEIGNEVR ANTOINE DE BAIF.

Deux Pêcheurs amoureux retirez de fortune,
 Sous le creux d'un rocher pour la vague
 importune,
 Le tonnerre, l'esclair, & l'orage nouveau,
 Qui tous comme à l'enuy les battoient dessus l'eau,
 Lors que leurs compagnons espointez d'enuie

1. Théocrite, que Remy Belleau a imité dans la plupart de ses églogues et qui lui a fourni le sujet de la pièce précédente et de celle qui suit. Le début du *Pêcheur* est presque mot pour mot celui de la 21^e idylle de Théocrite.

De pêcher du poisson, le secours de leur vie,
 Arrachoyent d'hameçon, de ligne & d'esperuier
 Leur butin escailé fautant sur le graurier,
 Se mettoient en discours du temps & de leurs pertes,
 De mille cruautéz en leurs amours souffertes.

Hé! qu'est-il en ce monde impossible à l'Amour?

Ces deux pauvres Pêcheurs, en ce peu de seiour,
 Ne perdent point le temps, mais priuément ensemble
 Discourent du filet qui si fort les assemble,
 Et des traits messagers & postes de ce Dieu,
 Qui iamais ne rougist pour se mettre en bas lieu.
 Ils se plaignent tous deux de leurs maistresses fieres,
 Laisant là creuasser leurs barques poissonnieres
 Aux haleines des vents, moisir leur attirail,
 Leurs nasses, leurs engins, & pourrir leur tramail,
 Sans daigner seulement se mettre en allaignesse
 De les tendre au Soleil, tant sont pleins de paresse :
 Et sans le souuenir, qui prouient de la faim,
 Y passeroient les nuits iusques au lendemain.
 L'un s'appelloit Ianot, de nature gentile,
 Bon pêcheur à la ligne, à chanter bien habile :
 L'autre auoit nom Thenot, ieune, frais & dispos,
 Qui commence premier à dire tels propos. (1)

THENOT.

O saintes Delfez, Deesses Nereides,
 Qui douces habitez les campagnes humides,
 Si vous nourristes onc en ce marin seiour
 Ce feu prompt & subtil qui prouient de l'Amour,
 Vierges, departez-moy de ces nouueautéz rares,
 Des perles, du coral, que les nochers auares
 Vont fouillant dans la mer, ou quelque autre butin

1. Belleau leur a donné les deux noms de Baif (Jean-Antoine)
 à qui la pièce est dédiée.

Pour flechir la rigueur des beaux yeux de Catin!
 Ou si ces beaux presens n'ont pouuoir de l'attraire,
 Trouuez ie vous supply, dans ce marin repaire,
 Quelque nouvelle plante, ou quelque bonne odeur,
 Pour adoucir mon mal, & guarir ma douleur!

IANOT.

Protes, grand berger des campagnes vitrees,
 Des troupeaux escaillez, & des Nymphes sacrees,
 La guide & le pasteur, escoute ceste fois,
 Et me donnant secours enten ma triste vois!
 Fay qu'Yfabeau s'accorde à mes humbles prieres,
 Ou ces rochers battus des vagues marinieres,
 Comme moy malheureux d'vn martyrre nouueau,
 Seruiront a mes os de marque & de tombeau.

THERNOT.

Comme vn esquip courrier volle d'ailes legieres
 Souefuement dessus l'eau, quand les haleines fieres
 Des vents impetueux ne la font escumer,
 Et qu'on voit feulement le grand front de la mer
 Se frizer doucement en petites fronceures
 Sous les tiedes foupirs & les molles enfleures
 Des Zephyrs tremblottans, ainsi couloyent mes iours
 Sous les douces faueurs du ciel & des Amours,
 Lors que viuant heureux ma cruelle ennemie
 Eschauffoit dans son cœur les foupirs de ma vie.

. IANOT.

Depuis, ô cruauté! que son visage ami,
 Se destournant de moy, s'est fait mon ennemi,
 Comme vn vaisseau battu & rebattu des ondes
 Quand les vents mutinez des fondrieres profondes
 Pouffent haut le sablon iusques au fil de l'eau,
 Et troublent l'Ocean d'vn orage nouueau,
 Tout ainsi i'ay vescu depuis que ma rebelle

Se monstre à mes desseins & fascheuse & cruelle,
 Depuis qu'elle commence (ô trop fascheux esmoy
 Qu'il faut que ie confesse) à se moquer de moy.

THENOT.

La Carpe & le Brochet habitent és riuieres,
 Les Saumons citadins des costes poissonnieres
 Reposent dans la mer, l'Ombre sur le grauois,
 L'Huître contre le roc, les Cerfs dedans les bois :
 Et moy qui n'ay repos tant seulement vne heure,
 Vagabond & feulet, sans adueu, sans demeure,
 Ferre autour de la porte où mon cœur fait sejour,
 Esclau & prisonnier dans les rets de l'Amour.

IANOT.

J'ay la cadene au pié, & n'ay pour me conduire
 Pilote qu'un enfant, qui pousse mon nauire
 A la mercy des vents, au golfe de la mort,
 Au lieu de le guider seurement à bon port.

THENOT.

La Perche aime l'eau douce, & les Thons la salee,
 Le Cancre les rochers, l'Anguille l'eau troublee :
 Et moy j'aime les yeux de Catin mon foucy,
 Qui n'eut oncques de moy ny pitié ny mercy.

IANOT.

Sans ma gente Yfabeau, la riue sablonniere,
 La bache, le veruain, la coste poissonniere,
 La ligne, l'hameçon, & bref rien ne me plaist,
 L'air & le poisson mesme, & la mer me desplaist.

THENOT.

Sans ma belle Catin, le gentil exercice
 De tramer des filets, & des engins d'esclisse,
 De canne, de roseaux, enyurer le poisson,
 Le prendre à l'esperuier, au feu, à l'hameçon,

Efpier le temps propre à faire vne tendue
 Aux bouches d'une escluse, vne amorce espandue,
 Ne me vient à plaisir : bref deux astres iumeaux
 (O puissance d'Amour!) me bannissent des eaux.

IANOT.

Le pefcheur aime l'eau, la ligne, la nacelle,
 L'amorce, l'hameçon, & la pefche nouvelle :
 Et moy i'aime le fein, la bouche & le discours
 D'Yfabeau mon foucy, ma grace & mes amours.

THENOT.

Le marinier a peur de la tempefte fiere,
 D'un escueil, d'un abord, d'un rocher, d'un corfaire :
 Et moy de la colere & des yeux de Catin,
 Qui me tire en l'erreur d'un malheureux destin.

Ainsi fe lamentoyent de leurs maistresses belles
 Ces Pefcheurs amoureux, aux tempestes cruelles,
 N'ayans remede prompt pour vomir ce poison
 Que parler de ce mal qui trouble la raifon.

Ce Pefcheur ayant acheué ce petit discours,
 defcouure quelque changement de temps, qui
 comméçoit à fe couvrir d'un fort espais nuage,
 de forte qu'il sembloit nous menacer de quelque
 pluye. Toutesfois apres auoir ietté l'œil au
 Ciel, & nous afferant du contraire, nous dist
 qu'il auoit autresfois appris d'un grād Marinier (1)
 à faire iugement de tels presages, difant ce qui
 s'enfuit prenant son commencement des signes
 & apparences celestes qu'on peut recognoistre
 au leuer & au coucher du Soleil, difant.

1. Aratus, poète grec, contemporain de Théocrite. Il a composé sur l'astronomie un poème intitulé *les Phénomènes*.

APPARENCES CELESTES

DU SOLEIL (1).

Si vous auez besoin pour faire vn long voyage
 D'vn iour tranquille & beau, il faut que son
 visage
 Soit pur, net & poly, & qu'on n'y voye point
 Vn trait tant seulement qui fouille son beau teint,
 Et que son cercle, alors que sa face nouvelle
 Va redorant les champs de sa flamme immortelle,
 Ne soit point marqueté de diuerses couleurs :
 Car ce font du fort temps certains auant-coureurs.
 Si de mesme parure, à l'heure qu'on deslie
 Les toreaux sur le soir, sa face est embellie
 De clarté pure & nette, & de gentille ardeur,
 En se couchant ainsi sans nué & sans noirceur,
 Espanchant sa clarté mollement temperee,
 La iournee ensuiuant te soit bien affeuree.
 Mais c'est & pluye & vent quand son cercle eflancé
 Paroist sur le matin cave, creux, enfoncé,
 Et que de son beau chef la tressure doree
 Rend ses rais mi-partis, les vns deuers Boree,
 Les autres vers le Sud, & que tant seulement
 Se montre le milieu de son rond lustement.
 Regarde puis apres la face rayonnante
 De ce Dieu flamboyant (si la clarté brillante
 A tout le moins permet de se voir à tes yeux),
 Car elle est veritable, & son feu radieux

1. Ces *Apparences du Soleil et de la Lune*, intercalées par l'auteur dans la 2^e Journée de ses *Bergeries*, sont partie du poème d'*Aratus*, traduit plus tard en entier par Remy Belleau et imprimé dans notre 3^e volume.

Jamais n'est mensonger, mais toute l'assurance
Des échanges du Ciel vient de sa cognoissance.

S'il est rouge en visage, & qu'il porte le teint
D'incarnat, iaune & pers, ou comme l'on voit peint
Le repli d'une nuë, alors qu'elle chemine
Haute esleuee en l'air d'une couleur sanguine,
Ou que d'un noir obscur il voile son flambeau,
C'est signe tres-certain d'une abondance d'eau.


S'il est rouge sans plus, c'est un venteux orage :
Mais si confusément il porte le visage
Taché de rouge & noir, c'est augure tres-seur
De voir & pluye & vent pesse-messe en fureur.

Si le Solsil sortant de sa couche doree,
Ou se plongeant au soir dans la mer azuree,
Darde en pointe ses rais, ioints ensemble & couplez,
Et en un mesme lieu ramassez & doublez,
Ou s'il est englouti de l'espaissie fumiere
D'un nuage enfumé, quand de la nuit premiere
Il vient iusques au iour, & du iour iusqu'au soir,
Tels iours ne courent point que l'on ne voye choir
Grande rauine d'eau sur les flancs de la terre.

Si deuant que ce Dieu la paupiere desferre,
On voit sur le leuant le brouillas amassé
D'une petite nuë, & tost apres haulsé,
Il montre dans le ciel sa face coloree
De beaucoup de couleurs, au dedans bigarree,
Et ses rayons aussi, lors te faut assurer
Que la pluye à venir doit longuement durer.

Si son cercle au matin en croissant on voit naistre,
Et plus large & plus grand se faisant apparostre,
Puis comme languissant & rehaussant son feu
Il va rapetissant sa largeur peu à peu,
Il porte le beau temps : mais alors qu'il deualle
Dans le sein de Tethys, s'il a la couleur palle
Et bleême sur le soir, c'est orage certain.

APPARENCES DE LA LVNE.

oy deffous l'ombre espais de la Nuit claire
 & brune
 D'vn & d'autre costé les cornes de la Lune,
 Qui change fort souuét & de forme & de teint :
 Car Vesper de son ombre en cent façons la peint.
 Puis la face du temps la figure & la borne,
 Luy plantant sur le front & l'vne & l'autre corne
 Sur le troisiéme iour sans plus, & sur le quart :
 Et selon qu'elle est peinte, alors elle depart
 Ces deux iours seulement par ces formes empreintes,
 Pour tout le mois entier assurances non feintes.
 Si le troisiéme iour elle estend son flambeau
 Delicat, pur & net, elle est pour le temps beau :
 Mais si le teint vermeil de sa face nouvelle
 Deuiét rouge & sanguin, c'est vn vent qu'elle appelle.
 Si le quatriéme iour vne lente espaisseur,
 Vne crasse, vn brouillas, vne espaisse grosseur
 Va couurant son visage, & par dedans les nués
 Ses cornes va trainant rebouches & mouffues,
 Se ressentant encor du trois humide & lent,
 C'est de l'eau fort voisine, & bourrasque de vent.
 Si courant le troisiéme on ne la voit penchee,
 Ny la corne en dedans crochue & rebouchee,
 Mais que des deux costez son croissant vniment
 Dresse ses cornichons au ciel également,
 Dés le soir tu verras vne tempeste fiere
 De vents impetueux courir la nuit entiere.
 Si le quatriéme iour on la voit tout ainsi
 Droit esleuee au Ciel, sans pencher le fourci,
 C'est d'orage vn amas : mais si la haute corne
 Se recourbe en dedans debile, lasche & morne,

Atten le vent Boree : s'elle croche en amont
C'est pour vn vent Austral que tels signes se font.

Si d'un cercle arrondi peint de rouge teinture,
Entierement par tout s'attache vne ceinture
A la troisieme Lune enuironnant ses bors,
Il te faut esperer vne tempeste alors :
Et d'autant qu'elle est rouge & beaucoup plus ardente,
Elle en est plus cruelle & plus fort violente.

Quand d'un visage plein au ciel va paroissant,
Ou quand elle est trenchee en son demy-croissant,
Et d'une & d'autre part regarde sa lumiere :
Ou bien quand elle croist en sa flamme premiere,
Et qu'un nouveau croissant dresse son premier cours,
Ou lors qu'elle respand ses cornes en decours,
Puis quelle est sa couleur : car sa seule teinture
Donne de chaque mois certaine coniecture.

Son lustre clair & beau marque le temps serain :
S'elle est rouge sans plus, elle enseigne le train
Et le chemin des vents : s'elle est brune & tachee,
C'est de l'eau qui çà bas doit tost estre espanchee.

Or chaque iour du mois ne porte iugement,
Mais le troisieme iour, & le quart seulement
Iusqu'au nouveau croissant qu'on la voit mi-partie,
Et depuis ce croissant, iusqu'à tant que remplie
On luy voye la face, & depuis ses pleins iours
Iusques au décroissant qui languist en decours.

Or le quatrieme iour fidellement te donne
De tout le mois courant cognoissance tres-bonne,
Et le troisieme aussi iusqu'au mois finissant :
Si deux cernes ou trois d'un voile brunissant
Ceignent entierement tout le rond de la Lune,
Il te faut asseurer qu'il doit naistre de l'une
Vn grand vent, & de l'autre vn temps serain & clair :
Le vent de celle-là qui se froisse par l'air,
Le temps serain & beau de celle en l'air semee,

Qui languist peu à peu & s'escoule en fumes.
 Si deux tant seulement couronnent son beau front,
 C'est orage certain s'elle ne tient son rond,
 Et comme en ondoyant sa face est courbe & torte,
 C'est orage plus grand & tempeste plus forte,
 Et plus forte beaucoup si ce cerne est tout noir,
 Ou, s'il se rompt par l'air, plus dure encore à voir.

Décques tu cognoistras, soigneux, par la nuit brune,
 Pour tout le mois entier les signes de la Lune.

Puis quand la mer est trouble, escumeuse & enflée,
 Et qu'on entend de loin sur la grée ensablée
 Murmurer vn long bruit, & le marin escueil
 Dressant la teste au ciel ronfle & s'enfle d'orgueil :
 Ou quand les hauts sommets des roches fourcilleuses
 S'animent à siffler des haleines venteuses,
 C'est presage assure d'orageux tourbillons.

Ou quand dessus le sec, ou les moites sablons,
 En foule de la mer retourne la Mouette,
 Et grosse de iargon de sa bouche caquette,
 Puis se reporte en mer, c'est un signe de voir
 Tost apres sur les eaux vn grand vent esmouoir.
 Ou quand par l'air ferain contre les vents rebelles
 En troupe le Heron va desployant ses ailes :
 Quand le Canart sauage & les oiseaux plongeurs
 Frappent de l'aile en terre, ou au sommet des mons
 La nué devient longue, & de la blanche espine
 Des chardons herissez vole la laine fine
 Comme petit duuet, vieilleffe de leurs fleurs,
 C'est signe tres-certain des plus grâds vents futurs.

Ou quand la mer est fourde, & ses floccons paroissent
 Surnageant çà & là, ou les nuaux se froissent
 Au plus chaud de l'Esté, & de foudre & d'esclair,
 De ceste part le vent se mutine par l'air :
 De ceste part aussi, que par la nuit brunette
 Des estoiles du ciel vne flamme se iette

Et s'escoule par l'air à longs fillons ardans,
 Blanchiffans par derriere, & sans fin se dardans :
 Mais si les traits aigus de ces feux ordinaires
 Tombent confusément l'un à l'autre contraires,
 Sans ordre se meslant, de toutes parts le vent
 Il te faut esperer : car il aduient souuent
 Qu'il varie au souffler, & ne peut-on cognoistre
 Quelle part aux humains il se fait apparroistre.

Si d'Eure ou d'Aquilon l'esclair va s'eslançant
 De Note ou de Zephyr, le nocher pallissant
 Doit peindre double peur sur son triste visage,
 Tant le ciel & la mer luy vont forgeant d'orage :
 Car l'air par trop chargé alors veut espancher
 Vn deluge de pluye, & de foudre vn rocher.

Puis on voit quelquefois vne troupe de nués
 S'entasser en roulant comme toifons chenués,
 Messagers de la pluye, & l'air se va troublant,
 Quand l'arc qui ceint le ciel son cercle va doublant.

Ou quand on voit autour d'une estoile brillante
 Vn cerne fait en rond de couleur brunissante :
 Ou des marefts bourbeux les oiseaux peinturez
 Sans repos se plonger dans les flots azurez :
 Ou sur les bords d'un lac la legere Arondelle
 Battre l'eau en vollant & du ventre & de l'aëlle :
 Ou les peres germains des petits grenouillaux
 Sans trefue gazouiller la teste hors des eaux
 Sur la riue fangeuse, ô race miserable !
 La proye des Serpens : ou d'un chant lamentable
 Le Hibou solitaire au matin s'attrister :
 Ou sur le haut riuage en callant se planter
 La Corneille iafarde, arriuant la tempeste,
 Ou se bagner dans l'eau, & l'espaule & la teste :
 Ou quand mesme on la voit toute dans l'eau noüer
 Et d'un graue chanter en troupe s'enroüer.
 Mesme entre les troupeaux la Genisse beante

Le muffle vers le ciel, a senty l'eau coulante
 Tirant l'air embrouillé de ses larges naseaux :
 Et les fages fourmis de leurs petits caueaux
 Toft retirant leurs œufs, & la chenille errante,
 La chenille aux cent pieds contre les murs rampante,
 Seul tefmoin de la pluye : on voit mefme les vers
 (Entrailles de la terre) errans & defcouers.
 Alors voit-on auffi la Poule appriuoifée,
 Noble race des Coqs, d'une voix redoublée,
 Comme l'eau deflus l'eau diftillé, cacailer,
 Ou de fon bec cornu fon pennache efpouiller.

Et quelquefois auffi & Corbeaux & Chouettes
 De la pluye future ont été les prophetes,
 Quand on les voit en troupe enfuire le chanter
 D'un Milan rauiffeur, & de voix imiter,
 Quand l'eau fentent rouler de la celefte voute,
 Prefque le bruit de l'eau, qui tombe goutte à goutte :
 Ou quand plus grauement ils redoublent leurs voix,
 Battant leur aile epaiffe : ou quand deffous les toits
 Ou deffous les auents la Chouette legiere
 Se retire à couuert, ou l'Oye cazaniere
 Va tremouffant de l'aile, ou fur le marbre mol
 La Mouette en criant va redoublant fon vol.

Doncques celui vraymêt qui la pluye veut craindre
 Ne doit prendre à mefpriſ de ces ſignes le moindre.
 Ou quand plus afprement on voit les moucherons
 Mordre iufques au fang, & de leurs piquerons
 Outrepaffer la chair : ou par la nuit ombreuſe
 Tout autour des nazeaux de la lampe nuiteuſe
 Des petits potirons en grains ſ'amonceller :
 Ou comme en ondoyant la flamme ſommeiller,
 Et ſouuent petiller iettant ſes eſtincelles,
 Comme petits bouillons, & ſes flammes iumelles,
 Et ſes rais languiffans perdre force & vigueur.
 Ou quand au plus ferain, à l'ardante chaleur

On voit voler en haut vne troupe legiere
 De Canars infulans : la poïlle cuifiniere,
 Le chaudron, la marmite, eftinceller au feu,
 Tu te dois affeurer qu'il fe tarde bien peu
 Que l'orage ne tombe : ou quand deffous la cendre
 Le charbon flamboyant fait vne croufte tendre,
 Semblable aux grains de mil, tu pourras bien deuant
 Prognostiquer l'orage, & la pluye & le vent.

C'est vn temps pur & beau, quand en troupe la Gruë
 D'vn vol libre & difpos tient fa courfe estenduë :
 Mais c'est figne certain que l'orage s'enfuit
 Quand la vieille Corneille on oit chanter la nuit :
 Ou bien quand fur le soir à foudaine retraite,
 Retournant du manger babille la Chouette,
 Ou le Pinçon fringotte au leuer du matin :
 Et bref quand les oifeaux pour l'orage mutin
 Fuyent loin de la mer, & la Rouge-Gorgette,
 Et l'Orchil, vont rentrant en leur creufe logette :
 Ou quand deffus le soir en troupe les Chouquars
 Bien graffement repeuz, fe couchent babillars :
 Ou quand la blonde Aulette en cent lieux marquettee
 Ne s'esloigne en paiffant de fa voufte ecliffée,
 Voifine de fon miel & de fes pauillons :
 Ou quand la Gruë en l'air n'estend pas les fillons
 De fon vol droitement, mais recule en arriere :
 Ou quand par le vent coy l'Aragne filandiere
 Rompt le fil de fon creffe, & par l'air ne l'estend :
 Quand aux cendres le feu à grand' peine s'esprend,
 Ou que du lamperon la flamme est paresseufe,
 Efpere ce iour-là la tempefte orageufe.

Ce Pefcheur nous ayant communiqué ces
 diuins prefages, non content de nous auoir
 donné tant de plaisir, nous fait present d'vn

papier, qu'il difoit auoir apporté d'un voyage
qu'il auoit fait fur mer, où estoient viuement
empreintes les larmes fur le trespas de son bon
maître & de sa bonne maistresse.

LARMES SVR LE TRESPAS
DE MONSEIGNEVR RENÉ DE LORRAINE,
MARQUIS D'ELBEUF (1).

THENOT, IANOT, BELLIN, MARINIERS.

THENOT.

VNE tremblante peur tient mon ame faisie
Et me caille le fang, oncques iour de ma vie
Ie ne vey tel orage, & semble à voir la mer
Que le monde s'esbranle à fin de s'abyfmer.
Qu'en penses-tu, Ianot?

IANOT.

Le peril où nous sommes
Me fait defesperer de la race des hommes :
Ie ne voy que malheur, qu'un air gros & fumeux,
Qu'un trouble mutiné, qu'un amas escumeux
Ply fur ply redoublé : ie ne voy qu'un nuage,
Qu'un tourbillon venteux, qu'un noircissant orage

1. Le quatrième fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, né le 14 août 1536, mort en 1566.
Publié pour la première fois (Paris, Gabr. Buon, 1566, in-4)
sous ce titre : Larmes sur le trespas de René de Lorraine et de Louise de Rieux, marquis et marquise d'Elbeuf, ensemble le Tombeau de François de Lorraine, duc de Guyse. (V. pour ce dernier p. 60.)

Courant, bruyant, siffiant, defrobant de nos yeux
L'esperance de vie, & le iour & les cieux.

THENOT.

Je ne voy que l'horreur d'une fumiere espesse,
Courant de tous costez vne aboyante presse
De bataillons enfiez, peste-messe estriuans
Sous les feux secotez des haleines des vents,
Hostes soudains et fiers de ces roches armees
De tonnerre, d'esclair, & de grosses fumees :
Bref ie n'entens finon les prophetes iargons
Des motettes, des vents, & des viftes plongeons,
Qui d'un vol gauche & prompt portét les aduenteres
De quelque orage grand : car ces diuins augures
Ne monstrent dedans l'air, sur l'eau, ny sur le port,
Que les palles frayeurs d'une image de mort.

IANOT.

On ne voit plus en rond, à vouftures doublees,
Les Dauphins s'efgayer sur les plaines falees,
Ny les Tritons souffians en leurs cors esmaillez,
Guider dessus les eaux les troupeaux escaillez.

THENOT.

Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,
Sages, ont delaisié la grand' plaine deferte,
Preuoyant ce defastre, & cuidant qu'en ceste eau
Dieu voulust rebastir quelque monde nouveau :
Car cet orage est tel, & la tourmente telle,
Que iamais œil mortel n'en veit de si cruelle.

IANOT.

Mais l'entreuoy Bellin qui marche droit à nous,
Il est triste en visage, & plombé de courroux,
Morne, palle & penif, baiffant l'œil contre terre
Comme frappé de l'astre, ou d'un coup de tonnerre :

Il a quitté les rets, l'amorce & l'hameçon,
 La ligne, le veruain, la rive & le poisson,
 Et se va retirer en quelque antre fauage,
 Pour pleurer sa fortune, & là finir son age.
 le le vay accoster. Bellin, approche-toy :
 Que veut dire ce temps? tire-nous hors d'esfroy.

BELLIN.

Ne vous'estonnez point de ces diuins prefages,
 Legers auant-coueurs des siniftres orages :
 Car c'est le iour fatal, le iour trop malheureux
 Que l'on ferre, ô malheur! le corps cheualeureux
 D'un beau prince Lorrain dans la fosse poudreuse,
 Le feiour tenebreux de la Parque orgueilleuse,
 Des ombres, de la peur, & de pleurs, & d'ennuis,
 Sous l'empire d'horreur, du sommeil & des nuits.
 Qui voguant pour son Roy, & courant la fortune
 Sur le dos escumeux des fillons de Neptune,
 Comme vn simple forçat, pour faire son deffein,
 Enduroit le trauail, la fueur et la faim :
 Enduroit, genereux, le chaud & la froidure,
 Commandant sur la poupe, espiant l'auanture
 De combatre ou mourir, estimant à grand heur
 L'eschange de sa vie à ce beau nom d'honneur.
 Imitant ses ayeux, qui du fer de leur lance
 Grauerent dans le Ciel l'honneur & la vaillance,
 Ne forlignant en rien en tous actes guerriers
 Et faits cheualeureux, dont ces preux Cheualiers
 Tous issus de sa race ont auancé leur gloire
 Jusqu'aux monts Palestins, marques de leur memoire.

THENOT.

Tefmoin en soit celuy qui braue se fit Roy
 Sur le peuple ennemy de Dieu & de la Loy,

Ce vaillant conquereur qui rangea ses armées
Sous les ombres captifs des palmes Idumees (1).

IANOT.

Tesmoin en foit celuy qui du peuple mutin
Fit rougir le fablon du riuage du Rhin (2),
Et ce grand cheualier qui remit en franchise
La liberté des Roys, du peuple & de l'Eglise,
Qui sans estre vaincu a toujours eu cet heur,
Et viuant & mourant, de demeurer vainqueur (3).

THENOT.

Tesmoin en foit celuy qui à rames couplees
Hachant & renuerfant les ondes empoulees,
Dés sa ieunesse tendre a si bien combatu,
Que les vents & les temps, publiant sa vertu,
Diront que si la mort d'une ialouse enuie
N'eust si tost retranché les beaux iours de sa vie,
Qu'il rangeoit accablez sous sa vaillante main
Les plus forts ennemis du beau tige Lorrain.
Mais Dieu, qui n'aime pas le sang ny la vengeance,
A remis leur bon droit sous sa iuste balance,
Attendant que le temps, ministre à sa rigueur,
Rabaisse leur orgueil & dompte leur fureur.

Diray-ie ce qu'il fit, prodigue de sa vie,
En tous actes guerriers, seulement pour l'enuie
D'honorer son renom de quelque belle mort?
Alors qu'il affronta iufques dedans le port,
Party de Malthe exprés, enuiron la Diane,
Pour vaincre ou pour mourir, la troupe Rhodiane?

1. Godefroy de Bouillon, premier roi chrétien de Jérusalem, l'une des tiges de la maison de Lorraine.

2. Claude sauua la Lorraine de l'invasion des paysans révoltés de l'Alsace et de la Souabe.

3. François de Guise, le chef du parti catholique.

Ordonnant tout ainſi, dans ſes vaiſſeaux couplez,
 Que le chef qui commande aux eſcadrons ailez
 Des mouchettes à miel, ce volant capitaine
 Aux ailerons dorez, qui partiffant la peine,
 Se fait craindre & ſeruir, aux vnes commandant
 De confire le miel, aux autres ce pendant
 Volant de fleur en fleur muſſer en leurs cuiſſettes
 D'vn petit bec larron les odeurs des fleurettes,
 Aux autres de reduire és pauillons crouſtez
 Le lambris canelé de leurs palais vouſtez,
 Aux autres recevoir les fleurantes rapines
 De l'eſſaim trauaillé, pour pendre en leurs caffines.
 Car ſi toſt qu'il les veit, il range flanc à flanc
 Galeres en bataille, & foldats ranc à ranc,
 Fait drefſer les pauois contre les bataillolles,
 Fait recreſper au vent bandiere & banderolles,
 Et les eſclaves Turcs emmenoter foudain,
 Pour mettre mieux à chef ſon furieux deſſein,
 A fin qu'il demeurait planté ſur l'accourcie (1),
 Braue pour commander, & raccourcir ſa vie
 Si beſoin en eſtoit, ferme comme vn rocher
 A l'abord d'vn vaiſſeau, ou bien à l'accrocher,
 Met la flamme à l'anten', voit ſon artillerie,
 Puis proué contre proué en ſi grande furie
 Courent s'entre-heurtant à force d'auirons,
 De rames & de bras, que les deux eſperons
 Volerent haut en l'air en eſclas & en poudre,
 Hachez, froiſſez menu comme d'vn coup de foudre.
 Ainſi que deux toreaux piquez de l'aiguillon
 D'vne ialouſe ardeur, pire que le freſlon,
 Courent fumant, muglant, & de force forcee
 Se choquent front à front, corne & teſte baiſſee.
 Puis ils viennent aux mains, & à coups de canon

1. Passage pour aller de la poupe à la proue du vaiſſeau.

Il defrobe le mats, la poupe & le fanon,
 Rafe voiles & bancs, bancades & antene,
 Apoftis, & fougons iufques à la carene.
 Tout fe voit defcouvert, fans plus on voit voler
 Testes & tolopans, bras & iambes en l'air,
 Sous la brune epaiffeur d'une groffe fumee
 Dont le Ciel fe couurit, & la mer animee
 D'effpouantables cris, rouge & teinte de fang,
 Se trouble à l'environ & rehauffe le flanc. (†)

Diray-ie ce qu'il fit, quand ces troupes cruelles
 L'eurent outré, nauré de cent playes mortelles,
 Comme eftant demy-mort, il reprit toft le cœur,
 Et feul les foutenant, feul demeura vainqueur,
 Batant, frappant menu, tout ainfi que la greffe,
 Coup fur coup redoublé, qui hache & qui martelle,
 Traiftrefse, defrobant deffous vn air ferain
 Du pauvre laboureur l'efperance & le grain?

BELLIN.

Tefmoin en foit celui qui de nouvelle playe
 Dueil fur dueil redoublé par fon trespas effaye
 De me faire hayr la lumiere des cieux,
 Ou me noyer chetif au torrent de mes yeux,
 Mon maiftre, mon feigneur, le fecours de ma vie,
 Que i'ay dans fon tombeau pauuret enfeuelte,
 Sans iamais efperer de pouuoir de rechef
 Nourrir ce poil grifon qui languift fur mon chef :
 Sans iamais efperer de trouver telle place
 D'honneur ou de faueur, car fi de quelque grace,
 De careffe ou d'accueil l'homme fe peut vanter,
 Le pouuois à bon droit des grands me contenter. (a)

1. René de Lorraine commandait les galères du roi lors de la campagne d'Italie.

2. On sait en effet que Belleau avait été admis fort jeune

Mais, hà cruelle mort! hà mort cruelle & fiere!
 Qui ne loge' en ton cœur ny pitié ny priere,
 Jaloufe de mon heur, d'vne traitrefse main
 Tu nous as defrobé ce beau prince Lorrain,
 Ce Marquis grand & fort, ieune, vaillant, adextre,
 Fust qu'il branflaft à pied vne pique en fa dextre,
 Ou qu'il piquaft les flancs à grands coups d'esperon
 D'vn cheual blanc d'efcume, ou à coups d'auiron
 Voguaft en fa galere, ou donnaft vne charge
 A l'abord d'vn vaiſſeau, paré de fa grand' targe,
 Auancé d'vn plein faut : car ainſi ie l'ay veu
 Rouge de feu gregeois & de lances à feu,
 Poudreux, noir, enfoufré & couuert de fumees,
 Se lancer furieux contre la poupe armee,
 Combatant pelle-meſſe à bouche de canon,
 Pour acquerir d'honneur vn immortel renom.
 Tout ainſi qu'vn éclair qui paſſe & qui trauerſe
 D'vn feu prompt & ſubtil l'eſpaiffeur noire & perſe
 D'vn gros air mutiné coup fur coup foudroyant,
 Des traits de Iupiter les rochers poudroyant.
 Que fit-il tout ieunet pres des murs de Boulongne,
 Viuement animé des fureurs de Bellonne?
 Que fit-il à Ranthi, quand marchant des premiers
 Il força l'Eſpagnol de cent cheuaux legiers?
 Se demeflant ainſi d'vne preſſe guerriere
 Qu'vn Sanglier arroqué dedans une fondriere
 D'vne meute de chiens, eſcumant, heriffant,
 Qui de hure & de dents ſe fait voye en pouffant.
 Que fit-il genereux deſſus la riue Angloiſe,
 Eſtant fait Viceroy dedans l'ille Eſcoſſoiſe?

auprès du marquis d'Elbeuf. Etait-ce à titre de compagnon de
 jeux et d'études, ou bien les talents de Belleau, qui ne comptait
 que huit ans de plus que René, s'étaient-ils déjà assez révélés
 pour qu'il fût digne d'être le précepteur du père avant de devenir
 celui de Charles son fils?

Que fit-il sur la Meuse, en Itale, en Piémont,
Sur les riuës du Tybre & sur les bords du Tront? (1)

Diray-ie de son cœur? & comme estant en felle,
Monté sur vn courfier aux murs de Ciuitelle,
Vn moufquet foudroya son cheual fous l'arçon?
Et comme sans frayeur ny changer de façon
Retourne au petit pas retrouver sa tranchee?
Comme la pique au poing & la teste panchee,
Vn premier iour de May, il donnoit vn affaut
Sans vn commandement qui le mit en defaut?

Diray-ie ses bontez, sa nature gentile,
Sa façon compagnable & sa grace facile?
Ses discours bien couplez, son gracieux accueil,
Vne douceur naïfue, & comme d'un bon œil
Il careffoit courtois les hommes remarquables
Du beau nom de vertu, qui les rend venerables?

Diray-ie les effets de son gentil esprit,
Prompt, gaillard, inuentif, & comment il apprit
La musique, le bal, l'esperon & l'escrime,
A forger, à tourner, & conduire la lime,
Pour n'estre en faction oisif, ou partisan,
Imitant ce grand Dieu, du monde l'artisan,
Qui iamais ne repose, ains tourne, pousse & guide
Ce grand tour merueilleux qu'il retient fous sa bride?

Ses plus grands passetemps estoyent à s'exercer
A ietter, à pouffer, tirer, franchir, lancer
La barre, le ballon, l'arc, le faut & la pierre :
Mais sur tous il aimoit & la chasse, & la guerre,
A piquer les cheuaux les moins faits & plus forts,
Nourrissant courageux dedans vn noble corps
Vne ame genereuse, accorte, prompte, aimable,
Sous vne maiefté doucement accoffable.

1. L'auteur associe René aux faits d'armes de son frère François sous les yeux duquel il combattait.

Bref vn grand cheualier, vaillant & gracieux,
 S'est defrobé de nous pour aller dans les cieux,
 Où se riant il voit les passions humaines,
 Les troubles, les discords, les actions mondaines
 De ce siecle de fer, tenant place au milieu
 De ses freres germaines qui sont aupres de Dieu :
 Ayant marqué d'honneur leur race & leur memoire,
 Pour de la terre au ciel emporter la victoire.
 Car leur vaillante main, ny leurs temples guerriers
 N'ont conquefté finon la faueur des Lauriers,
 Viue marque à iamais d'une gloire immortelle,
 Pour le sang genereux de ceste race belle,
 Digne de commander dans le ciel, & non pas
 De fouller ceste terre indigne de leurs pas.*

Car leurs rares vertus n'ont sceu si bien combatre
 Qu'ils ayent peu fuir, rompre, vaincre ou abatre
 Le foupçon & la dent, la fureur & l'effort
 Du poifon de l'enuie, & de Mars, & de Mort.

Ainfi se lamentoyent aux vagues importunes
 Ces trois pauvres Pefcheurs de leurs triftes fortunes,
 N'ayant autre fecours en ces nouveaux tourments,
 Que fermer leurs foupirs aux haleines des vents.

TOMBEAU

DE MADAME LOYSE DE RIEUX,

MARQUISE D'ELBEUF (1).

VIERGES Deeffes Nereides,
 Qui deffous les voustes humides
 De ce grand battiment venteux,

1. Louise de Rieux, comtesse d'Harcourt, mariée au précédent le 3 février 1654.

Auez de vos mains roufoyantes
 Effuyé les larmes roulantes
 Des viues sources de vos yeux,
 Lors que Thetis escheuelee,
 Sur le corps du fils de Pelee
 Deschirant son visage beau,
 Fit ses complaints deffous l'eau :
 Pleurez ceste bonne Princeffe,
 Ceste Nymphé, ceste Deesse,
 Qui a rendu sur vostre bord
 Les derniers soufpirs de la mort.

Et que la celeste rosee
 Dont ceste riue est arrosee
 Au mois de nos mois le plus doux
 S'escoule en larmes emperlees,
 Et que les campagnes salees
 Flots fur flots s'enflent de courroux.
 Puis que les flancs des roches dures,
 Et toutes vos ondes pariures
 Sentent l'eschange des Zephyrs
 En longues fuittes de soufpirs :
 Si que la memoire honteufe
 De ceste mort trop despiteufe
 Flotte de mer en mer, à fin
 De ne trouuer ny bord ny fin.

Palemon, Glauque, Panopec,
 Fuyez ceste arene trempee
 D'vn desbord escumant de pleurs :
 Et vous à voiles & à rames
 Qui courez sur ces eaux infames,
 Fuyez & faites voile ailleurs,
 Puis que les fieres Destinees,
 Desrobant les douces annees

De ceste Princeſſe, ont pris port
 Toutes enſemble fur ce bord :
 Et que les vents et les orages
 Soyent les hoſtes de ces riuages,
 Hoſtes indignes de loger
 Meſme le Barbare eſtranger.

Ayant raui la chaſte flame
 De la plus noble & plus chere ame
 Qui iamais enrichit vn corps,
 Chere ame, qui maintenant erre,
 Sous les tenebres de la terre,
 Entre les images des morts.
 Suiuant de ſi pres à la trace
 Son cher eſpoux, qu'en peu d'eſpace
 Se trouuent entre leurs ayeux
 Faits nouueaux citoyens des Cieux :
 Tant ſon amour fut violente
 Que trop longue luy fut l'attente
 De mourir, pour auoir cet heur
 Au ciel de fuiure ſon Seigneur.

Car le regret de ſon abſence
 Luy trancha ſi toſt l'eſperance
 De ſa vie & de ſon bon-heur,
 Que ſoudain la douleur extreme,
 Sans confort ſinon de ſoy-meſme,
 Luy gela le ſang & le cœur.
 Et comme la roſe pourpree
 Fueille à fueille deſſus la pree,
 Batué de pluye & de vent,
 Tombe fletrie en vn moment,
 Ainſi ceste Dame bien nee,
 Ceste Princeſſe eſpoingonnee
 De violente affection,
 Mourut en ceste paſſion.

Hà mort trop fiere & trop cruelle!
Qui as rai ceste ame belle,
L'arrachant ainfi que la fleur
Qui deffous la poincte mordante
Du foc se renuerfe mourante,
Perdant la force & la couleur,
Pour la conduire, legere Ombre,
En ce Royaume noir & sombre,
Et la guider fur les retours
De ces grands marefcages fours,
Où les Parques inexorables
Deffous leurs fuseaux imployables
Tournent & deuident les ans,
Et les iours des pauvres viuans.

Paffant par les forefts obfcures,
Où les riuieres non pariures
S'enflent à hauts bouillons ardans :
Où cent colonnes aimantines,
Et cent portes diamantines
Sont ouertes à tous venans,
Pour trouuer la terre embafmee,
Douce, qui fans efre entamee
Du foc ny du coutre tranchant,
Va fes richesses efpanchant :
Où les Ombres fur les fleurettes,
Au murmure des ondelettes,
Heureufement trompent les temps
Deffous les faueurs d'vn Printemps.

Pleurez donc ceste ame gentille,
Ceste ame courtoife & tranquille,
Pleine d'amour & de bonté,
Entre les petits compagnable,
Entre les Princes venerable,

Sous vne douce maïesté :
 Qui d'une voix foiblette & tendre
 Souspire encor dessous la cendre
 L'amour & les fous cuifans
 Qu'elle auoit de ses deux enfans :
 Prince & Princesse dont la grace
 Porte les marques de sa race,
 Et les vertus dessus le front,
 Qui beaux & bien-heureux les font.

Or vivez, le precieux gage,
 Le riche & bien-heureux partage,
 Iffu du beau tige Lorrain,
 Cousin de race & d'alliance
 A CHARLES, qui dès sa naissance
 Porte le sceptre dans la main.
 Vivez, & en plus longues fuittes
 Et en plus heureufes conduites
 Tirez le filet de vos iours,
 A fin qu'ils ne vous soyent si cours,
 Mais que Dieu liberal vous donne
 Sous vne vieilleffe grifonne
 Ceste faueur, en le fuiuant,
 De faouorer l'heur en viuant.

Et vous, ô âmes genereufes,
 Vivez entre les bien-heureufes,
 Couplees de ce mesme lien
 D'amour, qui durant vostre vie
 Nourriffoit vos cœurs sans enuie
 D'auoir iamais vn plus grand bien :
 Venez doncques bien assurees
 Là haut és celestes contrees,
 Et que la cendre de vos os
 Prenne en la fosse vn doux repos,

Iufques au iour que la iuflice
Du grand Dieu bannira le vice
Loin du Ciel, les bons triomphans
De l'heur promis à fes enfans.

Et vous, Nymphettes Prouençales,
Verfez de vos mains liberales,
Sur le tombeau de ces deux corps,
Des œillets, des lys & des rofes,
Et toutes les odeurs efclofés
Qui s'embafment deffus vos bords :
Et fouhaitez qu'à iamais tombe
Sur le marbre de cefte tombe
Le fucre, la manne & le miel,
Douce faueurs de vofre ciel.
Puis engraez fur cefte roche
L'ingrat & funefte reproche
Des Parques, qui pres de cefte eau
Mirent deux corps en vn tombeau :

Paffant, icy deffous enclofe
En repos la cendre refofe
D'vne Princeffe dont le nom,
La vertu, le fang & la race,
L'honneur, la douceur & la grace
Viuront d'vn eternal renom :
Qui de dueil aigrement faifie,
Dedaignant foy-mefme & fa vie,
Après la mort de fon Seigneur
Qu'elle auoit plus cher que fon cœur,
Aima trop mieux mourir contente
Le fuiuant, que de viure abfente,
Honorant l'ombre de fes pas
D'vn noble & bien-heureux trefpas.

Ces larmes ne furent pas recitees fans que tous n'en espandiffions de nos yeux, meuz à compassion, pour l'estrange mort de ces deux nobles personages, & pour la perte de l'esperance de tant de pauvres seruiteurs : ce qui nous fit souuenir du peu d'asseurâce des choses qui sont en ce monde, estant assaisonnees d'une saulce confite de douceur & d'aigreur, de plaisir & de desplaisir. Partant de ce lieu, prenons congé de ce gentil Pescheur, le priant nous venir trouuer sur l'heure du disner pour nous aider à tirer le fil de ce beau iour. Ce pendant mon compagnon & moy retombons sur le dernier propos que nous auons tenu ensemblement, qui estoit des charmes & forceries d'amour, disant ce mien compagnon que la douce rencontre de ce Pescheur auoit esté occasion qu'il ne m'auoit montré vne Eclogue d'une Sorciere : quoy disant me monstre vne feuille de papier, où estoit vne description d'hyuer, fort à propos, & vous promets que la lecture nous fut vn souuerain rafraischissement à la grande chaleur qui lors estoit en sa force, commençât ainsi.

L'HYVER.

AV SEIGNEVR ESTIENNE IODELLE. P. (1)

L'HYVER palle de froid, au poil aspre & rebours,
Des fleuues languissans auoit bridé le cours,
La bife commadoit sur les tristes campagnes,
Les arbres sembloyét morts, le sommet des môtagnes,

1. L'un des poètes de la Pléiade, sinon le plus célèbre par ses ouures, du moins le plus fameux par ses joyusetés. A Jodelle revient l'honneur des premières représentations de comé-

Les rochers & les bois, pour la froide faison,
 Portoyent de neige épaisse vne blanche toison :
 On ne voyoit finon les riues descouuertes
 Des marefcs pareffeux, & les bordures vertes
 Des fontaines d'eau viue, & des coulans ruiſſeaux :
 Dedans les cheſnes creux ſe muſſoyent les oiſeaux
 Le pied dedans la plume, & la famine dure
 Seule les tiroit hors pour chercher leur paſture :
 Les lingots diſtilez en poinctes de glaçons
 Pendoyét aux bords des toits, l'onglee & les friffons,
 Meſme deuant le feu, de la troupe tremblante
 Tenoyent les doigts iardez de froidure mordante.
 Bref, l'extremè rigueur de la morte faison
 Tenoit clos & couuert chacun en ſa maiſon.

En la noſtre pourtant la petite meſgnie (1)
 Ne ſe trouuoit iamais de pareſſe engourdie,
 Quelque temps que ce fuſt, chacun voulant choiſir
 Quelque honneſte labeur pour ſe donner plaiſir :
 Car ſi toſt que l'oiſeau à la creſte pourpree
 Reueilloit du matin la lumiere doree,
 Vn chacun ſe leuoit. Collin, çè bon cheurier
 Bien né pour le meſnage, & non moins bon ouurier,
 D'emboucher le flageol, encor que la vieilleſſe
 Luy raccourciſt le vent, d'vne gente allaigreſſe
 Commandoit à ſes gens, aux vns d'auoir le foin
 De donner aux toreaux de la paille & du foin,
 Aux pourceaux de la foine, aux brebis camuſettes
 Des fueilles pour brouter & des branches tendrettes,
 Aux autres commandoit de faire des gluaux,
 Des laçons, des filets pour tromper les oiſeaux,
 D'équiper la charrué, & pour ſon' attirage
 Treſſer du poil de chéure à faire du cordage.

dies et de tragédies, dans lesquelles, ainſi que le dit Paſquier,
 ſon ami Belleau « iouïſſoit les principaux roulets. »

1. Famille.

De forte que chacun ſçauoit ſon fait, tant pour le regard de la bouuerie, que pour la bergerie. Le ſoir venu, apres auoir ſouppé chacun reprenoit ſon ouurage & trauailloit à l'entour d'un grand feu, filles, garçons, tous peſſe-meſle, ſoulageant leur trauail des chanſons qu'ils diſoyent, & des contes qu'ils faiſoyent l'un apres l'autre. Je vous en feray vn d'une Sorciere, le plus gentil du monde, que nous fit Thenot, & vous ſera à mon auis agreable, pour les charmes eſtranges qu'il diſoit auoir veus & entendus, nous contant qu'une fois allant à la recourſe d'une de ſes brebis, que le loup luy auoit emportee, il auoit eſté ſurpris de la nuit, & que s'eſtant eſgaré dedans vn bois fort eſpais, & fort eſloigné de gens, ſe trouua de maladventure pres de la loge d'une vieille, où la lumiere le guidoit, & où veritablement il ſe fuſt fait cognoiſtre, n'eufſt eſté que par vn des pertuis de la porte il la veit en furie, diſant ces propos.

TOUT cela qu'on peut voir me rend obeïſſance,
 L'abbaiſſe des rochers la ſuperbe arrogance,
 Et de leurs flancs cauez ie fay faillir les eaux
 Qui ſ'amaffent en lacs, & coulent en ruiſſeaux.
 Le grand trouble eſcumeux de la mer ſe retire
 Honteux deſſous ma voix, les ſouſpirs de Zephyre
 S'appaïſent deuant moy, & me ſont ſeruiteurs
 Les vents, legers appas des marines fureurs.
 Je rebouche l'acier, & l'audace des armes
 Couarde ſ'engourdit ſous le vent de mes charmes.
 Les tigres, les lyons, les ſerpens eſmaillez,
 Et le troupeau muet des poiſſons eſcaillez, (1)

1. Il y a évidemment ici une lacune qui ſe reproduit dans toutes les éditions. Cette pièce eſt du reſte de celles trouvées

Charmes si violens que leur puissance forte
 S'estend iufques au ciel, & du ciel à la porte
 Où les triples abois d'une effroyable horreur
 Aux Ombres de là bas donnent crainte & frayeur.

Je fay bien plus encor, car i'arrache la Lune
 Du ciel en terre basse, & si de couleur brune
 Elle porte le teint, ie le fais argenté,
 Jaune, paille-doré, ou de pourpre fanguin,
 Ainfi comme il me plaift, rendant ferue & fuiette
 Sa carriere à mes vers, & fa face brunette.
 Par mes charmes forciers ie retarde le train
 Des cheuaux du Soleil, que ie mets fous le frain :
 L'arreste à contrepoil les coulantes riuieres,
 Ie retire les morts du fond des cimeties,
 Et les fay cheminer, leur rattachant des nerfs,
 Et des yeux empruntez par le chant de mes vers.
 Ie commande aux arrests des celestes lumieres,
 Et fay quand il me plaift, par figures forcieres,
 Flots fur flots entassez les grands monts escumer,
 Et les pins cheuelus reuerdir en la mer.

L'altere, quand ie veux, la terre & les herbages,
 Ie fay pleurer le marbre & parler les images
 De bronze & de metal, & ferrer de là main
 Dans les temples vouftez la fueur de l'airain.
 C'est moy qui fay partir des esclatantes nués
 Le tonnerre enfouffré, & les toifons chenués
 Qui farinent la terre, & les cheurons ardans,
 La gresse, le frimas fur les ailes des vens.

L'oyant ainfi parler, vne frayeur foudaine,
 Ce difoit ce berger, me defrobe l'haleine :
 Vne froide fueur coule fur mes genoux
 Qui me caille le fang & me hafte le poux.

en manuscrit après la mort de Belleau et publiées par ses amis,
 sans que l'auteur ait eu le temps d'y mettre la dernière main.

Du pied iusques au chef ie remire sa grace,
 le contemple ses yeux, ie contemple sa face.
 Tout le long de son dos ses cheueux en deux parts
 Flotoyent mal-agencez de tous costez espars,
 Dessous vn front ridé se monstroit l'ouuerture
 D'vn grand œil escraillé, frangé d'vne ceinture
 Teinte en pourpre sanguin, comme il auient fouuent
 A l'entour de la Lune au leuer d'vn grand vent.
 Elle auoit le nez court, la face pallissante,
 D'escume & de courroux la léure blanchissante.

Puis fait vn cerne en terre avec les doigts, se
 plante au milieu, iette sur des charbons ardans
 du soufre vierge, de l'hysope, de la ruë, & vne
 poignée de laine noire arrachée d'entre les
 cornes d'vne brebis qu'elle vouloit sacrifier,
 puis se mouille les yeux & le visage du sang
 d'vn hibou, à fin que les tenebres de la nuit,
 comme elle disoit, ne l'empeschassent de voir,
 à fin aussi qu'elle ne se troublast, ou trouuast
 espouuantee de la diuersité des figures estranges
 à l'innocation des esprits. Se met vne langue
 & vn œil de serpent dans le sein, se poudre le
 corps du cœur d'vn lyon, seché aux rayons de
 la Lune, pour auoir commandement sur les
 serpens, sur les oiseaux, & sur toutes les bestes
 sauuages.

Puis ie la vey mordant d'vne pince enrouillée
 Ses ongles tout crasseux, & toute escheuelee
 S'oindre le corps de graisse & de venin recuit,
 Puis va parlant ainsi aux ombres de la nuit :

« O Dieux qui commandez sous les noires contrees,
 Dans le vague de l'air, sous les ondes vitrees,
 Et toy, Lune, qui tiens dessous vn voile obscur

Tout ce monde renclos, le silence & la peur,
 Alors que pour auoir vos lumieres propices,
 L'on fait à vostre honneur des secrets sacrifices,
 Trouuez-vous en ce rond, & de charmes forciers
 Auancez le galop à vos ieunes courriers.
 Hastez-vous ie vous pry, que ie pouffe en furie
 De tout poinct ce cruel qui tient ma pauvre vie
 Serue de sa rigueur, & qui ne daigne pas
 Faire pour me cherir tant seulement vn pas.
 Ie luy feray sentir la force de mes charmes,
 Ie le feray bruler tout vif dedans ses larmes
 De rage espoinçonné, l'estreignant de si près
 Que s'il ne veut aimer il mourra tost apres.
 Et plus tost on verra les courantes riuieres
 Trainer encontremont leurs humides carrieres,
 Ou le ciel auallé plus bas que n'est la mer,
 Faire place à la terre & de flots escumer,
 Que son ame ne brulle en sa froide poitrine,
 Comme dedans le feu brulle ceste refine. »

Difant ces mots, elle iette de la poix refine
 dedans le feu, & en parfume vne image de
 cire vierge qu'elle tenoit en la main gauche.
 Ceste image estoit estroitement lacee par le col
 de trois cordons de laine, de couleurs diffe-
 rentes : puis tournant trois tours à l'entour du
 cerne, autant de fois elle piquoit ceste image,
 avec vne longue aiguille de cuiure, enforcelee
 par la poincte, la part où deuoit estre le cœur
 en ceste cire, difant ces vers :

Tout ainsi l'espoinçonne & traperse le cœur
 De ce cruel ingrat qui me met en fureur,
 L'estreignant aussi fort en l'amoureux martyre
 Qu'entre ces lacs courans i'estrains fort ceste cire.

Elle n'eut pas si tost acheué de murmurer ces mots entre ses dents, que ie voy la Lune changer de couleur, & peu à peu s'abaiffer, se courant de l'espeffeur d'une nuë, brassant, ce me sembloit, vn orage dessus ceste logette, que ie vey peu apres assiegee de hurlemens et de cris espouventables. Ce qui me fit retirer plus viste que le pas dedàs ma petite cassine, surpris de fiëure & de frayeur, pour l'estrange aduerture de ces charmes que ie vey tres-volontiers, pour apprendre à mes compagnós de se garder de telles & si violentes passions.

Aimant trop mieux garder mes brebis camufettes,
 Sur la molle fraischeur des herbes nouuelletes,
 Que trauailler mon ame & la nuit & le iour,
 Languiffante à iamais sous les charmes d'Amour.

Voyla le doux fruit que nous recueillifmes à la faueur de ceste fraische matinee. Ayant pris nostre petit repas, discourant des plus grandes & plus souhaitables faueurs de l'Amour, nous difons que le baifer bien pris & bien donné estoit veritablement vne des plus rares felicitez qui se pouuoÿt remarquer en ce plaisir, estant le vray rafraischissement de l'ame passionnee & esprise de ce feu. Sur ce propos nous lifons des baifers, mais s'il se descouure en ces mignardises quelque trait dont les chastes oreilles se pourroyent sentir offensees, en cela, s'il leur plaist, ils accuseront les antiques Grecs & Romains, sur le patron desquels le tout a esté façonné & mis en œuure.

SVR LES BAISERS

DE R. BELLEAV,

S. DE SAINTE-MARTHE. (1)

Le vous baife, baifers, & dans vofre harmonie
 Le goufte vne pareille ou plus grande douceur,
 Que n'eftoit celle-là que gouftoit vofre auteur,
 Quand il vous recueilloit és léures de s'amie.

Mais ie defireroy que fa Mufe accomplie
 Nous chantast le doux bien de ce dernier bon-heur,
 Que cherche pour la fin de toute fon ardeur
 Quiconque au feu d'Amour brule fa douce vie.

S'il a receu cet heur, il le doit bien vanter,
 S'il ne l'a point receu, il ne peut contenter
 Les fçauans en amours : car vous eftes paffage

A autre plus grand bien : et felon mon aduis,
 Qui vous a pris baifers, s'il n'a pris d'auantage,
 Eftoit digne de perdre encor ce qu'il a pris.

1. Scevole de Sainte-Marthe n'est pas seulement le grave juriconsulte; on reconnaît dans ce sonnet l'auteur des *Vers d'amour*, charmant tribut payé par le poète aux mœurs de l'époque.

BAISERS

DE REMY BELLEAV (1)

A NICOLAS HANEQVIN,

SEIGNEVR DV PAY (2).

MOVCHES qui maffonnez les vouftes encirees
 De vos palais dorez, & qui dés le matin
 Volez de mont en mont pour effleurer le
 thym,

Et fuçotter des fleurs les odeurs faourees :

Drefsez vos ailerons fur les léures fucrees
 De ma belle maifrefse, & baifant fon tetin
 Sur fa bouche pillez le plus riche butin
 Que vous chargeastes onc fur vos ailes dorees.

Là trouerez vn air embafmé de fenteurs,
 Vn lac comblé de miel, vne moiffon d'odeurs :
 Mais gardez-vous auffi des embufches cruelles.

Car de fa bouche il fort vn brafier allumé,
 Et de foupfirs ardans vn efcadron armé,
 Et pour ce gardez-vous de n'y brufler vos ailes.

1. Les chantres de l'amour devaient être naturellement en grand honneur à cette cour galante des Valois, et les poètes érotiques de l'antiquité étaient les maîtres dont s'inspiraient ces doctes et charmants esprits. Les Baisers de Belleau sont encore imités de Jean Everard, plus connu sous le nom de Jean Second. Quoique mort à vingt-quatre ans, Jean Second a laissé, sous le nom de *Baisers*, des poésies latines fort légères et partant fort estimées alors.

2. Gentilhomme percheron, de la famille des Hurault de Cheverny. (V. Mémoires de Cheverny.)

QVAND ie presse en baifant ta léure à petits mords,
Vne part de mon ame est viuante en la tienne,
Vne part de la tienne est viuante en la mienne,
Et vn mefme fouspir fait viure nos deux corps.

Mais la tienne s'ennuye & cherche le dehors,
A fin de retrouver fa demeure ancienne,
La mienne la veut fuiure, & delaisse la fiemme,
Ainsi pour vous ie fuis viuant entre les morts.

Et fi tu n'as au cœur quelque amoureuse enuie
De venir promptement au secours de ma vie,
Ie demeure fans poux, fans force & fans chaleur.

Baife-moy donc, maiftresse, & me fois fecourable,
Aumoins pour ceste fois, d'vn baifer fauorable,
Qui bien-heureux me face en vn fi beau malheur.

CE begayant parler, ce fous-ri amoureux,
Cet œil à demi-clos, ces blanchettes perlettes,
Ce corail fouspirant, ces roses vermeillettes
Me font en vous baifant deuenir langoureux.

Puis versant doucement ce doux miel faoureux,
Qui coule à petits flots de vos léures pourpnettes
Sur ma langue, qui sent les rencontres secrettes
Des poinctes de la vostre, hé que ie fuis heureux!

Ou foit que ie t'embrasse, ou foit que ie suçotte
Le petit bout moiteux de ta langue mignotte,
Qui vient en couleurant dedans moy s'efflancer,

Ou foit que ie m'enyure en ton haleine douce,
Ie sens vne douceur qui me pousse & repousse,
Tirant mon ame à foy, & me fait trespasser.

HA! que l'aime à sentir les poinçtes serpentines
 Errantes çà & là, de costé, de trauers,
 D'vne langue qui flotte entre les rancs ouuers
 De roses, de crystal, & de perlettes fines!

Hà! que l'aime à fucer ces paroles diuines,
 Riches d'vn beau langage & de propos diuers!
 Hà! que l'aime à baiser ces tetons descouuers,
 Et voir ce poil frizé d'ondoyantes crespines!

l'aime bien tout cela : mais furtout ie me meurs,
 Quand en baisant ie voy les poignantes ardeurs
 De cet œil amoureux, qui du mien, s'est fait maistre,

Quand en baisant ie tire vne moite liqueur,
 Quand en baisant l'aspire vne tiede chaleur,
 Qui me rend malheureux, & me plaist bien de l'estre.

QUAND ie baïse tes yeux, ie fens de toutes parts
 La fleur de l'Oranger, la fleur de l'Aubespine,
 Le Thym, le Poulliot, & la Rose aiglantine,
 La Framboïse, la Fraïse, et les fleurons de Mars :

Mais quand en me baisant douce tu me depars
 Les soupïrs desrobez de ta blanche poitrine,
 Le iarçon tremblottant de ta léure poupine,
 Et l'air entrecoupé de petits mots mignars,

Ie quitte, dedaigneux, les tables plus friandes
 De la bouche des Dieux, ie quitte leurs viandes,
 Le Nectar, l'Ambroïsie, & la Manne & le Miel :

Ie les quitte vrayment, & la troupe immortelle
 Ores me commandast de manger avec elle :
 Car fans toy ie ne veux commander dans le Ciel.

QUAND ie vay recueillant dessus tes léures douces
 Vn baïser moïte & glout,
 Quand ta langue & la mienne à petites secouffes
 Frayent bout contre bout,
 Ceste humeur deuient glere, & se prend, & se caille,
 Pour faire vn petit corps,
 Ie le sens qui defia nuit & iour me trauaille
 De mille et mille morts.
 Le corps que ie conçoÿ en ces douces estreintes
 Est un monstre nouveau,
 Car gros ie sens bouger en mes costes enceintes
 Vn ieune enfant oiseau.
 Ie sens des traits aigus, & des ailes bruyantes
 Qui me battent le flanc,
 Ie sens le bout d'vn arc & des flammes ardantes
 Qui m'eschauffent le sang.
 Ie croy que c'est Amour qui se germe en ma bouche
 De ceste douce humeur :
 C'est luy, ie le sens bien, car il fait escarmouche
 Au rempart de mon cœur.
 Et conçoÿ tout ainſi par ta bouche (ma vie)
 Qu'on dit, par le baïser,
 Sur le fable recuit des deferts de Libye,
 La Vipere s'enfler.
 Mais ie crains que ce Dieu cherchant nouvelle iffue,
 Au lieu de me guarir,
 Ainſi que la Vipere en naiffant ne me tue,
 Et me face mourir.

IE n'en mentiray point, quand ce baiser ie pris
 Sur les bords rougissans de ceste léure tendre,
 le restay si tranfi que ie ne puis apprendre
 De quels liens charmez furent lors mes esprits.

A-t-il point quelque feu qui m'ait le cœur espris
 Pour le faire brusler et le reduire en cendre?
 Non, car ie sens vn froid dedans mon corps s'épandre,
 Qui traistre et desloyal en baisant m'a surpris.

Est-ce point de ses yeux quelque ialouse enuie
 Qui m'a de ses attraits ainsi l'ame rauie,
 Et detrempé le cœur de l'aigreur que ie sens?

Ouy : car en suçottant le miel dessus sa bouche,
 J'ay veu, & m'en souuiens, vne œillade farouche
 Qui de-ses traits aigus a defrobé mes sens.

Lors que pour vous baiser ie m'approche de vous,
 En soupirant, mon ame à secrettes emblees
 S'escoule hors de moy, sur vos léures comblees
 D'vn Nectar dont les Dieux mesmes seroyent ialoux.

Puis quand elle s'est peué en ce breuage doux,
 Et la mienne & la vostre ensemble sont meslees,
 Tout aussi tost ie sens les forces escoulees
 De mon corps affoibly qui demeure sans poux.

Que feras-tu, chetif? qu'en dites-vous, ma vie?
 C'est par vostre douceur qu'elle a tousiours fuiue,
 Que son corps est resté de ses membres perclus.

Hà! changez ce baiser : hà! changez-le, maistresse,
 Changez-l', ou dans vos bras mon ame ie vous laisse.
 Non, ne le changez pas, mais ne m'en donnez plus.

HA! ne me baïez plus, mignonne, ie me meurs,
 Vostre langue à ce coup a mon ame rauie :
 Adieu doncques mon ame, adieu doncques ma vie,
 Ces soufpirs de ma mort soyent les auant-coureurs.

Puisqu'il conuient mourir entre tant de douceurs
 Confites de Nectar, de Miel, & d'Ambroisie,
 Mourez, l'enfant Amour à mourir vous conuie :
 Qui voudroit dedaigner ses tant douces faueurs?

Mais voyez, ie vous pry, la noble architecture
 Et le marbre animé de vostre sepulture
 Où ferez pour iamais, c'est le temple d'vn Dieu.

Ce n'est rien que coral, que blanchettes perlettes,
 Que bafme, que parfum, que roses vermeillettes.
 Mon Dieu, qu'il est heureux qui meurt en si beau lieu!

HA! doux baïser, fils aîné de la Rose
 Qui déroba de la playe d'Adon
 Le teint vermeil, & prit de Cupidon
 Le doux parfum dans sa léure declofe.

Hà! doux baïser, où la grace repose
 De mon plaisir, baïser le seul brandon
 Qui fit ardoir l'amoureuse Didon,
 Lors qu'elle fut dans la cauerne enclofe.

Ie sçay fort bien que baïser ses beaux yeux
 Est vn plaisir qui n'appartient qu'aux Dieux,
 Mais approcher ceste bouche diuine,

Ie ne sçay rien pour le confesser mieux,
 Ou soit en terre, ou soit dedans les cieux,
 Qu'on peut iuger d'vn tel bien assez digne.

EN m'esgayant vn soir sur le petit riuage
De mon fleuve argenté, mon Desir, i'apperceue
Volleter dedans l'air deux petits traits de feu
Qui me sembloient trainer quelque fuitte d'orage.

Ie m'arreste tout court pour iuger ce presage,
Sans me troubler en rien, ne me sentir esmeu :
Mais soudain ie les voy s'approcher peu à peu
Pour me courir le chef, les yeux & le visage.

Puis entr'ouurant la bouche, & voulant m'efforcer
A fin d'auoir secours, ils viennent s'elancer
Au profond de mon ame, où ils font residence.

Alors ie senty bien que ces feux allumez
Estoyent de ma Catin les soupirs animez,
Dont elle auoit promis confole mon absence.

QUAND esperdu ie voy les beaux yeux de ma Dame,
Ie ne voy rien çà bas que i'estime plus cher
Que les baiser, les voir, & les pouuoir toucher,
Et tirer de leurs rais quelque gentille flame.

Quand ie voy son tetin, ie sens partir mon ame
Errante çà & là, à fin de l'approcher :
Quand ie voy son beau front, ie deuiens vn rocher,
Et sous sa blanche main tout craintif ie me pafme.

Mais quand ie sens de pres la celeste rosee
Deffus le fin corail de sa léure arrosee,
Et l'air de ses soupirs, ie demeure tranfi.

Bien est vray que son œil en cent corps me transmue,
Le tetin & la main, mais la bouche me tue,
Et douce en la baisant me fait reuiure aussi.

HA! vous refusez, Catin, fus auant que l'on vienne,
Et d'un baiser doré qu'on tire doucement
Mon ame chancelante, à fin que promptement
Par eschange gentil ie me païsse en la tienne.

Sus donc embrasse-moy, mignonne, qu'on me tienne
La bouche sur la bouche, & la dent sur la dent,
Puis l'entrouurant vn peu, darde legerement
Vn petit trait de bouche en pourfuiuant la mienne.

Tout ainsi que l'on voit sur le Printemps nouueau,
Dans le trou d'un rocher, le petit couleureau
Suiure le moucheron de sa langue doublee :

Puis me ferre aussi fort que ferrément se ioint
L'Huître dans son escaille. Ainsi l'ame se poind
Et fait dans nostre bouche vne douce meslee.

Que ie te crains, Catin, car ce petit archer
Enfonçant l'autre iour son arc pres de l'oreille,
Tout aussi tost qu'il veit la beauté non pareille
De tes yeux languissans, ne peut onc descocher.

Il veit ta grace belle, il veit ton beau marcher,
Ta taille, ton tetin, & la rare merveille
Du coral fouspirant de ta bouche vermeille,
Où foudain il s'eslance, à fin de s'y cacher.

Il la baise cent fois, & en cent mille fortes
Parfumant ces baisers des odeurs que tu portes,
Iurant de n'adoucir tes cruelles rigueurs.

Et c'est pourquoy, mon cœur, vous estes si cruelle,
Si dure, si fâcheuse, & si douce & si belle,
Et pourquoy vostre bouche est si pleine d'odeurs.

N'EST-CE grand cas qu'vn feul trait de fes yeux,
 Vn feul mouuoir, vne feule eftincelle
 Me fait bruler d'vne flamme cruelle,
 Et le bruler m'est doux & gracieux?

N'est-ce grand cas qu'vn crespé indultueux
 A petits nœuds, vne blonde cordelle,
 Me tient lié d'vne douce cautelle,
 Et le lien m'est mal delicieux?

N'est-ce grand cas qu'vne bouche emperlee
 En me baifant a mon ame affolee,
 Et court apres en la voulant cherir,

Et me plaift fort de demeurer fans ame?
 Ainfi m'est doux de bruler de fa flame,
 Estre en fes lacs, & en baifant mourir.

Qui n'a veu quelquefois au leuer du Soleil,
 Lors qu'il ramene au ciel fa charrette doree,
 Vn beau matin de may, fur la rose pourpree
 Vne fraifche blancheur fous vn beau teint vermeil,

Vienne voir ma maiftresse, alors que le sommeil
 Luy tient les yeux fermez, & la bouche ferree:
 Il verra d'un beau teint fa face coloree,
 Qui n'a, & qui n'eut onc au monde son pareil.

Il verra tout autour les Amours & les Graces,
 Les faueurs, les rigueurs, les douceurs, les audaces,
 Les Zephyrs tremblottans dans fes crespes cheueux.

Mais las! faites, ô Dieux, s'autre que moy l'approche,
 Que fa bouche terniffe, & deuienne de roche:
 Non, ne le faites pas: fi, faites, ie le veux.

MAIS las! où volez-vous, belles blondes auettes,
 Et trauaillez si loin vos crespes ailerons,
 Pour suçoter le miel à petits becs larrons,
 A fin de le muffer en vos tendres cuiffettes?

Venez auecques moy, venez mes doucelettes,
 Sur la bouche à ma dame, & de vos piquerons
 Gardez bien d'offenser les deux riches tendrons,
 Rougiffans fur les bors de ses léures mollettes.

Plus ne vous faut chercher la fleurante moisson
 Sur les croupes d'Hymette, icy d'autre façon
 Empirez en tout temps vos ruchettes esclofes.

Car en sa bouche naist vn printemps odoreux,
 Vne fraîche rosee, vn Zephyr amoureux,
 Dont fleurissent les lys, les œillets & les roses.

VENVS voyant vn iour peintes en vn tableau
 Les léures de Catin, elle deuiet honteuse,
 Baïsse l'œil contre-bas, & toute vergongneuse
 De pleurs trempe son voile & son visage beau.

Elle appelle son fils & le ieune troupeau
 Des Graces & des Jeux, & se plaint dedaigneuse
 D'auoir eu des beautez la palme glorieuse,
 Et se voir maintenant vaincue d'un pinceau.

Hà! peintre trop gentil, qui troubles la poitrine
 De souspirs, & de pleurs les beaux yeux de Cyprine,
 Sous le mort contrefait de ces trompeux appas.

Et quoy? s'elle voyoit de la peinture viue
 La bouche souspirante & la grace naïfue,
 S'elle pouuoit mourir ne mourroit-elle pas?

DES mouchettes à miel les vnes vont aux fleurs,
 Les autres vont lechant les perlettes rofines
 Des larmes de Narcisse, & les gommés ambrines,
 A fin de les confire en celestes liqueurs :

Les vnes seulement y font pour les honneurs,
 Et pour y decharger les fleurantes rapines
 De l'effaim trauaillé, & pendre en leurs cassines
 Le lambris cannellé de cire & de fenteurs.

Tout ainsi peut-on voir la Cyprine dorée
 Mefnager le butin en la bouche fuçree
 De ma belle maistresse, à fin de l'embafmer :

Amour y fait le miel, les Graces le distillent
 En humides baifers, puis les Zephyrs les pillent
 Et en font des fouspirs qui parfument nostre air.

MAIS que dois-ie eferer de toy, ma douce Amie?
 Mais que dois-ie eferer de toy, mon cher foucy,
 Quand ie ne puis auoir feulement le mercy
 De tirer un baifer de ta bouche, ma vie?

Ou fi i'en tire vn feul, c'est qu'il te vient enuie
 D'en careffer vn autre, & vrayment c'est ainsi
 Qu'on abuse aifément vn pauvre cœur tranfi
 Des yeux traitres & fins d'une douce ennemie.

Oncques ie ne baifay tes léures enfuçrees,
 Que ie n'euffe tes yeux d'ceillades efgarees,
 Et de regards troublez çoniurez contre moy.

Si tu es quelquefois en ta face riante,
 Ce n'est que par acquit, ie n'y pers que l'attente.
 Que puis-ie donc attendre ou eferer de toy?

IE te coniore, Amour, par les traits que tu portes,
 Par le flambeau doré que tu tiens en ta main,
 Par le voile sacré qui couvre ton beau fein,
 Ton visage, tes yeux, & tes rufes accortes.

Je te coniore, Amour, par les puiffances fortes
 De ce grand Ciel ton pere, & par le ris humain
 De Cyprine ta mere, à dire le deffein
 De celle qui me tue en mille & mille fortes.

Je n'ay que defplair de fon visage doux,
 Je n'ay rien que plaisir de fon aigre courroux,
 Et me baife toujours quand elle est en colere.

S'elle est en fon beau iour, ell' ne tourneroit pas,
 Fuffé-ie Cupidon, ny les yeux, ny les pas.
 De telles passions que faut-il que l'efpere?

MON ame, tu te pers & t'enfuis esgaree
 Sur la bouche vermeille à ma belle maistresse,
 C'est là, ie le fçay bien : car elle est ton hofteffe,
 Et mieux en autre lieu ne peux estre affeuree.

Tu fçais bien le chemin, eftant fort coustumiere
 D'y faire ta retraite : & quoy? fi la cruelle
 Ne te vouloit loger ny recevoir chez elle,
 Te fuyant, te chaffant ainfi qu'une efrangere?

Je t'irois rechercher : mais vn corps qui n'est ioint
 A l'ame, ne fent rien & ne chemine point :
 Mais ce qui refte encor de vif & d'amoureux,

Et deuft-il en mourir, iroit pour le fauer :
 Et crains qu'il ne fe perde en la voulant trouuer,
 Mais fi c'est fur fa bouche, hé! que ie fuis heureux!

HA, ie vous tiens, Catin, c'est vous que ie demande.
Fuyarde, dedaigneufe, est-ce donc la façon
De s'eschapper de moy? Hà, vous payrez rançon,
Vrayment vous la payrez auant que ie vous rende.

Ou me laissez becquer ceste amorce friande,
Ceste léure sucree, ainsi que le poisson
Mordillant, fretilant autour de l'hameçon,
Deuore ses appas d'une bouche gourmande.

Ie la veux becqueter, suçotter, engloutir,
Et si veux qu'elle sente, auant que de partir,
D'un petit trait de dent l'atteinte vengeresse.

Hà! vous pleurez, mon cœur, si ne cuidois-ie pas,
Doucelement enyuré entre si doux appas,
Non, ie ne cuidois pas vous offenser, maistresse.

IE puisse donc mourir promptement deuant toy,
Catin, s'en te baifant ma pauure ame escoulee
Entre les deux coraulx de ta bouche emperlee,
Presque n'a prins congé de son hôte & de moy.

Ie puisse donc mourir, mon cœur, si ie ne croy
Que vous ne reteniez mon ame enforcelee,
Car la vostre en baifant a fait vne meslee,
A fin de la surprendre & la tirer à foy.

Ie puisse donc mourir deuant vostre presence,
Si ie sçay que ie fais, si ie sçay que ie pense,
Tant ie suis enyuré d'amoureuses douceurs :

Et si l'approche encor ceste bouche mignarde,
A fin d'escarmoucher ceste langue fuyarde,
Ie puisse donc mourir s'en baifant ie ne meurs.

MA fillette, ma sœur, mon cœur, ma jalouſie,
 Ma ioye, mon foucy, mon heur & mon malheur,
 De mon chaſte vouloir & la perle & la fleur,
 Qui porte' en tes beaux yeux & ma mort & ma vie,

Je languis, ie me meurs, ſi vous n'avez enuie
 De me donner ſecours par la douce faueur
 D'vn doux baiſer, confit en la celeſte humeur
 Qui coule en la preſſant de ta bouche, m'amie.

Je finiray mes iours, car i'aime tant ces yeux,
 Ces roſes, ces œillets, ces ſous-riſ gracieux,
 Et ſur tout voſtre ſein & voſtre léure tendre,

Que ſi pour me guarir ie ne reçoÿ de vous
 Vn humide baiſer ſous vn viſage doux,
 Vous verrez toſt reduit mon pauure cœur en cendre.

HA, ie vous pry, mes yeux, foyez-moy ſi courtois
 De me fournir de pleurs, n'eſpargnez la fontaine
 Qui ne tarit iamais de l'humeur de ma peine,
 Soyez-m'en liberaux, aumoins à ceſte fois!

Je ſens vne douleur qui m'eſtoupe la voix,
 Qui me glace le ſang & retient mon haleine,
 Je voy deſia la mort cruelle qui me mene
 Où les ſimples bergers ſont grands comme les roÿs.

Ceſte douleur me vient d'vne ialouſe enuie
 Que i'ay de voir, abſent, les graces de ma vie
 Auant que de mourir, & de baiſer encor

L'ÿuoire blanchiſſant de ſa chaſte poitrine,
 De voir ſes yeux, ſa main, & ſa marche diuine,
 Puis en baiſant mourir deſſus ſes léures d'or.

IE disois, ma Catin, mon Dieu que ie vous baïse!
 Ie ne veux rien de vous sinon le feul baïser :
 C'est bien peu de faueur, mais il peut appaïser
 L'ardeur qui me consume en l'amoureuse braïse.

Soudain vinstes à moy, & moy ie treffaus d'aïse,
 Esperant ce bon-heur de vous pouuoir baïser,
 Et puis en vous baïfant de pouuoir deuïser
 Du doux mal qui me plaïst & me tient en malaïse.

Mais las! que fistes-vous? vous vinstes seulement
 D'vn petit bout de léure approcher doucement
 Les deux bords languissans de la mienne alteree.

Quoy? est-ce là baïser, dites-moy, mon Desir?
 Non, mais c'est me laisser, sous ombre d'vn plaïsir,
 Le regret importun d'vne ioye esperee.

TOUT ainsi que l'on voit vne couple accouplee
 De ieunes coulombeaux dessus vn ruisselet
 Se baïser tour-à-tour, d'vn bec mignardelet,
 Iargonnant, fretillant d'une gorgette enflée :

Tout ainsi ie baïsois ceste bouche emperlee,
 Ces roses, ces œillets, ce coral vermeillet,
 Tirant & repoussant vn souspir doucelet,
 Dont fut presque mon ame en sa bouche essoufflee.

Mais las! on dit bien vray que l'amoureux plaïsir
 A tousiours à la queue vn nouveau desplaïsir,
 Car apres ce baïser vn adieu me contente:

Alors ie cogneu bien que le bec compaignon
 Souuent trompe en baïfant le pigeonneau inignon,
 Le repaïssant en fin d'vne trompeuse attente.

Ie meure, mon Desir, si ce parler accort,
Ce baiser moite & sec, ceste bouche enyuree
Des odeurs d'vn printemps & de manne sucree,
Ne m'ont fait en baifant compaignon de la mort.

Ie meure, mon Desir, s'ils n'ont rauy si fort
Et si fort trauaillé ma pauure ame alteree,
Que, folle de plaisir, elle fuit esgaree,
Cerchant à son malheur quelque heureux reconfort.

Ie meure, mon Desir, si ce baiser mignon,
Ce baiser moite & sec, ce baiser compaignon
De soufpirs embafmez, ne rend tout ce qu'il emble.

Car s'il me fuce l'ame, ou le fang, ou l'humeur,
Soudain me la redonne, & me rend ma chaleur,
Et par vn doux soufpir tous ses larcins ensemble.

Si tu veux que ie meure entre tes bras, m'amie,
Trouffe l'escharlatin de ton beau peliffon,
Puis me baife & me presse & nous entrelaffon,
Comme autour des ormeaux le lierre se plie.

Desgraffe ce colet, m'amour, que ie manie
De ton fein blanchiffant le petit mont beffon :
Puis me baife & me presse, & me tien de façon
Que le plaisir commun nous enyure, ma vie.

L'vn va cerchant la mort aux flancs d'vne muraille,
En escarmouche, en garde, en affaut, en bataille,
Pour acheter vn nom qu'on furnomme l'honneur :

Mais moy ie veux mourir sur tes léures, maistresse,
C'est ma gloire, mon heur, mon threfor, ma richesse,
Car i'ay logé ma vie en ta bouche, mon Cœur.

Embrasse-moy, mon Cœur, baise-moy, ie t'en prie,
 Presse-moy, ferre-moy, à ce coup ie me meurs,
 Mais ne me laisse pas en ces douces chaleurs :
 Car c'est à ceste fois que ie te pers, ma vie.

Mon amy, ie me meurs, & mon ame assouie
 D'amour, de passions, de plaisirs, de douceurs,
 S'enfuit, se perd, s'escoule, & va loger ailleurs,
 Car ce baiser larron me l'a vrayment rauie.

Ie pasme, mon amy, mon amy, ie suis morte.
 Hé! ne me baisez plus, aumoins en ceste sorte,
 C'est ta bouche, mon Cœur, qui m'auance ma mort.

Oste-la donc, m'amour, oste-la, ie me pasme,
 Oste-la, mon amy, oste-la, ma chere ame,
 Ou me laisse mourir en ce plaifant effort.

Ie vey, n'a pas long temps, le portrait si bien fait
 Et si bien retiré de ma fiere aduerture,
 Son visage si beau, que la gente nature
 Pour y prendre plaisir en feroit vn plus laid.

Ie vey ce front, ce poil si tres-bien contrefait,
 Cet oeil si bien rendu, qu'en sa morte poincture
 Il me faisoit trembler de sa feinte peinture,
 Ne luy restant que l'ame à fin d'estre parfait.

Mais que m'en aduint-il? ô estrange infortune!
 Pendant qu'en ce tableau sa bouche i'importune
 De cent baisers mignards qui couuoÿët en mon cœur,

Pendant que ie soufflois en mille & mille fortes
 Et la glace & le feu dessus ses léures mortes,
 Ie les vey ramollir & changer de couleur.

APPROCHE-TOY, Catin, & me baïse en la bouche,
 Approche-toy, m'amour, & viens aupres de moy.
 Hé! feras-tu tousiours & sans sçauoir pourquoy,
 M'amour, à ton amy & cruelle & farouche?

Si l'amour que tu dois à ce beati nom te touche,
 Ou si quelque pitié se loge dedans toy,
 Approche-toy, m'amour, autrement ie me voy
 Seicher deuant tes yeux comme vne vieille fouché.

Monstre-moy donc, Catin, ces roses, ce crystal,
 Que ie suce & refuse, & baïse le coral
 De ta léure sucree : ainsi que la sangüé

Qui se colle & se pend au iarret du pefcheur,
 Suce tant, qu'enyuree & de sang & d'humeur,
 Tombe morte en suçant, & en viuant se tué.

MON Dieu, retirez-vous, retirez-vous, friande,
 Dedans vostre rampart, fans plus liurer l'affaut
 A ce pauvre chetif, à qui le cœur defaut,
 Et qui rien que la mort pour secours ne demande.

Il n'est ia de besoin que plus il se defende :
 Hà! vous l'avez surprins, ouy, traïstresse, en surfaut,
 Et tellement surprins, que maintenant il faut
 Que mort sur vostre bouche en vous baïfant se rende.

Mais auant que mourir, ie te supply, mon cueur,
 Verse encor vn petit de la douce liqueur
 Qui s'escoule en pressant de ta léure iumelle :

Puis me donne vn souspir, & darde doucement
 Vn petit trait de langue assez legerement,
 Ainsi mourant, ma mort ne peut estre que belle.

N'OYANT plus les discours discourus chastement
De mon chaste Desir, ne voyant plus sa grace,
Ne baissant plus sa main, sa bouche ny sa face,
Je deuiens fourd, muet, & pers le sentiment.

Moy-mesme ie me pers, cherchant allegement
Au mal qui me tourmente, & si ne trouue place,
Ruiffeau, riue, canton, ny lieu qui ne me brasse
Malheur dessus malheur, & tourment sur tourment.

Doncques estant banny de l'heureuse presence
De ma chaste Catin, j'ay perdu l'esperance
Qui douce m'allaitoit en si iuste deuoir.

Las! j'ay bien plus perdu, car te perdant, ma vie,
J'ay perdu, malheureux, par ne sçay quelle enuie,
Le parler, le sentir, le toucher & le voir.

VERS SENAIREs IAMBIQVES.

QVAND sur ta léure douce à plat ie vay suçant
L'ambrosine douceur qui mon ame époisonne,
Au ciel ie pense estre fait alors vn demy-Dieu,
Ou quelque image plus diuin, si plus se peut.
Mais ceste douceur tu detrempes si soudain
De fiel, & d'aigreur, & de poison si cruel,
Que moy qui viuois comme Dieu, content & grand,
Miserable, chetif, triste, pensif, langoureux
Je deuiens : le pis est que ce mal m'entre si auant
Au cœur, que mes sens & le plus chaud de ma vie,
Vaincus de douleur, font en estrange accident
De mort, la fièvre en moy secrettement coulant,
Qui court desseichant & minant mon pauvre corps,
Et tellement me poind, que douce m'est la mort,
Santé fureur extreme, & l'aigre doux amer.

O doux baifer colombin,
 Poupin, fucrin, tourterin,
 Qui fur ces léures declofes
 Vas preffottant, fleurottant,
 Mignottant & fuçottant,
 L'œillet, le lys & les rofes.

Ces menus foufpirs larrons,
 Ont tiré fur les fleurons
 De fa bouche tendre & molle
 Mon ame, qui de plaifir
 Soule, ne voudroit choifir
 Autre lieu tant elle eft folle.

Mais, baifer, fi tu voulois
 M'arrofer vne autre fois
 De ceste humeur familiere,
 Je fuis feur qu'au gré d'Amour,
 Bien toft feroit de retour
 En fa demeure premiere.

LAISSERAY-IE tes yeux, d'Amour la douce proye,
 Ne butinant rien d'eux, qu'une piqueure au flanc,
 Comme cil qui nauré laiffe perdre fon fang,
 Ne voulant, furieux, qu'on luy bande fa playe!

Mais cherchant guarifon fi faut-il que i'effaye
 S'il eft vray ce qu'on dit, que le coup fe reprend
 Retafté de l'auteur, & que l'Amour apprend
 De Telephe à guarir le mal dont il nous paye.

Doncques fuyuant ta grace, humble & deuotieux,
 Je te donne, maiftrefse, & ma vie & mes yeux,
 Imitant le Pafteur qui porte vne couronne

Pour mettre au frôt des Dieux haut en marbre efleuez:
 Mais fe trouuant petit, la met deuant leurs piez,
 Excufant fon defaut d'une volenté bonne.

NAVRÉ de vos beaux yeux, ie traine languissant,
 Sec, eſtique & perclus, les trames de ma vie,
 Et viuottant ainſi, ie n'ay pourtant enuie
 Mettre fin au malheur, qui me va puniſſant.

Car la fiéure me plaift, & me va guariffant
 Le mal qui n'eſt ſanté, mais ce qui plus m'ennuye
 Eſt le contentement, dont mon ame affouie
 De ſon propre malheur ſe va touſiours paiffant.

Sous les liens d'Amour ie trouue ma franchise,
 En priſon liberté, ſous le feu qui s'attife
 A l'entour de mon ame vn rafraichiffement.

Ainſi le bon Socrate en ſes malheurs extremes,
 Ayant les fers aux piez, trouuoit ſous ſes fers meſmes
 Pour flatter ſon malheur vn doux chatouillement.

VN feu prompt & ſubtil fort des yeux de ma Dame,
 Qui m'altere le ſang, & me rend furieux :
 Vn creſpe d'or frizé volle autour de ſes yeux,
 Qui preſſe de cent nœuds eſtroitement mon ame.

O gracieux lien, ô doux feu qui m'enflamme!
 Par vos ſaintes faueurs ie languis bien-heureux,
 Et me plaift de languir en ces lacs amoureux,
 Et bruſler eſchauffé d'vne ſi douce flamme.

Mais ſi tu veux, mon Cœur, promptement appaiſer
 Ce feu gourmand & vif, il ne faut qu'vn baiſer,
 Et non pas vn baiſer qui l'ame point ne touche,

Mais vn baiſer mignard, long, humide & ſucré :
 Hà Dieux! ce ſeroit trop, eſtre en ce poil doré,
 Bruſler de ſes beaux yeux, & iouir de ſa bouche.

AVTANT que de vos yeux se pouffent de regards,
 Autant de traits aigus s'ancrent dedàs mon ame,
 Et le moins acéré si tres-auant l'entame,
 Que ie meurs en langueur, nauré de toutes parts.

Yeux trempez de rigueur & chaftement mignars,
 Vous auez de ce Dieu & les traits & la flamme,
 Mais gardez-vous auffi que vous-mefme il n'enflamme,
 Mirant en ce cryftal vos beaux rayons efpars.

C'est vn Dieu fin & caut, traiftre & plein de vègeance,
 Si vous le dedaignez, gardez qu'il ne s'eflance
 Luy-mefme dedans vous par ce miroir trompeur,

Et que ce beau cryftal ne foit ce cryftal mefme,
 Dont Narciffe brulant de l'amour de foy-mefme,
 Efchangea fon beau corps en vne belle fleur.

AINSI que le berger voyant vn grand orage
 Se braffer dedans l'air, retire fon troupeau,
 Ainfi ie fuis le trouble, & le tourment nouveau
 Où le defir me pouffe, & l'amoureuse rage.

Mais tant plus ie le fuy, plus vn efpais nuage
 De penfers orageux me trouble le cerueau :
 Plus ie cherche le port, plus mon frefle bateau
 Retombe à la mercy d'un impiteux naufrage.

Mais fi par tes beaux yeux ie recognois le port,
 Et me puis retirer du peril de la mort,
 Il n'y aura paroy, ny table où ie ne dresse,

Où ie n'engraue l'heur, la trefue & le repos
 Que i'auray de l'Amour, nourriffant dans mes os
 Vn heureux fouuenir de tes graces, maiftresse.

YKVX, hostes de mon ame, & les gardes fidelles
 D'Amour deualizé de flammes & de dards,
 Mais maintenant armé des amoureux regards
 Qu'il prend des feux ardans de vos chastes prunelles!

Yeux, où naissent d'Amour les viues estincelles
 Qui font que ie languis, que ie seiche, & que i'ars!
 O faoureux baifer, ô bouche qui depars
 Vne moisson de fleurs de tes léures iumelles!

O cheueux gredillez en menus crepillons,
 Des Zephyrs gracieux les doux euantillons!
 O main, le vray support & secours de ma vie!

Si ie puis quelque iour descourir le thresor
 Caché sous ses beaux yeux & sous ses tresses d'or,
 Sur le nectar des Dieux ie n'auray plus d'enuie.

MON cœur s'alla camper dedás vos yeux, maistresse,
 Cuidant se ramparer contre les traits d'Amour,
 Pauure mal-aiisé qui choisit vn seiour
 Où depuis ne receut que malheur & destresse.

Il auoit pris ce lieu pour vne forteresse,
 Mais ce soldat rusé, tout ainsi qu'vn autour
 L'empiete, le rait, luy fait perdre le iour,
 Le tenant prisonnier sous sa main pilleresse.

Il prit doncques mon cœur, & ne le vistes pas,
 Ne sçachant que vos yeux confits de doux appas
 Le vindrent suborner iusques dedans mes costes.

Apprenez donc, maistresse, à loger la pitié,
 Apprenez à vos yeux n'vser de cruauté,
 Et qu'ils traittét, humains, plus doucemét leurs hostes.

L'estois aueugle, Amour, mal-appris, mal-adeffre,
 Mais ton flambeau forcier me dessilla les yeux,
 Me fit voir & sentir vn thresor precieux
 De graces, que sans toy ie ne pouuois cognoistre.

Le thresor que ie vey aussi tost me fit estre
 Esueillé, prompt, accort, courtois & gracieux :
 Ores plus ie le voy, plus i'en suis amoureux,
 Et ne puis, affamé, à fouhait m'en repaistre.

Mais que me sert, Amour, d'auoir les yeux ouverts ?
 Plus ie voy, plus ie bruste, & plus font descouverts
 Les maux que ie reçoÿ, moins ce feu diminué,

Plus ie vy d'esperance, & plus le desespoir
 Retranche mes penfers : que me sert donc le voir,
 Si le feu qui m'esclaire est celuy qui me tué ?

Tv m'as creué les yeux, ie le confesse, Amour,
 Et ta main delicate a fillé mes paupieres,
 Car depuis que ie vey les celestes lumieres
 De celle en qui ie vis, ie perdy le beau iour.

Depuis dedans mon ame ont tousiours fait seiour
 L'esperance & la peur, & tes ailes courrieres,
 Ton voile, ton flambeau, & tes fleches meurdrieres
 M'ont troublé le cerueau, fait ignorant & fourd.

Chasse, ie te supply, chasse, Amour, ceste nué
 Qui flotte sur mon chef & me couure la veuë,
 C'est ton voile pipeur qui traistre me feduit.

Va en Gnide ou Paphon abuser l'innocence,
 Toy qui remets les vieux en leur premiere enfance,
 Et fais semblable à toy celuy qui plus te fuit.

L'AVOIS n'a pas long-temps fait esclau mon cueur,
 Pour seruir les beautez d'une gente maistresse,
 Esperant que le temps, l'amour & la careffe
 De mon loyal seruice, adoucist sa rigueur.

En seruant i'esperois, mais vn espoir trompeur
 Par vne douce amorce a pipé ma ieunesse,
 N'ayant en fin receu que trauail & tristesse
 Pour toute recompense & toute autre faueur.

Lassé de supporter ce trop fascheux martyre,
 Cerchant nouveau party, content ie me retire
 Sans plus rien esperer d'elle ny de ses yeux,

Fuyant la cruauté de ceste fiere amante,
 Ainsi que le Nocher fauue de la tourmente,
 Se trouuant sur le port, fuit les rocs escumeux.

SVR VN CHIFFRE. AV SEIGNEVR DE NOGENT.

LE Chiffre à ce beau nom, que si fouuent ie baïse,
 Et pour qui i'ay voué mon seruice loyal,
 N'est fait d'or ny d'argent, ny d'un autre metal,
 Ny rougi sous le feu d'une nouvelle braïse.

Amour l'a rebrafé dans sa viue fournaïse,
 Detrempé de mes pleurs & forgé de mon mal,
 Tiré de ce poil d'or & de ce fin coral
 Qui rit sur vostre bouche & me tient à malaïse.

Donc si les pleurs sont miens & si le mal est mien,
 Si le poil d'or frisé & le coral est tien,
 Nous sommes de moitié en ce nouveau melange.

Maistresse, ie te pry, pren ce qui vient de moy,
 Et me laisse iouir de ce qui vient de toy,
 Tous deux serons contens par ce nouuel eschange.

LE Chiffre que voyez c'est vostre nom, maistresse,
Lacé dedans le mien à menus entre-lacs :
Pleust à Dieu que mon cœur retint entre ses lacs
Le vostre prisonnier d'une aussi douce presse!

Je ne ferois ainsi, en ma tendre ieunesse,
Charmé des traits d'Amour, ny de ses doux appas,
Ny roy de vostre cœur ie ne languirois pas
Sous le crespé doré de vostre blonde tresse.

Je ne languirois pas sous le trait de vos yeux
Qui m'ont derobé l'ame, & rendu furieux,
Esclaué pour iamais de vos graces, ma Dame.

Mais en portant ce Chiffre où ne se cognoist rien,
Iustement par moitié, qui ne soit vostre ou mien,
Je croy que sentirez vne part de ma flame. (1)

Ayant goûté les douceurs de ces baisers,
n'estant chiche des presens que les Muses luy
auoyent départis liberalement, apres plusieurs
discours des passions d'Amour, il nous a fait
present de certaines petites chançons. La pre-
miere commençoit ainsi.

A M. NICOLAS, SECRETAIRE DV ROY. (2)



HA! mon Cœur, que ie vis heureux
Maintenant que suis amoureux!
Où! belle nuit entre les belles,
Si fouuent i'en auois de telles

1. On remarque que le chiffre du poète et de sa maistresse est également celui de son seigneur (B-C, c'est-à-dire *Belleau-Catin* et encore *Bourbon-Condé*), Louis de Bourbon, prince de Condé, à qui l'auteur a déjà dédié plusieurs pièces. (V. p. 210.)

2. Simon Nicolas, secrétaire du roi, « personnage remarquable pour ses vertus, bontez, gentillesces d'esprit et preud'homie, et

Je ne voudrois pas estre Dieu!
 Tantost nous nous fachons ensemble,
 Tantost vn baïser nous rassemble
 Doucement : puis ce boutefeü
 Amour, entre deux bouches closes,
 Inuente mille douces choses
 Pour nous en donner à choisir :
 Sa flamme n'estant paresseuse
 En la passion amoureuse
 D'allumer vn nouueau plaisir.

Tantost nous luttons bras à bras
 Deffus le lit, entre les draps,
 Tantost nué me veut combatre,
 Auecques son tetin d'albastre
 Me pressant le ventre & le flanc :
 Puis faisant tantost la farouche
 S'enfuit, me dresse vne escarmouche
 Et se couure d'vn linge blanc,
 Ou du drap, ou de sa chemise,
 Pour retarder mon entreprise,
 Et me fait retirer honteux,
 Ne voulant pas que ie l'approche,
 Ferme tout ainfi qu'vne roche
 Encontre les flots escumeux.

Comblé de plaisir ie m'endors :
 Elle aussi tost deffus les bords
 De mes léures se vient estendre :
 Moy sentant de sa bouche tendre
 Mille petits baïfers mignards,
 Le bout de sa léure mignotte

pour l'honneur qu'il porte à ceux qui font profession des bonnes lettres. » Ronsard lui a dédié une ode qui respire un certain parfum de joyuseté. (RONSARD, éd. Blanchemain, t. 2, p. 349.)

Couleurant qui flotte & reflotte
 Deçà, delà, de toutes parts,
 Je meure, si mon ame atteinte
 De trop de plaisir, n'est contrainte
 Laisser ce corps, puis sur son sein
 Penché tout tranfi ie souspire,
 Faifant signe qu'elle retire
 Sa bouche, ou ie mourrois soudain.

Safrette (1), que fait-elle apres?
 Quand ie dors elle approche pres,
 Leche ma paupiere fillee
 Du bout de sa langue mouillee,
 Et me fait entr'ouurir les yeux :
 Puis se jettant sur moy, folastre,
 Joint au mien son tetin d'albastre
 Bout à bout pour m'efueiller mieux.
 Mais combien de façons gaillardes,
 Combien de liaifons mignardes,
 Combien d'embrassements nouueaux,
 Combien sur ses léures mollettes
 Fis-ie de morsures douillettes,
 Et combien de baifers iumeaux?

Pluftoft la terre auortera
 D'vn faux germe, & nous trompera,
 Et le foleil pluftoft encores
 Gallopera de courfiers mores
 Par la grand' carriere des cieux :
 Pluftoft les fleuves à leur source
 Tourneront leur humide courfe,
 Et pluftoft dans les chesnes vieux
 Le poifon fera sa demeure,

1. Agréable, appétissante, vive, joyeuse.

Qu'ailleurs qu'entre tes bras ie meüre,
 Ne voulant vn plus doux lien,
 Qu'ailleurs ie transporte ma flame :
 Car vueille ou ne vueille ma Dame,
 Vif & mort toufiours feray sien.

Sus donc, pendant que le beau iour
 Nous permet de faire l'amour,
 Soulons nos yeux des mignardifes,
 Des faueurs, des douces franchifes
 D'Amour, derobons ce plaisir.
 Aussi bien la longue nuittee
 A grands pas s'auance haftee,
 Qui n'en donra pas le loisir.
 Vn iour pouffé de ceste forte
 Qui ces delices nous apporte,
 Vaut mieux qu'une montagne d'or,
 Vaut trop mieux qu'un siecle d'annees
 Qui fans plaisir font escoulees,
 Ny le scepre des Rois encor.

Hà! si nous voulions dispenser
 Nos iours, pour ainsi les passer,
 Il n'y auroit ny nef armee,
 Guerre ny discorde semee,
 Trouble ny fer en nos citez :
 Le sang ny les flammes ciuiles
 Ne couleroyent dedans nos villes
 Entre les peuples irritez :
 Les corps naurez de mains meurtrieres
 Ne rouleroyent en nos riuieres,
 Ny la France, ia par trois fois
 Aux piez honteusement foulee,
 Lasse courroit escheuelee
 Pour auoir de nouuelles lois.

Cette chançon finie, nous discourons de la grande & violente chaleur de ce iour, ne pouvant trouuer rafraichissement plus doux ny plus agreable que la lecture de ces diuerfes inuentions. A propos ce Berger me monstra vne petite comparaifon d'un amoureux passionné de la cruauté de sa Dame & d'une Cigale, auant-courriere des chaleurs, douce & gracieuse prophete de l'Esté.

LA CIGALE.

DV LATIN DE PASSERAT. (1)

A L'VY-MESME.

DOIN de la ville, eſtrangé de mes ſens,
 L'erre en ce bois champeſtre,
 Oh nul teſmoin à mes ſoucis cuiſans
 Ny iuge ne peut eſtre.
 Vne Cigale ſ'y plaint,
 L'y feray donc ma complainte :
 Poſſible qu'elle eſt atteinte
 Du meſme trait qui me poind,
 Pendant que Pan ſous quelque antre ſauuage
 Sur le my-iour ſe retire à l'ombrage.

1. Jean Paſſerat, né à Troyes en 1534, professeur d'éloquence au Collège royal. C'est de lui que notre chartrain Regnier a dit avec quelque flatterie :

Paſſerat fut un Dieu ſous humaine ſemblance,
 Qui vit naître et mourir les Muses en la France,
 Qui de ſes doux accords leurs chansons anima ;
 Dans le champ de ſes vers fut leur gloire ſemée,
 Et comme un même ſort leur fortune enferma,
 Ils ont à vie eſgalle, eſgalle renommée.

La Cigale eſt une des rares pièces de Paſſerat qui aient eu les honneurs de la traduction. Du Four en a donné cependant quelques-unes dans ſon *Recueil d'épigrammes* imprimé en 1669.

Sus donc auant, fouspire auecques moy
 Ma liberté rauie,
 De mesme corps nous sommes moy & toy,
 Et de semblable vie :
 Tu n'as que la feule voix,
 Et la feule voix me reste,
 Et mesme douleur moleste
 Nos membres secs comme bois.
 Ta douce voix monstre l'air qui s'enflamme,
 Et la mienne est le tefmoin de ma flamme.

Ie chante assez, & iamais ne respond
 Ma sourde rigoureuse :
 Auec le masle, hé! tu ne chantas onc,
 Cigale dedaigneuse.
 Tout mon boire & mon manger
 Ce font pleurs : toy alteree,
 Tu ne pais que de rosee
 Pour faim & soif allegier.
 Ton œil chancelle, & mon ame fouruoye :
 Tu es du Parthe, & moy d'Amour la proye.

Tu es sans bouche, & de bouche n'ay plus
 Le parler ny l'vsage,
 Lors que ie veux, tout tremblant & perclus,
 Luy descourir ma rage.
 Aux champs l'ardante chaleur
 De l'Esté doucement portes,
 Mais dessus tes ailes fortes
 Ne sens qu'une feule ardeur :
 Moy pour le feu de l'amoureux martyr
 Et de Phebus, brullé ie me retire.

Or adieu donc, seul honneur de ce bois,
 Dame & Royne puiffante,

Corps eschangé du sang Laomedois,
 Et l'image viuante.
 Toufiours la manne & le miel,
 Et ceste humeur emperlee
 En larmes amoncelee
 Pour toy distille du ciel.
 Toufiours la mere à Memnon te careffe,
 T'aime, t'honore, ô douce chanteresse.

De mesme haleine, ce Berger nous recita
 l'Epitaphe d'un petit chien, nommé Trauail.

· EPITAPHE DE TRAVAIL.

AV SEIGNEVR DE LA CHARGVE.

TRAUAIL, ie cognois à ceste heure
 Qu'il faut que toute chose meure,
 Et qu'il faut que d'un mesme pas
 Nous courions ensemble au trespas.

Il n'y a faueur ny careffe
 Ny de Prince, ny de Princesse,
 Qui puisse retarder le cours
 Ny la viftesse de nos iours.
 Trauail, qui passa ceste vie
 Et sans trauail & sans enuie :
 Trauail, libre de passion
 D'auarice & d'ambition :
 Trauail, qui d'humeur foucieuse,
 Ou d'autre opinion venteuse,
 Iamais n'entreprist amoureux
 Trauailer son repos heureux,
 Deuoit-il pas estre deliure
 De la Parque, & doucement viure

Sans vieillir? Mais quoy? le destin
 Nous fait naistre pour prendre fin.
 Car alors que ie le veis estre
 Le seul fauori de son maistre,
 Potelé, graffet, en bon point,
 Prompt, gaillard, ie ne cuidois point
 Que si gentille creature
 Deust vieillir, & que la nature
 Des la naissance l'auoit fait
 Exempt de mort & de son trait.

Trauail auoit la taille belle,
 Seruiteur secret & fidelle
 De son maistre, s'il en fut onc.
 Trauail n'auoit pas le nez long,
 Il l'auoit court, longue l'oreille,
 Et s'il auoit, rare merueille,
 Le poil cendré, le poil tout gris,
 Gris argenté, gris de fouris,
 Poli, net : & la gente beste,
 Lors qu'elle sentoit malhonneste,
 Elle auoit bien le sentiment
 De n'approcher l'accouffrement
 De son maistre, ains tirant arriere
 Tout honteux se cachoit derriere
 Quelque coffre ou dessous le banc.
 Trauail n'eut onc foye ny sang
 Troublé de colere ou de rage,
 Trauail cognoissoit au visage,
 A la grace & à la façon
 La mine d'un mauuais garçon.

Trauail auoit cent mignardises,
 Cent & cent ruses bien apprises
 Pour se monstrier humain à tous :
 Il estoit gracieux & doux,
 Mefmement à ceux que son maistre

Vouloit pour amis recognoistre.

Trauail cognoissoit les faueurs
 Qu'il deuoit mesme aux seruiteurs,
 Grande au grand, & au moindre moindre.
 Trauail scauoit flatter & poindre,
 Trauail estoit bon courtifan,
 Trauail n'estoit point partisan
 Pour faire entreprise secrette,
 Iamais ne fit qu'une retraite,
 Qu'un seruice & qu'une maison :
 Trauail auoit de la raison,
 Trauail n'alloit iamais au change.

Et quoy? n'est-ce pas chose estrange
 Qu'il iugeoit de l'affection
 Du maistre, & de sa passion?
 S'il auoit la face tranquille,
 Trauail ne l'auoit moins gentille,
 Ou s'il auoit le front chagrin,
 Trauail l'auoit triste & mutin :
 Mais s'il auoit la face belle,
 Trauail d'une douce cautelle,
 Par un mignard allechement,
 Contrefaisoit ce changement,
 Puis de la queue & de la teste
 Le caressoit, luy faisoit feste,
 Ainsi qu'en la prosperité
 Compagnon de l'aduerfité.

Trauail faisoit la sentinelle
 En court, & d'emprise fidelle
 Gardoit la chambre, sachant bien
 Qu'oïf il ne seruoit de rien,
 A suiure le pas de son maistre :
 Ailleurs onc ne le veit-on estre
 Tant soit peu loin de son Seigneur,
 Tant luy fut loyal seruiteur.

Trauail auoit l'haleine douce,
 Trauail n'auoit ny toux, ny pouffe,
 Trauail auoit l'esprit gentil,
 La dent blanche & le nez subtil,
 Pour descourir vne embuscade :
 Trauail estoit sain & malade
 Ainsi que son maistre l'estoit.
 Trauail sur la nappe fautoit
 Hardiment, & pour faire prise
 De quelque peu de friandise :
 Car oncques il ne fut gourmand,
 Vray est qu'il fut vn peu friand,
 Mais ce n'estoit que d'allaigresse
 D'vne douce & tendre ieunesse.

Iamais Trauail ne fut en cours
 Ny pour les loups, ny pour les ours,
 Seulement la gentille beste
 Se mettoit doucement en queste
 Apres le petit oisillon :
 Ou bien volant le papillon,
 Le freflon, la guespe ou la mouche,
 Dreffoit gaillard son escarmouche.

Trauail ne fut iamais repris
 D'auoir offensé la perdrix
 De son maistre: aussi la mignonne
 Cognoissant la volonté bonne
 De Trauail, sans guerre & sans peur,
 Viuoient vnis de mesme cœur,
 Tant il auoit de preuoyance,
 De bon sens & de cognoissance
 D'aimer ce que son maistre aimoit,
 Et de fuir ce qu'il fuyoit.

Mais quoy? la vieillesse importune
 A bien fait changer de fortune
 A Trauail en deuenant vieux :

Trauail est maigre & chaffieux,
 Il touffe, il se plaint, il se gratte,
 Et faut maintenant qu'on l'apaste
 Pour soustenir son pauvre corps :
 Ses membres sont perclus & morts,
 Ayant perdu en peu d'espace
 La beauté, la force & la grace,
 Et l'honneur de son beau printemps,
 Tant forte est la pince des ans.

Or donc puis qu'il faut que la terre,
 Trauail, ton petit corps enferme,
 Encor que meritasses mieux
 D'estre au ciel que ce furieux,
 Ce chien tout brulant de colere,
 Qui nous eschauffe & nous altere,
 Et qui de fiéreuse chaleur
 Nous trouble le sang & l'humeur :
 Je veux bastir ta sepulture,
 Trauail, pour n'estre la pasture
 Des loups gourmans ou des corbeaux,
 Ou du peuple escaillé des eaux.

Je veux, Trauail, qu'en ces lieux sombres
 Tu n'ayes frayeur ny des ombres,
 Ny des Parques, ny de la voix
 Du portier aux triples abois :
 Car ayant choisi pour demeure
 Ce lieu tranquille, ie m'asseure
 Qu'en maison qui soit sous les cieux
 Viuant ne pourrois estre mieux
 Ny mourant : car de main soigneuse
 Dessous vne lame poudreuse,
 Pour dormir vn dernier relais
 On te logera pour iamais,
 Où seront grauez à la gloire
 De Trauail & de sa memoire,

Pour n'estre la proye des vers,
 Ny de l'oubli, ces petits vers :
 Cy gist Trauail, qui de son maistre
 Fut aimé ce qu'il pouuoit estre,
 Trauail qui son bon maistre aimoit
 Tant que maistre aimer se pouuoit,
 Qui sans peur & sans ialoufie
 Tira les trames de sa vie,
 Et qui, lassé de viure plus,
 Mourut de vieilleffe perclus.

AV SEIGNEVR R. GARNIER.

SORTEZ, amoureuses delices,
 Souspirs, baisers, douces malices!
 Sus auant, fous-ris gracieux,
 Gayetez, & vous mignardises,
 Graces, faueurs, folles emprises,
 Sus, fus auant loin de mes yeux!
 Sortez, mignardes, ie vous prie,
 Laissez-moy fain de la furie
 De ce cruel, qui si long temps
 A traueillé mes ieunes ans,
 De ce Dieu forcier, qui tourmente
 Les cœurs d'une trompeuse attente,
 Et qui par vn charme diuin
 Les enyure d'un doux venin.

Venez à moy, sage accointance,
 Honneur, chasteté, continence,
 Repos, modestie & santé,
 Et toy verité qui aguettes
 D'un œil vif les fautes secrettes
 D'Amour, rempli de cruauté :

Et s'autre puiffance diuine,
Par herbes ou par medecine,
Peut guarir vn pauvre amoureux,
Vienne à moy maintenant, heureux
D'estre libre de la rudesse
D'une rude & fiere maistresse,
N'ayant plus le titre d'honneur
De ce beau nom de seruiteur.

En vain vous retournez, mignonnes,
Aigres douceurs & faueurs bonnes,
Et vous, ó gracieux esmoy,
Plaisirs, careffes attrayantes,
Souspirs, baisers, graces riantes,
En vain vous retournez à moy :
En vain ces beguayans murmures,
Ce miel, ce fiel, & les poinctures
De ces traits aigus & legers,
Viennent à moy pour messagers :
En vain certes vous prend enuie
D'affieger cil qui vous desfie,
En vain vous assiegez le fort
Qui peut soustenir vostre effort.

Las! pourquoy donc viens-tu estendre
Tes bras mous, & douce te rendre
Dessus mon col, & descocher
De ces yeux trompeurs qui me tuent
Les traits ardans qui me transmuent
Tout vif dans le corps d'un rocher?
Ne ferre point les léures tiennes
Si ferrément contre les miennes,
Ne ferre point ce marbre blanc
Si ferrément contre mon flanc!
Le cognoy tes ruses, maistresse,

Ce n'est plus à moy qu'on les dresse :
 Or que l'Amour soit inuentif,
 Si ne suis-ie plus apprentif.

Mais ie voy, las! vne eau coulante
 D'vn roule tremblottant fuyante
 De ses yeux escouler soudain :
 Ie voy vne pluye emperlee
 En petits pois amoncelee
 Bouillonner dessus son beau sein :
 Ie voy vn larmoyant orage
 A petits flots sur son visage
 Couler du torrent de ses yeux :
 Pentens ses souspirs furieux,
 Ses façons, ses iustes complaints,
 Ses sanglots, ses larmes non feintes,
 Et tout ce que peut dire vn cœur
 Outré & vaincu de douleur.

Que feray-ie, moy miserable?
 Verray-ie, cruel imployable,
 Fondre cet œil qui m'est si cher?
 Seray-ie fort contre ses charmes,
 Ses souspirs & ses chaudes larmes,
 Qui me font deuenir rocher?
 Auray-ie pas vn cœur de glace,
 Si froid ie regarde sa face
 Et ses beaux yeux sans l'esfmuouoir
 A pitié pour la recevoir?
 Seray-ie si dur, si barbare,
 Que voyant ceste beauté rare
 Ie ne puisse amollir mon cœur
 Pour luy demeurer seruiteur?

Non, non, forttez, sage accointance,

Honneur, chasteté, continence,
 Repos, modestie & fanté,
 Et toy verité qui aguettes
 D'vn œil vif les fautes secrettes
 D'Amour plein de ma loyauté!
 Venez, amoureuses delices,
 Souspirs, baifers, douces malices,
 Graces, faueurs, venez à moy,
 Accompagnez mon doux esmoy!
 Venez à moy, ie vous veux fuiure,
 Constant & resolu de viure
 Et mourir fol & furieux
 Doucement deffous ses beaux yeux.

VERS SAPPHIQUES. (1) *

COMPARABLE AUX Dieux l'homme peut se vanter
 Qui se sied heureux vis-à-vis de tes yeux,
 T'oit & voit de pres de naïfue douceur
 Sous-rire & parler!

Grace qui les fens me derobe, & qui fait
 Sauteler dedans moy & debate mon cœur :
 T'œilladant ie meurs, & la voix s'accourcift
 Foible dedans moy.

1. « Les vers sapphiques ne sont, ny ne furent, ny ne seront jamais agreables, s'ils ne sont chantez de voix viue, ou pour le moins accordez aux instrumens, qui sont la vie et l'ame de la poésie. Car Sapphon chantant ces vers ou accommodez à son cysteme, ou à quelque rebec, estant toute rabuffee, à cheueux mal-agencez et negligez, avec un contour d'yeux languissans et putaciars, leur donnoit plus de graces que toutes les trompettes, fifres et tabourins n'en donnoyent aux vers masles et hardis d'Alcee, son citoyen et contemporain, faisant la guerre aux tyrans. »
 (RONSARD.)

Mes foupirs font lents, & ma langue d'vn froid
 Morne s'engourdist : fubit vn petit feu
 Sous ma peau s'esprend, se repand & prend cours,
 Qui feiche mon cœur.

Rien de mes yeux morts ie ne voy, que l'horreur
 D'vne double nuit, mon oreille sans fin
 Tintoninne & bruit, la sueur de mon corps
 Froide s'espanchant.

Ie fremis tremblant, le friffon me faifist,
 Palle ie blefmis comme l'herbe des champs,
 Sans chaleur, sans pouls, d'amoureuse langueur
 Presque ie transis.

A SES YEUX.

AV SEIGNEVR DE MARMAIGNE.

QVAND premiers vous me fistes voir,
 O pauvres yeux trop miserables,
 Ces beaux yeux aux astres semblables,
 Et tant de graces concevoir,
 Et tant de beautez de ma Dame :
 Ce iour fut le commencement
 De mon aise & de mon tourment,
 Et la ruine de mon ame.

Frappé du trait de ses eclairs,
 Transi tellement ie m'estonne,
 Que ie tremble & que ie friffonne,
 Comme à petits branles legers
 Chancelle, tremble, tourne & vire,
 Parny les verdiffans rameaux,

La cheulure des ormeaux,
Deffous les foupirs de Zephyre.

Ja mon cœur bouillant treffailloit
Pour aller droit à ma cruelle,
Et pour s'eschapper deuers elle
De peur & d'aife fautelloit,
Ainsi qu'au giron de la mere
L'enfant branle ses petits bras,
Entre les langes & les draps,
Pour se pendre au col de son pere.

Ou comme les oiseaux petits,
En vain qui s'efforcent d'estendre
Leur aileron foiblet & tendre
Pour voller & quitter leurs nids :
Ou le poisson dedans la nasse
Prisonnier, ou dans vn bateau,
Se debat pour retrouver l'eau,
Sautelant vif deffus la place.

Quand la preuoyante raifon,
De long temps ayant cognoiffance
De sa force & de sa puiffance,
Se doutant de quelque traifon,
Affiet mes yeux aux eschauguettes
Deffus la porte de mon cœur,
Pour sentinelle, & croy, de peur
De quelques embusches secrettes.

Mais las! mes yeux, fans nul effort
Vaincus de douces mignardifes,
Ou de sommeil, ou de surprifes,
Vous auez rendu vostre fort,
Vous auez trahy vostre maistre,
II.

Puis mon cœur est fort y dehors,
Laisfant vuide ce pauvre corps
De cela qui le faifoit estre.

Si bien qu'il n'y a rien dedans
A qui vous puiffiez fatisfaire.
Pour pleurer il vous faut retraire
A celle dont les yeux ardans
Tiennent mon ame prisonniere
Et mon cœur, puis vous la prirez
De les rendre, & la flechirez
Si pouuez, par humble priere.

Mais s'elle se va despitant
Contre vous, comme trop cruelle,
Iettez vos rayons dessus elle,
Et la regardez tant & tant
Qu'esblouis retournaiez sans flame,
Aueugles & ne voyans rien,
Aussi vuides que le corps mien
Qu'elle a priué de cœur & d'ame.

AV SEIGNEVR D'HERVILLE.

MAIS viens çà, dy-moy, Catherine,
Lors que ta bouchette poupine
Presse celle de ton amy,
Lors que vos deux léures bessonnes
Bout contre bout frayent mignonnes,
Tenant les yeux clos à demy :
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureuse
En ce monde la plus heureuse ?
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureux
En ce monde le plus heureux ?

Suçant à petites morfures
Ces rondes & belles enfures,
En recueillant dessus ses yeux
Des baisers qui sentent trop mieux
Que les parfums de l'Arabie,
Que les odeurs de la Syrie,
Et que tous les bafmes encor
Que fouspirent les mignardifes,
Et les careffes mieux apprises
De Venus à la tresse d'or.

Puis dy-moy, lors que tu repofes,
Couché fur le couffin de rofes
De fon beau, ieune & tendre fein,
Quand bras à bras & bouche à bouche
Elle te dresse vne escarmouche,
Embrassant ton col d'une main :
Puis quand de l'autre elle manie,
T'appelant fa grace & fa vie,
Ton poil, tes tempes & ton front,
Te montrant ses beautez, qui font
Le riche threfor que nature
Cache en fi belle creature :
Après cent desplaisans plaisirs,
Après cent & cent desplaisirs,
Mille complaints, mille larmes,
Après tant d'amoureux allarmes,
Et que la plus rare douceur
De l'un & de l'autre est coulee
En ceste tant douce mellee,
Voudrois-tu quelque plus grand heur?

Voudrois-tu plus d'heur, plus de gloire,
Que de mourir en la memoire
D'un si doux & plaifant tourment?

Dy-moy, cet amoureux martyr
 Ne vaut-il pas mieux qu'un empire
 Qui tremble sous le changement?
 Puis dy-moy, lorsque tu te montres,
 Après tant de douces rencontres,
 Tant de iustes, tant de combats,
 Foible & recré entre ses bras,
 Quand l'humeur lente & fommeilleuse
 Sur ta paupière paresseuse,
 D'un sommeil doux & gracieux
 Glissant, ferme & colle tes yeux :
 Songeant, ne vois-tu pas encore
 Cet œil brunet qui te deuore
 Et qui te repaît nuit & iour?
 Ne vois-tu pas sa face belle,
 Sa grace & sa léure iumelle,
 Et son poil où niche l'Amour?

Vivez donc, ames amoureuses,
 Vivez heureusement heureuses,
 Suiuant la douceur de ses lois :
 Vivez, & ne portez enuie
 Aux plus grands honneurs de la vie
 Ny des Empereurs, ny des Rois.
 Sus donc auant, qu'on s'entrebaïse,
 A fin de rallumer la braïse
 Et les plus secrettes chaleurs
 Qui chaudes couuent en vos cœurs :
 Qu'estroittement on s'entrelasse
 Bras dessus bras, & qu'on embrasse
 Serrément cet uoïre blanc,
 Bouche sur bouche, & flanc sur flanc.
 Car si tost que les destinees
 Auront de nos ieunes années
 Derobé le plus doux plaisir,

Vn seul repentir de ieunesse
Sera le remords en vieillesse
Qui portera le desplair.

CHANSON.

M'AMOUR, si ie suis noirette,
Et si i'ay le teint noiret,
L'œil brun, la face brunette,
La gorge & le sein brunet,
Le cheveu noir, la peau noire,
Tout noir, hors la dent d'yuoire,
Et le coral soupirant
De ma bouchette pourpree,
Qui d'vne haleine sucee
Iroit les Dieux attirant :
Faut-il pourtant que l'on fasse
Pour cela moindre ma grace?
Et quoy, pour cela faut-il
Que mes yeux ne sçachent poindre,
Ou que l'amour en soit moindre,
Ou mon esprit moins gentil?

La nuit est sombre & noirette,
Et dessus les astres beaux
Poste la Lune brunette
Au galop sur les moreaux.
Venus aime les nuits sombres,
Les lieux recois, & les ombres
Des taillis & des forests,
Au lieu le plus solitaire
Fait sa retraite ordinaire,
Comme au fond d'vn antre frais.

Y a-t-il viue estincelle
 Qui ne viue en la prunelle
 Et aux rayons d'vn œil noir?
 Y a-t-il puissance aucune
 D'Amour sous la couleur brune
 Qui ne soit gentille à voir?

Le iugement de la Grece
 Sur la couleur des beaux yeux,
 Du sourcil & de la tresse
 Qui se frise à petits nœuds,
 Est-il pas pour la noirette,
 Pour la fafrette brunette,
 Dites, ie vous pry, mon Cœur?
 Y a-t-il baïser au monde
 Plus fade que de la blonde,
 Et qui ait moins de douceur?
 Mais de la brune mignotte
 Y a-t-il tetin ou motte
 Ou plus ferme ou plus mignard,
 Port ou grace mieux feante,
 Plus douce ou plus attrayante,
 Ou maniment plus gaillard?


Doncques ie te pry, ma vie,
 Puis que ton cœur est à moy,
 Et que ton ame rauie
 Vit en moy, la mienne en toy,
 Donne-moy la bouche tienne :
 Approche, voyla la mienne,
 Suce & refuse le bout
 De ma bouchette sucree,
 En te fleurant alteree
 D'vn baïser humide & glout,
 Gourmand, goulou, qui deuore

Mon ame & ma vie encore,
 Qui l'attend dessus le bord
 De la léure vermeillette
 De ma safrette brunette
 En qui i'ay tout mon support.

Ayant paracheué la lecture de ces chançons, nous montós au chasteau, où de bonne aduerture se faifoient des nopces, qui fut occasion qu'estans desia esmeus & eschauffez de l'ardeur du iour & de la poësie, nous chantons cet Epithalame françois, qu'un gentil Berger lodunois (1) tourna promptement en vers latins, pour faire essay si les graces de nostre langue se pourroyent rendre en ce langage estranger.

EPITHALAME.

AV SEIGNEVR SCEVOLE DE SAINTE-MARTHE.

IENS çà bas, Deesse gentille,
 Qui sous le creux d'une coquille
 Fis calmer les flots escumeux :
 Et toy, ô Hymen Hymenee,
 Chante la plus belle nuitée,
 Qui iamais embrunift les cieux.

Et vous, Nymphettes amoureuses,
 Qui sur les riués sablonneuses
 De la Marne au flot argentin,

1. Ce berger lodunois est Scevole de Sainte-Marthe lui-même, né à Loudun en 1596.

Au foir fur le frais de la pree
 D'vne cadence mesuree
 Danfez d'vn moueuement poupin.

Chantez les graces immortelles,
 Les vertus, les lumieres belles,
 Chantez l'honneur de ce beau iour,
 Qui porte les plus saintes flames
 Qui iamais brulerent deux ames
 Du chaste flambeau de l'Amour.

Chantez la façon & la grace,
 Et l'honneur vierge de sa face,
 Son front, sa bouche & son oeil doux :
 Puis chantez la douce nature,
 Les vertus & la nourriture
 De son ferme & loyal espoux.

Je voy ia la nuit qui s'approche,
 Et ce beau Vesper qui descoche
 Ses traits parmy les astres beaux :
 L'entreuoy sa coche azuree,
 Qui traîne vne troupe doree
 Apres foy de petits flambeaux.

Prens, Amour, & l'arc & la trouffe,
 Et au vent de ton aile douce
 Lance tes fleches dans leurs yeux,
 Puis dessus leurs léures pourpres
 Verfe les odeurs enfucrees
 Du miel doux qui coule des cieux.

Verfe à ce beau iour, ie t'en prie,
 Tous les parfums que l'Assyrie
 Nous donne pour benin fecours,

Et les bonnes fenteurs encore
Qui se trouent où la gent More
Sans frifer a le poil rebours.

Fay que leur chambre toute pleine
Soit de thym & de mariolaine,
Et que les fillettes du ciel
Deffus leurs couchettes mollettes,
Comme en leurs petites ruchettes,
Vollent pour y faire le miel.

Comme la vigne tendre & molle,
Grimpant, se tortille & se colle
A l'entour des ormes branchus :
Ou comme l'importun lierre
Embrasse le chefne & le ferre
Auec ses petits doigts crochus :

Ainsi faut mollement s'estendre
Tout à plat sur sa bouche tendre,
En pressant ces freres beffons,
Ces tetons qui ne font que poindre,
Puis s'entrelacer & se ioindre
En mille gentilles façons.

Estant en ces douces estreintes,
Laisse cent morsures empreintes
Deffus le beau marbre entaillé
De son col, tant qu'il y demeure
La marque comme d'une meure
Cheute dedans du lait caillé.

Fay-luy mille douces careffes,
Baïse ses yeux, baïse les treffes
Du crespé de ses beaux cheveux,

Puis tout tremblant parle & fouspire,
Comme au doux branle de Zephyre
Murmurent les trembles peureux.

Qu'on mesure l'eau des riuieres,
Et grain à grain les fablonnieres
Du haut riuage Erythrean,
Les flambeaux de la nuit brunette,
Et toute la troupe muette
Du peuple qui court l'Ocean,

Plustost que l'on sçache le conte
Des plaifirs que la douce honte
Couure de cent mille douceurs,
Couure de mille mignardifes,
De libertez & de franchifes,
Qu'inuentent ses ieunes chaleurs.

Comme la rose languiffante
Par vne chaleur violente
Se fanit, se feiche & se cuit,
N'ayant espoir qu'en la rosee
Du ciel, à fin d'estre arrosee
Au frais de quelque douce nuit :

Ainsi la vierge grandelette
Nourrist vne flamme secrette,
Qui luy brusle & feiche le sang,
Soupirant apres la foiree
Qui la rend libre & deliuree
De la peur qu'elle a fur le flanc.

Leue-toy donc, lumiere belle,
Montre-nous ta face nouvelle,
Darde-nous tes chaftes flambeaux,

Defia le Soleil dedans l'onde
A plongé sa perruque blonde,
Et sa charrette au fond des eaux.

Viens donc, Vesper, & ne retarde
Ceste bouche chaste & mignarde,
Grosse & fertile de baisers :
N'espargne ta flamme sacrée,
Et que ceste couple honorée
Mette fin à ses doux penfers.

Ainsi que les lauriers sans feuilles,
Sans cire & sans miel les abeilles,
Auril sans fleurs, Aoust sans chaleur,
La mer sans poissons & sans voiles,
Et la nuit brune sans estoiles,
Perdent leur grace & leur honneur :

Tout ainsi le lit perd sa grace,
Si l'Amour n'y trouue sa place,
Car c'est là où ce Dieu oiseau
Couue, pond & porte bechee
A la ieune & tendre nichee
Qui se chauffe de son flambeau.

Meslez doncques, ames gentilles,
Ces flammes qui coulent subtiles
Dans les os, comme au renouveau
Le couleureau dans les fleurettes,
Ou comme les troupes muettes
Courent au fray par dessous l'eau.

Puis fay que la paix y reside,
Amour, & ton feu soit leur guide
A tromper les iours & les nuits,

Les bruflant d'une mefme flame,
Si que tous deux ne foyent qu'une ame
Franche & libre de tous ennus.

Leur faifant auffi cefte grace,
De bien toft honorer leur race
D'un bel enfant, en qui feront
Les rares vertus des grands peres,
Et qui portera des grand' meres
Le chafte honneur deffus le front.

Fay qu'une vieilleffe compagne
Heureufement les accompagne
Iufques aux léures du tombeau :
Bref que cefte couple amoureuse
Paffe la riue tortueufe
A mefme heure, en mefme bateau.

SCÆVOLA SAMMARTHANVS.

O quæ vefta leui fpumofa per æquora concha
Iuffiſti inſanos olim, Dea, ponere fluæus,
Descende è cælo : tuque Hymen ô hymenæe
Huc ades, & noctem qua nunquam fauftior vlla
Aurea feftiuo tollas ad fydera cantu.

Et vos, ô Nymphæ, quæ prata per herbida lætos
Ducitis arte choros, nitidis qua lucidus vndis
Parrifum lambit finuoſus Sequana littus,
Vos immortalẽ cantu celebrate decorem,
Et merita amborũ, & niueam hanc ſuper omnia lucem
Collucentem igni, quo nunquam purior alter
Caſta cupidinea conſumpfit peſtora tæda.
Dicite formofæ vultus atque ora puellæ,

*Et penitus nulla maculatum labe pudorem :
 Tum niveos pueri mores, cultamque iuventam.
 Ecce diu optatæ iam noctis amica propinquant
 Tempora, iam tremulas orta sub nube sagittas
 Procedens Vesper media inter sydera spargit :
 Lucentem video cœli per nubila currum
 Eius & astrorum post se agmina longa trahentem.
 Sume age, pulcher Amor, pharetrâ, fume ocyus arcum
 Et lenem alarum ad motum volitantia mitte
 In blandos tua tela oculos, & mellis odori
 Cœlestem roseis labris infunde liquorem.
 Funde hodie quicquid lætorum mittit odorum
 Aut gens Assyria, aut spectanda nigredine membra
 Quæ gerit, & crispis nulla caput arte capillis.
 Fac thymus ut thalamû, fac suavis amaracus ornet,
 Peruolitentque vagæ, ponantque apiaria circum
 Melliferæ volucres, condantque liquentia toto
 Mella toro, & donis cœlestibus omnia fragrent.
 Mollis ut umbrosa lasciuit in arbore vitis,
 Ut se hedera amplexu vario per robora fundit,
 Atque tenax velut unguiculis tota implicat uncis :
 Candida sic teneræ fufus per membra puellæ
 Ora premens, geminumque sinus turgentis honorem
 Infere te optatæ, tandemque innectere totis
 Artibus, & firmo se glutine corpora iungant.
 Hos inter lusus impressas dente relinque
 Mille notas, niuei quæ puro in marmore colli
 Nigrescant, nitidi ut si fortè coagula lactis
 Deciduum inficiat viridanti ex arbore morum.
 Ergo age, delicias fac mille, & dulcia fige
 Basia, mille oculis & basia mille capillis.
 Ergo age, delicias dic mille, & pectore ab imo
 Crebra loquens tremula deduc suspiria voce :
 Quale olim, Zephyri moueat si blandior aura,
 Populus albenti tremulum det crine susurrum.*

*Sit fas flumineas potius comprehendere lymphas
 Quotque in Erythræo voluantur littore arenæ,
 Lucida quot rutilent distincto sydera olympo,
 Quotque natent liquidis animalia muta sub vndis,
 Quàm dulces numerare iocos, & grata duorum
 Gaudia, virgineo bene dissimulata pudore
 Blanditias inter molles & libera vota
 Mille modis, quos ætatis calor ipse ministrat.*

*Ut rosa feruenti quæ Solis ab igne perusta est
 Purpureum emittit languenti flore colorem,
 Nec spes vlla, nisi hanc nocturnus recreet humor :
 Sic matura viro secretis virgo calefcit
 Ignibus, & totas consumitur ægra medullas
 Suspirans noctem, quæ tantos vna labores
 Finit, & solitum depellat corde timorem.*

*Surge igitur, lux alma, nouos nunc exere vultus,
 Iam Sol cæruleo flauum caput æquore tinxit
 Pronus & immenso currum sub gurgite mersit :
 Surge bone, ô Vesper, neu gaudia læta moreris
 Basolis fœcunda parant quæ promere labra,
 Sparge tuos latè radios, pulcherrime Diuum,
 Seque duo longis exoluant peçora curis.*

*Ut foliis viduæ laurus & piscibus æquor,
 Florilegæ sine melle vt apes, sine syderibus nox,
 Ver sine floribus, & rapidis sine solibus ætas,
 Sic sine Amore torus languet, perditque leporem :
 Hic etenim ales Amor teneris velut incubat ouis,
 Hic teneros primùm pullos excludit amico
 Igne fouens, natifque alimenta optata ministrat.*

*Quare agite, ô Charitum & Veneris dulcissima cura
 Jælices animæ improbulos miscete calores,
 Qui furtim in penitas liquefacta per ossa medullas
 Labuntur, qualis sub odoris floribus anguis
 Vere nouo serpit gelidus, mutique sub vnda
 In Venerem currunt stimulante libidine pisces.*

*Tu fac mitis, Amor, thalamum pax aurea semper
Incolat, interea duce te labentia fallant
Tempora, & æquali caleant duo viscera flamma,
Inque vnâ coeant geminæ per mutua mentes
Jædera, neu tristes ea turbent gaudia curæ.*

*Mox lætam quoque prole domum scelicibus auge
Auspiciis, castoque vtero nouus exeat infans,
Maternum pulchra referat qui fronte pudorem,
Ingenioque patres & honestis moribus æquet.*

*Fac Deus, vt placidæ certo fluat ordine vitæ
Perpetuus tenor ambobus, facilisque senectæ
Extremam tumuli seros perducatur ad oram,
Tandemque vna duos fato lux tollat eodem,
Et vehat manimes in eadem nauita cymba.*

Las de chanter, nous faisons la retraite au fief d'Haplaincourt, lieu propre pour prendre le frais & pour se defalterer. En ceste grotte nous trouuons mille belles inscriptions latines & françoises, chiffres, deuises. Entre autres singularitez, il y a deux fontaines de vin perpetuellement coulantes, & liberalement espandues en ceste noble maison : là nous trouuons grauez sous les piés de Bacchus ces petits vers.

LE SIFFLET.

AV SEIGNEVR D'HAPLAINCOVRT.

SIFFLET, gentil secours de nostre vie,
Auale-foin, chasse-melancolie
Quand par ton bruit sans bouchon l'on entend
Aussi soudain où le bon vin se vend :
Sifflet, l'honneur de la troupe sacree

Des compagnons à la gorge alteree,
 C'est toy gentil par qui nous soupirons,
 Chantons, soufflons, & par qui nous tirons
 De l'air voisin les douceurs de la vie,
 Et qui boufché l'ame nous est rauie.

C'est toy qui rends nos poulmons allumez
 D'un esprit vif, qui les rend animez
 Par l'air enclos, qui dedans les arteres
 Guide & recuit les humeurs prifonnieres,
 Qui feicheroyent fans le mol efuentail
 De ce doux vent qui les pouffe au trauail.

Par toy l'oifeau à la creffe pourpree,
 Au plus matin, lors que l'aube doree
 De fes beaux doigts entame le beau iour,
 Reueille ceux qui vont faire l'amour,
 Quand paresseux dedans le lit sommeillent
 Et fans lequel iamais ne se reueillent.

Par luy les daims & les cerfs bocagers,
 Biches, cheureuls, & fans aux piés legers,
 Sont pourfuiuis d'une haleine alteree
 Iufqu'aux abois & iufqu'à la curee.

Les chiens courans s'animent au fiffler,
 Et les troupeaux emplumez dedans l'aer.
 C'est le fiffler qui rallie & rassemble
 De cent quartiers mille foldats enfemble :
 C'est le fiffler qui fait que le forças
 Court à la rame & fend l'eau par compas :
 C'est luy qui fait les secrettes harangues,
 Et en fifflant qui fait plus que cent langues
 Ne feroyent pas, tant il est bien appris.
 C'est luy qui fait dessus le verd pourpris,
 Pres d'un ruiſseau à l'onde argentelette,
 Sauter à bonds la troupe camufette
 Des boucs barbus : & bref c'est le fiffler
 Qui du sommeil efueille le valet.

C'est le sifflet qui ouure & qui reueille
 Par son haut bruit la paresseuse oreille
 D'un fin laquais, qui feroit le fourdaut
 S'il n'entendoit le sifflet prompt & haut
 De son seigneur. Et bref la terre ronde
 Et ce qui court escailé deffous l'onde,
 Tout ce qui bruit és campagnes de l'aër,
 Comme les vents, s'animent au siffler :
 Et croy vrayment que ceste architecture
 N'est qu'un sifflet, & non pas d'Epicure
 Les petits corps qui tombent de trauers,
 Et se couplant font ce grand Vniuers.

Les Dieux au ciel, fuiuant le bon Homere,
 Siffent bruyans, & ronflant de colere
 Les vents esmeus siffent par ce grand aër,
 La foudre siffle, & les Dieux de la mer,
 Et parmy l'air les troupes non mortelles
 Siffent volant & remuant les ailes :
 Les Chéure-piés, les Faunes & les Pans
 Siffent és bois & font bruire les champs.
 Les cours, les ports, les forests, les riuieres,
 Siffent courans en humides carrieres :
 Bref ici bas, les hommes, les oiseaux,
 Et les poissons prisonniers sous les eaux,
 Sans le sifflet au monde secourable
 Mourroyent soudain d'une mort miserable :
 Bref ce qui vit deffous le firmament
 N'est qu'un sifflet & rien qu'un petit vent.

Doncques, Siffleurs, compagnons de cet ordre,
 Viuez vnis en paix & sans desordre,
 Viuez heureux & beueuz à longs traits,
 Chaud en Hyuer, en Esté sous le frais,
 En seruant Dieu & gardant vos prouinces,
 Bons seruiteurs du Roy & de nos Princes :
 Tous resolus de perdre le sifflet

Plustost cent fois qu'endurer estre fait
 Trouble entre vous, & que la medifance
 Ne rompe point ceste douce alliance,
 Tous honorant & de bouche et de cœur
 De ce sifflet le noble fondateur.

Sortis de ceste fraifche & plaifante grotte, apres vne infinité de plaifans discours, le soir venu, voulant avec l'odeur de ce beau iour enfeuelir nostre plaisir en la memoire de quelque douce fin, resolu de continuer la partie le iour suiuant, & de nous trouuer ensemble à la fontaine Berfabee, ce gentil Pefcheur nous fit present, avec le bon soir, des complaints d'une Nymphes sur le trespas d'un gentil Berger, ensemble des amours de Daud, pour en faire lecture le ledemain, & commencer avec le iour vne nouvelle entrefuitte de plaisir: toutesfois retirez en nos chambres, ne pouuans nous garder de les esuenter; lifons l'un & l'autre assez legerement.

COMPLAINTÉ D'VNE NYMPHE
 SVR LA MORT DE IOACHIM DV BELLAY,
 ANGEVIN. (1)

LA NYMPHE.

PLEUREZ, Nymphes, pleurez, & vous coustaux
 boffus,
 Prez, monts, iardins & fleurs, & vous antres
 mouffus,

1. Ainsi qu'il a été dit, cette Complainte forme la deuxième partie du *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*.

Accompagnez ma voix & ma iuste complainte!
 Seine, retiens tes pas, si que ton eau contrainte
 Renforce de fouspirs sous le marbre glissant
 De ton peuple escaillé le mouvoir languissant!
 Pleurez, Nymphes, pleurez, & portez la nouvelle
 De la funebre nuit, ô nuit trois fois cruelle,
 Jusqu'aux flots escumeux des riués de la mer :
 Puis les fouspirs des vents le soufflent parmy l'ær,
 L'air le pleuue çà bas, pour pleurer la memoire
 De l'honneur Angeuin & des Nymphes de Loire!
 Il est mort DV BELLAY, DV BELLAY que les Dieux
 Auoyent transmis du ciel pour estre en ces bas lieux
 Le mignon d'Apollon, & des Muses la grace,
 Et le plus rare honneur de son antique race!
 Las! il nous est ravi, n'ayant parfait le cours
 Qu'à demy seulement du plus beau de ses iours. (1)

Pour reconstituer le poème en entier, le lecteur devra se reporter à la page 150 (v. note) et suivre jusqu'à la fin la variante de la page 156, que les diverses éditions ont négligé de donner :

*Approchons, mon Bellin : les Dieux sont accostables,
 Nous entendrons au vray ses plaintes lamentables.*

LA NYMPHE.

Pleurez, Nymphes, etc.

Du Bellay, surnommé l'*Ovide français* par ses contemporains, fut un des plus charmants esprits de cette riche pléiade. Quelques vers d'une élégie de Guillaume Aubert (de Poitiers) peignent sa physionomie :

Du Bellay envers tous se monstre droiturier,
 Prudhomme, craignant Dieu, sage, discret, entier,
 Non ingrat du plaisir, de conscience bonne,
 Profitant à chacun, et n'offensant personne,
 Bening, libéral, humble, et doux à ses amis,
 Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :
 Il couvroit néanmoins sous son courtois langage
 Un magnanime cœur teamoing de son lignage.

Les œuvres de du Bellay ont été imprimées d'abord séparément, puis réunies par Frédéric Morel (Paris, in-4, 1561) ; elles ont été ensuite plusieurs fois rééditées à Paris, Lyon et Rouen.

1. Né à Liré, près Angers, en 1524, il mourut à Paris à l'âge de 36 ans.

Comme le laboureur d'une esperance vaine
 S'attend à la moisson d'avoir sa grange pleine,
 Ne voyant seulement que les sillons couverts
 D'une espaisse verdure & de fourmens tous verts :
 Puis ne restant sinon la dent de la faucille,
 Une greffe survient qui renuerse & qui pille,
 Qui froisse le tuyau, & qui le plus fouvent
 Emporte la moisson & l'esperance au vent :
 Lors triste & tout honteux, l'œil bas, basse la teste,
 Va recueillant apres l'outrageuse tempeste
 Ce qui reste espandu çà & là, grain à grain,
 Pour le mettre au grenier d'une soigneuse main :
 Ainsi nous a deceus l'attente tromperesse
 Que nous auions de luy pour sa docte ieunesse.

Ainsi, Pasteurs, cueillez & recueillez encor
 Le reste de l'orage & le riche thresor
 De ses vers doux-coulans, qui viurent d'age en age
 Pendant que le François n'oublira son langage,
 Et pendant qu'Apollon aura quelque foucy
 De l'honneur de ses Sœurs & de son lut aussi :
 Pendant qu'à flots ondez les coulantes riuieres
 Dresseront dans la mer leurs humides carrieres.

Hà, Loire trop heureux d'avoir dessus tes bords
 Receu les doux accens & les graues accords
 Du pouce Vendomois (1), & la touche argentine
 Des fredons animez de la lyre Angevine!
 Or fasse maintenant la puiffance des Dieux
 Qu'ell' puisse accompagner celle qui luit aux cieux :
 Et l'autre, or qu'elle soit veufue de sa compagne,
 Sans iamais s'engourdir que tousiours accompagne
 La maiesté des Rois, enyurant le foucy
 Des Bergers attristez, de son trait adouci.

Pleurez, Nymphes, pleurez, & en pleurant, à force

1. C'est-à-dire de Ronsard.

De main & de poinçon, engravez sur l'escorce
De ces ormeaux feuillus ce defafré malheur,
Tefmoins à l'aduenir de ma triste douleur.

Coupe tes blonds cheveux, Apollon, & desnue
Les filets ordonnez de ta lyre cornue :

Redoublez vos sanglots & verrez larmes d'yeux,
Satyres, Chéure-piés, Faunes & demy-Dieux :
Nymphes aux beaux fourcils, Deesses Oreades,
Abandonnez vos monts, & vous, belles Naiades,
Le crystal reffrifé de la doux-coulante eau,
Et venez larmoyer autour de ce tombeau,
De ce tombeau muet, tombeau qui tient en ferre
Ce que le ciel gardoit de gentil sur la terre.

Et vous, Mufes, troublez vos argentins ruisseaux
Et le parlant crystal de vos coulantes eaux,
Puis de face honteufe & de bouche craitieue
Lafchez la bride au dueil, hauffez la voix plaintiue
Iufqu'au ciel azuré, fi que l'afre mutin
Cognoiffe fon forfait, accusant le Deftin
D'auoir rauï l'honneur de vofre bande heureufe,
Pour estre le iouët de la Parque orgueilleufe :
Luy qui par l'vniuers vofre nom efpandoit,
Et qui deuant les Rois immortel le rendoit.

Froiffe ton arc, Amour, & à plumes pendantes
Frappe ton eftomac : tes fagettes bruyantes
Languiffent sur la corde, & ton ardent flambeau,
La guide de fes yeux, foit guide à fon tombeau.

Que de rayons dorez le fourcil des montagnes
Ne foit plus embelli, que les verdes campagnes,
D'vn voile noir-obscur bruniffant leurs couleurs,
Faffent porter le dueil aux plus vermeilles fleurs :
Vne eternelle nuit, vne horreur folitaire
Me foit le clair flambeau de la lampe ordinaire,
Et mefme que les feux qui redorent les nuits
Sillent mes yeux couuerts d'vne nue d'ennuis.

Que le fier estomac des roches plus hautaines
 Detrempe son orgueil aux plus humbles fontaines :
 Soit mortel l'amarante, & de la rose peint
 De brunette couleur le pourpre & le beau teint.

Qu'on oye des oiseaux les gorgettes fereines
 Ramollir en pitié les plus chaudes haleines
 Des Zephyrs animez au branle des cerceaux
 De leur dos enlacé dedans ces verts rameaux.

Double & double la voix & les plaintes modestes,
 Peintes dessus l'email de tes lettres funestes,
 Hyacinthe, & te plaignant fay plaindre avecque toy
 Narcisse, en se mirant trop amoureux de foy.
 Qu'on n'entende par l'air que le chant de l'orfraye,
 Au lieu d'espiz crestez qu'il ne naisse qu'yuraye,
 Que des lauriers facrez les cheueux verdoyans
 Eschangent leur couleur en cypres larmoyans,
 Comme des lys froissez la teste blanchissante
 Se penche contre bas peu à peu languissante,
 Ou comme dans les prez, à l'ardante chaleur,
 On voit l'herbe fanir & perdre sa couleur.

La celeste rosée & la pluye menué
 Qui tombe au mois d'Auril en larmes se tranfmué,
 Et les pipeaux moiteux des pasteurs attristez
 Soyent animez de plaints & de pleurs irritez.

Que le miel doucereux dans la ruche ecliffée
 Se detrempe en aigreur, & la fleur amassée
 Au leuer du Soleil, des fillettes du ciel,
 Ne se puisse confire en la douceur du miel.
 Et bref que l'vniuers pleure ce saint Poëte,
 Qui n'est plus qu'ombre vain sous la cendre muette,
 Rien plus qu'un masque feint, luy qui par l'vniuers
 Nostre France honorant, faisoit bruire ses vers.

Sus donc, larmes, forttez, forttez & faites place
 A mes souspirs, enclos sous vne espaisse glace
 Qui tient ferré mon cœur & renglace mes os,

Sans donner à mes yeux ny trefue ny repos :
 Car à fin que ma playe immortelle apparoisse,
 le veux de iour en iour qu'en empirant accroisse.
 Or puisse donc ma vie estre eternelle, à fin
 Que ma triste langueur ne puisse prendre fin.
 Entre les durs rochers Echo toute exploree
 Ne va plus imitant ta bouchette sacree :
 Les bois ne parlent plus, les pastoureux font fourds,
 Et leur pipeau muet qui chantoit les amours.
 Iamais des arondeaux la querelleuse troupe
 Ne mena si grand dueil dessus la longue croupe
 Des sommets fourcilleux, ny plus de passions
 Dessus les bords marins n'eurent les alcyons :
 Iamais pour douze enfans passez au fil des armes
 Niobé ne ietta plus iustement des larmes,
 Larmes qu'on voit encor en vn marbre pleurant :
 Ny Priame d'Hector pour l'auoir veu mourant :
 Ny l'oïseau de Memnon és secrettes valles
 De l'Orient perleux, à petites volees
 Qui se bat à l'entour d'vn malheureux cercueil
 Du fils Tithonien, ne mena si grand dueil :
 Que des compagnes Sœurs la troupe non mortelle
 Doit aigrement porter ceste playe cruelle,
 Despitant le malheur, le destin & le fort,
 Et la meurdriere main de l'importune mort.

A tant se teut la Nymphé, & toute escheuelee
 S'ellance dans la grotte en vn fond recelee,
 Tirant à longs souspirs de sa bouche vn helas !
 Qui la va pourfuiuant & tallonnant ses pas
 Iusque dedans le creux où vieillir delibere
 A iamais de langueur, & d'ans, & de misere.

Lors Thoinet & Bellin tous deux la larme à l'œil,
 Tous deux noirs de souspirs, tous deux noyez en dueil,
 A pas mornes & lents vont à l'vrne sacree,

Et de creme & de vin, & de manne sucee,
De roses & d'encens, vont parfumant le lieu,
Disant à leur amy vn eternal adieu.

Mais pour trop soupirer ne se pouuant entendre,
Entaillèrent ces vers dessus l'escorce tendre
De ces ieunes ormeaux, à fin qu'à l'aduenir
En croissant, de ce mal croisse le fouuenir :

Pasteurs, si quelque soin du deuoir fauorable
Que deuous au cercueil, touche encor les viuans,
S'il reste quelque honneur aux ombres, dont les ans
Ont laissé de leurs pas quelque marque honorable,
Honorez ce Poëte, & son nom & ses os,
Puis dites : A iamais de ceste noble cendre
Puisse couler le miel, son ombre puisse prendre
Dessous les myrtes saints vn eternal repos !

Comme des passereaux la beante nichee
Qui perd sa mere aux champs, attendant la bechee
D'vn iargon importun pour appaiser sa faim
Crie pour la reuoir, & la reclame en vain :
Ainsi ces deux Bergers, d'vne face esperduë
Sont demeurez confus, & de voix espanduë
Par l'air vont redoublant DV BELLAY mille fois,
Et rien que DV BELLAY ne s'entend par les bois.

LES AMOVRS DE DAVID

ET DE BERSABEE. (1)

AV SEIGNEVR DE LA PIERRE.

DESIA ce petit Dieu, de ses ailes couplees,
Auoit ramé du ciel les plaines estoilees,
Couru l'air & la mer, & ses feux descouverts
Se monstroyét peu à peu par ce grand vniuers:

1. V. cet épisode de la Bible au II^e livre de Samuel, c. XI.

Quand de ruse plus grande & de course eslancee
 Plonge dessus les murs des villes de Iudee,
 Tout ainsi qu'un faucon aguettant son gibier,
 Ou muſſé dedans l'eau, ou dedans un herbier,
 Ne montrant que le bec, fond de roide ſecouſſe,
 Eſpian d'un œil vif le hazard qui le pouſſe.

Là trouue ce grand Roy maçonnant, baſtiſſant
 De la ſainte cité le mur qui va croiſſant.
 Il ſçait que de Jeſſé & le ſang & la race
 Doit perir vne fois, & tomber ſous l'audace
 Des forces de Satan, & ſous l'impiété,
 Miniſtres de ſa proye & de ſa cruauté.

« Quoy? (dit ce petit Dieu) & ma flamme & ma force
 N'auroit-elle pouuoir d'une friande amorce,
 Et d'un trait plus aigu, de ſurprendre ce Roy,
 Et de le rendre eſclau aux rigueurs de ma loy?
 Retranchant ſon deſſein & l'œuure encommencee
 Pour ce Dieu qu'il retient & loge en ſa penſee?
 Moy qui d'un bras armé, des hommes le dompteur,
 Depuis le ſiecle d'or, ſuis demeuré vainqueur?
 Moy qui fis eſcouler & déborder les ondes
 Des grands torrens du ciel, les verſant vagabondes
 Sur les flancs de la terre, à fin de l'abyſmer,
 Faiſant flots deſſus flots les hauts monts eſcumer?
 Moy à qui Semirame, amoureuse gentille
 Honorant ma grandeur, dedia ſa grand' ville
 Babylon la ſuperbe, & ſes murs les teſmoins
 De ma puiffance forte & des traits de mes mains?
 Moy cauſe que Sodome, & ſa terre voiſine
 Arſe du feu du ciel, inuenta ſa ruine?
 Et qui fis que les Grecs approcherent vaillans.
 Mille vaiſſeaux armez encontre les Troyans?
 Moy qui fis que Samſon, cheualier grand & braue,
 Rendit force & fureur, honneur, & vie eſclau,
 Et ce long poil fatal à couper au cizeau

D'une maistresse en fin qui le mist au tombeau?
 Moy doncques (dit Amour) n'auray-ie la puissance
 D'esbranler de ma main la royale constance
 Et le fort de son cœur? » Aussi tost perd la voix,
 S'enuolle, prend son arc, sa fleche, son carquois,
 Son voile, son flambeau, & tremouffant les ailes
 Vient aborder, finet, les beautez immortelles
 De la femme au soldat qui porta malheureux
 Les lettres de sa mort, message auentureux.

Il voit donc Berfabee, au plus beau de son age,
 Ores que sous le ioug d'un chaste mariage
 Elle fust asseruie : il la voit en beauté
 Surpasser les beautez de toute la cité.
 Il voit le chaste honneur de son front venerable,
 Large, plein & poli, sa grace incomparable,
 Le porfil de son nez iustement mesuré,
 Sa taille, sa façon, son port bien affeuré,
 Le coral fouspirant de ses léures mollettes,
 Doublement ramparé de moyennes perlettes,
 Les fouspirs embafmez, les sous-ris gracieux,
 Et le rayon doré de l'esclair de ses yeux,
 Flamboyant & brillant comme l'auant-courriere
 Entr'ouurant du soleil la moiteuse paupiere.
 Il voit de son beau col l'yuoire blanchissant,
 Mille flocons retors de son poil iaunissant
 Vaguement esgarez sur sa large poitrine :
 Ses deux bras gros & longs, & la rondeur marbrine
 De ses doigts allongez sur vne blanche main,
 Le teint frais & vermeil, & la gorge & le sein
 Semez comme à l'enuy & de lys & de roses.
 Il voit en ce beau corps mille beautez encloses,
 Mille fortes d'appas, de charmes & d'attraits,
 Suiet propre à l'Amour pour employer ses traits.
 La voyant, aussi tost se transforme & s'altere
 En vn corps fantastique, sans veine & sans artere.

Sans foye, fans poulmon, fans tendons & fans chair,
Inuisible, venteux, & de substance d'air.

Or deçà, or delà, d'une emprise secrette
Ce fantôme d'Amour, espiant, eschauguette
Bersabee, attendant le temps propre & le lieu
Lors que dedans les yeux pourroit faire son ieu.

Doncques l'ayant trouué, iette l'arc & la trouffe,
La fleche & le flambeau, puis de roide secouffe,
Comme vn oiseau plongeon dans les flots escumeux
Messager de l'orage, il se lance en ses yeux.

« Rouillez-vous (dit-il lors) mes fagettes meurdrieres,
Maintenant que ie tiens les poignantes lumieres
De celle en qui ie veux ma puissance esprouer :
Ie ne veux plus de vous, ici ie veux trouver
Des traits mieux acerez & de meilleure pointe
Que la vostre cent fois, & de plus viue atteinte.
Les yeux feront mes traits, mes rets & mes forciers,
Mes charmes, mes appas, mes fidelles courriers :
L'ombre de leurs fourcils en vousture penchee
Sera mon arc vainqueur de l'ame non touchee
De ma douce fureur : ie le feray sentir

A ce Roy qui ne veut à mon vueil consentir. »
A tant se teut Amour. Elle aussi tost commence
A sentir de ce Dieu la diuine presence,
Plus qu'elle ne fouloit contregarde son teint,
Commence à s'attifer, à se tenir en point,
Avoir la main polie, & la dent blanche & nette,
La chauffe bien tiree, & la coiffe bien faite.
Tantost va partissant ses cheueux en deux parts,
Puis les laisse flotter, & vaguement espars
Ombrage son beau col & son sein où les Graces,
Les Amours, les attraits & les douces fallaces,
Logent pour attirer & plonger en erreur
Vn cœur, fust-il de roche ou de metal plus dur.
Tantost en retroussant leurs tressies vagabondes

Nœud sur nœud, ply sur ply, les fait cresser en ondes
 Sur le haut de la teste, en menus entrelas :
 Tantost cache son sein d'un voile, & ne veut pas
 Qu'on le puisse entrevoir, quand fouëvement il pouffe
 Et repouffe vn soufpir d'une cadence douce :
 Tantost le tient ouuert, desployant les thresors
 Que nature recelle en vn si noble corps :
 Tantost pare son col d'un rang de perles fines,
 Contr'imitant le port & les graces diuines
 De la chaste Iunon. Pauurette que le fort
 Attire doucement au peril de la mort,
 Ne sçachant que son hoste, en se riant, luy brasse
 Vn bien sans desplaisir qui peu souuent se passe !
 Quelquefois s'efgayant, pour mieux prendre le frais
 Recherche les taillis & l'ombre des forests,
 Se baigne, pour lauer sa peau tendre & douillette
 Dans le coulant secret de l'onde argentelette
 Qui fourd de son iardin, & fautelle à bouillons,
 Creusant vne fontaine en cent petits surgeons,
 Iaillissant, bondissant dedans vne grand' cuue
 Toute de marbre blanc, où la Dame s'estuue
 Et laue son beau corps. Mais las ! ceste fraischeur
 Ne pourroit de son ame attiedir la chaleur,
 Ny de ce petit Dieu les flammes plus secrettes,
 Qui tire de ses yeux mille & mille fagettes
 Aussi dru que la gresle, ou qu'au fort de l'hyuer
 S'esparpille la neige, alors que dedans l'ær
 Les vents vont esbranlant & fecouant les nuës
 Grosses de noirs frimas & de toifons chenuës.
 Il tire donc au Roy, qui seul de son chasteau
 Contemploit amoureux ces beautez dedans l'eau,
 Où les voyant fut pris Daud, ce grand Prophete,
 Daud choisi de Dieu pour son diuin poëte,
 Son chantré, son guerrier, braue, vaillant, facond,
 Et qui en pieté n'eut iamais de second.

Mais qui peut résister à la force indomtable
 De la main de ce Dieu qui n'a point de semblable?
 Il encorde son arc, il le courbe, il le tend,
 Met le doigt sur la corde, il enfonce, il attend,
 Puis d'un siffle bruyant il descoche, & la vire
 Volle droit dans ses yeux, tant justement il tire.

A ce coup la frayeur coula dedans les os
 De ce Roy qui fremit, brûle & perd le repos.
 Hà, Roy qui ne sçait pas que ce Dieu s'est fait maistre
 De son cœur, de ses yeux, pour s'y faire cognoître!
 Des yeux, ce trait doré entra iusqu'au dedans
 Du foye & du poulmon, & de mouchons ardans
 Luy reschauffe le sang, & de nouvelles peines
 Luy trouble le cerueau, recuit dedans ses veines
 Vn vlcere, vn venin, vn feu qui va brûlant
 Vn cœur fust-il d'airain, tant il est violent.
 Plus n'a soucy de rien : la belle Berfabee
 Retient dedans ses yeux son cœur & sa pensée,
 S'en est rendu captif, esclave & seruiteur,
 Elle dame & maistresse, & Amour son seigneur.
 Ce qu'il fait, ce qu'il dit, & cela qu'il compose,
 N'est rien que de l'amour, ne songe en autre chose :
 Pour sceptre, dans la main il porte le flambeau
 Qui luy donne la vie & le guide au tombeau,
 Pour sa lyre vn carquois, & au lieu de couronne,
 De ce bandeau fatal son beau chef environne,
 Si que par cet eschange Amour est triomphant
 Du grand Roy de Iudee, & le Roy d'un enfant.
 Il songe seulement les moyens & les ruses,
 Les charmes, les attrait, les fraudes, les excuses,
 Pour librement iouir de ces rares beautez,
 Qui trauaillent son cœur de mille cruantez.

Que fait doncques ce Roy? Il la guigne, il l'appelle,
 Elle vient, il la baise, il discourt avec elle :
 Hé, que ne font les Roys! il la caresse encor

De promesses, d'estats, & riches presens d'or.
 Bref elle deuient grosse, & son ventre commence
 A s'enfler peu à peu de royale semence.

Or le fait plaist au Roy, le flatte en son plaisir,
 Il approuue sa faute, & puis se vient saisir
 D'vne nouvelle peur, il craint le vitupere
 Et l'infame surnom d'estre dit adultere,
 Outre que le mary, braue & vaillant guerrier,
 Pour lors estoit absent, exerçant le mestier
 Des armes & de Mars, voulant pour sa patrie
 Espandre, liberal, & le sang & la vie.
 Il reuiet de la guerre au soudain mandement
 Du Roy, qui luy commande à venir promptement.
 Arriué, dedaigneux & chagrin, ne fait conte
 De femme ny d'enfans, mais les laissant il monte
 Droit au palais royal, où il trouue son Roy
 Morne, triste & pensif pour l'amoureux esmoy.
 Il s'enqueste en quel lieu ses troupes sont campees,
 Quelle part l'ennemy a ses forces rangees,
 Ce qu'il fait, ce qu'il braffe, ou s'il est ramparé,
 S'il branle, s'il a peur, ou s'il est asseuré.
 Vrie en ceste guerre armé pour sa prouince
 Respond de point en point, & contenta son Prince :
 Chetif qui ne sçait pas que le cruel destin,
 En le pipant, luy forge vne piteuse fin !

Or Dauid s'apperçoit que le soldat dedaigne
 Auoir à ses costez sa femme pour compaignie,
 Le voyant pareffer à son nouveau retour,
 Sans visiter les siens, és troupes de la cour,
 Que de femme & d'enfans la tant chere presence
 Ne l'esmouuoit en rien : tout aussi tost il pense
 Son crime descouuert, n'ayant autre recours
 Qu'à la force, des grands l'ordinaire secours.

Le Roy donc en erreur, soupçonneux, amoncelle
 Malheur dessus malheur, & d'emprise cruelle

Il machine la mort à ce pauvre guerrier.
 Hâ malheureux Amour, David s'est fait meurdrier,
 Qui premier que te voir rien plus n'avoit dans l'ame,
 Au cœur, ny dans les yeux, que la celeste flame
 Des graces du Seigneur, dont il estoit espris,
 Autre feu que le tien, qui si tost l'a surpris!
 Hâ falle volupté, qu'infolens font tes crimes,
 Et le boubier fangeux de tes profonds abyfmes!

La nuit estoit ia clofe, & les flambeaux dorez
 D'vn lustre estincelant par les champs azurez
 Se monstroyent à l'enuy, & la chaste courriere
 Sur ses moreaux couplez auançoit sa carriere :
 Tout le monde dormoit, David seul ne dort pas,
 Recherchant le moyen, tant il a le cœur bas
 Et souillé de l'Amour, de massacrer Vrie,
 Pour libre mettre paix ou trefue à sa furie.
 Il demande la plume, & penfif & refueur
 Il fonge, il fantastique, & d'vn semblant trompeur
 Feint efcrire à son camp d'affaires d'importance :
 Mais las! c'est en ostant tout moyen de defenfe
 A ce pauvre innocent, qu'on le range au defaut
 D'vn bataillon rompu, ou au premier assaut,
 Et du rang des premiers, à fin que sans demeure,
 Affrontant l'ennemy, tout promptement il meure.
 Doncques au plus matin qu'en son rofin attour
 La belle Aube doree eut reparé le iour,
 Vrie prend sa lettre, à son camp s'en retourne
 D'vn pié prompt & gaillard, où peu de temps seiourne
 Qu'il ne fust mis à mort : mal-caut qui ne sçait pas
 Qu'en se hastant, hastoit l'heure de son trespas!
 Dix ce pendant au ciel, qui fait la sentinelle
 Sur le fait des humains, voit l'emprife cruelle
 De ce tyran meurdrier, qui, pour estre auancé
 En dignité de Roy, offense l'offensé,
 Luy suborne sa femme, & d'vne ame maline

Au lieu de la garder en fait sa concubine.
 DIEU doncques en fureur voyant ce cœur peruers,
 Fait trembler sous ses piés la terre & les enfers
 En secouant le chef, & de noire colere
 Fait entr'ouvir du ciel l'une & l'autre barriere.

A ce trouble orageux, vne palle frayer
 Des citoyens du ciel glisse dedans le cœur,
 Et tremblent tout ainsi que les forests chenués
 Quand les vents mutinez criblent dedans les nués
 Vn murmure inuisible, auant-coueurs certains
 Au palle nautonnier d'orages inhumains.
 Pour venir en conseil, se fait vne assemblée
 De petits Dieux moyens, & de la troupe ailee.
 Comme pigeons peureux pourfuiuis de l'oifeau,
 En preuoyant de loin quelque ramas nouveau
 Se brasser dedans l'air, vont abaissant les ailes,
 Craintiués vont ainsi les bandes immortelles,
 Cherchant l'occasion du changement soudain
 Au Seigneur qui deuant estoit calme & serein.

« Est-ce point (disoyent-ils) qu'il veut noyer la terre,
 Ou qu'il vueille embraser du feu de son tonnerre
 Les fondemens sacrez de son palais vousté,
 Ou que perdant le monde, il ait la volonté
 De rebrouiller encor par vn nouveau mélange,
 Comme il fit du chaos, quelque machine estrange? »
 Car ils auoyent bien sceu qu'il deuoit vne fois
 Foudroyer & brusler l'ouvrage de ses doigts.

Or au milieu du ciel se dresse & se descouure
 De ce grand forgeron l'industriex chef-d'œuure :
 C'est vn trosne d'or fin, riche de diamans,
 De perles, de saphirs, de rubis flamboyans,
 Trosne, siege fatal, où ce grand Dieu preside
 Qui prend soin des humains, qui conduit & qui guide
 Ce qui marche sur terre & qui volle dans l'ær,
 Et le troupeau muet qui flotte dans la mer.

On dit qu'aux deux costez y a deux sœurs assises :
 Iustice est au bras droit, qui les fautes commises
 Des hommes forfaiteurs seuerement punit,
 Et d'un graue sourcil loin du ciel les bannit,
 Toufiours l'espee au poing, portant la contenance
 Et l'œil executeur de la iuste vengeance
 Et iustice de Dieu, qui dedans son palais
 Habite, rigoureuse, & n'en bouge iamais :
 Clemence est l'autre sœur, qui d'un visage honnesté
 Et d'un œil tout benin modere la tempeste,
 Adoucit le courroux, l'orage & la fureur,
 Destourne la colere & le bras du Seigneur.

« Et quoy? (dit ce grand Dieu) faut-il que l'impudence
 Et l'infame peché de l'homme, dont l'essence
 A pris son origine au celeste pourpris,
 Dedaigne son autheur & le tienne à mespris?
 Moy qui l'ay fait seigneur des bois & des montagnes,
 De ce qui vogue és eaux & court par les campagnes,
 Et des scadrons plumeux qui rament pour voler
 D'auirons bigarrez les grand' plaines de l'ær :
 Moy qui l'ay fauory d'esprit, de sens & d'ame,
 Pour contempler de iour l'incomparable flame
 Du soleil radieux, & sous le voile obscur
 Des ombres de la nuit, les flammes de sa sœur?
 Pour voguer sur le dos de la mer escumeuse,
 Trancher & renuerfer la terre plantureuse,
 Cognoistre ma grandeur, & de se rendre fort
 Contre l'aduerfite & peril de la mort?
 La race de Iacob portera tefmoignage
 De ma bonté diuine. Hé, qui fit le passage,
 Quand du Roy Pharaon les plus vaillans guerriers
 Furent pris dans le creux des humides sentiers?
 Tous furent etouffez, noyez, plongez és ondes,
 Elle, hors du peril des campagnes profondes,
 Trouue le droit chemin que ie fey de ma main

Flanqué contre les flots comme d'un mur d'airain.
 Vous sçavez que du ciel j'ay bien voulu descendre
 Pour luy donner mes lois, & pour luy faire entendre
 Ce qu'il faut observer, pour iouir asseurez
 De l'immortel sejour entre les bien-heurez.
 Mesme ce beau soleil qui reluit & rayonne
 Seruira de tefmoin à la volonté bonne
 Que j'eus au peuple Hebreu, lors que pour son secours
 Continuant la nuit, ie retarday son cours.
 L'eau mesme du Iourdain en deux parts retranchee
 Se pourroit souuenir de ma grace espanchee
 Sur ce peuple choisi, tant de murs renuersez
 En feront les tefmoins, tant de ramparts forcez,
 Tant de Roys mis au ioug, tant de citez captiues,
 Au seul bruit de l'airain tant de troupes fuitiues :
 Bref, de mon bras armé j'ay conduit & remis
 Libre, fort & vainqueur, au royaume promis.
 Qu'ay-ie fait pour Daud, & de quels benefices
 Ay-ie recompensé quelques petits seruices
 Sacrez à ma grandeur? De berger j'ay fait Roy,
 Je luy ay departy & ma grace & ma loy,
 Fait vaincre le geant, & d'heureuse conqueste
 Mis le scepre en la main & la couronne en teste,
 Et par miracle grand j'ay fait surmonter seul
 L'orgueil & le mespris des forces de-Saül.
 Imitant toutefois les fautes de ses peres,
 Ayant mis en oubly les traits de mes coleres,
 A rai sa fuiette, & de meurdre inhumain
 A de sang innocent ensanglanté sa main.
 Or voyez, ie vous pry, voyez le pauvre Vrie
 Humble deuant mes piés, qui lamente & qui crie
 Et demande vengeance. Hà, ie vous puniray,
 Adultere affassin, & sentir vous feray
 Que c'est d'offenser Dieu & sa bonté diuine :
 Je vous abymeray iusques à la racine,

Diffamant & fouillant d'un reproche eternel
 La memoire, la race & le nom d'Israël! »
 Ayant dit ces propos, la larme à l'œil, Clemence
 Se mettant à genoux, en ces plaintes s'avance :
 « Hé, ne permets, ô Dieu, qu'on t'appelle vengeur,
 Ou de nom de cruel qu'on te nomme, Seigneur!
 Tu es doux & clement, & ta bonté notoire
 Chante par l'univers les honneurs de ta gloire,
 Nous cognoissons tes faits, ta force & ta grandeur,
 Embrasse la clemence, & laisse ta rigueur :
 Ou s'il te plaist, ô Dieu, exercer la vengeance,
 Permets, ie te supplie, fonder la conscience
 De ce pauvre pecheur, possible un repentir
 A luy faire pardon te fera consentir. »

Si tost n'eut acheué, que plustost la colere
 Du Seigneur ne tournast en sa douceur premiere.
 « Or voy-le bien (dit-il) qu'il faut que le pardon
 Surmonte ma rigueur, mais il faut pour guerdon
 De ce double peché, qu'une aigre penitence
 Appaise ma iustice & purge son offense. »

A peine eut dit ces mots & finy son propos,
 Qu'il depeche un courier. Il a dessus le dos
 De cent & cent couleurs deux ailes bigarrees,
 Comme on voit en esté es nueves contrees
 Un arc qui ceint le ciel : iusques à ses talons
 Un crespe blanc & net comme en petits fillons
 Flottoit à longs replis, une perruque blonde
 A l'entour de son col s'esgaroit vagabonde.
 Luy commande voler droit en Hierusalem,
 Là trouver diligent le prophete Nathan,
 Luy descourir le fait, & puis le fasse entendre
 A David son seigneur, qu'il ait à le reprendre
 Aigrement en secret, luy remonstre le fait,
 L'horreur de son peché & de son grand forfait,
 Qu'il cognoisse sa faute & confesse l'offense,

L'affeure deuant Dieu, & fasse penitence. :

Le Prophete auffi tost cherche & trouue son Roy :

« Tu ne sçais pas (dit-il) qui m'amene vers toy?

C'est vn cas fort estrange aduenu dans ta ville.

Vn homme ayant cent bœufs, & de brebis bien mille,

D'vn pauvre homme voisin, qui n'a tant seulement

Qu'vne ieune brebis, qu'il nourrit chèrement,

Qu'il repaist de son pain, qu'il mignarde & qu'il couche,

Pour mieux la caresser, mesme dedans sa couche.

Or ce riche pasteur voulant faire vn festin,

Pour traiter liberal vn amy son voisin,

Pardonne à son troupeau, à ses chéures barbuës,

A ses ieunes bouueaux, à ses troupes vestuës

De laine sur le dos, & de brigante main

Pille & prend la brebis, mesme dedans le sein

Du pauvre miserable, il la tue & l'appreste,

Festoyant son amy de sa belle conqueste. »

Dauid plein de courroux proteste que le tort

Fait au pauvre voisin est vn crime de mort.

Alors le saint Prophete en œilladant sa face

D'vn sourcil renfrongné : « Escoute la menace

De ce grand Dieu (dit-il), ô Roy de tous les Rois

Le plus indigne Roy, escoute donc sa voix :

C'est toy meurdrier, c'est toy qui as fait ceste offense.

Quoy? ne te fouient-il que sa grand' providence,

D'vne pauvre maison, d'vne case à bergers,

T'a mis le sceptre en main, retiré des dangers

De la force des grands, & contre leur tempeste

Qu'il s'est armé cent fois pour couronner ta teste?

Et quoy? ofes-tu bien, infame, vicieux,

Te monstret en public & regarder les cieux?

Et quoy? ne vois-tu pas que le crime t'appelle,

Pour recevoir honteux vne peine cruelle?

Ne sens-tu dans ton ame vne effroyable horreur,

Vn tyran qui te ronge & te mine le cœur?

C'est le peché, Daud, qui t'ourant la paupiere
 Derobe le repos à ton ame meurdiere.
 Souuienne-toy, Daud, qu'il vient vne faison
 Qui foulera tes yeux du sang de ta maifon,
 Et de toy & des tiens, qui seront l'origine
 Des guerres à venir, autheurs de ta ruine. »

A peine eut dit ces mots, qu'une palle frayeur
 Vient faifir de Daud les veines & le cœur :
 Puis reuenant à foy, fanglottant de triftesse,
 Recognoift fon peché & fa faute confesse
 Deuant la maiefté du Seigneur qui l'attend
 Pour le prendre à mercy, & qui defia luy tend
 Les mains pour l'embraffer : car tant plus nostre vice
 Irrite fa rigueur, plus il nous est propice.

Il defcend de fon trofne, or de coups redoublez
 Meurdrit fon eftomac, or de foupirs troublez
 Il enfle fes poulmons, & pleurant abandonne
 Le plaifir, le palais, le fceptre & la couronne :
 Tantoft en s'accufant il accufe l'Amour,
 Abhorre fon peché, detefte le beau iour
 Qui premier luy fit voir les viues eftincelles
 De l'œil qui le rait en fes pinces cruelles.
 Amour n'est plus fon hofte, & n'a plus rien au cœur
 Que de la main de Dieu la iuftice & la peur.

Mais que fera ce Roy? Nathan plus le confolè
 Et plus le va flattant de fa douce parole,
 L'affeurant que fes pleurs & fon langage doux
 Ont appaifé de Dieu l'orage & le courroux,
 Moins Daud s'en affeure, & tant plus il effaye
 Adoucir fa rigueur, plus rengrege fa playe :
 Se perdant tout ainfi que l'innocent oifeau
 Tombé dans les gluons au coulant d'un ruiſſeau,
 Qui s'efforçant voler plus s'engluë & fe lie,
 Plus il bat de fon aile & moins il fe deflie.

Le Prophete s'en va, laiffant dedans le cœur

De Daid pour confort l'esperance & la peur :
 Chancelant tout ainfi que l'on voit vn nauire
 Flottant entre deux vents, l'vn le tourne & le vire,
 L'autre plus violent le pouffe à contreal,
 Ainfi craint esperant, & doute de fon mal.
 Il hait plus que la mort la lumiere ordinaire
 Du soleil radieux, vn antre folitaire,
 Vn caueau tenebreux, vne fosse, vn rocher,
 Luy plaifent maintenant à fin de se cacher.

Deffous les flancs cauez d'vne roche taillee
 Hors le palais royal se creufe vne vallee
 Entre deux petits monts, où se voit dans le fond
 Vn antre sombre & noir, large, creux & profond,
 Des ombres le manoir & des nuits eternelles :
 Là va faire fon ducil & fes plaintes cruelles,
 Difant : « Toy deormais, cauerneufe maifon,
 Tu feras mon palais & ma noire prifon,
 Et deormais auffi, ie te pry, d'age en age
 Porte de ma douleur fidelle tefmoignage.
 Et vous, flambeaux facrez qui redorez les nuits,
 Souuienne-vous auffi de mes triftes ennuis,
 Voyez d'vn pauure Roy l'audace retranchee,
 Et de la main de Dieu l'ame prife & touchee :
 Et comme auez esté compagnons de mon heur,
 Soyez auffi tefmoins de ma iufte douleur! »

Ayant fait ces regrets, prend fa lyre d'yuoire,
 Baigne fes yeux de pleurs, facrant à la memoire
 De fon peché commis les larmes & les fons,
 Et les vers animez de fes triftes chanfons.

SONNET.

O bien-heureux Bergers, qu'une telle mufette
 A pouffés dans les cieux : & toy qui vas passant
 Ceux que Grece a daignés du laurier verdissant,
 Plus heureux qu'ad Belleau d'autres lauriers t'appreste.

Heureux ce papillon, qui souplement volette
 Par l'immortel sentier d'un champ si florissant :
 Heureuse la cerise au caillé rougissant,
 Plus heureux mon Belleau, qui ce bon-heur leur preste.

L'hyuer ne fera tort à ses ailerons d'or
 Tracez par un tel peintre, & toy cerise encor
 Il ne faudra ny miel ny sucre à te confire

Pour garder longuement ta naïfue fraîcheur :
 Ses vers confits au miel d'Hybleanne douceur
 Garderont à iamais les fruits qu'il fait elire.

CL. BINET. (1)

1. Claude Binet, de Beauvais, venait d'être reçu avocat au parlement de Paris, quand il connut Belleau et Ronsard dont il devint le disciple et l'ami. Ce fut Binet que le poète vendômois choisit, dans les derniers temps de sa vie, pour être le dépositaire et l'éditeur de ses œuvres.

On ne possède de Claude Binet que des poésies fugitives dont quelques-unes sont imprimées à la suite des œuvres de Jean de la Péruse (Paris, 1573). Une des pièces les plus curieuses du recueil de Binet est celle intitulée *l'Amant*, où le poète fait d'une manière remarquable la description de la boussole et de l'aiguille aimantée.

Ce sonnet de Cl. Binet et la table de la Bergerie manquent dans la plupart des éditions de Remy Belleau. On les trouve dans celle de Gilles Gilles (Paris, 1585).





TABLE DES POESIES

CONTENUES EN LA

PREMIERE ET SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE

DE REMY BELLEAV.

BAISERS.	Pages
Quand ie vay recueillant	283
<i>Vers senaires iambiques.</i> Quand fur ta léure.	298
O doux baifer colombin	299
<i>Sonnets.</i> Ainsi que le berger.	301
Approche-toy, Catin.	297
Autant que de vos yeux	301
Ce begayant parler	281
Des mouchettes à miel.	290
Embraffe-moy, mon cœur.	296
En m'efgayant vn soir	286
Hà doux baifer.	285
Hà ie vous pry, mes yeux.	293
Hà ie vous tiens, Catin.	292
Hà ne me baifez plus	285
Hà que i'aime à fentir	282
Hà vous refuez, Catin	287

<i>l'auois n'a pas long temps.</i>	304
<i>le difois, ma Catin</i>	294
<i>le meure, mon defir.</i>	295
<i>le n'en mentiray point</i>	284
<i>l'estois aueugle, Amour</i>	303
<i>le puisse donc mourir</i>	292
<i>le te coniuere, Amour</i>	291
<i>le vey, n'a pas long temps</i>	296
<i>Sur les Baifers. le vous baife, baifers</i>	279
<i>Laifferay-ie tes yeux.</i>	299
<i>Lors que pour vous baifer.</i>	284
<i>Ma fillette, ma sœur.</i>	293
<i>Mais las! où volez-vous</i>	289
<i>Mais que dois-ie esperer</i>	290
<i>Mon ame, tu te pers.</i>	291
<i>Mon cœur s'alla camper</i>	302
<i>Mon Dieu, retirez-vous.</i>	297
<i>Mouches qui massonnez.</i>	280
<i>Nauré de vos beaux yeux</i>	300
<i>N'est-ce grand cas.</i>	288
<i>N'oyant plus les discours</i>	298
<i>Quand esperdu ie voy</i>	286
<i>Quand ie baife tes yeux</i>	282
<i>Quand ie presse en baifant</i>	281
<i>Que ie te crains, Catin.</i>	287
<i>Qui n'a veu quelquefois au leuer</i>	288
<i>Si tu veux que ie meure</i>	295
<i>Tout ainsi que l'on voit</i>	294
<i>Tu m'as creué les yeux.</i>	303
<i>Venus voyant vn iour</i>	289
<i>Vn feu prompt & subtil</i>	300
<i>Yeux, hostes de mon ame.</i>	302

CHANSONS.

<i>Auril. Auril l'honneur</i>	43
---	----

DES POESIES.

363

<i>May</i> . Pendant que ce mois	46
Faites-vous la fourde, Macee?	86
Et bref c'est vne chose	109
Volez, pennaches bien-heureux.	119
Douce & belle bouchelette.	134
<i>Chant d'allairesse sur la naissance de Mgr le</i> <i>marquis du Pont</i> . Sus auant, troupe	141
Courez, fuzeaux, courez	146
O cruel enfant.	165
Comme la vigne tendre.	170
<i>Description du Printemps</i> . Voicy l'aronde . .	226
<i>A M. Nicolas</i> . Hà mon cœur	305
<i>La Cigale</i> . Loin de la ville	309
<i>Au S. Garnier</i> . Sortez, amoureufes delices. .	316
<i>Vers sapphiques</i> . Comparable aux Dieux. . .	319
<i>A ses yeux</i> . Quand premiers.	320
<i>Au seigneur d'Heruille</i> . Mais viens çà . . .	322
M'amour, si ie suis noirette	325

COMPLAINTES.

<i>De Promethee</i> . Noble race des Dieux. . . .	194
Il faifoit tard	210
<i>D'vne Nympe sur la mort de Ioachim du</i> <i>Bellay</i> . Pleurez, Nymphes, pleurez	338

DISCOVRS.

<i>L'Esté</i> . Tout estoit en chaleur	50
<i>La Chasteté</i> . Il estoit iour.	67
<i>Vendangeurs</i> . C'estoit en la saison	78
<i>Le Portrait de sa Maistresse</i> . Sus donc peintre. .	112
<i>L'amour ambitieux d'Ixion</i> . le chante d'Ixion. .	201
<i>Chant de triomphe</i> . Ia dans le ciel.	217
<i>Apparences celestes du Soleil</i> . Si vous auez. .	250
— <i>de la Lune</i> . Voy deffous l'ombre. . . .	252
<i>L'Hyuer</i> . L'hyuer palle de froid	272

Tout cela qu'on peut voir.	274
<i>Le Sifflet</i> . Sifflet, gentil secours.	335
<i>Les amours de David & de Bersabee.</i>	
Defia ce petit Dieu	344

ECLOGUES.

C'est de long temps, Tenot	19
De viuoter chetif.	150
<i>Sur la guarifon d'amour</i> . Broûtez, chéures.	231
<i>Le Pefcheur</i> . Gentille Paureté.	240
<i>Les Pefcheurs</i> . Deux pefcheurs amoureux	245
<i>Larmes fur le trefpas de Mgr le marquis d'El-</i> <i>beuf</i> . Vne tremblante peur.	258

EPITAPHES.

Ici mon beau foleil	59
<i>De Trauail</i> . Trauail, ie cognois	311

EPITHALAMES.

<i>De Mgr le duc de Lorraine.</i>	
Nymphes qui vos tresses blondes	88
Viens çà bas, Deesse gentille.	327
<i>O quæ veçta leui</i> . (Sc. Sammarthanus)	332

ODES.

<i>Chant de la Paix</i> . Ie te falue	27
<i>A la Royne</i> . Laisse le ciel, belle Aftree.	34
<i>A Mgr le duc de Guyse</i> . Comme l'oifeau	37

PRIERES.

Delivre-moy.	186
----------------------	-----

SONNETS.

Adieu, mon cœur.	138
Amour eftant laffé	107
Cent fois le iour	101
Cet œil de Mars	123

Cher & chaste desir	130
Dieux de la Seine	125
En cent perles ie vey	129
Hà barquerol	124
Hà bien-heureux dormeur	105
Hà desplaisans plaisirs	103
Hà pensers trop penfez	101
Hé que ne fuis-ie	121
Heureufe nuit	123
Heureufes fleurs	127
le baife & baife	126
le l'ay tousiours bien dit	99
le n'auray iamais peur	126
le n'ay membre fur moy	132
le ne voy rien	102
le veux dire qu'amour	137
le voy deffus le port	124
Il estoit nuit	122
<i>Sur un Chiffre.</i> Le chiffre à ce beau nom	304
— Le chiffre que voyez	305
<i>Vœu à l'Amour.</i> Les fruits verfez	104
Le fouvenir du bien	129
Lune porte-flambeau	169
Œil, non pas œil	121
Or ie me fuis	102
Pendant que vofre main	128
Plus foupire mon cœur	122
Pour tout iamais	103
Puis que tu n'es en rien	131
Qu'Amour voulant forger	110
Qu'approchant fes beautez	110
Que me vaut de tracer	130
Quiconque fut celui	128
Qui n'a veu quelquefois à la chaleur	105
Si toft que de te voir	131

T'esbahis-tu.	127
Tous mes meilleurs penfers	132
Tu demandes, Baif	104
Tu n'estois pas.	125
Viens, somme, viens	176
Vn defir trop ardent.	108
Yeux, non pas yeux.	107

TOMBEAUX.

<i>De Mgr le duc de Guyse. Dessous l'ombre.</i> . .	60
<i>De Mad. la marquise d'Elbeuf. Vierges Deesses.</i> .	266

FIN DV DEUXIEME VOLUME.







